N° 689 38e Année. Tome CXCIV 1er Mars 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, rue de Grenelle, PARIS

LÉON RIOTOR

LA COLLE

RÉCIT DU TEMPS

DE

MONTMARTRE

« Il s'agit ici du temps historique de Montmartre, de l'époque de la grande Bohème des lettres et des arts qui nous a légué des Maîtres. M. Léon Riotor nous avertit que « ce ne sont ni des portraits ni de l'histoire ». C'est mieux : de la vie, de la vie fantaisiste, d'une gaieté mystificatrice, avec des ombres d'émotion, voire parfois de brefs éclairs dramatiques... »

(**MAURICE MAILLARD**, *Le Matin*.)

Un Volume : **12 fr.**

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 franc en sus pour le port et l'emballage.)

R. C. Seine 242.553

ROMANTISME FRANÇAIS ET ROMANTISME ALLEMAND

Les mois qui vont s'écouler verront mainte manifestation en l'honneur de notre école romantique ; assez arbitrairement, les amateurs de commémorations ont fixé en 1927 le centenaire du romantisme français. Pourquoi ? Il eût été préférable de se préoccuper, quelque vingt ans plus tôt, d'organiser ces fêtes, si l'on voulait saluer, au détour d'un siècle écoulé, les précurseurs de l'école et les créateurs de la doctrine (1800, Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales;* — 1802, *Le Génie du christianisme* ; — 1804, *René*, de Chateaubriand, etc.).

Certes, la *Préface de Cromwell*, retentissant manifeste de la nouvelle école, est de 1827 ; mais, dans d'autres genres que le dramatique, les œuvres typiques postérieures à cette date ne manquent pas ; et l'on eût pu, sans dommage, attendre quelques années encore (1829, *Les Orientales*, de Victor Hugo ; — 1829, *La Chronique de Charles IX*, de Mérimée ; 1830, *Hernani*, de Victor Hugo, et *les Harmonies*, de Lamartine, etc.).

Si, malgré l'arbitraire de ce choix, la pieuse ferveur des commémorateurs a porté ses fruits, si elle a exhumé du passé et remis en honneur des formes oubliées et jusqu'à ce vocable de « romantique » dont usent — et abusent — depuis quelques mois critiques et auteurs, une inquiétude subsiste néanmoins chez tous ceux qui ont quelques lumiè-

res sur l'histoire des littératures étrangères et notamment de l'allemande. Car ils persistent à croire que ceux qui, d'autorité, fixèrent en 1927 le centenaire du romantisme français furent dupés à la fois par le calendrier et par le dictionnaire, qu'ils choisirent cette date sous l'impression d'une identité de termes qui n'est qu'une homonymie, et d'une simultanéité chronologique fortuite, qu'ils conclurent de ces superficielles analogies à une concordance essentielle ; je crains, en un mot, qu'ils n'aient cru que leur louable initiative laisse croire que le « romantisme » français du début du XIXe siècle et le « romantisme » allemand, qui fleurit vers la même époque, sont deux manifestations semblables par l'esprit qui les inspira et par les œuvres qu'elles produisirent. Ce qui serait une grave erreur et un danger.

I

Le romantisme allemand et le romantisme français, bien que contemporains, sont essentiellement différents. Si nos romantiques ont subi, consciemment ou à leur insu, des influences germaniques, celles-ci doivent être recherchées plus haut dans l'histoire littéraire de l'Allemagne.

Mme de Staël porte la responsabilité initiale (qu'elle partage du reste avec Schiller) de la confusion de termes précitée; sous ce vocable de « romantique » elle a rangé à la fois les manifestations et l'esprit d'une école littéraire allemande, le « Sturm und Drang », dont, vers 1790, l'activité était close et l'idéal périmé, et les théories de deux groupes plus récents, les « romantiques » allemands, dont l'hégémonie commença vers 1795. Or, un abîme sépare ces deux conceptions esthétiques; elles s'opposent dans les théories et dans les œuvres. Entre elles s'intercale la magnifique floraison du classicisme de Gœthe et de Schiller. Directement ou indirectement, le romantisme français procède, non du « romantisme » allemand proprement dit (1795-

1820), mais du « Sturm und Drang » (1770-1790). Dans l'évolution littéraire française, le véritable romantisme allemand ne laissa que peu de traces (il faudra attendre plus de cinquante années), sauf peut-être l'influence de ce diable de Heine, dont le génie polymorphe est aussi rétif à toute classification que l'homme était impatient de toute autorité. Ce nom et cette œuvre mis à part, il faut dire que notre romantisme s'inspira, tantôt par des biais et tantôt directement, de l'école littéraire allemande (si l'on peut donner le nom d' « école » à des groupes d'artistes dont les tendances furent diverses), qui légiféra et produisit de 1770 (le *Werther* est de 1774) à 1790 le « Sturm und Drang », la période de « tempête et de ruée » ou (van Tieghem) « d'assaut et d'élan ». Cette similitude s'explique en partie par la commune origine des deux mouvements : le grand courant libéral, démocratique et naturaliste (les trois épithètes se trouvent toujours assemblées dans l'histoire littéraire) qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, partit de France et d'Angleterre pour parcourir l'Europe et l'Amérique, dont la Révolution française fut le terme politique et qui suscita, en France toujours, l'œuvre de Diderot et de J.-J. Rousseau, unanimement approuvée et glorifiée à la fois par les « Stürmer und Dränger » allemands de 1770 et les romantiques français.

Cette commune origine se marque à plein dans tous les articles du « Credo » de chacune des deux écoles, l'allemande, puis la française. L'une et l'autre s'insurgèrent contre un rationalisme esthétique, moral, politique et social qu'elles estimaient étroit, artificiel, indigne et mesquin : cartésianisme, classicisme, autocratie, s'efforcèrent en un mot de réaliser sur le plan littéraire (et plastique) la Révolution que d'autres disciples de Rousseau, des hommes d'action ceux-là, allaient réaliser ou avaient réalisée sur le terrain politique. De chaque côté de la frontière en effet — l'Allemagne ayant, au XVIIe et au XVIIIe siècle, copié servilement toutes les modes françaises —

régnait encore, vers la fin du XVIIIe siècle, la foi presque totale en la suprématie de règles immuables dont l'autorité se fondait partie sur la tradition antique, partie sur d'abstraites et déductives démonstrations. La scholastique aristotélicienne du moyen âge, Malherbe, l'Académie, Boileau, Corneille et Racine, entre autres, avaient concouru à créer et à faire universellement admettre une méthode toute intellectuelle d'analyse et de stylisation qui réglait la vie, ordonnait l'art et ignorait l'évolution, cette idée féconde dont la naissance et les progrès concordent avec la réapparition et les succès politiques, dans le monde moderne, de l'idée démocratique. Et ce fut, en littérature, le classicisme avec ses règles et classifications nettes et précises, sa naturelle propension à chercher les sujets de ses tragédies et de ses poèmes dans une époque antique où l'esprit pouvait se mouvoir sans préoccupation intéressée ; ce fut, par conséquence directe, le purisme de son vocabulaire abstrait et restreint, de sa grammaire analytique et déductive, de ses périodes oratoires solidement rythmées.

Les « Stürmer und Dränger » et, à leur exemple, quelque trente ans plus tard, les romantiques français, se soulevèrent contre ce dogmatique littéraire. En réalité, bien avant leur offensive, il existait des auteurs qui avaient élargi le cadre classique un peu étroit, et, timides encore, assoupli ou tourné les prescriptions rigides du code littéraire ; mais une étude aussi brève que celle-ci ne peut s'en tenir qu'aux aspects généraux. Et, de même que, dans le dessein de faire cesser l'équivoque inhérente à ce vocable « romantisme », nous avons, de parti pris, restreint notre étude à la comparaison de l'Allemagne et de la France en négligeant l'énorme influence de l'Angleterre par exemple, de même il nous faut simplement rappeler que le passage du classicisme au romantisme (ou au « Sturm und Drang ») fut préparé par une lente transition ; n'oublions pas pourtant que de La Fontaine à Rousseau en passant par La Bruyère et les « Modernes » de la fameuse

querelle, de bons et grands esprits préparent l'évolution (rien n'est isolé dans l'histoire, et tout est dans tout !) qui relie le grand XVII[e] siècle classique et le romantisme français du XIX[e] : de même Klopstock en Allemagne. Cette réserve faite, on peut dire que, dans les deux pays, l'art poétique classique avait encore, vers le milieu du XVIII[e] siècle, force de loi, mais aussi que, appliqué par des épigônes sans grand génie inventif, il ne produisait plus que des œuvres froides et pâles. Du reste, les Allemands n'avaient guère connu autre chose ; la guerre de Trente ans avait tari les sources de l'activité matérielle et intellectuelle allemande, et leur littérature végétait alors dans une servile imitation des œuvres françaises. A trente ans d'intervalle donc, « Sturm und Drang » et romantiques français partirent à l'assaut de la même tyrannie ; il n'est donc pas étonnant de retrouver, chez les uns et chez les autres, les mêmes arguments, les mêmes méthodes.

Les uns et les autres protestèrent tout d'abord contre l'imitation de l'antiquité ; ce fut le thème de Stendhal (*Racine et Shakespeare*), l'un de ceux de Victor Hugo ; Herder et Gœthe reprendront et appliqueront cette idée, jadis mise en avant par Lessing. L'imitation de l'antiquité gréco-romaine, disent les uns et les autres, a vécu : tout d'abord les sujets des pièces, des poèmes ou des romans doivent être cherchés dans des périodes historiques plus proches de nous, donc plus vivantes, plus concrètes à nos yeux, par exemple dans l'histoire du moyen âge ; en outre, les règles littéraires que nous a léguées l'antiquité n'ont plus de valeur actuellement ; il faut rejeter, et la distinction des genres et les règles des unités : sur ce point Lessing, Herder, Gœthe et Victor Hugo s'accordent parfaitement. Le but de l'art est la représentation de la nature, la seule règle pour l'artiste est, après qu'il s'est mis en face de la nature, de la reproduire avec simplicité et naïveté. (Certains passages de la *Préface de Cromwell* qui traitent de ce point semblent être empruntés à des lettres de *Werther*.)

On sent ici l'influence de Diderot et surtout celle de J.-J. Rousseau dont les « Stürmer und Dränger » se réclamèrent avec plus d'insistance encore que nos romantiques. La distinction classique, si nette entre la tragédie et la comédie, sera donc abolie par le jeune Gœthe et par le jeune Schiller (*Götz von Berlichingen*, *les Brigands*) qui, du reste, en reviendront plus tard, aussi bien que par V. Hugo (*Cromwell*, *Ruy Blas*, etc.). Abolie aussi par les uns et par les autres, la fameuse règle des trois unités, condamnée déjà par Lessing (*Dramaturgie de Hambourg*) avec autant de netteté, sinon d'éloquence, que par V. Hugo (*Préface de Cromwell*). L'admiration et le respect des deux écoles iront à des œuvres modernes où se manifestera ce libéralisme égalitaire : Cervantès par exemple, et surtout Shakespeare, dont le nom fut comme un drapeau pour les uns et pour les autres.

Les uns et les autres pousseront encore, tout au moins dans leurs manifestes, ce mépris des règles jusqu'au mépris de la forme : la prose sera préférée au vers toutes les fois que celui-ci risquera d'être une entrave à la naïveté et à la sincérité de la représentation naturelle ; on aura moins en vue l'équilibre et la mesure d'une composition bien ordonnée, dont s'accommode mal parfois l'exubérance de la vie, que le souci de faire une œuvre sincère, personnelle et vivante : et donc le lyrisme envahira le drame (*Les Brigands*, *Götz*, *Ruy Blas*, *Hernani*), les scènes populaires truculentes et violentes (*Götz*, *Egmont*, *Cromwell*) seront multipliées, même sans absolue nécessité ; la vérité, même triviale, la couleur locale remplaceront la stylisation du chœur antique ou du dialogue racinien, les descriptions s'étalent et s'épanouissent (*Werther*, *René*, *Notre-Dame de Paris*) dans le roman, le poète se souciant moins d'équilibre et d'harmonie (à l'en croire, du moins) que de vérité naturelle et colorée. La métrique et la prosodie seront assouplies aux besoins d'une poétique qui, sans négliger le rythme ni la mélodie, se trouve à l'étroit dans les

noules des vers et des strophes classiques (Bürger, V. Iugo). La langue enfin, la langue intellectuelle, abstraite et auvre du classicisme, ne suffit plus à peindre les multiles nuances de la nature et de la vie ; il faut l'enrichir de out le vocabulaire concret et coloré des métiers et du peule, bannir tout souci de purisme, et ne craindre ni la rutalité, ni l'outrance, ni la trivialité. Sur ce point aussi, es deux écoles s'accordent : V. Hugo se vantait d'avoir mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire » ; sans nanifestes aussi grandiloquents, les « Stürmer und Dränger », à la suite de Lessing, Herder et Gœthe, ont fait de arges emprunts à la langue archaïque, familière ou techniue des artisans, des soldats, du peuple.

Le peuple ! Ce nom revient comme un refrain, à chaque gne d'une étude du fonds commun aux romantiques franais et aux « Stürmer und Dränger » allemands ; il se présente ussi à la plume dès que l'on examine la forme d'expreson qu'ils ont, les uns et les autres, choisie. Cette forme, ar son mépris de la tyrannie classique, du purisme abstraceur, de la stylisation intellectuelle, est aussi populaire, ussi démocratique que leurs revendications touchant le hoix des « sujets » esthétiques. Le peuple, en effet, comrend mal la stylisation classique, qu'elle s'applique au hoix des sujets, à la composition des poèmes, à la langue u à la versification (1). Resté proche de la nature, où la ie mélange la laideur à la beauté, le tragique au comique, est dérouté par une abstraction esthétique qui sépare les enres, épure la langue et travaille à réaliser par l'art l'imuable pérennité de formes où dompter et discipliner le nouvement et la vie ; ce mouvement et cette vie, ce sont es seules choses que le peuple puisse goûter ; car il lui uffit d'ouvrir ses yeux, ses oreilles et son cœur, de sentir ; ar le sentiment et la sensibilité sont facultés générales et umaines, les choses les mieux partagées. Le cœur et les

(1) Cf. mon article du *Mercure de France*, 15 mai 1925, « Art décoratif et t classique. Essai sur la stylisation dans l'art ».

sens sont les canaux par où l'atteindre, et l'unique ambition, celle qui résume toutes les autres, de nos romantiques et des « Stürmer und Dränger » fut de toucher le peuple. C'est ce qu'ont voulu V. Hugo et Béranger ; c'est ce qu'a fait Gœthe, en écrivant ces courts poèmes populaires où un sentiment simple se traduit en symboles clairs, les seuls que le peuple puisse comprendre ; car, rebelle à la stylisation, il est aussi réfractaire au symbolisme méthodique, fruit de conceptions philosophico-mystiques. Il est donc logique que ces deux écoles qui, chronologiquement, encadrent la Révolution française et dont le désir était de revenir au peuple, l'aient séduit et conquis par leur mépris d'une longue tyrannie esthétique, mépris qui satisfaisait les instincts frondeurs de la foule, aussi bien que par le lyrisme, dont elles mirent partout, et qui enchantait son naïf besoin populaire d'émotions sentimentales.

Le respect de la nature étant, pour les romantiques français comme pour les « Stürmer und Dränger » allemands, la loi unique (en théorie du moins), ils sont, les uns et les autres, conséquents dans la définition qu'ils donnent du poète et de l'inspiration poétique. L'inspiration poétique est une énergie naturelle ; c'est une grâce mystérieusement accordée à certains privilégiés ; ceux qu'a touchés cette grâce ont droit à toutes les libertés et à tous les respects ; V. Hugo, là aussi, rejoint Müller, Klinger et le Gœthe de Wetzlar. Cet inspiré qu'est le poète produit naturellement et spontanément des chefs-d'œuvre quand le visite et le possède l'inspiration poétique. Ce prêtre de l'art, ce « vates » ou ce « barde » est le flambeau de son époque, le conducteur de son peuple ; et, de même qu'en art il a rejeté tout l'appareil des règles et des dogmes, il professe, même dans la vie courante, un mépris total pour les habitudes et les modes traditionnelles. Les romantiques français aux larges feutres, aux cheveux opulents, à la barbe de fleuve, aux cravates et aux gilets truculents, sont les fils spirituels des « Stürmer und Dränger » qui poussaient aux

extrêmes et absurdes conséquences le culte de la nature dont leur maître Rousseau avait été le grand-prêtre : ils affectaient pour la mode un souverain mépris, ne se coupaient ni les cheveux ni la barbe et même, s'il faut les en croire, se lavaient le moins possible le visage et les mains.

Mais ces excès de quelques-uns, désireux surtout d' « épater le bourgeois », ne sont, à vrai dire, que la caricature d'un idéal ; malgré l'affectation, qui est commune aux deux groupes, de mépriser la raison raisonnante et de lui faire céder le pas à l'anarchique passion, au lyrisme sentimental, leurs manifestes et leur individualisme, qui se croit outrancier, ne parviennent pas à cacher un caractère essentiel de leur doctrine, par lequel ils apparaissent plus proches des classiques qu'ils ne le croyaient eux-mêmes, qui les distingue les uns et les autres des romantiques allemands: leurs bruyantes révoltes furent faites au nom du droit naturel, de la raison naturelle et de la vérité. Tout mysticisme leur est étranger, quoi qu'ils prétendent : la pauvreté de leurs œuvres d'inspiration purement religieuse (Lamartine mis à part) en est une preuve ; la doctrine et la vie de leurs héritiers naturels, qui furent les réalistes, en est une autre. Il y a, dans leur souci commun de respecter la logique naturelle, une forte discipline de l'imagination, qui leur imposa jusqu'au bout l'obligation de rester en contact avec le peuple et d'être compris par tous sans initiation préalable. Le roman-feuilleton de cape et d'épée, le mélodrame à prétentions historiques, les chansons sentimentales populaires et jusqu'à certains « scénarios » de films à épisodes sont les vestiges du romantisme français. On pourrait noter en Allemagne la survivance de certains genres populaires que créèrent les « Stürmer und Dränger». La persistance de leur succès parmi le peuple justifie leur prétention d'être naturels et humains.

Le romantisme français suivit la révolution de 1789 et la proclamation des Droits de l'homme ; le « Sturm und Drang » s'inspira de nos philosophes naturalistes du XVIIIe siècle,

et notamment de J.-J. Rousseau et de Diderot, qui furent les précurseurs de cette même révolution. Il n'est donc pas étonnant de retrouver, chez les uns et chez les autres, à la base de la doctrine, les grandes idées de liberté et surtout de droit naturel. Götz de Berlichingen, Werther, Moor, Posa, luttent pour la liberté et les droits du peuple ou de l'individu ; et V. Hugo chantera le droit des opprimés et celui des peuples, des Français de 1793 ou des Grecs de 1820 ; il admirera, il est vrai, Napoléon, pour la grandeur épique de son règne et de ses guerres, mais aussi et peut-être surtout parce qu'il voyait en lui l'héritier génial de la grande révolution. Tous ces poètes qui étaient, par leurs origines spirituelles, des démocrates et des libéraux, ces littérateurs révolutionnaires qui, au nom des droits de la nature et du cœur, s'étaient soulevés contre les dogmatismes traditionnels et despotiques, restèrent bien, malgré leur culte du passé national, dans la ligne des révolutionnaires politiques de 1793 ; s'ils furent patriotes, ils surent non seulement se garder de tout nationalisme, mais encore élargir leur idéal individualiste et littéraire de droit et de liberté jusqu'à en faire, avant la lettre, un internationalisme sentimental et pacifique. Lessing avait eu (*Etudes sur la franc-maçonnerie*) et Gœthe reprendra plus tard (*Les années de voyage de Guillaume Maître*) cette vision d'une ligue de toutes les intelligences éprises de justice, de bonté et de paix, et alliées par-dessus les frontières ; Schiller, à qui la Convention décerna le titre de citoyen français, le poète de la liberté (*Don Carlos*, *Jeanne d'Arc*, *Guillaume Tell*) n'a pas créé un seul type de héros national : son idéal de liberté n'avait pas de patrie. Il en va de même pour Gœthe. V. Hugo et Lamartine ont prédit, désiré et chanté la fraternité pacifique de tous les peuples ; le cosmopolitisme de Mme de Staël s'épanouissait en pacifisme sentimental.

Cette étroite parenté des deux écoles, cette communauté d'idéal, cette analogie des œuvres s'explique donc par une

communauté d'origine, par un même esprit révolutionnaire, en lutte contre les mêmes dogmatismes, armés du même idéal. Il resterait à trouver maintenant la trace matérielle de cette parenté, à établir par des textes et des documents les influences subies. Ce serait un chapitre des « Origines du romantisme » ; il est impossible d'en tracer ici même le plan dans ses grandes lignes ; contentons-nous de quelques allusions ; c'est encore le nom de Mme de Staël qui revient le premier sous la plume ; elle fit connaître à la France du début du XIXe siècle les noms et les œuvres de Lessing, Herder, du jeune Schiller et du jeune Gœthe ; grâce à elle, la substance du « Sturm und Drang » fut assimilée par l'intelligence française. Il est même curieux de constater que l'œuvre de cette femme de génie ne pouvait être que le véhicule de ces doctrines révolutionnaires ; car, lyrique et libérale, elle se révéla incapable de comprendre les nouvelles formes d'art que créèrent, dans leur maturité, leur évolution achevée, les deux poètes Gœthe et Schiller. Elle ne vibre qu'à leurs œuvres de jeunesse, *Werther*, *Faust*, *Les Brigands*. La beauté de la stylisation esthétique d'*Iphigénie* ou de *Guillaume Tell* la laisse insensible. — *A fortiori* eût-elle été incapable de comprendre et de divulguer l'hermétique symbolisme des romantiques allemands de 1818. Elle n'en souffle mot.

Il faudrait citer ensuite toutes les traductions qui, dans la première moitié du XIXe siècle, firent connaître à nos compatriotes les œuvres du « Sturm und Drang », et celles-là seulement : Benjamin Constant et Barante qui traduisirent le théâtre de Schiller, E. Quinet et sa volumineuse étude de la philosophie de l'histoire de Herder, Vadier et Gérard de Nerval qui traduisirent le 1er *Faust*, etc. A côté d'eux, il n'en est guère, je crois, qui firent connaître à l'élite française les romantiques allemands, Novalis, Wackenroder ou Eichendorff. Il faudrait enfin relever, de V. Hugo à Gérard de Nerval, les correspondances et les influences directes, assez rares à la vérité ; car nos romantiques qui, aussi bien,

avaient posé comme première règle l'originalité individuelle, imitèrent peu, du moins consciemment, « les Stürmer und Dränger » allemands. Si romantisme français et « Sturm und Drang » nous offrent les mêmes caractères essentiels, l'analogie est due plutôt à leur communauté d'origine et d'esprit qu'à des influences personnelles.

II

Vers 1820 donc, date arbitraire et approximative de la naissance du romantisme français, l'Allemagne était sur nous en avance d'une révolution littéraire ; le mouvement du « Sturm und Drang » pouvait en effet être tenu pour terminé depuis au moins trente ans. Après celui-ci, l'Allemagne connut, de 1785 à 1810, la floraison du classicisme gœthéen et de l'idéalisme schillerien, synthèses et stylisations puissantes des forces antagonistes qui s'étaient affrontées en 1770, paix sereine et féconde qu'imposèrent l'abstraction philosophique et le génie individuel au tumultueux conflit où classiques et modernes s'étaient heurtés ; l'esthétique déductive de Schiller, disciple de Kant, le néo-classicisme expérimental de Gœthe réalisèrent, avec des méthodes et des bonheurs divers, l'harmonieuse fusion de l'idéal antique que leur avait légué le XVIIe siècle français et des conquêtes récentes du naturalisme intempérant des « Stürmer und Dränger. Rien n'était perdu des révélations esthétiques d'un passé récent, et les deux poètes, l'âge venu de la maturité, offrirent l'un et l'autre ce rare exemple de révolutionnaires assagis et apaisés, capables, après avoir souri des outrances de leur jeunesse, de concilier en des formes nouvelles le code traditionnel qu'ils avaient jadis âprement attaqué et les libertés nouvellement conquises.

Evolution normale, logique et nécessaire, et dont la seule originalité est d'avoir été accomplie de bout en bout par les mêmes hommes. Gœthe et Schiller firent en Allemagne, à partir de 1785, la synthèse que réaliseront en France, soi-

xante ans plus tard, après le romantisme, les Parnassiens et les réalistes : restauration d'une forme esthétique intellectuelle, classique, où l'artiste moule une substance plus riche et plus moderne.

Puis Gœthe vieillit et s'isola, Schiller mourut : chez nous, naturalistes et parnassiens s'usèrent et atteignirent vite le « poncif » ; il fallut autre chose. Et le parallélisme se poursuit, mais toujours avec une avance chronologique en faveur de l'Allemagne, avance qui va même s'accentuer.

Vers le début du XIXe siècle, le « romantisme allemand » naquit. Deux cénacles, à Heidelberg et à Berlin, groupèrent successivement les disciples de la nouvelle école : les Schlegel, Tieck, Wackenroder, Novalis, Brentano, d'Arnim, Chamisso, etc. Plus tard vinrent Hoffmann et Eichendorff. Il est impossible d'entrer ici dans l'analyse détaillée de ces talents et de ces caractères, dont certains s'opposent ; il est impossible aussi de passer sous silence la prétention qu'avaient beaucoup d'entre eux de renouer, par-dessus l'œuvre de Schiller, la tradition naturaliste et libérale des « Stürmer und Dränger » dont certaines critiques les ont cru les héritiers. A la vérité, le romantisme allemand a bien repris, ou cru reprendre quelques-uns des thèmes du « Sturm und Drang » : culture de la nature, du folklore, de Shakespeare, mépris de la forme, etc., etc. Car au fond, il s'agissait en 1805 de lutter contre le classicisme schillerien et (mais on n'osait pas trop le dire) gœthéen, comme il fallait, en 1770, secouer la tyrannie du classicisme pseudo-racinien importé de France. Mais ces analogies dans les manifestes sont presque purement verbales : l'interprétation que les artistes romantiques donnèrent à ces articles du Credo de 1770, l'emploi qu'ils firent des thèmes du « Sturm und Drang », porte bien la marque d'une nouvelle doctrine à la fois philosophique, littéraire, politique et sociale, qui forme avec les idéaux du « Sturm und Daang », et, partant, de notre romantisme français, le contraste le plus absolu.

Car les « Stürmer und Dränger » ne sont pas en Allemagne des préromantiques ; les « romantiques allemands » ne sont pas de leur lignée. Pour simplifier à l'extrême ma pensée, je dirais volontiers ceci : l'Allemagne, en 1770, la France, en 1820, ont eu le « Sturm und Drang » ; l'Allemagne en 1805, la France en 1880, ont eu le romantisme. Sans doute la vie est une et l'évolution n'offre pas de discontinuité ; sans doute Brentano et Verlaine doivent beaucoup, l'un à Herder, l'autre à Victor Hugo, qui leur ont préparé la voie ; ils sont peut-être leurs fils spirituels, mais des fils dénaturés, qui firent servir le capital amassé par les pères à des fins que ceux ci n'eussent point osé imaginer. En ce sens étroit, oui, le Sturm und Drang est le précurseur du romantisme allemand, et le romantisme français le précurseur du symbolisme ; car une nécessité vitale et la succession chronologique marquent toujours plus ou moins les successeurs du sceau des prédécesseurs ; mais alors il est tout aussi juste de dire, en pêchant de faciles arguments de correspondance dans les lentes transitions historiques où l'agonie d'une grande idée prépare la naissance de l'idée pleinement opposée, que l'absolutisme est le précurseur de la démocratie, Lamartine le père du naturalisme, Guillaume II celui de la Société des Nations, Racine le précurseur de Diderot, Victor Hugo celui d'Ibsen. Un peu de subtilité permettrait de le démontrer. Les mouvements du pendule qui marquent le rythme de l'esprit humain passant d'un extrême à l'autre parcourent lentement tout le cadran d'insensibles transitions. Donc, si l'on veut, l'attraction qu'exerce au plus haut de la course le pôle opposé peut être exprimée sous la forme d'une répulsion qui part de l'autre extrême, ou réciproquement. C'est un jeu facile ; c'est de la sophistique, ou de la rhétorique ; rien de plus. Jeu byzantin, que d'aucuns jugent génial alors qu'il n'est que spécieux ; peu facilité encore par cette tendance, commune à tous les révolutionnaires, de dire (et de croire) qu'ils n'innovent pas et, pour n'effaroucher personne, de re-

prendre les termes et les formules de leurs adversaires, formes qu'ils vident pour y verser ensuite un autre contenu.

Les romantiques allemands en révolte contre Schiller et Gœthe n'ont pas manqué de suivre cette tradition et de prétendre qu'ils ne faisaient qu'exhumer les anciens thèmes périmés des «Stürmer und Dränger.» Mais qu'y mirent-ils ? Quelle marchandise nouvelle cet ancien pavillon couvrait-il ? C'est cela qui importe. Les mots n'ont que le sens qu'on leur prête. Le retour à la nature, c'était pour Herder, Rousseau, le jeune Gœthe, la franche, la fraîche, la naïve et populaire exaltation de la vie sous toutes ses formes, l'ingénue liberté de rire et de pleurer après les longues années de l'impassible stylisation classique ; ce fut, pour les romantiques allemands, la dure, la laborieuse adaptation à l'esthétique littéraire de la métaphysique hégélienne ou du néo-criticisme de Schelling, de l'étude du moi s'annexant peu à peu, ou créant de toutes pièces le non-moi. Culte du moyen âge ? Gœthe (et sa suite Victor Hugo) n'y avaient vu que le grouillement d'une populace truculente, prenant conscience de ses aspirations à la liberté, naïve et violente, sincère et naturelle ; les romantiques allemands y cherchèrent, et nos néo-romantiques y trouvèrent, la forte armature sociale du Saint-Empire romain, bâti sur l'autorité et la foi, la discipline du thomisme, des ordres romantiques et de la chevalerie. L'individu ? Les « Stürmer und Dränger » rangeaient sous ce titre de libérales revendications d'indépendance, le droit de vivre du cœur et de le dire, l'affranchissement de tous les dogmatismes, de toutes les tyrannies ; les romantiques allemands et Maurice Barrès substitueront à ces revendications passionnément démocratiques, voire libertaires, l'introspection orgueilleuse et inquiète de civilisés raffinés, d'hégéliens praticiens, penchés sur l'original mystère de la vie intérieure et personnelle, peu soucieux des humanités voisines, en quête d'occultes jouissances égoïstes, inaccessibles au vulgaire troupeau. La ré-

volte contre le formalisme des règles esthétiques ? Extérieurement aussi, tous semblent d'accord sur ce point. Similitude purement verbale. Les « Stürmer und Dränger » et les romantiques français y voyaient l'effort nécessaire à tenter pour admettre au banquet esthétique et littéraire toute la masse du peuple inculte, mais vibrant : les romantiques allemands y virent la justification de leur symbolisme orgueilleux, un moyen de fermer leur tour d'ivoire, d'isoler, même dans son expression poétique, l'unique et précieuse substance de leur rare personnalité. Cela, nous tenterons de le montrer tout à l'heure ; mais disons dès maintenant que, pour celui que ne leurrent pas ces homonymies, que ne porte pas au paradoxe la constatation de la continuité de l'évolution, « les Stürmer und Dränger » et les romantiques français d'une part, parents de ceux qui rédigèrent la « Déclaration des droits de l'homme », et les romantiques allemands, d'autre part contemporains et admirateurs de la Sainte Alliance, diffèrent profondément.

Aussi bien, le point de départ de ces derniers est ailleurs: si le « Sturm und Drang », et, à sa suite, le romantisme français, ont voulu renverser l'échelle des valeurs esthétiques, c'était, après Lessing, dans le dessein de la mieux adapter au monde, à la nature et à la société modernes, de faire de l'art une représentation fidèle et belle d'une humanité observée et reproduite avec sympathie dans tous ses aspects, grouillante dans l'espace et dans le temps ; de là leur souci de vérité historique, de justice sociale, de couleur locale, leur libéralisme démocratique. Allemands de 1770 et Français de 1820 ouvrirent toutes grandes les portes du temple de l'art sur un monde extérieur dont, moins encore que Théophile Gautier, ils mettaient en doute l'existence.

Mais les héritiers de l'idéalisme post-kantien que furent les romantiques allemands partirent d'une autre conception de l'esprit et du monde. Convaincus, avec Kant et ses successeurs, que l'individu ne peut avoir de perception directe que de sa propre personne, que les impressions venues de

l'extérieur n'ont de valeur et d'importance qu'en leur qualité de modifications subies par l'esprit, doutant enfin, ou affectant de douter de la réalité du monde extérieur, ils firent de l'art (dont « Stürmer und Dränger » et romantiques français avaient retenu surtout le caractère social), le jeu d'une fantaisie individuelle, indépendante puisqu'elle ignore même l'existence des autres individus, égoïste, amorale, puisque la morale est d'essence sociale.

De là leur vient cette « ironie romantique » qui n'est ni l'humour, ni le grotesque ni le comique moliéresque, mais une sévère et parfois mélancolique remise au point du problème métaphysique : après une sincère expansion lyrique, une description enthousiaste de la nature, une narration alerte d'événements extérieurs, le poète semble se souvenir tout à coup que ce monde extérieur qu'il vient de décrire complaisamment, que ces autres hommes pour lesquels il a feint de chanter n'existent peut-être pas; alors il se ressaisit, tourne court et ricane, pour bien marquer qu'il n'accorde aucune importance à ces choses contingentes et illusoires. Nous sommes bien loin des pathétiques et naïves déclamations de Götz, de Mohr, de Posa, de Werther, bien loin de la généreuse chaleur des plaidoyers grandiloquents et sincères de V. Hugo dans ses poèmes et dans ses drames.

De là vient aussi l'incohérence voulue de la plupart de leurs œuvres, amorphes et illisibles, de ces « épanchements » dont le titre est la seule et arbitraire unité, d'abord romans, puis idylles, puis comédies sans intrigues, de ces personnages sans personnalité, qui surgissent et disparaissent sans raison, de ce mépris, en un mot, de toute règle et de toute classification, de toute discipline. Hoffmann feint d'avoir retrouvé les mémoires d'un matou écrites en marge d'un manuscrit et d'avoir livré le tout tel quel à l'imprimeur, si bien que la narration du chat s'arrête court au milieu d'une phrase et que le lecteur ahuri se trouve tout à coup en présence d'une discussion d'esthétique musicale. Qu'importe

en effet la clarté ? L'ordre de la composition et la simplicité du style ne se justifient que par le souci d'être compris des lecteurs. Or, l'auteur ne veut que noter les phrases souvent incohérentes de sa mélodie intérieure. « Stürmer und Dränger » et romantiques français ont certes vitupéré contre la tyrannie des règles, mais des règles classiques seulement ; à la place de l'ordre logique, abstrait et traditionnel du classicisme (ou plutôt du pseudo-classicisme), ils ont solidement assis un ordre qu'ils estimaient plus naturel, plus accessible à l'intelligence moyenne de leurs contemporains ; leur critique des règles esthétiques et l'application qu'ils en firent leur amena une nombreuse clientèle de lecteurs fervents ; ce résultat était conforme aux aspirations démocratiques des uns et des autres, au lieu que l'égoïste fantaisie des romantiques allemands éloigna d'eux, selon leurs désirs du reste, le grand public.

Cet égoïsme métaphysique et l'hermétisme qui en découle expliquent le caractère aristocratique de leur œuvre et l'orgueilleuse solitude de leur vie ; absorbés par la culture d'un « moi » qui était à leurs yeux la seule chose réelle, ils restèrent dédaigneusement à l'écart des grands enthousiasmes et des grandes douleurs qui secouèrent leurs contemporains, de ce peuple auquel les romantiques français, démocrates par tempérament, et les « Stürmer und Dränger », tous deux fils de la Révolution française ou disciples de ses promoteurs, avaient voulu servir de guides et de bardes.

Mais, quelle foi qu'on puisse avoir dans l'idéalisme métaphysique et quelle haute opinion qu'un poète puisse professer de sa valeur personnelle, le long rêve intérieur où se complaisent les romantiques allemands doit être néanmoins nourri : il faut à l'imagination qui vagabonde des aliments, des excitations nouvelles à poursuivre sa course solitaire, des éléments de méditation, des piments à l'exaltation ; quoi qu'on prétende, il faut, ne fût-ce que de loin en loin, renouveler le fonds individuel. Pour ce

faire, la plupart des romantiques allemands, protestants d'origine, se tournèrent d'instinct vers l'une des méthodes les plus éprouvées d'exaltation et d'introspection, vers le catholicisme, où le mysticisme sentimental emploie, comme adjuvants, les forces sensuelles de la poésie, de la musique, des jeux de lumière, d'ombre et de couleurs, de la plastique et même de l'encens. Car, de cette religion, ils négligèrent tous les éléments intellectuels, scholastiques ou modernes. Beaucoup se convertirent ; il faut reconnaître que bien peu restèrent dans les limites d'une stricte orthodoxie : leur conservatisme aristocratique était attiré surtout par la confusion du pouvoir spirituel avec le temporel, leur panthéisme égotiste et idéaliste par les hérésies des mystiques et des alchimistes, en quête des relations subtiles de toutes choses. Ces conversions accentuèrent encore leur isolement au milieu d'un peuple protestant et d'une élite en partie israélite, en partie voltairienne. Nouvelle et profonde différence qui les sépare définitivement des « Stürmer und Dränger » et des romantiques français. Certes, il y eut aussi des romantiques français catholiques, Chateaubriand et Lamartine entre autres. Mais leur catholicisme fut sentimental, c'est-à-dire populaire. Loin de chercher dans la religion une archaïque méthode de culture du moi ou d'organisation sociale aristocratique, ils y virent la déification de l'humaine pitié, la simplicité d'une cosmologie accessible aux plus humbles, que leur œuvre tenta de magnifier et de vulgariser. Et ils furent presque des exceptions ; la plupart des autres romantiques français et des « Stürmer und Dränger », s'ils n'étaient pas athées, conservaient le vague et sentimental déisme de Rousseau. L'effort de leur critique, chez les Français surtout (dont beaucoup, même religieux, furent anticléricaux) porta souvent sur les dogmes des religions révélées.

Le mysticisme catholique et sensuel se doublait, chez tous les romantiques allemands, d'un mépris complet de l'intelligence, du rationalisme sous toutes ses formes. D'a-

près les métaphysiciens leurs maîtres, les rapports que croit découvrir entre les choses notre pauvre intelligence sont artificiels et faux, des constructions arbitraires de l'esprit, mais il existe entre l'âme et le monde, entre la pensée et les phénomènes, de secrètes relations, de mystérieuses parentés que découvre d'emblée le sens de l'intuition. Dès lors, il serait absurde de traduire en compositions logiques l'intime vue que le poète prend, par éclairs, de la contexture de ce moi où vit un monde créé par lui. Il faut un mode d'expression plus flou, qui matérialise pour ainsi dire ces secrètes relations. Ils réinventèrent donc le symbolisme, méthode d'expression strictement individuelle, un symbole (si l'on met à part les traditionnels poncifs) n'ayant de valeur et de sens que pour celui qui l'a conçu, à qui s'est imposée la nécessité d'une arbitraire confusion entre un objet, qui est le signe, et un sentiment qui est, pour l'auteur seul, la chose signifiée ; méthode aristocratique et hautaine qui écarte des rêves et des imaginations du poète toute la foule qui, par manque de culture ou de loisir, est inhabile à ce jeu raffiné. Certes, Victor Hugo versa dans le symbolisme ; mais pendant toute la période proprement romantique de sa vie, ses symboles restèrent clairs et compréhensibles de tous, parce que simples et expliqués ; dans sa vieillesse, à l'époque où l'évolution de sa pensée et de son art annonçait déjà que la succession du romantisme était ouverte, il multiplia les symboles, mais les rapports qu'il établissait entre le signe et la chose signifiée furent toujours rationnels, logiques, ou, pour mieux dire, intellectuels. Ils ne furent jamais l'expression, comme c'est le cas chez les romantiques allemands, d'une mystique cosmologie.

Tout aussi naturellement qu'ils avaient été portés par leur métaphysique au mysticisme catholique et au symbolisme, les romantiques allemands furent attirés par la musique. La mélodie et l'harmonie sont en effet, par l'indéfinissable puissance des accords et du rythme, la traduc-

tion idéale du rêve intérieur imprécis et des mystérieuses relations des êtres et des choses. De Novalis à Hoffmann, presque tous les romantiques allemands furent férus de musique; les «Stürmer und Dränger» l'ignoraient, les romantiques français la négligèrent. Les romantiques allemands, transposant sur le plan esthétique leur mysticisme intuitif et cosmique, allèrent même jusqu'à formuler la thèse de l'interpénétration de tous les arts, que tenta de réaliser Wagner, l'un des derniers romantiques, et que Rimbaud reprendra plus tard, comme Verlaine, Mallarmé, Maeterlinck.

Car les héritiers spirituels des romantiques allemands, de Tieck, de Novalis, de Hoffmann, ce ne sont pas, je l'ai dit, les romantiques français ; c'est, après la réaction néo-classique des Parnassiens et des naturalistes, toute la lignée des littérateurs et des penseurs français qui va de Verlaine et de Mallarmé à Barrès et Ch. Péguy. Peu importent ici les classifications en sous-groupes ; peu importe aussi l'étude des influences directement subies : ce sont problèmes d'histoire et d'érudition. Sans méconnaître cette grande vérité historique que les courants de la pensée contemporaine sont européens plutôt que nationaux, sans négliger non plus le néo-romantisme allemand qui, avec S. Georg et Liliencron, fut contemporain de notre symbolisme, si l'on veut chercher en France l'équivalent du romantisme allemand, c'est M. Bergson et W. James qu'il faut mettre en face de Hegel, Mallarmé et Verlaine (entre autres), à côté de Novalis et de Tieck. La France littéraire du XIXe siècle finissant a suivi, comme l'Allemagne du début de ce même siècle, les penseurs convaincus de l'infirmité de l'intelligence, de l'essentielle primauté de l'instinct vital, les théoriciens de l'intuition. Comme les romantiques allemands, successeurs et adversaires de la stylisation classique et gœthéenne, les symbolistes français et les cénacles qui les dépassèrent, rénovateurs de l'art après l'expérience réaliste et le feu d'artifice parnassien, furent des aristocra-

tes égotistes, des contempteurs de la raison, des catholiques conduits à Rome par leur mysticisme plus ou moins sensuel ou leur conservatisme social et politique ; ils furent aussi des artistes férus de musique au point de confondre celle-ci avec la poésie, et des symbolistes moins désireux de rester clairs que de traduire, à l'usage de quelques initiés, leur rêve intérieur.

En vérité, il y a là deux conceptions polairement opposées de l'art et de la vie. J.-J. Rousseau, Diderot, les « Stürmer und Dränger », les romantiques français, mirent à l'ordre du jour littéraire la devise révolutionnaire : « Nature, raison, liberté » ; et Napoléon s'en est bien douté par avance, lui qui, tout en relisant le *Werther*, faisait traquer Mme de Staël par sa police. Les romantiques allemands, fils de Schelling et de Hegel, et 60 ans plus tard, avant et avec M. Bergson, les écoles françaises, de Verlaine à Ch. Péguy, inscrivirent sur leurs drapeaux : « Le culte du moi, le culte de l'instinct, le culte d'une discipline mystique ». Les premiers furent des plastiques (Gœthe, V. Hugo, qu'unit du reste une commune admiration de l'art gothique), les seconds furent des musiciens ; les premiers furent des démocrates (le jeune Schiller n'eût pas renié le Hugo et le Lamartine de 1848), des libéraux, internationalistes et pacifistes ; les seconds furent des aristocrates conservateurs et nationalistes. « Stürmer und Dränger » et romantiques français furent les prophètes populaires, parfois populaciers, des aspirations sociales, politiques et esthétiques d'un peuple, des peuples, où ils puisèrent le meilleur de leur génie ; symbolistes français (et romantiques allemands) s'enfermèrent en la hautaine tour d'ivoire d'un égotisme orgueilleux qu'ils voulaient inaccessible, et toutes leurs sympathies, celles des contemporains de la Sainte-Alliance comme celles de ces artistes français de 1900, allèrent à un système politique d'autorité, à la restauration d'une traditionnelle autocratie dans les cadres de la forte discipline romaine.

Les sarcasmes dont les romantiques allemands accablè-

rent Schiller, le poète de la liberté, valent les âpres critiques du système démocratique qu'ont faites certains contemporains. « Stürmer und Dränger » et romantiques français laissèrent à la masse, en héritage galvaudé, le trivial poncif du roman-feuilleton, de la romance sentimentale et du mélodrame, cadres déformés légués au peuple par ces amis du peuple qu'ils étaient les uns et les autres; le symbolisme et l'égotisme aristocratique des romantiques allemands et de leurs tardifs émules français dégénérèrent en manifestes outranciers de cénacles fermés et de chapelles littéraires aux doctrines parfois extravagantes.

L'abîme spirituel qui sépare les romantiques allemands, pères putatifs de nos contemporains symbolistes, et leurs successeurs, des romantiques français, fils de Rousseau et frères du jeune Gœthe, se mesure en comparant *Hernani* à *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck, ou, si l'on préfère, Béranger à M. Paul Claudel.

LOUIS-ANDRÉ FOURET.

UNE PHILOSOPHIE DU MYSTÈRE

Dans un article précédent (1), traitant du fait poétique à propos du débat institué par M. l'abbé Bremond, je m'étais abstenu, dans un but de méthode et de concision, de rattacher à un principe philosophique la conception du lyrisme. Déjà toutefois je notais que ce principe dont j'évitais de faire usage était d'une généralité plus grande que le fait mystique de la prière, dont la poésie, selon M. Bremond, serait en quelque sorte une dépendance.

Depuis, deux ouvrages, *Prière et poésie* (2), *La poésie pure* (3), ont été publiés simultanément et M. Bremond y a maintenu avec insistance son point de vue de la primauté du mysticisme religieux. Selon sa thèse, l'émotion poétique nous guide « vers ces augustes retraites où nous appelle une présence plus qu'humaine ». Et tous les arts aspirent par les magiques intermédiaires propres à chacun d'eux « à rejoindre la prière » (4).

Comme la conception que je me forme de la poésie est très proche, malgré l'antagonisme des formules, de celle qui est exposée dans *Prière et poésie*, il me faut bien me désolidariser des conclusions en somme théologiques de M. Bremond. Il me faut renverser, entre la poésie et la prière, l'ordre de prééminence qu'il a institué. En termes plus généraux, il me faut réaliser cette interversion entre l'esthétique et toute religion positive. Ce n'est donc

(1) *Qu'il n'y a pas de poésie pure*, « Mercure de France » du 1er novembre 1926.

(2) Henri Bremond, un vol. in-16, « Les Cahiers verts », Grasset.

(3) Henri Bremond et Robert de Souza, un vol. in-16, Grasset.

(4) *La poésie pure*, p. 27.

pas l'idée elle-même que M. Bremond nous propose de la poésie qui sera en cause ici. Je ne cesse d'une part de lui savoir gré d'avoir manifesté, dans un sursaut d'actualité, l'importance que la poésie détient toujours dans le souci humain. En contestant d'autre part dans mon article précédent le terme *poésie pure*, je pense avoir témoigné surtout de l'insuffisance du langage abstrait pour s'entendre entièrement et avoir montré comment, sous l'apparence d'une opposition logique, peut se cacher presque un accord sur l'objet à définir.

D'accord, ou presque, avec M. Bremond sur le fait poétique en ce qu'il a d'essentiel, je ne le suis point avec lui en ce qui touche au fait mystique. Mais ici le débat prend une ampleur beaucoup plus grande. Ce n'est pas, à vrai dire, le sentiment exprimé sur la poésie par M. Bremond qui sera ici critiqué, mais c'est la conception théiste elle-même dont il se réclame. Ajouterai-je qu'emprisonné dans ces limites dogmatiques, M. Bremond, spontanément, et peut-être, *invitus*, a ressenti le phénomène mystique de la façon dont il peut l'être sous le jour de la conception moniste qui sera exposée ici même. Les projectiles qui pourront être ici dirigés contre le point de vue théologique dont il a couronné sa thèse passeront donc, qu'il le veuille ou non, par-dessus sa tête.

I

« M. Bremond est un pur mystique », disait M. Paul Souday. Ici les termes seront renversés. M. Bremond, dirai-je, n'est pas un pur mystique. Et c'est au nom du mystère, dont la mystique est le culte, que je contesterai la valeur mystique de tout théisme.

Le mysticisme théiste qui a pris, et à mon sens, usurpé le nom de mysticisme religieux, est taré par la faiblesse de la conception métaphysique sur laquelle il se fonde. C'est celle d'un Dieu qui a créé le monde en le tirant du néant.

Ex nihilo omnia. Une telle conception peut avoir sa valeur historique. Elle nous renseigne sur le besoin d'explication qui est essentiel à l'esprit humain et sur son urgence. Elle est une des premières tentatives de la mentalité en vue de l'apaiser. En réalité, elle le trompe comme on trompe sa faim, elle ne le satisfait pas. « Le monde expliqué par le divin, le divin reste à expliquer. On n'a rien dit (5). » Seule, peut dissimuler cette évidence la foi. Elle agit à la façon d'un anesthésiant. Par son office, quand le croyant s'éveille après l'opération, il ignore l'horrible mutilation qu'il a subie. Ce qui a été retranché en lui pourtant c'est le principe même de toute fécondité de la vie, c'est l'émotion, la grande émotion métaphysique dont l'angoisse, au cœur même de l'existence, en rythme les pulsations et l'élan, en scande le ruissellement de source intarissable. « La grandeur d'un homme, a dit Nietzsche, dont on rencontre la pensée sur tous les sommets, se mesure à son pouvoir de supporter l'incertitude. » Et c'est à cette incertitude que met fin l'explication théologique. Qu'est-ce qu'une mystique qui abolit le mystère ? Du mystère le nom seul a été conservé. Il était dans sa réalité une sensation. On l'a converti en un mot qui, la foi aidant, a dissipé la sensation en quoi consistait sa réalité. On ne pouvait comprendre que quelque chose — ni que le monde — fût sorti du néant. Mais de ce que l'idée de Dieu était aussi vide pour l'esprit que l'idée du néant, on a accepté comme une explication que Dieu ait tiré le monde du néant. Théologiquement, il n'y a plus de mystère ou Dieu a remplacé le mystère, il est tout le mystère. Mais comme la théologie et à sa suite tout le dualisme philosophique ont créé un abîme infranchissable, — l'abîme de la transcendance et d'une différence de nature absolue — entre l'univers créé et le Dieu créateur, le mystère est pour l'homme comme s'il n'était pas. L'homme est, à vrai dire, avec le mystère dans la même relation que les dieux d'Epi-

(5) *La dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, un vol. in-18, « Mercure de France », p. 7.

cure sont avec l'homme ; car le philosophe place leur séjour dans les intermondes, c'est-à-dire dans un lieu où, par définition, aucune relation ne peut être nouée entre eux et les hommes dont les mondes sont le séjour. Là ils jouissent dans un repos parfait « de la félicité suprême, ne s'embarrassant d'aucune affaire et n'en procurant pas aux autres (6) ». Ainsi font la plupart des hommes à l'égard du mystère, s'étant déchargés une fois pour toutes de tout souci à son égard sur un être avec qui ils ne peuvent par définition eux non plus entrer en rapport.

Telle est, en effet, l'attitude de la plupart des hommes. Les religions positives leur sont un moyen, par la rançon de quelques pratiques rituelles, de se mettre en règle avec les sollicitations superficielles du sentiment religieux dont la réalité profonde s'identifie avec le sentiment même du mystère. Cela est si certain que s'il en est parmi eux dont le tourment n'est point apaisé par ces manifestations conventionnelles et chez qui l'inquiétude persiste, c'est à ceux-là, un Ruysbroeck l'Admirable, une sainte Thérèse, un saint Jean de la Croix, que, pour les distinguer d'eux-mêmes, les croyants conformes à la norme donnent le nom de mystiques. Et s'ils font mine de les vénérer, ils ne les considèrent pas sans inquiétude, parce qu'ils redoutent de voir par eux ramenée à la surface de la vie cette émotion de l'âme devant le mystère qui avait été refoulée vers les profondeurs au-dessous des formules de la révélation et des pratiques liturgiques, appesantie comme d'une lourde pierre d'une définition péremptoire.

Pour nous qui acceptons les lois de l'esprit, nous ne pouvons considérer sans sympathie ces mystiques. Nous reconnaissons en eux des parents. Mais ce sont des parents pauvres. Ils nous sont chers et nous voudrions les enrichir. Nous ne pouvons attendre ni recevoir d'eux la richesse. Leur pauvreté leur vient de la doctrine que le sort leur a

(6) Maurice Solovine : *Epicure. Doctrines et Maximes*, un vol. in-16, Alcan, p. 126.

imposée, le hasard du temps ou du milieu où ils sont nés et de l'éducation qui leur a été distribuée. Du point de vue théologique qui circonscrit leur horizon, le Mystère est un moyen d'expliquer ce que nous ne pouvons comprendre. Il est lié à une révélation à laquelle nous devons croire, qui en dissipera l'obscurité et nous permettra de franchir l'intervalle infranchissable qui a été creusé, avec le principe d'une différence de nature, entre l'homme et Dieu. Le Mystère, dans la mystique religieuse, n'est donc pas une réalité ni une fin. Il n'est que l'enveloppe de la réalité, le coffret précieux qui recèle un trésor. Ce n'est pas le mystère qui est adorable, mais le trésor qu'il dérobe aux regards.

Une telle attitude implique, en contradiction avec tout mysticisme, un réalisme. Elle est une exaltation du sens possessif. La donner pour une mystique, c'est jouer sur les mots, c'est user d'une amphibologie : comme lorsque l'on dit plaisamment de telles peuplades sauvages qu'elles ont pour les blancs une prédilection particulière. Si nous éprouvons pourtant à l'égard des grands mystiques de cette catégorie un sentiment de parenté, c'est que leur expérience, sous le masque de la doctrine qui les circonvient, implique des éléments d'une réalité différente de celle que leur propre interprétation lui attribue. C'est dire déjà que, loin d'estimer le mysticisme poétique en fonction du mysticisme religieux, c'est en raison de similitudes partielles avec le mysticisme des poètes qu'une valeur mystique pourra être accordée à l'expérience des religieux et des saints.

Cette expérience d'ailleurs cesse d'être transcendante et, comme telle, se disqualifie dès qu'elle n'est plus strictement subjective, dès même qu'elle se réfléchit en un état de conscience dans l'esprit de celui qui croit l'avoir vécue. Car elle est non seulement ineffable, selon le mot de M. Bremond. Mais s'il existe, comme je le pense avec M. Lionel Landry, des états de conscience informulés, elle évolue au-dessous même de ces états de conscience qui

supposent encore, fût-ce en termes de mouvements cérébraux, l'opposition d'un objet à un sujet, ces expressions ayant une ampleur bien plus considérable que celle dont la syntaxe du langage les nantit. Une expérience mystique transcendante ne saurait s'entendre que de celle qui transcende en effet toutes nos catégories logiques et suppose des états intraduisibles et impensables dans le monde de la relation. C'est pourquoi toutes les descriptions ayant trait à l'état mystique, émanant de mystiques ou de théologiens, et dont quelques-unes sont fort belles, ne peuvent avoir trait qu'à un mysticisme immanent, auquel s'appliquent les principes ordinaires de la raison. Les mystiques de la transcendance sont tenus au silence absolu. Tout ce qu'ils peuvent dire témoigne contre eux et leur expérience n'a de valeur qu'à demeurer entièrement incommunicable aux autres et à eux-mêmes : à eux-mêmes dès qu'a pris fin l'état mystique. Mais s'il en était autrement, c'est contre la conception théologique dont ils se réclament que leur expérience témoignerait. Elle attesterait qu'il n'y a pas de transcendance, qu'il n'y a pas de glaces éternelles et de banquises infranchissables entre le monde créé et le divin, mais qu'une mer libre, dans le domaine de la pensée, permet à l'esprit de voguer de l'un de ces domaines vers l'autre. Leur expérience donnerait gain de cause à la doctrine de l'immanence.

II

La transcendance suppose la foi. Elle exclut le raisonnement logique auquel elle se brise. L'immanence est l'unique point de vue intellectuel. C'est aussi l'unique point de vue philosophique, car elle a trait au tout, c'est-à-dire à l'objet philosophique lui-même, défini comme *ce en dehors de quoi rien n'existe*. Mais c'est encore ce point de vue strictement intellectuel qui seul peut engendrer une mystique. Contrairement aux associations d'idées généralement

en usage, c'est en effet des lois de l'esprit que le Mystère reçoit son caractère inviolable. C'est l'idée de vérité comme but à atteindre qui s'oppose à l'idée du Mystère comme but à tout instant atteint, comme principe essentiel à l'existence, et cette idée de Vérité est aussi chère à la *croyance* rationaliste qu'elle l'est à la croyance religieuse.

La transcendance, qui est l'hypothèse d'un Dieu hors du monde agissant selon une fantaisie dont nous ne pouvons pénétrer les mobiles, ne nous garantit aucunement que le mystère ne sera pas un jour dissipé. Toute la doctrine théologique prévoit qu'il le sera. C'est ce qui fonde auprès des croyants son crédit. Le mystère dans l'ordre de la transcendance est à la merci de Dieu. Il est un accident, un épisode et un jeu dans une féerie. Le coup de baguette de la grâce peut le dissiper et voici la Vérité, voici Peau-d'Ane revêtue des plus belles étoffes, chargée des plus beaux bijoux.

L'intellectualisme engendre au contraire une philosophie dont le Mystère est le centre. Quand nous acceptons les lois de l'esprit, les conditions de la connaissance telles qu'elles ont été déposées en nous par le jeu d'une Expérience métaphysique sur laquelle nous n'avons pas de prise, nous sommes contraints de confesser que nous ne pouvons nous former aucune idée d'une existence qui n'aurait pas conscience d'elle-même. Que dans le monde des phénomènes où nous sommes plongés nous puissions imaginer que tels objets de la nature ou de notre fabrication soient dénués de conscience, cela ne nous empêche pas de leur accorder l'existence. Mais cela est possible parce que ces objets ne sont pas seuls au monde, parce qu'ils sont parties du Tout et qu'en face d'eux des centres de connaissance, tels que nos esprits individuels, les incorporent et les situent dans un univers où un état de connaissance les supporte, les anime, leur fait don en quelque sorte de l'existence. Il n'est pas nécessaire que l'objet auquel le fait de conscience s'applique et le sujet qui le vivifie de ce

rayon de la connaissance soient situés et coïncident dans un même être particulier. Mais il est indispensable qu'il y ait, dans le tout de l'existence, un ou plusieurs ou un nombre indéfini de centres de conscience, par l'intervention desquels le fait de relation qu'est l'existence puisse se former immédiatement ou médiatement entre des sujets et des objets, des spectateurs et des événements situés à des intervalles plus ou moins distants dans l'espace et dans le temps.

Tel qu'il est constitué, notre esprit ne peut concevoir aucun état d'existence qui n'implique ce fait de connaissance. Si nous sommes persuadés qu'après nous le monde continuera d'exister comme il faisait de notre vivant, c'est parce que nous imaginons d'autres esprits pareils au nôtre et qui feront fonction d'assurer le fait de relation par où la connaissance se noue entre ce qui connaît et ce qui est connu. Et quand nous spéculons sur le tout, nous sommes contraints, par ces mêmes lois de notre esprit, de concevoir cet être métaphysique conditionné par ce même fait de relation entre une part de lui-même qui connaît et une autre part qui est connue. Or ces quelques constats, qui sont les prémisses du plus rigoureux intellectualisme, engendrent une notion du Mystère entièrement inviolable. Si, en effet, conditionnée par la connaissance de soi, l'existence est contrainte, du fait de cette nécessité essentielle, de se diviser indéfiniment pour tirer d'elle-même, dans le jeu de la relation, les deux termes de la connaissance, une chose est à jamais impossible : qu'elle puisse se posséder dans une plénitude qui, excluant la division, exclurait la connaissance et, par voie de conséquence, l'existence elle-même. Telles sont les exigences intellectuelles. Nous ne pouvons nous y soustraire, nous ne pouvons regarder à travers d'autres fenêtres que celles disposées dans notre esprit par l'Expérience métaphysique, à travers lesquelles elle nous apparaît, à travers lesquelles elle apparaît à sa propre vue. Le dispositif est tel que, conditionnée par la

connaissance d'elle-même, l'existence est vouée, par le mécanisme même de la connaissance, à demeurer éternellement mystérieuse pour elle-même. Il y a antinomie entre connaître et connaître absolument. Connaître s'entend d'une connaissance approchée, inadéquate par essence, cernée, comme par des contours qui la réalisent, par des zones de mystère qui attribuent des formes à la lumière. Du point de vue intellectuel de l'immanence, le mystère est donc le but à tout instant atteint par le jeu antinomique de l'existence et de la connaissance, par le rythme alterné d'une étreinte qui ne se dénoue ni ne se resserre jamais complètement, rythme du cœur, rythme de la vie, rythme de marée, de flux et de reflux, selon l'image que j'en ai proposée aux conclusions de *la Vie mystique de la Nature*. Rythme d'éternité excluant le folklore du commencement et de la fin.

Les lois de l'esprit donnent le mystère comme le principe vivant de l'existence, et qu'est-ce qu'une mystique, si ce n'est l'activité psychique qui a trait au mystère? Or l'acceptation des lois de l'esprit engendre, en une sensibilité intellectuelle accordée au rythme de la vie, le culte du mystère. Elle développe l'émotion ressentie à son contact, le désir qu'il ne soit jamais dissipé, afin que le dernier mot des choses ne soit jamais prononcé, afin qu'il y ait toujours à connaître, à connaître dans cet à peu près où se joue le jeu de la vie s'offrant sans cesse et échappant toujours à l'étreinte de la connaissance. Est-ce cela la mystique ? une ferveur de l'âme pour laquelle le Mystère est une présence à tout instant sentie comme le principe de l'être et dont la connaissance la plus claire ne réussit jamais qu'à métamorphoser les aspects. Est-ce cela ou est-ce cet autre instinct qui ne voit dans le mystère que le voile de la vérité, un voile à soulever sous lequel est cachée l'explication suprême ? Mais cette explication suprême, nous qui vivons de la vie de l'esprit et en acceptons les lois, nous ne voulons pas la connaître, et la vérité est pour nous le

visage terrible de Méduse qui glace le mouvement à la surface des apparences et, dans l'adaptation universelle de la cause à la cause, est le masque métaphysique de la mort. *Ego sum resurrectio et vita*, tel est le chant triomphal du Mystère et sa réplique à tout assaut de l'instinct de vérité pour soulever le voile. Et si j'emprunte à l'Office des morts cette émouvante formule, d'un si prodigieux retentissement, n'est-ce pas en guise de représailles ? N'est-ce pas une revendication spirituelle que j'exerce ici contre une doctrine qui a dérobé à l'Intelligence le principe de fascination qu'il y a dans le mystère pour en détourner la puissance en sa faveur et en faire une arme de Vérité, une arme de suicide ?

III

Ce qu'il me faut signaler plus particulièrement ici, c'est en quoi consiste, parmi les perspectives de cette métaphysique de l'immanence, la mystique esthétique et plus expressément la mystique de la poésie.

La transcendance explique l'univers par un principe situé hors de l'univers. Tout est permis à la foi pourvu qu'elle s'enferme dans son domaine. Mais les solutions de la foi n'ont aucune espèce de rapport avec l'objet de la philosophie. En philosophie, et il n'est d'autre philosophie que celle de l'immanence, il s'agit du Tout. Dans le domaine de la foi, la vie de l'univers est un courant qui vient d'ailleurs et va vers ailleurs. En philosophie, il n'y a rien en dehors de l'Expérience métaphysique qui est l'expression dynamique du Tout. Du point de vue de la foi, tous les objets du monde, y compris sa propre existence, sont donnés à l'homme par le créateur. Mais parmi les perspectives de l'immanence, l'Expérience que l'on envisage, ce hors de quoi rien n'est, ne peut, comme telles entreprises industrielles qui reçoivent d'ailleurs la lumière et la force motrice, recevoir sa réalité d'ailleurs. Il lui faut la fabriquer elle-même. D'où ce rythme de marée, selon l'image évoquée

dans *la Vie mystique de la Nature*. Entre deux falaises d'ombre, un abîme de lumière qui, selon le double rythme d'un flux et d'un reflux, se dilate et se contracte dans le mouvement de division de l'existence avec elle-même. Rythme de connaissance quand les bords de l'abîme s'écartent. Les activités situées sur chaque bord de la cassure métaphysique, et qui sont réciproquement les unes pour les autres spectacles et spectateurs, s'objectivent, illuminées par une lumière grandissante. En même temps, par le sortilège de la distance, elles perdent le souvenir de leur parenté. Elles prennent les unes pour les autres l'aspect de réalités distinctes, existant en soi, indépendantes du fait de connaissance venu de l'autre rive, qui les soutient dans l'existence. L'éloignement fait oublier aux unes et aux autres le fil invisible de la relation qui pourtant les solidarise et dont l'élasticité se contractant va déterminer un rythme de reflux et maintenant rapprocher, comme pour une étreinte, les deux bords de l'abîme. Rythme de possession où se dissipe l'illusion de la différence de nature, l'illusion de la transcendance, et où l'Expérience métaphysique se reconnaît sous ses visages les plus divers. Rythme dionysiaque d'échange : les deux bords du groupe sont si proches que les ombres qui y sont groupées, soulevées par l'élan de la joie orgiaque, bondissent par-dessus l'étroite fissure, d'où ne filtre plus qu'un rayon étouffé de lumière. Ainsi se composent de nouvelles équipes pour de nouvelles aventures parmi de nouveaux paysages. Ainsi seront possibles de nouveaux états de connaissance quand de nouveau se dilatera l'abîme de lumière. Ici point de but à atteindre où le mouvement prendrait fin. Avant ce rythme de marée, point d'état de repos dont aucune modalité de notre esprit ne nous permettrait de concevoir qu'il eût pu, en un moment du temps, donner naissance au mouvement. Il ne s'agit parmi ce paysage d'éternité que d'une série indéfinie de compromis entre deux états antagonistes d'une même force et qui composent les visages de la vie.

§

Métaphysiquement, comme biologiquement, quels phénomènes vont se classer sous l'une et l'autre de ces catégories ?

On a vu qu'au rythme de connaissance se rattache l'illusion de l'objectivité. Pour que quelque chose soit connu, il faut que quelque chose apparaisse comme distinct de ce qui connaît. Ce processus, si on le considère dans l'évolution biologique, comprend diverses étapes qui peuvent être classées sous ces rubriques : comment et quand *l'excitation* primitive et jusque-là indifférenciée devient *sensation* différenciée du jouir et du souffrir, — quand la *sensation* devient *perception*, c'est-à-dire, quand le fait du jouir et du souffrir devient notion, signal, moyen d'information ; — ainsi, pour ne citer qu'un exemple, quand une réaction douloureuse ou voluptueuse de la rétine se mue en la perception de l'orangé ou du rouge (7). Et si, après cela, on observe le processus dans le milieu psychologique et humain, il apparaît qu'au rythme de connaissance appartient la constitution des formes mentales d'où procèdent le langage sous sa forme conventionnelle et toutes les modalités abstraites de la science. Telle est l'ampleur de ce rythme, sous cette forme abstraite, qu'il va jusqu'à engendrer un mysticisme pathologique de la connaissance moins observé que l'autre, que l'on pourrait pourtant relever chez certains savants si c'était ici le lieu de le faire.

Je noterai seulement qu'au point extrême où le rythme de connaissance éloigne l'un de l'autre les deux bords de l'abîme, le savant en vient parfois à croire qu'il atteint un en soi objectif, un spectacle entièrement indépendant du spectacteur et c'est-à-dire de l'esprit. Comme le saint, dans l'extase où il croit se résorber tout entier en Dieu, le savant cède au vertige de l'en soi. Il est sur le point de s'élancer dans l'absolu par delà les limites parmi lesquelles l'exis-

(7) V. *Sensibilité métaphysique*, Editions du Siècle, p. 99-100.

tence se formule dans la relation d'elle-même avec elle-même. A sa façon, lui aussi croit violer le mystère et étreindre je ne sais quelle réalité absolue. Il faut bien rappeler, au savant aussi, que le caractère intangible du mystère est garanti par le mécanisme qui conditionne l'existence. Quand il croit atteindre une réalité sans relation aucune avec les données humaines du sens commun, il oublie le geste par lequel, après s'être élevé jusqu'au faîte de ses formules, il a repoussé l'échelle dont il s'était d'abord servi pour y parvenir et qui était solidement posée sur le sol du sens commun. Les lois les plus abstraites, — abstraites de la réalité concrète, — peuvent être un moyen merveilleux de tirer parti de cette réalité et de l'exploiter au gré humain, non de l'éliminer. Faut-il rappeler à la science enfin que cette réalité concrète sur laquelle elle a travaillé, qu'elle a amenuisée et raffinée au cours de ses opérations, s'est desséchée parmi ses appareils et que la réalité nouvelle, la réalité de connaissance en laquelle ils la voudraient métamorphoser, tirée tout entière de la substance de la sensation, s'est appauvrie de ce dont elle s'est enrichie. Il ne faut pas perdre de vue, disais-je dans *la Vie mystique de la Nature*, que « toute acquisition d'un état intellectuel nouveau, quelque joie qu'il suscite, est payé, comme par le rétrécissement de la peau de chagrin, par la perte d'une émotion » et que « tout enrichissement de la perception correspond à un appauvrissement de la sensation » (8). Et n'est-il pas, ce constat, la transcription, en termes d'analyse, de cette légende dont Benjamin de Casseres semble avoir arraché les lettres d'or aux pierres symboliques du temple d'Isis pour les appliquer au fronton de ses *Forty immortals* (9)? « *Every veil that man takes of the mystery of things falls over his own eyes*. Tout voile dont l'homme dépouille le mystère des choses retombe sur ses propres yeux. » — « Est-ce un gain, demandais-je dans l'ouvrage déjà cité, celui que compense, à la balance du compte, une

(8) *La Vie mystique de la Nature*, un vol, in-16, Crès, p. 247.
(9) Joseph Lawren, New-York.

dépense égale ? A quoi bon les métamorphoses si, à l'occasion de chacune d'elles, quelque chose qui était un fragment de l'existence disparaît pour faire place à une forme nouvelle et tombe au néant, et n'est-ce pas là le motif suprême de la grande mélancolie, non pas humaine, mais divine ? » (10)

Ce motif métaphysique explique ces rythmes de possession, qui sont aussi des rythmes de reprise, et auxquels correspondent diverses manifestations de la nature humaine. Tentatives en vue de revenir vers des états antérieurs où la division de l'existence avec elle-même comportait de moindres intervalles, laissait plus proches l'une de l'autre les deux parts d'elle-même où elle se polarise. Ainsi du *sentiment de la nature* et du *lyrisme poétique*, évoqués et observés dans *la Vie mystique de la Nature*. Ainsi d'autres modes de réaction contre les complications de la vie sociale et contre les conquêtes du mécanisme, parmi lesquelles ce ne serait pas un paradoxe de distinguer le goût croissant du sport et de la culture physique.

IV

C'est parmi ces rythmes de reprise, au cours de ce reflux de la vie vers son centre, que trouve place la péripétie proprement mystique. Elle consiste en une *reconnaissance*, dans la découverte de la relation qui unit entre eux des phénomènes en apparence très éloignés les uns des autres, et leur révèle, sous le masque de la différence qui continue de les distinguer, leur identité. Et c'est là l'opposition profonde qu'il y a entre la mystique de l'extase religieuse et la mystique de l'immanence, que la première tend à la confusion absolue du désir avec son objet, du mystique avec Dieu, tandis que la seconde étreint, sous l'infinie diversité des formes phénoménales, l'unité vivante qui

(10) *Vie mystique*, p. 247.

anime le monde. La première est un réalisme qui veut posséder l'unité à part, hors de tous les états du Divers dont elle est l'âme indissociable. La seconde distingue et adore cette unité sous les seules espèces immatérielles où elle soit saisissable, celles de la relation. Elle en manifeste la présence réelle en faisant jaillir l'étincelle entre les pôles les plus distants du monde des phénomènes, en faisant vibrer des harmoniques entre les objets où ces phénomènes se développent.

Au cours des rythmes de reprise, l'Expérience métaphysique se retourne vers son propre passé. C'est à la rencontre d'elle-même qu'elle s'élance, remplie d'émotion et de désir. Et, dans le sentiment de la nature, ce sont bien des modes extrêmes d'elle-même qui vont affronter la divine péripétie. C'est l'homme chargé des états de conscience les plus lourds, des formes les plus complexes de la notion et de la connaissance abstraite qui, par fatigue et réaction, se penche vers la nature, — ce que nous concevons comme le plus dénué de toute conscience de soi-même, — pour se rafraîchir à la pureté de cette source et baigner dans son repos son agitation. Les deux personnages de la rencontre sont ici séparés par l'abîme le plus vaste. La nature semble avoir réalisé, dans l'adaptation absolue de ce qu'elle est aux circonstances physiques qui l'engendrent, cet état d'inconscience où le mystique croit se confondre avec Dieu. Si le mysticisme est cet état de confusion, la nature le réalise. Mais s'il est permis d'attribuer une *vie* mystique à la nature, et d'animer son extase, c'est qu'elle est soutenue, au cours de la rencontre, par l'esprit de l'homme qui l'élève au-dessus du néant où, sans lui, elle s'abolirait. « Si dans le sentiment de la nature l'homme emprunte à la nature sa sérénité, il lui donne en échange sa lucidité » (11), et la rencontre se réalise sur le seuil de l'extase « à l'instant inappréciable et divin où Biblis va devenir source et Galathée

(11) *La Vie mystique de la Nature*, p. 243.

sourire en projetant sur les choses la lueur de ses regards » (12).

« Les forces de la nature, dit M. Bremond, ne pensent pas à notre façon. Un bois qui murmure n'a aucune idée et n'est pas plus puéril pour cela ; il y a dans son murmure quelque chose de divin (13). » Certes, mais il ne murmure que pour nous et ce qui est ici divin, c'est que l'Expérience, la force unique qui se développe dans l'Univers, voit se réaliser avec l'intervention humaine et le fait de conscience qu'elle apporte la rencontre dramatique d'elle-même avec elle-même. Dans cette nature, dans ce bois qui murmure, dans ces arbres dressés et dans ce ciel tendu au-dessus d'eux, dans ce paysage inanimé dont, au cours du mouvement de division avec elle-même où elle s'improvise, elle a laissé derrière elle la forme endormie, elle se reconnaît et se retrouve après la période d'oubli par laquelle il semble qu'elle se soit réservé la joie de la surprise.

§

Telle est la péripétie mystique. Est-ce aussi la catharsis dont Aristote nous a transmis l'énigme sans lui-même la résoudre ? Il y a, selon moi, dans la catharsis quelque chose de plus et d'un pathétique plus émouvant encore. En des ouvrages tels que la *Sensibilité métaphysique*, *De Kant à Nietzsche* et *les Raisons de l'Idéalisme*, je pense, sans l'avoir appelée par son nom, en avoir identifié l'essence. Mais à écarter ici cette justification complémentaire, j'estime que la rencontre au cours de la péripétie mystique de l'Expérience avec elle-même et la reconnaissance de son identité sous chacun de ses masques innombrables sont une phase première de la catharsis, avec laquelle le phénomène, provisoirement, peut être identifié tout entier.

Si cette péripétie mystique fait explosion avec une force

(12) *Vie Mystique*, p. 72.
(13) *La poésie pure*, p. 112.

extrême dans le *sentiment* de la nature, elle s'accomplit d'une autre façon plus accessible à l'analyse dans le *lyrisme poétique*. Ici l'écart est moins grand entre les deux termes où, comme sous deux masques, se cache l'identité, soit entre la vibration sonore primitive reconstituant, hors du milieu physiologique, le rythme même de la vibration nerveuse et la phrase poétique composée avec des mots conventionnels. Tout ici est de l'homme. Ici, l'Expérience évolue dans les limites d'un milieu fermé, le milieu psychique, le seul qui nous soit immédiatement connu. Ici le phénomène primitif est l'émotion qui déjà implique la relation du soi avec le soi en un dynamisme où un changement d'état s'oppose constamment à un changement d'état. Un écart plus ample déjà est engendré lorsque, sur le dispositif des cordes vocales, la vibration nerveuse s'extériorise et se mue en vibration sonore. Et c'en est un, plus considérable encore, lorsque le mental fait irruption sur les formes primitives ou ancestrales du langage, l'onomatopée, la modulation, pour les mettre en pièces et, de leurs débris, former les mots conventionnels. Désormais, la relation dynamique qui, dans l'émotion psychique, ne se formulait que par un écart presque insensible entre deux discontinus du mouvement, va se distendre de plus en plus à mesure que, plus loin de cette première manifestation, elle dépouille la part subjective d'elle-même pour en composer et pour nommer les objets du monde extérieur, pour en façonner les concepts généraux auxquels elle les réduit et les termes algébriques sous lesquels elle absorbe des représentations encore concrètes.

C'est alors que, suscitée par la sécheresse croissante de la substance psychique sous ces formes nouvelles, la poésie intervient en tant que rythme de reprise et contracte le lien caché de la relation. Par les procédés qui lui sont propres, par la disposition des mots, par les rythmes du mouvement repris aux premiers modes de la vibration nerveuse, elle rapproche, dans le milieu psychique, les bords

de l'abîme. Elle les rapproche jusqu'au point où, s'élevant sur les ailes éployées du rythme, des échanges se font entre les activités groupées sur chaque cime et des migrations de l'une à l'autre. C'est alors que dans ce nouveau domaine s'accomplit la péripétie mystique, se réalise la catharsis et que, purgées de l'illusion que leur imposaient les masques du Divers, les choses se reconnaissent, — ce qui est sujet en ce qui est objet, ce qui connaît en ce qui est connu et ce qui est contemplation en ce qui est spectacle. Mais la relation demeure et, à prendre conscience de leur identité de nature, acteurs et spectateurs n'en conservent pas moins leur caractère distinct, par où ils existent les uns pour les autres. C'est qu'en poésie un élément intervient qui empêche la confusion entre les deux parts où l'existence se divise. C'est le mot, chargé d'un sens conventionnel et délégué par la mentalité, qui interpose une barrière entre les modalités premières de l'émotion et le mode poétique. Mais c'est la vertu de tous les arts d'engendrer une matière en laquelle l'émotion humaine, sous des aspects plus ou moins dépouillés, plus ou moins filtrés par la connaissance, doit être transsubstantiée. Tout art fait apparaître le même dans l'autre. Tel est le Mystère. L'art fait que l'homme y participe. Il ne le dévoile que pour, du même geste, tirer de sa propre substance et tisser la soie d'un nouveau voile. Ainsi fait-il apparaître l'identité de l'objet et du sujet dans la différence respectée de l'un et de l'autre. Il est la seule forme légitime de la mystique. L'état mystique atteint par le poète et par l'artiste est une réalité. On peut se faire à sa faveur quelque idée de ce qu'est la mystique religieuse. Le contraire n'est pas possible, car on ne peut expliquer ce qui est saisissable par l'esprit par ce qui ne l'est pas.

Si le mystique religieux est bien en une certaine mesure un mystique, c'est en ce qu'il s'efforce de toute son ardeur de rapprocher les deux bords de l'abîme qui sépare ce qui connaît de ce qui est connu, et ce sont les deux bords de son âme. Mais comme il ne tire de son expérience aucun

élément qui s'interpose et empêche la confusion absolue de se réaliser, cette expérience s'achève en un état qui, excluant toute connaissance possible, exclut aussi toute existence au regard intellectuel. Seules peuvent donc être éclairées, par une comparaison avec la mystique de l'art, les phases de l'état mystique religieux qui précèdent son parfait accomplissement. Ainsi, sous la forme religieuse, l'activité mystique s'anéantit dans sa réalisation. Elle y triomphe sous la forme esthétique. La mystique religieuse est une recherche de Dieu en dehors du *tout* donné dans l'idée d'existence. Elle est une recherche de l'unité en dehors de la diversité où seulement celle-ci est saisissable pour l'esprit comme principe de communion de toutes les choses entre elles et où elle a nom *relation*.

Il faut le répéter aux conclusions de ces analyses comme on l'a énoncé sur leur seuil. Il n'y a d'unité que dans la diversité, comme il n'y a de diversité qu'en fonction de l'unité. Les deux termes sont inséparables, et cette unité que, depuis Parménide, les philosophes, par un réalisme assez grossier, veulent posséder à part, les artistes l'ont découverte depuis toujours dans *la relation*, cette âme invisible du monde par où le tout communie avec le tout sous les espèces et par l'entremise de la diversité indéfinie des apparences. Et de tout temps ils ont tiré leur joie de ce qu'à faire vibrer ce lien mystique ils ont su faire apparaître, à l'appel des harmoniques, à la surface des choses diverses, cette unité essentielle. Ainsi s'unissent-ils au Mystère, mais c'est sous le voile de la différence qu'ils s'en approchent et leur art apporte lui-même le masque discret à travers lequel la reconnaissance est possible sans en venir au geste de toucher la plaie au côté. A la métaphore innombrable des apparences l'art ajoute de nouvelles métaphores. Il est initié au grand secret. Il sait que tout est métaphore et que l'unité recherchée par le réalisme n'est que le lien auquel les métaphores sont toutes enlacées. N'est-ce pas à l'oreille du poète que la Vie a soufflé ces paroles

interceptées par Nietzsche? « Tu sais cela, Zarathoustra ! Personne ne sait cela. »

§

La mystique de la prière porte les tares dont est marquée toute mystique religieuse d'ordre transcendant.

Qu'est-ce d'abord que la prière ? Sous son aspect le plus général, elle est l'élément commun à toutes les religions, celui par lequel elles ont prise sur la multitude de tous les temps et de tous les pays. Avec la prière, l'homme imagine au-dessus de lui, dans un intérêt de bonheur, un être plus puissant qui peut lui venir en aide s'il l'en prie, s'il sait se le rendre favorable par des requêtes, des vœux et des présents. Elle n'est sous cette forme qu'une expression de la faiblesse, de l'espoir et du pouvoir qu'a l'homme d'inventer des causes imaginaires. Cette forme de la prière, écartée pour son caractère mercantile, reste le cas où elle est une effusion et sans doute, sous cet aspect, rend-elle sensible à l'homme son identité de nature avec toute la part objective du réel que, sous le masque des apparences, il se croyait étrangère. Mais si elle a cette efficacité, si elle implique cette reconnaissance d'identité en quoi, pour une part, consiste la catharsis, c'est, en réalité, dans la mesure où elle se rapproche de l'état poétique ou esthétique. En tant qu'elle demeure une prière, elle se charge d'impuretés par comparaison avec cet état ; car à la réalité du phénomène, qui est le rapprochement des deux bords de l'âme selon un rythme de possession du soi par le soi, se substitue la fiction insaisissable pour l'esprit de l'intervention d'un Dieu situé hors de toute relation naturelle avec l'existence conçue par l'esprit. Et sous cet inintelligible qu'il faut bien pourvoir d'un contenu sensible, se formule une attitude où, dans la disproportion incommensurable entre la faiblesse de l'homme et la toute-puissance prêtée à l'être inconcevable, s'objectivent la crainte, l'humilité, on ne sait quel besoin de se ravaler et de se prosterner, hérité de la

mémoire biologique, du souvenir enregistré dans l'inconscient, des pires relations de l'homme avec l'homme, du tyran abusant de sa force avec l'esclave n'ayant de ressource que dans l'adoration de ce qui peut l'écraser. De là, dans la prière, ce bric-à-brac de lieux communs et de clichés où se proclament l'indignité de l'homme, son infirmité et son néant, où se manifeste l'état de misère psychologique le plus extrême et le plus propre à inspirer la pitié.

V

J'ai dit que j'entendais désolidariser M. Bremond des conceptions dont il se réclame et notamment de celle qui l'incline à placer le sentiment poétique sous la dépendance de la mystique de la prière. Je n'ignore pas qu'à interpréter les mots selon leur sens conventionnel il s'est très formellement couvert d'une telle conception et qu'il l'a fait en termes catégoriques. Mais à lui emprunter sa propre langue, je dirai que toute *l'incantation* contenue dans ses deux ouvrages va à intervertir la hiérarchie qu'il a ainsi proclamée. En ce qui touche à la mystique religieuse, il a, je crois bien, une conscience aussi nette que je l'ai moi-même du caractère entièrement incommunicable et subjectif de l'expérience en cette matière. « Le mystique, dit-il, plus il est mystique, moins il éprouve le besoin de se communiquer ; aurait-il la tentation de le faire, plus cette communication lui paraîtrait impossible comme elle l'est en effet, toute grâce mystique supposant une interposition absolument gratuite et libre de la part de Dieu (14). » Voici donc la mystique religieuse située, comme il convient, dans le monde de la transcendance. La question est tranchée et on ne saurait plus se réclamer de cette mystique pour s'y renseigner sur la poésie. Ce que M. Bremond a dit d'excellent de la mystique ne peut donc s'appliquer, et à vrai dire, de son propre aveu, qu'à la mystique de l'art et de la poésie,

(14) *Prière et poésie*, p. 209.

la seule qui nous fasse entendre la musique du mystère sans briser l'instrument merveilleux duquel elle s'élève.

Si M. Bremond, en dépit d'un thème théologique qui me paraît surajouté, a enrichi par un apport personnel la doctrine d'une mystique essentielle au poème, il a contribué aussi à mettre cette conception à sa vraie place, la première, en conviant M. Robert de Souza à s'associer à la présentation de ses vues sur la poésie. Il a permis ainsi de se produire à un point de vue qui, si j'excepte quelques nuances sur lesquelles il y aurait lieu de s'entendre, se confond avec ce monisme, exclusif du dualisme théologique, sous le jour duquel j'ai rattaché la mystique au caractère à jamais inviolable du Mystère. Si je ne pense pas que l'être puisse se dépasser lui-même (15), des déclarations comme celles-ci, à les retrouver sous une autre plume que la mienne, ne peuvent que me causer la plus entière satisfaction. « Le monde, énonce M. de Souza, est l'œuvre... d'un rythme », le but de la nature est de surpasser l'utilité (16). « Le caractère primordial du monde, ce qui en fait le poème, est sa gratuité. Sa raison d'être est de n'en pas avoir. Les poétiques religieuses ou sociales des hommes, à vouloir mettre dans leur jeu la poétique entière du monde et son mystère, son infini sans but... perdent, avec le sens du désintéressement, le secret de sa valeur qui est mieux que de nous servir, qui est de nous ravir. L'explication souveraine du monde relève ainsi avant tout de l'esthétique (17). »

Substitution de l'Esthétique à l'éthique comme principe de justification de l'existence, absence de finalité métaphysique ou finalité immanente, c'est-à-dire à tout instant réalisée dans la révélation de la beauté par le sens esthétique, ce sont les thèses que, depuis mes premiers livres *De Kant à Nietzsche* et *le Bovarysme*, sans compter les pages initiales

(15) *La Poésie pure avec un débat sur la poésie*, par Robert de Souza, Grasset, p. 170.
(16) *Op. cit.*, p. 175.
(17) *Op. cit.*, p. 178.

de l'Introduction à la Vie intellectuelle jusqu'aux *Raisons de l'Idéalisme* et à *la Sensibilité métaphysique*, je n'ai cessé d'opposer à une philosophie morale qui, à vouloir que les choses soient autres qu'elles ne sont, n'a pas su découvrir dans la réalité le principe de perfection qu'elle implique.

L'Expérience est un rythme. Elle ne va pas vers un *ailleurs*. Elle ne va pas vers un *au-delà* que sa définition exclut. Elle est un rythme de marée, un flux et un reflux. Elle s invente et se possède. Elle est l'acteur et le spectateur de son propre déliré. Elle est diverse, et dans sa diversité est aussi son unité. Elle a pour âme le Mystère, vibration qui unit par un lien invisible toutes les modalités de son improvisation. L'Art, la Poésie, sont les moyens secrets par lesquels, de quelque point que ce soit du Divers, il est possible de rendre cette vibration sensible, de rompre la solitude, de restituer le passé dans le présent et de l'y transfigurer. Chant des sphères, dit M. Bremond. Musique intérieure, dit Charles Maurras. Musique secrète de la relation du tout avec le tout, dirai-je. Chant métaphysique de la mer, endormi dans la conque de ces grands coquillages nacrés des tropiques. Bruissement du Mystère.

JULES DE GAULTIER.

SIX MOIS CHOISIS
DE L'ALMANACH PERPÉTUEL DES JEUX D'ENFANTS

EN MARS, LA MARELLE

Au Paradis, nous mettrons les deux pieds.
Il fait beau, le sol est net,
Nous dessinons la marelle
Longue, large, claire et belle,
Et nous prenons un palet.

Au Paradis, nous mettrons les deux pieds,
Mais nous partons à cloche-pied.

Le ciel joue à cloche-nuage,
Un seul nuage au ciel voyage.
Le ciel joue à cloche-soleil,
Car un seul soleil luit au ciel.

Et la nuit joue à cloche-lune,
Puisqu'il n'y en a qu'une, qu'une!

Au Paradis, nous nous reposerons.
Et sautez, petits pieds, volez, petits jupons,
Et petits bras, étendez-vous en rond,
Comme des ailes
Sur la marelle.

De case en case, le palet nous pousserons.
Au Paradis, nous nous reposerons.
Et d'année en année, à cloche-cœur,
Ah! c'est le ciel qu'il faut gagner.
Au Paradis, nous mettrons les deux pieds.

EN MAI, LES BILLES *

Puisqu'il n'est pas encore de baies
Ni aux arbres, ni sur les haies,
C'est de billes jolies
Que nos poches seront remplies.

Les unes aux couleurs de jade,
D'autres, violettes ou rougeâtres,
D'autres, teintes aux anilines...
Mais les plus belles, les plus fines,
Luisent, translucides, en verre,
Cœurs bleus, et striées de lumière.

Rires ou pleurs,
Billes gagnées, billes perdues,
Et chance roulée ou courue
Selon l'adresse du joueur...
Mais c'est aussi selon sa force,
Selon les fosses et les bosses
Et la courbe de ce chemin.

Souvent le jeu qui s'exaspère
Finit en larmes de colère
En nerveuse grêle de poings...

Et parfois on en gagne tant!
Douces, coulant aux mains ravies...
Et c'est la vie, et c'est la vie
D'adolescence et de printemps.

EN JUIN, LES CHALUMEAUX

A la Saint-Jean, les avoines sont en grelots,
Les froments lourds, les seigles hauts,
Mais, de leur tige, nous ferons des chalumeaux.

Nous sifflerons notre jeudi!
Qu'est-ce que de perdre un épi?

Le bonheur de siffler vaut bien
Une miette de pain.

La sente étroite
Comme une tige bleue et droite,
S'élance entre deux murs de blés.
Le vent va-t-il pas y siffler?
Non, c'est le jeudi qui
siffle, siffle,
La joie du jour dans les épis.

—

EN JUILLET, LES TOUPIES

Juillet-aux-longs-soirs, la toupie,
Chaque fois que nous la lançons,
Nous lui donnons un temps de vie.

Le crépuscule tourne autour de l'horizon.

Elle frémit dans la poussière,
Mon chien l'examine et la craint,
Et si je la prends dans ma main,
Elle me mord de sa colère.

Et haut le bras, et, corde au bout!
Si nous concourons au plus fort,
Je fendrai la tienne d'un coup.

Autour de l'horizon, le crépuscule est d'or.
Elle vrombit, elle tressaille,
Heurte du flanc, saute, défaille,
Tourne encore deux fois et s'endort.

Autour de l'horizon, le crépuscule est mort.

—

EN AOUT, LE CERF-VOLANT

Blés en gerbes, les champs sont libres,
Je lancerai mon cerf-volant,
Je tiendrai sa corde qui vibre,
J'y sentirai chanter le vent.

Oscille et tourne, longue queue,
Il faut que tu contre-balances
Ce vent inégal qui s'élance
Soudain par l'atmosphère bleue.

Résiste au vent, mon cerf-volant!
Si tu succombais dans la lutte,
Soudain mollissant et tombant
Je souffrirais bien de ta chute.

Cerf-volant, si tu montes bien,
T'appuyant au vent de la plaine,
Moi, qui te guide de ma main,
J'y penserai voler moi-même.

Et si, dans l'azur, tu t'endors,
Moi, qui te suis joint par ce fil,
Le sommeil baisera mes cils...
Ainsi t'imiterai-je encore.

—

EN NOVEMBRE, LES OSSELETS

L'an décline, le jour oscille.
Aux osselets, petites filles.

Un bond de balle, ramassez,
Un bond de balle, replacez.
L'année est vieille, elle se ride,
Les mains pleines, puis les mains vides.

La balle au bond!
Tout mal, tout bon.

La balle au bond!
A l'envers, à l'endroit,
Je donne, puis reprends,
Tout change à chaque instant,
Voici l'année presque finie,
Les mois jouent avec notre vie.

MARIE GEVERS.

LE RENNE TYPIQUE DE GLOZEL

—

Le Dr Morlet a donné la représentation d'un galet sur lequel était gravé un cervidé qu'il a qualifié de *renne à inscription*, à cause des trois signes alphabétiformes qui l'accompagnent (1).

La description qui accompagnait la gravure était de nature à justifier le qualificatif. Le galet est une roche porphyroïde noire.

L'art consommé avec lequel a été exécuté ce dessin, malgré la dureté de la matière, est beaucoup trop vivant pour qu'on puisse y voir le travail d'un copiste attardé. L'artiste primitif qui a exécuté cette œuvre voyait autour de lui des rennes dont l'allure, le port de la tête, le jeu aisé des muscles lui étaient familiers. Les mouvements de ce RENNE MARCHANT sont saisis et exprimés avec une vérité que seul peut atteindre l'observateur direct de la nature.

Le Dr Morlet reproduit la gravure du *renne à inscription* avec des observations confirmant les premières dans le *troisième fascicule*, p. 40-41, fig. 43.

Dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1926, p. 326-327, il s'incline devant l'opinion de M. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Académie des Sciences, qui voit dans le *renne* un *élan*. L'abbé Breuil, lors de son voyage à Glozel, opina d'abord pour un daim (*ibid*, p. 330). Depuis il s'est prononcé pour un cerf élaphe.

La question était d'importance. On avait si bien l'im-

(1) Docteur A. Morlet et Emile Fradin : NOUVELLE STATION NÉOLITHIQUE, *L'Alphabet de Glozel*. Deuxième fascicule, 1926, p. 8-9, fig. 10.



LE RENNE DE GLOZEL

Dessin fait pour le *Mercure de France* (1er avril 1926, p. 36)



LE RENNE DE GLOZEL

Dessin fait pour le *Mercure de France* (1er décembre 1926, p. 327)

pression d'un renne, en voyant la gravure, que les gens qui voyaient dans Morlet et dans Fradin des faussaires soutinrent que la gravure reproduisait le renne de Brehm, ce qui était parfaitement, à tout point de vue, absurde.

Je voulus en avoir le cœur net. Sur ma prière, le Dr Morlet m'adressa un dessin fort net, d'après l'original, que je fis passer à mon ami, le Dr Alf Sommerfelt, de l'Université d'Oslo, Norvège, en le priant de le soumettre à l'examen du professeur de zoologie de l'Université. Dans une lettre datée de janvier dernier, Sommerfelt m'apprenait que sur le conseil de Mlle Bonnevic, qui occupait la chaire de zoologie, il avait envoyé le dessin au Prof. Doct. Aug. Brinkmann, directeur du Musée zoologique de Bergen et professeur dans ce musée, qui est en même temps un établissement d'enseignement qui sera élevé au rang d'Université, dès que la situation financière le permettra.

Il m'adressa en même temps le rapport de M. Brinkmann, qui est la plus haute autorité de la Norvège en pareille matière, en ces termes :

Je vous envoie ci-inclus sa réponse qui est très nette. Elle sera, j'en suis sûr, d'une grande importance pour la question de l'âge de Glozel.

L'opinion de M. Brinkmann doit être acceptée. Vous trouveriez difficilement un homme plus compétent d'après ce qu'on m'en dit. Je joins à sa lettre (en norvégien) une traduction complète.

Voici cette lettre :

Bergen, 4-1-27.

Monsieur le Professeur Alf Sommerfelt, Oslo.

J'ai bien reçu votre lettre du 31-12-1926, et vous donne maintenant — après avoir étudié pendant quelques jours le dessin qui accompagnait votre lettre — la réponse suivante, que vous voudrez bien transmettre, après l'avoir traduite, à l'auteur de la demande.

Le dessin représente un renne (Rangifer tarandus).

On pourrait penser au cerf (*cervus elaphus*) ou à l'élan (*alce alces*), mais le dessin doit figurer un renne ; c'est la seule inter-

prétation possible, comme on le verra par les remarques ci-dessous.

1° HAUTEUR RELATIVE

Un renne typique. Les jambes du cerf sont plus longues, celles de l'élan beaucoup plus longues par rapport à la longueur du tronc.

2° FORME DE LA TÊTE

Un renne typique. Particulièrement typique est la formation du museau, tout à fait différente de celle de l'élan, dont le museau est courbé et très prolongé, ressemblant presque à une trompe.

3° FORME ET PORT DU COU ET DU CORPS

Un renne typique. Le dessin nous montre un cou et une partie antérieure du corps qui sont très nettement ceux d'un renne. Le cerf porte le cou plus levé, les formes de son corps sont plus élégantes, et l'élan possède une élévation de la partie antérieure du corps, par rapport à la partie postérieure, si accusée et si typique à cause de la longueur considérable des membres antérieurs et de l'élévation et du caractère massif de la partie des épaules, que le dessin ne présente aucune ressemblance du tout avec l'élan.

4° LES CORNES

Les cornes ne peuvent être que celles d'un renne. La reproduction de la corne gauche est même faite avec habileté ; les protubérances au bout des cornes (*l'oiespiss*) sont figurées comme celles du renne. Normalement, le bout de la corne n'est jamais fendu en deux chez le cerf. L'aplatissement des bouts supérieurs ne présente également de ressemblance qu'avec celui des cornes du renne. Les cornes figurées sur le dessin ne présentent pas la moindre ressemblance avec celles qui sont typiques pour l'élan ; il y manque, entre autre choses, toute trace des parties en forme de pelle. Le port des cornes, l'angle entre les cornes et la tête, est tout à fait comme pour le renne, et non pas comme pour l'élan. La ressemblance des cornes du renne avec le type cervin est tout à fait minime.

J'ai montré le dessin à plusieurs zoologistes ici, entre autres à la plus grande autorité sur les cerfs en Norvège; aucun d'eux

ne doute qu'il ne doive représenter un renne; toute autre possibilité est exclue.

Respectueusement.

AUG. BRINKMANN.

Par un scrupule peut-être excessif, dans la crainte qu'il n'y eût une différence, si minime, je dirais presque si imperceptible ou à peu près qu'elle fût, entre le dessin et la gravure sur photographie du deuxième fascicule de MM. Morlet et Fradin, je priai Sommerfelt d'envoyer ce deuxième fascicule au Dr Brinkmann. Le 23 janvier dernier, Sommerfelt m'envoyait la traduction ci-dessous de la réponse de Brinkmann.

Bergen, 9-1-1927.

Monsieur le Dr Alf Sommerfelt.

Je vous remercie de votre lettre. Il me fait plaisir de voir que mon observation a été de quelque utilité. Après avoir expédié ma dernière lettre, j'ai parlé de la chose à mes collègues archéologues du Musée et j'ai eu l'occasion de voir les travaux de Morlet. Il n'y a rien dans l'illustration reproduite qui ne s'accorde avec mon interprétation première et je dois ajouter que la qualification de *renne marchant* est tout à fait juste. Ce n'est pas seulement la position des jambes qui le démontre, mais le renne présente justement une inflexion caractéristique du cou quand il marche, qui est reproduite d'une façon frappante dans le dessin. Bien que cela semble incroyable, il s'ensuit que les objets trouvés, dont l'authenticité n'est pas douteuse, doivent dater d'une époque où le renne vivait encore en France, — la simultanéité des pièces est aussi hors de doute, n'est-ce pas ?

Respectueusement,

Votre

AUG. BRINKMANN.

Ces deux lettres de Brinkmann sont décisives. Le début de la station de Glozel se place à une époque où le renne vivait encore en France, c'est-à-dire à une époque qui ne peut être de beaucoup postérieure à l'époque Tourassienne, à peu près contemporaine de celle du Mas d'Azil (couche néolithique), donc, en tout cas, à la période du néolithique

ancien ; je dis le début, car il y a à Glozel bon nombre d'objets qui sont du néolithique récent. Je me fais un devoir de reconnaître que le Dr Morlet a fait preuve ici, et pour d'autres objets, comme par exemple pour l'aiguisoir, d'un remarquable esprit d'observation.

Sur le galet, à droite, près des pieds du renne, on voit trois caractères dont les deux premiers ressembleraient à un S et à un T majuscule ; le troisième est une sorte de croix qui se trouve fréquemment sur les tablettes d'argile et dans les alphabets linéaires de l'Egypte préhistorique et des alphabets égéo-crétois. M. Camille Jullian, fidèle à son système, y a vu du latin cursif du IIIe siècle après J.-C. et a lu *sta*. Il est vrai que la croix, qui pour lui est un *a*, devient un *x* dans une autre inscription.

La gravure du renne sur le galet est, on le voit, d'une exactitude frappante dans les moindres détails et d'un naturalisme parfait. Elle suffirait à prouver que l'art animalier de Glozel est un héritage des chasseurs de renne magdaléniens. On peut aussi en conclure que les Glozéliens sont des autochtones et non une colonie étrangère.

J. LOTH
de l'Institut.

L'UNION DANS
LA MYSTIQUE RIMBALDIENNE

PATERNE BERRICHON
ET ISABELLE RIMBAUD

—

Dès que ses œuvres furent connues de quelques-uns, Arthur Rimbaud eut ses disciples passionnés. Parmi ceux qui s'agenouillèrent et se sentirent frappés à l'épaule, Paterne Berrichon fut l'un des premiers et l'un des plus ardents.

Vingt-six ans. Il venait de rentrer à Paris, — et de fort méchante humeur — après cinq ans de service militaire. Cinq ans d'exil, sur lequel seize mois de prison. Tout l'avait trahi, déçu : famille, patrie, art, et la fortune, cette moutonnière.

Son père, un vigneron devenu commerçant, était, vers 1854, bien installé dans un quartier d'Issoudun. Il possédait, outre sa boutique, une bonne maison et des terres au soleil. De plus, cinq enfants : un fils et quatre filles. Piètre distribution. Mais sa femme, sur le tard, accoucha de deux jumeaux.

Un gros garçon d'abord, qui se taisait. Puis un petit braillard tout rouge.

— Crie donc pas tant ! dit la sage-femme, tu as déjà tiré au sort ! Chançard ! tu ne seras pas soldat, tu es le cadet. C'est ton frère qui portera le sac !

Mais le petit Pierre-Eugène Dufour criait tant qu'il pouvait.

Enfance heureuse de deux galopins jumeaux que leur mère gâte. Escapades parmi les sentiers pierreux qui courent

dans les vignes. Pataugeages au pied des petits escaliers qui descendent aux canaux.

Pierrot parfois s'arrêtait au milieu d'un jeu et saisissait son frère par le bras :

— Tiens ! c'est beau ! regarde le ciel dans l'eau !

— Et notre église ! elle est belle aussi. Viens-tu voir les images ?

Les gamins entraient, leurs bonnets aux doigts, et sur la pointe des pieds faisaient le tour de l'église Saint-Paterne, « pour voir les images ».

Pierre était alors un joli petit garçon, très vif, bavard, et qui bégayait un peu quand il s'impatientait ou s'émouvait.

L'école. Pierre se distinguait. En dessin surtout. Approbation du maître aux exercices officiels. Admiration éperdue des condisciples pour les croquis de contrebande, les caricatures ou les esquisses voyageant sous les pupitres.

Le père Dufour, dont l'escarcelle s'arrondissait, voulut pour ses derniers nés une instruction soignée. Ils auraient en culture intellectuelle un autre bâton de maréchal que le certificat d'études primaires, mis sous verre dans un cadre noir. Allait-on placer les deux garçons dans quelque collège ? Où ? On y réfléchissait, lorsqu'en 1868 la mère vint à mourir. Le petit Pierre, le plus sensible de la famille, s'en fut pleurer au grenier pendant le repas des funérailles, durant que ses sœurs s'empressaient à servir la parenté.

La maison natale dès lors perdit son charme. Quatre jeunes filles se disputaient la direction du ménage. L'autorité de l'aînée était sournoisement sapée par la cadette — dont son frère dira plus tard qu'elle était « affreusement méchante » — et chacune s'arrogeait le droit de surveiller les jumeaux, de mettre obstacle à leurs fantaisies de gamins, de leur assigner des corvées qu'Alexandre avait le talent de rejeter sur son frère, de leur allonger parfois une taloche sous quoi ils se rebiffaient, furieux comme de petits coqs.

Les deux parties se plaignaient au père, qui frappait du poing la table :

— Laissez donc ces petits tranquilles, nom de nom ! criait-il. Allez ! à la rentrée je les mets en pension. Ils auront la paix et nous aussi !

Ce fut au collège de Chézal-Benoît qu'on plaça les jumeaux. Joli pays, plus frais et plus boisé qu'Issoudun. Que voit-on des environs d'une ville où l'on est interne ? Pourtant les promenades du dimanche et du jeudi suffirent à donner au jeune Pierre le goût de la campagne verte, tel qu'il devait la retrouver plus tard dans les Ardennes.

Après le collège de Chézal-Benoît, le lycée de Châteauroux. Les jeunes garçons travaillaient. Ils étaient fort attachés l'un à l'autre. Pierre surtout adorait son frère et volontiers faisait pour lui tel devoir ennuyeux.

Il y eut la guerre. La guerre de 70. Horrible ébauche, geste de défense manqué. Des héroïsmes sublimes, des lâchetés écœurantes, des brutalités, des appétits déchaînés, des misères navrantes. La guerre.

Le tourment général changait les atmosphères, relâchait les disciplines. Au lycée de Châteauroux, les internes virent par les portes ouvertes sur la rue, à travers les barreaux des fenêtres que la consigne ne fermait plus, de lamentables débandades. Les externes s'étaient entretenus avec des fuyards dépenaillés qui criaient au désordre, à l'horreur, à la trahison, qui montraient leurs souliers veufs des semelles de carton, leur chemise grouillante de poux. Beaucoup avaient les pieds gelés. L'hôpital était plein de soldats varioleux.

Pierre Dufour regardait sans comprendre. Il vit du conflit ce qui est répugnant et bas ; rien de ce qui exalte et élève. Il prit en exécration la guerre et tout ce qui est militaire.

1872. Le père Dufour, taciturne depuis la perte de « sa bourgeoise », disparaissait à son tour. Il avait vu la mort venir, il avait songé au sort de ses Benjamins, secrètement

préférés. Peu confiant dans l'amitié fraternelle des aînés, il fit émanciper Alexandre et Pierre.

Autour de l'héritage, assez rond pour l'époque et l'endroit, l'âpreté terrienne s'exhiba.

— Ah ! dirent « les grands » aux jumeaux de dix-sept ans, vous êtes émancipés, n'est-ce pas ? vous êtes des hommes, arrangez-vous. Et vous êtes instruits ! vous êtes favorisés. Par exemple, cette instruction que l'on vous a fournie, il faut que vous la payiez !

— Moi, se rengorgeait le frère aîné, depuis l'âge de treize ans, j'ai toujours travaillé avec le père. Les filles se sont occupées du ménage. Et puis, les filles, ce sont des filles. Mais vous avez été élevés comme des messieurs ; il est bien juste que les dépenses faites pour vous depuis quatre ans soient retenues sur votre part !

En attendant que la succession fût réglée, profitant du désarroi de Pierre, on l'avait placé comme apprenti chez un bijoutier.

— C'est ton affaire, voyons ! toi qui es fort en dessin !

Mais l'adolescent eut tôt fait de voir que l'art n'a rien à faire avec le travail d'un horloger-bijoutier de province. Demeurer toute sa vie assis sur un escabeau, la loupe sur l'œil, ne voyant, s'il levait le nez, que la Place du Marché d'Issoudun, ses quelques passants, ses chiens en bordée et ses rares véhicules ? Non, non Sous la visière verte, il rêvait de Paris... la peinture... un milieu d'artistes... naturellement la gloire...

Les affaires d'héritage terminées, toutes déductions faites, Pierre eut pour sa part un immeuble qui pouvait valoir dix mille francs. Il lui parut que cette somme lui permettrait d'aller jusqu'à la célébrité.

Déjà les deux frères sont à Paris. Alexandre, ayant tourné trois fois sur lui-même et flairé le vent, réalise sa part d'héritage et, son pécule en poche, s'embarque pour l'Amérique du Sud.

Les jumeaux s'étaient embrassés.

— T'ennuie pas, mon vieux, avait dit le voyageur. Trente mois, et je reviens pour mon service militaire. D'ici là, j'aurai déjà gagné un peu d'argent.

Pierre est dans la joie. L'Ecole des Beaux-Arts, une petite chambre rue de Seine. Il travaille avec acharnement, dessine jour et nuit. Mais si les projets sont aisés, l'art est difficile. Grâce aux bons soins d'un prêteur juif tenant boutique rue Monsieur-le-Prince, l'immeuble berrichon fond avec une rapidité effrayante. Point de Mécène qu'intéresse le talent. Pierre s'apprête à mordre au jarret cette vache coriace qu'on dit enragée parce qu'elle fait enrager tant de gens. Cependant, voici que l'heure du tirage au sort arrive pour la classe 1875. D'Alexandre, point de nouvelles. Quel naufrage est survenu ? Du navire qui portait l'émigrant, ou des scrupules de ce dernier vis-à-vis de son frère ?

La conscription s'abat sur Pierre, qui ne s'était jamais rêvé soldat. Il s'arrache à son chevalet, au quai Malaquais, à Paris, à la fortune toute proche — il le sait. Grinçant des dents et maudissant son frère, il endosse l'uniforme. D'apparence bien tranquille, ce petit soldat se sent au dedans tout hérissé. A peine porte-t-il le sac depuis quelques semaines qu'un beau jour il juge un ordre idiot et refuse d'y obéir, s'obstine. Deux ans de prison, dont il fait seize mois. Grâcié du reste, il rentre à Tours pour y terminer son service militaire. Il obéira maintenant à tout ce qu'on voudra, mais il se console de sa vie de soldat en faisant les Don Juan à la ville. Cela même lui amène quelques difficultés au régiment, car n'est-il point en rivalité amoureuse avec son capitaine auprès de l'épouse volage d'un notaire ? A l'officier qui bedonne, cette provinciale préfère parfois le joli petit fantassin — un élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, ma chère ! et qui crayonne un portrait en un tour de doigts... un poète ! et qui trousse si galamment le madrigal !

La lune de ce temps-là vit notre héros se promener de

long en large, attendant le signal d'un rideau relevé. Elle le vit descendre en gymnaste d'un balcon et fuir par les jardins un soir où le capitaine, jaloux, arrivait à l'improviste. Bien romantique, tout cela, pour un décadent.

Car le service militaire s'achevait ; Pierre Dufour allait rentrer à Paris et se jeter à corps perdu dans la lutte intellectuelle. Peinture, littérature, on allait tout réformer.

Pierre Dufour ? Non point. Le petit soldat avait médité durant ses heures de faction. En 1880, les noms de plume étaient à la mode. Et quels noms ! Par leur vertu, Isidore Ducasse devenait le comte de Lautréamont. Notre apprenti littérateur allait prendre, lui aussi, un pseudonyme. Par contraste avec d'autres, il le voulut simple. Il se souvint du vieux saint, patron d'un quartier d'Issoudun, dans le Berry, et décida de s'appeler dorénavant Paterne Berrichon.

Quand il arriva pour conquérir la capitale, ses poches étaient légères... légères. Ce fut la bohème et ce fut la misère : « l'orde dèche », ainsi la nomme-t-il dans ses vers. Il se démène, pourtant, il collabore au *Journal des Voyages* et au *Tour du Monde* comme dessinateur, il peint des portraits, il prépare des tableaux pour le Salon.

Il est introduit dans la famille de l'amiral Jauréguiberry, alors ministre de la Marine. Il sait plaire, on goûte son éloquence, sa culture, son talent, on lui commande le portrait du gendre de l'amiral : l'ingénieur Charles Cotard. Le tableau vient bien ; ce sera un chef-d'œuvre. Malheur ! Ne fallut-il pas qu'une visiteuse, à qui l'on faisait admirer le travail presque terminé, eût un geste maladroit et d'une ombrelle sacrilège éborgnât l'ingénieur, perçant du même coup et la toile et le cœur du peintre ! Paterne Berrichon recommença le portrait, mais jamais la seconde œuvre ne valut la première.

En 1882, le jeune artiste écrit à son frère aîné :

Je potasse à mon tableau : « Un vieux chanteur des rues dans une cour « peuple ». Un tout petit gamin quête. » Voilà le motif. Ce sera réaliste. Que veux-tu ! c'est le goût moderne. Il

faut aller avec son temps. Et puis, tenir sa petite note dans ce concert où glapissent Zola, Manet, Bastien-Lepage, etc., n'est point si déplaisant ; on vend, et quand on vend, la fortune n'est pas loin. J'attends beaucoup de ce tableau, aussi avec quelle tension de mes facultés vais-je le traiter ! Si je réussis à lui donner toute l'originalité que je me sens dans le tempérament, je tiens le bon bout !

Malice du guignon Cette toile, couverte d'espoirs autant que de couleurs, fut également blessée d'un bel accroc.

La fortune boudait. Le jeune Paterne avait souvent recours à ses sœurs aînées qui habitaient Paris, « l'une veuve, l'autre restée fille ». On lui dispensait une aide parcimonieuse, accompagnée libéralement d'avis et de conseils dont on devine le sens. Il écrit alors à son frère :

Je ne vois guère l'artiste jeune, cet assoiffé d'émotions, ce curieux de toutes secousses nerveuses, vivant de cette vie placide et consumante (intellectuellement, je dis) du régulier (employé, ouvrier). Carpeaux, Balzac, ayant mangé, toute leur vie, régulièrement deux fois par jour ? Non ! c'est inimaginable ! Non que je veuille mettre ma petite personnalité en parallèle avec ces énormes ; mais, somme toute, je suis de leur famille, et au point de vue *aspirations*, je tombe dans leur tempérament.

Mais la vie ne s'adoucit point, la fortune est de plus en plus rétive. Durant l'année 1883, la sœur de Paterne se voit apporter par des rapins faméliques des billets dans le genre de celui-ci :

Ma chère sœur. Il y a quatre jours que je n'ai pas mangé. Remets au porteur de quoi me sauver la vie. Je n'ai plus la force de me lever.

Le frère d'Issoudun, à qui ses prérogatives d'aîné ont donné une belle partie de l'héritage paternel, qui a fait un mariage avantageux, que sa raison opportuniste et bourgeoise guide vers l'aisance et vers les fonctions publiques, reçoit à la même époque la lettre suivante, bien faite pour l'alarmer :

Ecoute, mon cher, je suis dans une situation horrible. Mes

travaux d'illustration au *Tour du Monde* sont suspendus. Cela durera peut-être un peu. En attendant, en dehors de quelques petites dettes très criardes qui me tarabustent abominablement, je suis réduit à aller demander l'hospitalité à un camarade. Ce qui revient à dire qu'actuellement je suis sans domicile. On court gros risque, à Paris, quand on est dans une telle situation. Avec la nouvelle loi sur les récidivistes, c'est la Nouvelle-Calédonie. De plus, je suis forcé pour manger d'avoir recours à des combinaisons peu délicates, comme, par exemple, d'aller me faire inviter, ce qui est quelque peu du parasitisme.

J'ai pour plus de trois cents francs d'objets retenus par le propriétaire de la maison où j'habitais. Et pour un louis que je lui dois ! C'est dur. Enfin, je voudrais sortir de là, aide-moi.

Il ne faudrait pas croire que notre Paterne conservât perpétuellement cette forme de suppliant. Peut-être même la réservait-il exclusivement pour la présentation à sa famille. Entre temps, il vit avec ardeur. Ne pouvant avoir — son rêve — un atelier et des modèles, il tourne ses soins vers la littérature et ne caresse plus sa palette qu'à la dérobée.

Les années s'écoulent, il se lance. Il écrit. Il fréquente les cénacles de jeunes, il collabore à la *Revue Moderne*, à *Lutèce*, au *Décadent* (1re série), à la *Jeune Belgique*, au *Chat Noir*, à la *Cravache Littéraire*, au *Mercure de France*, à la *Revue Blanche*, à la *Renaissance*.

Il publie des volumes de vers dont certains poèmes mériteraient que fût secouée la poussière sous laquelle ils gisent, encore que l'auteur y enveloppe sa pensée, souvent originale, et ses descriptions, vivantes et réalistes, dans les formes tortillées qui caractérisent certains décadents.

Cependant, on retrouve toujours sous le poète le dessinateur et le peintre. « La belle femme » commence — si l'on peut dire — ainsi qu'un croquis bien 1885 :

Sous l'exact jersey bleu qu'ample sa gorge crève...

D'autres pièces de vers sont intitulées : « Pointe sèche », « Fusain », « Eau-forte ».

Et voici, dans « Les Arrêtés », ces tableaux du Dépôt

qui, trente ans à l'avance, évoquent des pages de Carco :

Ce sont les mecs ; ceux dont les âcres sobriquets
Creusent des ex-votos aux parois des tinettes,
Rouquin de la Maubert, Julot des Epinettes,
La Terreur du Canal, môme Totor des Quais :

« Mort aux bourriques, mort aux vaches, mort aux tantes !
Courage et du sang ! » La casquette à haut turban
Couronne bien l'orgueil de meurtre surplombant
La vie intense de leurs veines éclatantes.

Ils s'écoutent conter leurs surprenants hymens,
Col affaissé, marchant comme à la guillotine
Dont l'incisif éclair à les hanter s'obstine :
Rêve mal entendu des tragiques demains.

La femme du Rouquin, turbineuse et bonasse,
Apporte trente sous à l'homme chaque jour ;
Môme Totor par sa colombe est tour à tour
Assisté de vingt ronds, d'un litre de vinasse ;

Tandis que furieux, jurant de la mater,
Terreur lâché, fauché, rugit vers sa marmite,
Et que Julot, navré, boitant d'une adénite,
Geint vers sa grosse Irma qui s'est fait arrêter.

Eh ! le Dépôt ! c'est que notre homme le connaît ! En vrai rejeton de Macchabées (ainsi nomme-t-on les vignerons d'Issoudun) il est frondeur, indépendant à l'excès, impatient de toute contrainte.

Il en veut toujours aux devoirs militaires, et deux fois se voit condamné pour n'avoir pas répondu aux appels de la réserve — première fois deux jours, deuxième fois trois mois. Ardent, il est au premier rang dans toutes les bagarres du Quartier Latin, bagarres soulevées par des questions politiques. Et, à deux reprises aussi, il est arrêté pour résistance aux agents.

C'est au milieu de cette vie, matériellement sordide et intellectuellement magnifique, que Rimbaud fut révélé à Paterne Berrichon.

Un soir, au café, quelqu'un lut le *Bateau Ivre*. Paterne fut ivre, lui aussi, d'extase et d'admiration. Ayant copié séance tenante, sur le guéridon branlant où s'entassaient les soucoupes, les vers admirables, il emporta comme un trésor deux feuilles de papier.

Il parcourut les quais durant la moitié de la nuit, redisant les strophes déjà sues par cœur.

— Est-ce beau !... est-ce beau ! va-t-il répétant.

Dès le lendemain, il se met en quête. Il faut qu'il se procure et qu'il lise tout ce qu'a pu écrire cet adolescent dont on vient de lui parler et qu'il se souvient d'avoir autrefois entrevu.

Il a découvert son Maître, il a découvert son dieu. Il a trouvé celui qui éprouva, exalté, magnifié, sublimisé, tout ce que lui-même ressent : ses révoltes, plus rudes ; ses rancœurs, plus âpres ; ses aspirations, plus ardentes ; ses désirs, plus grands, plus forts, surhumains. Celui qui avait su, dans une forme merveilleuse, exprimer l'inexprimable et dire l'indicible. Celui qui, après avoir su étreindre le monde avec son esprit, avait disparu pour toucher aussi de ses pieds et de ses mains mortels tous les endroits de la terre, afin que le monde matériel lui appartînt comme l'autre.

Un maître accepté, c'est l'incarnation trouvée d'un idéal.

Et puis, les années encore glissent. Notre artiste, travailleur, débrouillard, a fait valoir ses talents. Il est inscrit à la Société des Artistes Indépendants, il prend part aux belles batailles que livrent ces jeunes pour obtenir leur place au soleil. Ses collaborations littéraires sont nombreuses, Vanier lui demande des livres. Bref, il n'est plus le bohème « obligé pour manger de se faire inviter, ce qui est quelque peu du parasitisme ». Il a un logis convenable au 50 de la rue Lhomond, il s'habille non sans coquetterie, il gagne sa vie quasi largement. Sa barbe brune et ondulée, encadrant un visage régulier où s'amusent de beaux yeux, n'est pas sans lui valoir des conquêtes. On lui connaît, au Quartier

Latin, de successives liaisons, généralement orageuses : ce doux attirait les Xantippe.

Il compte maints amis dans les lettres ; il n'est plus celui qui quémande, il est souvent, discrètement, celui qui aide au confrère dans l'ennui.

Réminiscence de ce temps-là.

Peu de temps avant sa mort, au printemps 1922, Paterne Berrichon se trouvait chez des amis dont l'appartement donne sur les jardins de l'hôpital Cochin. Il regardait de vieux bâtiments écornés par une bombe de gotha et qui attendent les démolisseurs.

— Tenez, disait-il, je suis allé plusieurs fois rendre visite à Verlaine là — nous y avons bien parlé de Rimbaud ; — Verlaine était dans la salle qui se trouve au-dessus de cette porte cochère... vous voyez... ces hautes fenêtres. Oh ! je crois que je suis bien allé le voir dans tous les hôpitaux de Paris !

Des amitiés de lettres, ou d'art, mais point d'intimité avec quiconque.

Notre homme, né sensible, souffrait de sa solitude sentimentale. Il lui fallait quelque adoration. La famille lui avait été tyrannique et perfide, lui était devenue lointaine. La patrie, il lui en voulait de ses démêlés avec l'autorité militaire ou municipale. La religion, il l'ignorait depuis sa première communion. L'amour, il ne l'avait rencontré que vénal et criard. La Littérature, alors ? ou bien l'Art, avec des majuscules. Evidemment, son esprit les aimait, mais son cœur, sa passion, voulait une idole plus tangible, un dieu fait homme ; assez éloigné de lui pour qu'il pût l'adorer éperdument, assez proche pour qu'il pût essayer de le comprendre.

Il eut Rimbaud.

Ce ne fut point, comme on l'a cru, après son mariage avec la sœur de Rimbaud qu'il devint le prophète du grand

poète. Ce fut au contraire Arthur qui le conduisit à Isabelle.

Son premier enthousiasme, allumé à la lecture du *Bateau Ivre*, il l'avait conservé et soigné dans la meilleure part de son cœur. Aux entretiens avec Verlaine, il en attisa la flamme, et sitôt mort le pauvre Lélian, plus autorisé à parler, il voulut rendre à celui qu'il déclarait son maître l'hommage que les Lettres tardaient à offrir.

Disciple fervent, il collectionnait tout ce quon avait publié de ou sur Rimbaud. Peintre et sculpteur, il recherchait les photographies ou les dessins représentant son héros. A travers les récits enfin de Verlaine, de Cazals, de Carjat, de Richepin, il s'était efforcé de recréer Rimbaud physique et moral. Peut-être l'avait-il fait à son image, ou à l'image de son idéal propre. Il avait en tout cas dressé une grande figure. Mais pour la faire voir au monde, il voulait connaître mieux, avoir plus de précisions encore.

Des informations. Aller à la source. Roche... Isabelle Rimbaud. Il écrivit à la sœur du poète.

Isabelle Rimbaud, dès l'enfance, avait considéré son frère avec des yeux éblouis.

De tous les garçons il était le plus intelligent, le plus prompt, le plus subtil, le plus rude, le plus secrètement osé.

Adolescente, elle le vit le plus grand, le plus fort, le plus beau des hommes, le plus ardent aussi, le plus dur, le plus révolté.

L'être humain aime la violence ; même, et peut-être surtout, quand il est construit en douceur comme Isabelle Rimbaud.

Elle choya toujours le souvenir de ces semaines d'août 1878 où son frère était réapparu à Roche juste pour y faire la moisson.

La javeleuse de dix-huit ans, son joli visage enfoui dans la « halète » lorraine, observait avec amour, orgueil, crainte un peu, le grand gars en bras de chemise qui maniait les

gerbes d'une fourche vigoureuse et dont on ne savait jamais si la journée le trouverait sombre et rageur, tragiquement cynique, ou tout simplement rieur et bon enfant.

Elle fut ensuite la correspondante habituelle du voyageur, plus admiré pour ses randonnées étranges.

Quand enfin elle le vit revenir, fini, abattu, vaincu — mais seulement par une force intérieure — passionnément, jalousement, elle le soigna, découvrant encore chez son malade, sous la brusquerie, l'amertume et la raillerie, bonté profonde, altruisme, élévation d'âme.

Elle aima en Arthur les deux personnalités ; l'Homme, d'abord, de cet amour fraternel ardent, profond, exclusif, où Freud va chercher son complexe d'Œdipe, mais qui — parce qu'aux purs tout est pur — peut être l'un des plus beaux sentiments humains ; puis aussi le Génie..

Elle voyait en lui le surhomme, sans savoir — parce qu'il n'est pas de prophète chez les siens — que ce charme par quoi elle se sentait l'esprit saisi était en réalité l'influence d'un être vraiment rare, tel que chaque génération n'en donne qu'un ou deux. Elle l'adore tout entier, sans se rendre compte que s'il eût été vraiment le saint qu'elle voulait croire, elle l'eût aimé moins.

Sa délicatesse, sa finesse, sa sensibilité plus grandes lui permettaient, comme à un appareil plus exact, d'enregistrer ce à quoi le reste de la famille demeurait indifférent.

Ce second être, inconsciemment pressenti, elle le découvre après la mort d'Arthur. Elle n'avait point jusque-là attaché d'importance aux pages qu'il avait pu écrire et pour quoi elle l'avait entendu témoigner d'un dédain complet. Ne l'avait-elle pas vu brûler, « fort gaiement, je vous assure », l'édition d'*Une Saison en Enfer* ?

Mais voici qu'on parle de Rimbaud, qu'on publie du Rimbaud, que le *Reliquaire* paraît. La jeune femme pieuse, pliée à toutes les bienséances, lit ces choses que son frère a écrites, elle y retrouve le bien-aimé ; tout ce qu'elle a vu de lui, mais aussi tout ce qu'elle s'est efforcée de ne pas voir.

Elle est à la fois attirée et repoussée. Tel poème peut-il n'être point sacrilège ? telle phrase n'être point un blasphème ? Et cette révolte, cette subversion ? Voilà ce qu'il faut à tout prix cacher à la malveillance du monde « qui ne comprendrait pas ». On doit arracher petit à petit à Isabelle Rimbaud les autorisations nécessaires à la publication des œuvres de son frère.

Elle reçut en 1896 la première lettre de Paterne Berrichon :

Paris, le 12 juillet 1896.

Mademoiselle,

C'est avec la piété seyante que j'ose vous lancer cette lettre, à laquelle vous consentirez, j'espère, de répondre.

Il s'agit de votre divin frère, Arthur Rimbaud, pas assez justement pleuré autour de moi, dans ce Paris qui n'a su le comprendre.

J'achève sur lui un travail, de mise au point, dirai-je, qui sera publié d'abord par la *Revue Blanche*, puis en librairie. Les documents que j'ai pu me procurer, joints aux confidences de Paul Verlaine et à mes vagues souvenirs, m'ont permis de suivre assez psychologiquement sa vie qui, sur toutes, est noble, héroïque et sainte, mais rien n'a pu me détruire cette opinion — corroborée par tel dessin touchant de votre main, le représentant, lyre aux mains, en Orient, à la fin de son épopée vécue — qu'Arthur Rimbaud, loin d'avoir à jamais rompu avec les Lettres, se proposait, au contraire, nanti d'un lot inouï de sensations et d'un trophée prodigieux d'idées et en pouvoir d'une conscience universelle, se proposait, dis-je, de recréer la Littérature, une fois seulement qu'il aurait été en possession de la fortune nécessaire pour assurer à son génie la liberté de fleurir. Si la mort ne l'eût aussi prématurément surpris, je le vois devenu un dieu, quelque verbe fait chair, pour notre éblouissement et notre confusion ; et cette vision est la génératrice de mon étude, que soutiennent encore en conviction les coups d'ailes infinis des *Illuminations* et d'*Une Saison en Enfer*. Déjà, sous le titre de *Verlaine héroïque*, j'ai noté dans la *Revue Blanche* la saine et décisive influence qu'il exerça sur l'auteur de *Sagesse*, et tâché à écarter le vêtement impur dont l'opinion courante affuble la

mémoire du poète de *Bateau ivre*. Je veux arriver à le dresser en lumière, dans ses authentiques gestes créateurs.

L'opinion de votre cœur de sœur pourrait m'y aider, je vous la demande.

Et d'avance, je vous envoie la délicate et profondément respectueuse expression de ma gratitude.

PATERNE BERRICHON,
50, rue Lhomond.

Evidemment, Paterne Berrichon allait communier dans son culte avec la sœur fervente qui, en août 1892, écrivait à M. Louis Pierquin, parlant d'Arthur Rimbaud :

Jamais âme humaine n'a contenu plus de bonté ni de sincérité : il est vrai qu'il aimait peu la société, parce que les mille petites hypocrisies qui composent l'étiquette et la conversation mondaine lui faisaient horreur. Mais avec ses amis, il laissait voir sans contrainte les précieuses qualités de son esprit et de son cœur ; un charme inexprimable se dégageait de toutes ses paroles et de toutes ses actions : jusqu'à sa mort, il a gardé cette faculté de plaire et de charmer en toutes circonstances.

Personne ne fut jamais plus généreux que lui. Au Harrar, pays qu'il a passionnément aimé, les indigènes l'appelaient « Le Saint » à cause de sa charité merveilleuse ; ce qu'il a répandu de bienfaits là-bas est inouï, incroyable. Cette très grande bonté, ainsi que son courage et son activité infatigable, était le trait principal de son caractère ; et je crois que chez lui ces deux qualités : bonté et travail, dépendaient l'une de l'autre : il voulait posséder beaucoup parce que son unique bonheur était de soulager toutes les misères.

Au même correspondant, elle avait écrit en décembre de la même année — 1892 — au sujet d'un article sur Arthur Rimbaud :

Je vous avoue que j'éprouve un pénible sentiment à voir intercaler dans votre manuscrit l'article du *Petit Ardennais*. Je vous en prie, supprimez cela. Ne citez pas non plus la protestation de Mlle Rimbaud, mais inspirez-vous des faits relatés dans la lettre de celle ci pour tracer l'esquisse de la vie d'Arthur Rimbaud. Il me semble que de cette façon votre travail serait plus complet. Je devine votre pensée : vous voulez être impartial, et comme vous

n'avez pas connu d'une façon absolument intime notre cher défunt, vous ignorez, après tout, qui, de M. Darzens ou de la sœur de Rimbaud, a dit la vérité. Et c'est aussi ce que se diraient les lecteurs de votre future publication si vous mettez les deux versions l'une à côté de l'autre. Vous auriez beau ajouter que celle de Mlle Rimbaud est la seule vraie, le doute persisterait quand même, cela est le résultat inéluctable de la calomnie. Cette idée m'est insupportable; au lieu de le réhabiliter, nous aurions propagé la mauvaise réputation dont on l'a gratifié. »

Je vous assure que vous pouvez en toute sécurité vous rapporter à la lettre de Mlle Rimbaud, elle est vraie, et point du tout flatteuse pour son frère.

L'amour de la sœur, l'admiration du disciple, voyaient de même façon le poète disparu.

Au long d'une correspondance active, Paterne Berrichon multiplie les questions sur son héros; il les envoie par séries, numérotées, pour que chacune trouve sa réponse précise. Il veut tout apprendre, tout connaître de son dieu. Isabelle répond d'abondance, elle raconte tout ce qu'elle a vu, entendu, vécu.

Par malheur, ses lettres d'alors n'ont pas été retrouvées. Paterne Berrichon, ne voulant pas que des pages aussi précieuses, aussi intimes à son cœur, tombassent jamais sous des yeux profanes, les a probablement détruites.

Mais, nous le savons par d'autres écrits, cette petite campagnarde qui depuis bien des années n'a quitté son hameau de Roche que pour passer deux mois enfermée avec son frère dans un hôpital de Marseille, dont les études de pensionnaire s'étaient arrêtées de bonne heure, qui non seulement surveille la laiterie, et la basse-cour, et l'étable, mais se sert avec adresse d'un râteau, d'une serfouette, voire d'une fourche, cette jeune rustique, lorsqu'il lui plaît de tenir la plume, manie sa langue avec une maîtrise extraordinaire. Elle écrit avec une aisance, une sûreté d'expression que bien des pédants lui envieraient. Son style ferme, souple, élégant, plein de tournures originales, s'élève parfois jusqu'au lyrisme. Sous la forme charmante pal-

pitent l'intelligence et la sensibilité. Le jugement d'Isabelle Rimbaud est sûr, sa droiture éclatante, sa volonté nette. Elle paraît toute douceur, tendresse et dévouement ; pourtant elle sait se montrer « combative et violente », s'il s'agit de défendre qui elle aime.

Paterne Berrichon, en quelques tours de plume et de phrase, s'est senti charmé, ému, conquis. Et cette femme, que ses lettres révèlent adorable, c'est la sœur de celui qu'il admire éperdument, c'est celle à qui Arthur Rimbaud disait : « Nous avons le même sang, nous pouvons bien avoir la même âme. » Il retrouverait en elle, — dans son aspect et dans son esprit, — quelque chose de celui dont il poursuit la connaissance comme on poursuit l'idéal ou l'infini.

Isabelle Rimbaud, de son côté, n'est point restée sans apprécier l'enthousiasme et le dévouement offerts à son frère. Ce correspondant l'a touchée au plus sensible du cœur. Mieux : elle lui sait un gré immense d'avoir fait grandir en elle le poète à côté du frère.

C'est lui qui a fait tomber des écailles de ses yeux, qui lui a révélé, qui lui a fait voir en beauté ce double d'Arthur par elle pressenti jusqu'ici et nié avec désespoir et tremblement. Dire qu'elle a pu être honteuse de certaines choses venant d'Arthur... Il fallait supprimer certains fragments des œuvres... cacher certains épisodes de la vie de Rimbaud... parce que « le public ne comprendrait pas... »

Ce fut une grande fête en son cœur lorsque Paterne Berrichon lui eut fait admettre qu'il fallait au contraire tout montrer et tout dire, parce que tout était admirable. Les écrits ? Ils formaient un tout ne pouvant souffrir de brèche. La vie ? Les ombres en étaient des merveilles, par quoi les lumières étaient mises en valeur. Quant au public, on lui *ferait* comprendre. Il n'était que de comprendre d'abord soi-même, et tout serait pur, noble, grand.

Il faut maintenant bien peu de chose pour qu'un accord plus délicat s'établisse entre ces deux dévots d'un même culte.

C'est le 18 janvier que Paterne Berrichon se plaint doucement de sa solitude d'âme ; qu'il propose qu'on change, en écrivant, ces sèches appellations : « Monsieur », « Mademoiselle ». Que l'on dise plutôt : « Cher ami, chère amie », ou mieux encore : « Cher frère, chère sœur... » Il termine en se disant, « de toutes les âmes qui vous aiment, la plus respectueuse et la plus dévouée. »

Les lettres suivantes manquent. Mais on n'avait point découragé l'épistolier, car le 12 mars il s'adresse tout de go à Mme Rimbaud pour lui demander la main de sa fille — qu'il n'a jamais vue.

On n'a pas été, évidemment, sans lui donner quelques conseils sur la façon dont il convient d'approcher la place :

... Un échange de correspondace au sujet de votre admirable fils Arthur Rimbaud, que j'ai entrepris de glorifier au point élevé où il le mérite, un échange de correspondance, dis-je, m'a fait connaître votre fille, qui m'est apparue comme la femme promise par Dieu à mon rêve d'union parfaite et indissoluble dans la paix et la gloire, et je l'ai aussitôt adorée. Le prodigieux, dans l'aventure, c'est que, sans l'avoir jamais vue de mes yeux de chair, je sais absolument sa physionomie Et, n'allez pas, Madame, vous étonner exagérément de cela : j'ai des portraits nombreux d'Arthur, on me l'a décrite, je suis peintre et sculpteur.

C'est avec une grande anxiété que j'attends votre réponse, ô madame que je voudrais, avec tant de respect, pouvoir bientôt appeler ma mère.

Paterne Berrichon s'attaquait à forte partie. Plus facile de toucher Isabelle que sa mère. L'âpre vieille les connaît, les hommes de lettres. Elle sait ce qu'était son fils, quand il écrivait, ce que fut Verlaine. Tous des bohèmes, des révoltés, des ivrognes, des débauchés. Glorifier Arthur ? Qu'elle eût donc préféré un campagnard offrant du bien au soleil ! Enfin, on peut toujours s'informer. Où se renseigna-t-elle ? Huit jours plus tard, elle répond, oui, mais pour demander compte au prétendant d'un certain casier judiciaire qu'elle trouve chargé ; d'une certaine liaison aussi, qu'on lui connut boulevard Saint-Michel.

Ernest Delahaye est appelé à la rescousse. En bon camarade, il dit à la mère méfiante comment il a rencontré Paterne Berrichon, ardent admirateur d'Arthur Rimbaud, qui se propose d'écrire un livre sur ce fils glorieux et douloureux, qui veut travailler à préparer l'érection à Charleville d'un monument au poète.

Au point de vue de ses façons d'être, voici mon impression. C'est un homme ferme et tenace dans ses entreprises, avec un caractère doux, impressionnable, ayant besoin d'une vie paisible et qui serait, j'en suis persuadé, un bon mari pour une femme d'un caractère analogue.

Délicatement, Delahaye explique aussi à Mme Rimbaud qu'il arrive souvent à de jeunes hommes, isolés à Paris, d'avoir une maîtresse. La liaison incriminée, du reste, morte depuis plusieurs mois, et qui fut agitée, servit à Paterne Berrichon à éprouver et à prouver qu'il possédait patience et douceur.

L'accusé lui-même écrit d'autre part sa propre défense. Adroit et franc, il montre les « erreurs de son adolescence abandonnée », il explique ses crimes d'antimilitariste. Enrégimenté aux lieu et place de son frère :

J'avais connu de la guerre certains épisodes de débandade navrante ; mon jeune esprit, au fait des horreurs de 1870, s'alimentait d'idées trop chrétiennes, dirais-je...

Les autres condamnations furent subies pour participation à des bagarres politiques au Quartier Latin, le tout

constitue un casier judiciaire assez significatif de... courage, pourrait on dire, si l'on voyait avec des yeux veufs de parti pris et libres.

J'avoue qu'à l'heure qu'il est, revenu de l'enthousiasme et de l'action contre les mœurs sociales, je ne retomberais pas dans ces « fautes » qui, pourtant, ont été les épreuves par lesquelles je devais passer pour être l'homme que les autres maintenant remarquent et aiment. Je n'aspire désormais qu'à la paix, au travail solitaire, avec un but de travail privé et des ambitions de pure noblesse intérieure...

Va pour le côté intellectuel et moral. Mais ce n'est pas tout. Mme Rimbaud sait que l'on ne vit pas de beau langage, ni même d'un bon caractère. Et la matérielle ? Qu'en faites-vous ? Elle veut des précisions : « Or çà, sire Grégoire, que gagnez-vous par an ? »

Puis encore. Demande-t-on les filles en mariage à la saison qui court ? Nous sommes en carême, Monsieur, et tout à nos dévotions. Repassez plus tard.

Le carême fini, le prétendant revient à la charge et cette fois réussit à faire céder la peu traitable mère.

Les fiancés se rencontrent à Charleville. Isabelle Rimbaud parut charmante. A peine le temps commençait-il à embrumer la clarté de son teint ou bien à toucher d'un doigt profanateur l'ovale pur de son visage. Ses yeux étaient tendres, son sourire spirituel et doux.

L'accord fut immédiat et complet. Les mains se serrèrent, les promesses s'échangèrent. Puis on se sépara jusqu'au mariage.

Au grand navrement des intéressés, Mme Rimbaud continue, comme elle l'a fait depuis la première demande de Paterne Berrichon, à interdire, sous prétexte de « convenances », toute correspondance entre les amoureux.

Cette fille de trente-six ans, cet homme de quarante-deux, qui se sont connus, appréciés, aimés par le culte et la ferveur portés à un maître commun, qui se sont exaltés dans l'amour, mais l'amour d'Arthur Rimbaud, on leur défend de s'écrire, et ils obéissent.

Mme Rimbaud trouva toujours dans la tyrannie une vive délectation. Elle en eut le génie. Il faut sans doute l'en remercier. Eût-elle été plus humaine, peut-être son fils l'eût été moins, et peut-être ne se fût pas éveillé en lui, avec le démon de la révolte, l'éclatant et sombre génie par lequel il cria ses élans vers la lumière et vers l'indépendance de toute personnalité.

La mère, avant de mourir, en 1907, assistera étonnée et secrètement incompréhensive — poule surprise d'avoir

couvé un aigle — à la montée de son fils vers la gloire.

Le mariage d'Isabelle Rimbaud et de Paterne Berrichon eut lieu en juin 1897. Les nouveaux époux habiteront, tour à tour, Paris et Roche.

Roche. Etés paisibles. La bonne ferme dont on s'occupe un peu. Premières chaleurs. L'arrivée en mai. Quand résonne dans la cour la voix d'Isabelle Rimbaud, la jument qui hennit et gratte du pied au fond de l'écurie.

— Elle a remplacé Charmante, n'est-ce pas, qui promenait Arthur infirme ?

Les chats qui se frottent avec extase aux jupes retrouvées. Le chien qui s'étrangle de joie au bout de sa chaîne, les pigeons qui roucoulent sur le toit, l'avertissement du coq à son harem.

— Etait-ce ainsi quand Arthur revenait ?

La maison tout entière, pierres solides et poutres massives, qui semble frémir d'aise sous le soleil.

— Mais durant le dernier été qu'il passa ici, la pluie tomba tout le temps, m'avez-vous dit?

Les grandes pièces où la vie est simple. La cheminée où Rimbaud brûla *Une Saison en Enfer*. Le grenier où, rentré de Bruxelles, il écrivit, gémit, ragea.

La chambre où il agonisa avant même que de partir pour Marseille. Les murs tout imprégnés de souvenirs, comme d'un parfum tenace et viril. Rimbaud, Rimbaud... Arthur, Arthur... Lui partout, lui toujours, et plus qu'ailleurs dans les cœurs des deux fervents.

Ceux qui ont connu intimement le ménage Berrichon-Rimbaud peuvent témoigner de la fidélité, de l'ardeur, du dévouement avec lequel Arthur Rimbaud y fut adoré et servi.

Paterne Berrichon et sa femme, en communion parfaite, ne songèrent jamais qu'à la justification — que dis-je ! à la canonisation — de Rimbaud homme, à la glorification de Rimbaud poète. Rimbaud, durant vingt années d'union, fut le centre de leurs vies, il fut leur admiration, leur maître,

leur dieu, sa gloire fut leur enfant. Il avait été la raison de leur union, il fut la raison de leur entente conjugale parfaite, la raison de leur tendresse constante. Ils lurent et interprétèrent ses œuvres en illuminés, s'éclairant l'un l'autre.

On a critiqué, on critiquera encore leur façon de voir. Eh là ! qui dira si l'exégèse de la froide raison vaut mieux que celle de la foi !

Leur manière de considérer le poète, déjà si pareille, devint en peu de temps parfaitement identique.

Grâce à Paterne, Isabelle avait des écrits de son frère une idée plus large, plus haute, elle perdait ses scrupules de dévote, elle voyait l'œuvre en bloc sans plus se scandaliser d'un détail.

En retour, la jeune femme faisait pénétrer son mari dans l'intimité d'Arthur enfant, d'Arthur malade et mourant. D'Arthur croyant aussi, par qui Paterne revenait au catholicisme. Elle dévoilait au disciple ému tout ce que le Maître avait pu dire devant elle, fût-ce en dormant. On poursuivait dans ses lettres l'insaisissable Arthur voyageur. Et la besogne active commença, de faire connaître au monde l'Idole.

Années parfaites. Vie matérielle bourgeoise et tranquille, contentant les instincts héréditaires profonds ; vie intellectuelle, osée et ardente pour les élans aventureux de l'individu.

Isabelle Rimbaud ne se contenta pas d'être l'inspiratrice ; il lui arriva d'écrire des pages graves et passionnées qui furent publiées et qui parlent d'Arthur Rimbaud : *Le dernier voyage de Rimbaud*, *Rimbaud mourant*, *Rimbaud mystique*, *Mon frère Arthur*.

Paterne Berrichon s'était penché avec dévotion sur tous les documents de la famille Rimbaud, sur tous les papiers pouvant avoir avec Arthur un rapport proche ou lointain. Les cahiers, les livres d'écolier furent soigneusement étudiés, les carnets livrèrent les notes ou les fantaisies de

leurs marges ; dans l'atlas de géographie, on découpa au revers des cartes ces étranges dessins d'Arthur Rimbaud collégien qui vont être, qui devraient être déjà publiés. L'iconographie du poète ne laissait pas non plus notre artiste indifférent ; il se procure les photographies, les portraits, les caricatures de son héros, il les soumet à l'examen de la mère, de la sœur. Celle-ci trouve de certains croquis de Verlaine qu'ils ne « ressemblent à rien ni à personne » ; par contre, elle juge étonnamment vraie une tête de Rimbaud homme, de Rimbaud retour d'Abyssinie, que Berrichon trace dans une habile reconstruction d'après un dessin d'Isabelle : Arthur mort.

Paterne exécute alors le buste de son beau-frère, il obtient une commande officielle et l'effigie en bronze du poète se dresse sur une place de Charleville — d'où les Allemands l'enlèveront pour la renvoyer sous forme d'obus : Arthur Rimbaud ne pouvait rester tranquille à Charleville.

Paterne Berrichon, s'il peint encore durant les étés — divers paysages ardennais ; cette image de lui-même qui est au musée d'Issoudun ; ce portrait d'Isabelle que le Luxembourg a repris après qu'on l'a vu à la rétrospective des Indépendants, la femme au visage durement pétri par les années, un peu lasse, mais chez qui l'on sent un ressort prêt à la dresser pour de nouveaux combats — consacre presque tout son temps à la littérature, à la littérature rimbaldienne.

Il fait publier successivement au *Mercure ; La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, *Les œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*, *Les lettres de Jean-Arthur Rimbaud.* Il se plaît à retrouver des variantes ou des vers inconnus. Il fouille les textes comme la vie d'Arthur ; il veut connaître, il veut comprendre, il veut aimer toujours davantage.

Isabelle, à son côté, l'aide le guide, l'encourage, avec lui se pénètre et s'enivre de la pensée d'Arthur. Ensemble, ils répondent aux adversaires, aux détracteurs de Rimbaud, qui furent nombreux.

Puis il arriva que l'un comme l'autre jugea que la vie du poète errant n'avait pas été suffisamment étudiée. On avait recherché, recueilli, obtenu de divers côtés des documents et des renseignements nouveaux. Bref, on décida d'écrire une nouvelle biographie de Rimbaud. Elle serait en deux volumes : *Jean-Arthur Rimbaud, le poète*, et *Jean-Arthur Rimbaud, le voyageur*.

La première partie parut aux éditions du *Mercure* en 1912, de beaucoup supérieure à la première *Vie de Rimbaud*. La pensée de Paterne Berrichon s'y est précisée, complétée ; son style se montre plus simple, d'une élégance débarrassée — ou presque — des complications décadentes. Nous avons des raisons de croire que le second volume était plus remarquable encore. *Jean-Arthur Rimbaud, le voyageur*, fut écrit, en effet, durant deux années de travail et de recueillement, deux étés à Roche. Il était prêt pour l'imprimerie, en 1914, lorsque l'invasion allemande arriva.

Dans l'affolement d'un départ précipité, tous les papiers et tous les documents furent laissés à Roche.

1915, 1916 furent vécus à Paris dans la pénurie commune à tous les réfugiés. Encore nos gens avaient-ils ici un logis et quelques ressources.

Le bouleversement, l'angoisse de la guerre avaient précipité chez Isabelle Rimbaud la marche de ce mal pareil à celui de son frère et dont elle portait dès longtemps le germe. Pour la première fois, elle se sentit lasse, elle se sentit vieille. Son mari était plus âgé qu'elle. Qui donc après eux tiendrait le flambeau de la mémoire d'Arthur Rimbaud ? Elle voulut, par testament, faire de Paul Claudel, cet autre disciple de son frère, son héritier. Mais Claudel, qui n'eût pas reculé devant les responsabilités touchant l'œuvre de Rimbaud, refusa d'accepter ou charges ou avantages matériels.

— S'il ne veut pas, dit la malade, tu feras comme tu voudras... ou comme tu pourras...

Au printemps 1917, un homme distingué, encore que

d'allure assez raide, — militaire un peu — parlant un français parfait, se présenta chez Paterne Berrichon.

— Monsieur, dit-il, je ne puis vous faire connaître mon nom, mais je viens de la part de Richard Dehmel pour vous faire savoir que vos papiers sont en sûreté.

Richard Dehmel, poète notoire d'outre-Rhin et traducteur en allemand de Rimbaud était venu jadis en Ardenne consulter Paterne Berrichon sur un texte ou sur l'autre. On sut qu'il avait été logé dans la maison des Rimbaud, à Roche, durant que le Kronprinz était à Charleville.

Puis la mort passa. En juin 1917, Isabelle Rimbaud s'en alla, murmurant comme Arthur des choses étranges, disant des visions d'or et de gloire.

Paterne Berrichon, malheureux, désemparé, désassorti, n'eut de consolation qu'à poursuivre l'œuvre commune. Après trois ans toutefois, il trouva dans une seconde union la tranquillité dont il avait besoin pour travailler.

On publia sous sa direction une édition des *Poésies* d'Arthur Rimbaud, puis les *Reliques* d'Isabelle Rimbaud ; il prépara les *Ebauches*, encore à venir, variantes sur divers poèmes d'Arthur.

— Je n'ai pas le courage, disait-il, de recommencer mon *Jean-Arthur Rimbaud, le voyageur*. Peut-être le retrouverai-je, avec les documents ! Ou peut-être l'allons-nous voir paraître en allemand un de ces quatre matins !

Paterne Berrichon, sans avoir pris de dispositions touchant les œuvres de son beau-frère, mourut subitement en août 1922, dans une petite propriété qu'il venait d'acquérir en Charente, puisque la menthe et l'ortie poussaient sur les ruines de la maison de Rimbaud.

On annonça peu de mois après la mort de Richard Dehmel. Et nulle recherche en Allemagne, officielle ou officieuse, n'a pu faire retrouver le dernier livre écrit sur Arthur Rimbaud par son premier biographe.

Mais si Paterne Berrichon et Isabelle Rimbaud surveil-

lent encore la mémoire de celui qui leur tint si fort à cœur, ils peuvent être satisfaits, car la gloire d'Arthur Rimbaud, — à laquelle ils ont tant travaillé, — ne fait que grandir avec les années ; comme celle d'un astre qui se rapprocherait de nous, au lieu de s'éloigner dans le temps ou l'espace.

MARGUERITE-YERTA MÉLÉRA.

LA VIE MEURTRIÈRE[1]

J'avais reçu de Mme Montessac, dès son arrivée à Plan-les-Dunes, une de ces cartes postales illustrées dont la mode commençait, mais que deux lignes de sa longue écriture agrémentaient mieux que la plate image. J'y répondis par le même moyen, puis nous prîmes goût à cet échange et le poursuivîmes tout le long de l'été. Je sus ainsi comment passaient ses journées et pus, de loin, prendre ma part de sa peine et de son plaisir. Grâce à ce jeu, les semaines se suivirent sans trop de mécomptes, et j'envisageais l'avenir sous de favorables auspices, d'autant que l' « Histoire de la sculpture française au XIIe siècle » marchait allègrement à sa fin, quand un coup de tonnerre éclata dans mon ciel.

On me remit un jour une enveloppe timbrée de Lormeau, ma ville natale; mais l'écriture de la suscription ne m'évoquant rien, je l'ouvris avec assez d'indifférence. La lettre était de la vieille parente aux soins de qui j'avais confié mon père, et m'apprenait que ce dernier, sans que rien en eût pu faire prévoir la soudaineté, venait d'être frappé d'une congestion cérébrale, ensuite de quoi son transfert dans une maison de santé avait été résolu. Ma tante, affolée par l'événement, me priait de venir d'urgence; elle ne donnait pas d'autres détails, mais, si brève que fût la missive, je ne crus pas qu'il y eût lieu à de plus amples informations et partis le même soir.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 686, 687 et 688.

Je trouvai Lormeau sous la pluie et personne à la gare, de sorte que je m'en fus, tout seul et trempé, sonner au domicile paternel. Ma vieille tante me reçut dans les larmes, et du peu que je tirai de ses gémissements ne ressortit qu'un fait. Mon père, au cours d'une de ses promenades quotidiennes, s'était abattu sans connaissance sur le sol; ramassé par des passants et transporté chez lui, il n'y avait, malgré tous les soins, repris ses sens que fort avant dans la nuit. Les premiers jours, on avait pu croire que l'affaire n'aurait pas de suites, mais des troubles mentaux n'avaient pas tardé à se produire, puis, presque d'heure en heure, la déchéance intellectuelle et l'obscurcissement absolu. Enfin, après des scènes sur le détail desquelles ma tante ne s'expliqua que par des pleurs nouveaux, on avait dû l'interner à l'asile de Mériolles où il était depuis cinq jours.

Je m'étonnai de n'avoir point été plus tôt avisé, mais, vu l'impossibilité de toute explication, je me fis conduire à Mériolles, où je demandai d'urgence le docteur.

Introduit, je lui posai la question qui me pesait aux lèvres; la réponse fut immédiate et catégorique. Mon père avait définitivement perdu la raison.

Je ne sus tout d'abord donner à cet aveu sa pleine signification; il fallut pour que je m'en pénétrasse plusieurs minutes où les mots se vidèrent de tous sens. J'étais atterré; mais les affirmations répétées du docteur ne permettaient aucun doute. Je lui demandai donc de me conduire auprès du malade; il s'y résolut après s'être fait prier quelque peu.

Par de longs couloirs blanchis à la chaux, nous arrivâmes à une sorte de carrefour où sommeillait un gardien que notre approche fit lever.

— Le 114, dit le docteur.

Le gardien se joignit à nous; nous tournâmes et prîmes un deuxième corridor. A droite et à gauche, des

portes identiques se succédaient; machinalement, je notais les chiffres inscrits en noir sur le mur.

110... 111... 112...

— Comment va-t-il ce matin? dit encore le docteur.

— Peuh!... fit l'homme... Comme ci comme ça.

Nous étions arrivés. La clé tourna; le carrelage rose de la cellule et le trou lumineux de la fenêtre emplirent brusquement mes yeux; mon cœur ne battait plus. D'un coin plus sombre, une forme se détacha qui vint à nous.

— Je vous amène un visiteur, fit le médecin. Le reconnaissez-vous?

Il me démasqua; mes tibias se dérobèrent

— Papa... dis-je.

— Messieurs... messieurs... procédons par ordre... et les dames d'abord... bredouilla le malheureux, dont le regard passa sur moi sans s'arrêter.

— C'est moi... Jacques...

— Chut!... Chut!...

— Jacques!... ton petit Jacques!... Ton fils!... Tu me reconnais cependant...

Les mains tendues, je m'avançai vers la douloureuse silhouette; mais c'est en vain que j'implorai, les chers yeux restèrent insensibles, et le masque fermé.

— Ne nous pressons pas... Ne nous pressons pas... Il y en aura pour tout le monde... L'un après l'autre, Messieurs... et les dames d'abord...

— C'est trop horrible, mon Dieu!... Papa!...

— Inutile, me coula le docteur dans l'oreille... laissons-le, croyez-moi.

— Je veux l'embrasser au moins.

— Faites vite alors.

J'atteignis le pauvre être et mis mes lèvres sur son front brûlant.

— Oh! papa!... papa!... Est-ce possible!...

Et de nouveau, j'embrassai le front et les joues, et le

fouillis de barbe rude; lui ne bougeait pas, il semblait même recevoir mes caresses avec plaisir et s'y prêtait; croyant à quelque réveil de sa conscience, je les prodiguais, quand le docteur m'arracha violemment.

— Assez!... assez!...

Surpris, je cédai. A peine dégagé, le docteur et le gardien me poussaient dehors; ils ne purent le faire assez promptement toutefois, que je ne visse mon père découvert et le geste immonde de sa main.

Je m'enfuis, presque fou moi-même. Derrière la porte chassée sur mes talons, je perçus le bruit d'une courte lutte, et la voix haussée du gardien, puis le silence se fit.

— Du courage, mon pauvre monsieur, du courage!... C'est terrible, mais si comme moi vous deviez passer votre vie... et puis, à son âge, c'est une forme fréquente...

Je n'avais que faire de ces plates raisons et, sans souci du docteur qui s'époumonnait à me suivre, je continuais ma route, tête basse et n'osant même lever les yeux, de peur de joindre à nouveau l'effroyable image. Oh! ce coin de figure entrevu!... cet œil!... cette lèvre...

— Ici!... ici!... fit le docteur en me poussant dans son cabinet, car je passais sans voir. J'obéis et m'affalai sur le divan.

. . . .

Un coup si rude m'enlevait toute clairvoyance; je sentais si bien aussi l'impossibilité d'extérioriser quoi que ce fût de mes sentiments que je finis par ne plus répondre aux dissertations psycho-médicales du docteur. Mais ce mutisme — sans doute le prit-il pour un encouragement — déchaîna une telle avalanche d'exemples et de citations, qu'excédé, j'y coupai court.

— Docteur, en toute sincérité, voyez-vous quelque espoir de guérison?

— Aucun.

— La folie est selon vous définitive? Absolue?...

— Hélas!

— Et ça peut durer?...

Il haussa les épaules en signe de doute...

— Mon Dieu!... J'en ai vu traîner ainsi des années... Mais, dans le cas actuel, je ne crois pas à plus de quelques mois... et encore... Cependant, en 1877, si j'ai bon souvenir...

Peu disposé à subir de nouvelles histoires, je pris mon chapeau. L'endroit d'ailleurs m'horrifiait, ce tapis vert, ces meubles bêtes, ces pancartes restrictives à tous les murs, et surtout cette espèce de fonctionnaire, dévidant d'une voix blanche ses éternelles monstruosités, me poussaient à l'air, invinciblement. Je n'étais pas entré là depuis une heure qu'il me semblait y avoir vécu des années.

La question matérielle fut résolue en peu de mots. Je pris tous les engagements nécessaires, payai d'avance, puis, certain que tous soins lui seraient assurés, passai enfin ce seuil redoutable, et me vis libre sous le ciel.

La pluie avait cessé. Déjà quelques trouées d'un bleu profond perçaient la voûte épaisse des nuages; du zénith, une lumière qui serait plus tard du soleil tombait, donnant aux choses un éclat vif et leur relief; l'air était doux. J'en remplis ma poitrine et, grisé par ces fortes senteurs de terre humide, de noyers verts et de foin chaud, m'engageai dans le sentier qui menait à la ville.

L'averse et le charroi l'avaient défoncé; la double ornière, remplie à pleins bords, débordait d'une eau jaunâtre dans quoi je m'embourbai au premier pas; mais ce fut presque un bonheur, car le souci pressant de m'en tirer fit que j'échappai — au moins pour la minute — à mon terrible cauchemar. Tant bien que mal, en visant les endroits secs, je franchis ces deux kilomètres; je ne pensais à rien; même dans mon cœur si durement frappé grandissait une sorte de paix étrange, qui m'inquiétait; je respirais librement et la poitrine soulagée, comme après un acte définitif et qui engage. Ce pauvre vieil homme en qui vivait tout mon passé m'était brusquement

devenu indifférent; le destin avait tranché d'un coup le nœud qui liait nos existences, et je m'en sentais détaché pour toujours.

De tels pensers me firent honte, mais je dus bientôt reconnaître combien peu j'en étais le maître. J'eus beau me les reprocher, tenter même par de tendres artifices de lier à ce présent les plus doux souvenirs de mon enfance, rien n'y fit; la porte du 114 nous séparait plus irrémédiablement que la dalle des morts.

La brusquerie de l'événement, dont nulle angoisse ne m'avait averti, fit seule, je crois, que je le pus supporter; j'étais en cela semblable à ces gens de qui l'estomac rejette un poison à dose massive, et qui s'en tirent, alors qu'intoxiqués plus modérément ils eussent succombé. Je ressentais tout au plus un peu de lassitude, la courbature morale qui accompagne les grands chocs; au fond, plus de surprise que de tristesse, bientôt presque un soulagement.

Peut-être la splendeur des horizons, le grand ciel désordonné, la plaine aux moires violentes, les moissons, les forêts lourdes, et je ne sais aussi quels effluves jaillis de partout, contribuèrent-ils à me mettre en cet état; le vrai est que je n'eus pour le conquérir ni à m'aider ni à me défendre. Cela étant, rien ne me retenait plus à Lormeau; le même soir, je serais reparti, sans la crainte d'une deuxième nuit de chemin de fer. Je décidai donc de coucher et courus en aviser ma tante. Peu soucieux de lui être un embarras, je la laissai s'affairer à ses poêles et à son rôti. J'employai le reste du jour à me promener dans la ville.

J'en eus bien vite fait le tour. De-ci de-là ma mémoire s'accrochait à de vieux souvenirs; l'enseigne du « Chat Botté » que j'avais vu peindre, — avec quelle respectueuse admiration! — aujourd'hui craquelée, noircie, presque indéchiffrable; puis « la fontaine centrale » et ses trois statues, que dans le feu de nos enthousiasmes pa-

triotiques nous égalions aux plus célèbres monuments. Je la revis mesquine et sans caractère; de même la Tour Bleue, le pont Martet, la place Bavier... Des bourgeois erraient là-dedans, le pas lourd, en habitués. Au coin de la rue du Nord, je me heurtai à un gros homme qui tenait tout le trottoir; il se retourna; sa face m'évoqua quelque chose d'indistinct et de très ancien.

— Tiens!... Verdier!... Comment ça va?... Tu ne me remets pas? dit-il.

— Mais si...

— Tu n'as pas l'air... Magnin...

— Parfaitement.

— Il y a du temps qu'on ne s'est vu!... Toujours à Paris?

— Toujours!

Je considérais cette large figure, coupée d'une bosse de moustache rouge et qui riait d'aise... C'était çà Magnin!... le petit Magnin du collège!... Quel changement!... Il souleva son chapeau pour s'éponger et j'entrevis un front chenu. Le mouchoir en revint humide.

— Sacré Verdier, va!

Quelle chute! pensais-je... voilà donc où vous mène la vie de province!... Ce Magnin, qui n'était ni laid ni sot, le voici devenu balourd et sale!

— Tu as bougrement changé, fit-il, comme s'il eût deviné la pente de mes réflexions.

— Tant que ça?...

— Dame!... On ne rajeunit pas!... Marié?

— Non. Et toi?

— Deux enfants. Tu es ici pour quelques jours?

— Je repars demain.

— Tant pis!... Alors, au revoir. Et bien content de t'avoir vu.

— Au revoir.

Il me tendit une forte paume. J'y insérai la mienne, et nous effectuâmes sans plaisir cet échange de moiteurs;

ensuite, je vis le soleil fuir ce gros dos sur quoi ballait un veston d'alpaga. Je continuai ma route, à peine distrait par l'incident, un peu de chagrin tout de même, à l'idée d'avoir vieilli comme les autres.

Je traversai l'avenue du Péroy qu'un tramway neuf remplissait de son bruit, et, par l'escalier centenaire qui conduisait à la Ville Haute, me dirigeai vers la cité. Jadis je le grimpais d'une haleine; je dus, ce jour, m'arrêter à deux reprises pour souffler, et mon œil profita de ces haltes pour constater de pitoyables changements. Les vieilles maisons d'autrefois, si pittoresques et si amusantes, s'en allaient une par une, au fur et à mesure remplacées par de copieuses bâtisses « en ciment véritable ». Leurs façades exagérément claires saillaient avec une insolence brutale de parvenus; on eût dit, dans quelque mâchoire en proie aux caries, l'émail d'incisives fraîchement posées; ce n'était partout que balustres, faux bronzes et « simili »... Je sentis à leur vue s'effriter les restes du charme ancien.

Toutefois, poussé moins par le désir que par quelque souvenir, je passai devant la maison de Musso. Je la retrouvai telle quelle, mais cette exhumation n'éveilla rien en moi; j'avais subi depuis d'autres coups. Deux heures encore j'errai dans les ruelles, puis, l'interminable journée n'en finissant pas, je pris le parti de rentrer et m'enfermai dans ma chambre, où sitôt dîné je me couchai.

Le lendemain, à l'aube, je filais sur Paris. Lormeau ne devait plus jamais me revoir.

Je trouvai quelques lettres chez ma concierge, une carte de Mme Montessac entre autres, et ce qui me ravit, un mot de Danval l'éditeur, m'offrant de publier l'« Histoire de la sculpture française au XIIe siècle ». Tout cela venait à point pour tempérer une humeur qu'un choc si rude n'avait pas peu démolie. Je commençai par répondre à Mme Montessac et lui fis part des tristes raisons

qui m'avaient obligé à ce silence de trois jours; j'en reçus par retour d'affectueuses condoléances. Ensuite, j'allai chez Danval, qui me complimenta fort et m'exposa ses conditions; elles étaient des plus convenables, en sorte que j'y souscrivis séance tenante. Je promis le manuscrit pour le mois d'après; il me remettrait quinze cents francs à la livraison, et j'aurais en plus un pourcentage appréciable sur la vente.

Je mis donc à l'achèvement de ce travail un enthousiasme décuplé et m'y absorbai si fort que l'empreinte du drame de Mériolles s'effaça petit à petit de mon cerveau. Je pensais à mon père, journellement cela va sans dire, mais n'en évoquai l'image que dans un passé très lointain et d'un charme dont jamais l'effigie du vieillard déchu ne put altérer la douceur.

Ainsi passèrent plusieurs semaines assez remplies. Tous les trois jours, d'ailleurs, une carte de Plan-les-Dunes m'amenait le réconfort et la joie; j'en baisais la signature, car j'adorais Mme Montessac à distance, peut-être plus encore que devant elle. Et puis, il faut dire aussi que le caractère de ma passion s'était, depuis le jour de notre dernière entrevue, grandement modifié : il avait revêtu des formes apaisées, je ne rugissais plus, j'étais confiant, certain même; non pas que je pusse m'autoriser d'aucun gage, mais parce que ma personne entière avait soif de cette femme et la voulait; j'attendais donc mon heure avec patience, et dans une relative tranquillité.

Le souvenir de Jeanne ternissait bien le mirage et me donnait des soubresauts — qu'était-elle devenue? — mais, dans l'incertitude, je me plaisais aux plus favorables conjectures. Malhabile toutefois à ce jeu de duperie, j'avais beau multiplier les arguments et les forcer, je n'évitais pas toujours le remords, et l'angoisse me taraudait comme un mal sourd. Pourtant les satisfactions que j'ai dites et le travail à quoi je m'acharnais firent que je

pris assez vite le dessus. Fut-ce sécheresse aussi, ou force naturelle des choses, promptement les souvenirs durs s'estompèrent, et le doux visage lui-même et les jolis yeux se noyèrent peu à peu dans l'indistinct.

De Darnac, toujours en province, je ne savais rien; mais j'aurais eu bien mauvaise grâce à me plaindre, car c'était à mon tour de lui écrire. Je le fis donc; trop de liens nous attachaient pour que je le pusse tenir plus longtemps à l'écart, et sur quatre pages lui narrai mon voyage à Lormeau. Grâce à des périphrases, je parvins à tout lui dire; emporté même par le sujet et les émotions qu'il raviva, je ne sus assez maîtriser ma plume et versai plus qu'il n'eût convenu dans la littérature. Je m'en rendis compte, la lettre expédiée — naturellement.

Voici la réponse qu'il m'adressa presque au reçu.

Mon cher ami,

Votre lettre me stupéfie et j'en suis atterré... Rien cependant dans l'état de santé de monsieur votre père ne laissait prévoir une pareille catastrophe. Comment ça s'est-il passé? Vous avez dû beaucoup souffrir, et je vous plains infiniment!... Certes, la mort eût mieux valu qu'une telle déchéance, et je me demande si ce n'est pas être deux fois votre ami de la lui souhaiter prompte. Je suis avec vous en toute sympathie, vous n'en doutez pas, et votre lettre me navre tant, que l'absence me pèse et qu'il me tarde d'être à Paris, pour vous serrer la main.

Qu'avez-vous dit de la mort de la pauvre Jeanne? Est-ce assez lamentable aussi, et quelle triste fin! Je n'ai pas à vous faire son éloge, vous connaissiez la gentillesse de son cœur et je sais qu'elle avait toute votre amitié. Nulle ne la méritait plus, et je sais aussi combien fort elle vous la rendait. La navrante histoire que la sienne! J'ai bien regretté de ne pouvoir la conduire au cimetière; au moins y étiez-vous. La malheureuse ne connaissait pas grand monde, peut-être même y étiez-vous seul! Enfin! il faut se raidir.

Je devine que vous travaillez ferme; moi aussi. Je sculpte deux cariatides pour un balcon d'hôtel; besogne de manœu-

vre, mais dont j'avais grand besoin. J'en ai pour un bon mois encore, après quoi, retour à Paris.

DARNAC.

Jeanne morte!... J'avais bien lu « morte »!... et mes yeux ne me trompaient pas!... Morte... Il était bien là, l'affreux mot, en toutes lettres, au milieu de la page, et si formel et définitif, qu'à côté tout le reste semblait une buée!... Morte!... la douce Jeanne au rire clair était morte!... Mort son sourire!... Morts ses cheveux!... Mort son parfum!... Morte toute!... Jamais plus je ne verrais rien d'elle! Il n'y avait plus de Jeanne!...

On imagine dans quels abîmes je sombrai. Dix fois je relus la phrase fatale, hébété, tâtant les syllabes avec je ne sais quel espoir fou d'en rompre le sens. Je ne voulais pas, je m'insurgeais contre l'évidence. « Qu'avez-vous dit de la mort de la pauvre Jeanne? » C'était bien écrit noir sur blanc, et malgré qu'à les nier mon cœur se torturât, les redoutables minuscules le perçaient chaque fois plus avant. Jeanne était morte!... Et comme si l'horreur de la nouvelle n'eût pas suffi, il fallait encore que je l'apprisse incidemment, par une lettre de hasard, presque en post-scriptum!

Pris dans une telle tourmente, je prenais mille résolutions « saines ou absurdes », en désordre et au hasard. Mais ni le travail, expédient sûr à l'ordinaire, ni les diverses contentions d'esprit, ni même le profil évoqué de Mme Montessac ne me furent d'aucun secours, je connus à nouveau les pires états.

Je trouvai cependant le courage d'aller un jour chez le concierge de Jeanne, m'enquérir de l'endroit où elle reposait.. On m'indiqua le cimetière Montparnasse et je m'y fis conduire, mais, pris d'un accès de pudeur singulière, je n'osai demander au gardien la place exacte, ce qui fit, que durant trois quarts d'heure, j'errai parmi les sépultures, à la fois cherchant cette fosse et la redoutant.

La température était excessive; déjà de sourds gron-

dements annonçaient l'orage, et les piailleries d'oiseaux semblaient, dans les tilleuils, méchantes et batailleuses. J'allais, oppressé d'une double lassitude, heurtant les tombes, tandis qu'au passage mes yeux percevaient de plates épitaphes, des attributs niais, des bronzes ridicules.

De temps à autre, quelque forme noire de mère ou d'épouse surgissait, affairée à de menus jardinages, strictement limités à la surface de son mort. Ailleurs, des voisines s'entr'aidaient, se passant des conseils ou l'arrosoir; je vis deux vieilles, dont le deuil balayait la poussière, unir ce qui leur restait de forces branlantes pour dépoter un laurier sec.

Si aigus qu'ils fussent, de tels détails ne pouvaient suffire à mes pensées, et je déambulais toujours, au hasard, quand un détour me mit au bord d'une clairière. C'était le terrain des inhumations fraîches; saisi, je m'arrêtai.

Jeanne gisait là; un déclic de mon cœur m'en donnait l'assurance, mais de ces tombes quelle était la sienne?... Les petits monticules gris s'alignaient, tous identiques; des fleurs du jour encore fraîches, des couronnes d'immortelles éclatantes, des vases ceints de papier blanc donnaient aux plus récents un faux air d'éventaire; sur le terreau des autres, perçaient déjà les pousses vertes, promesse des parterres futurs. Je fis quelques pas, cherchant des traces, et dus contourner une forte personne qui, bien plantée sur de lourdes chevilles, la jupe troussée et pincée entre les genoux, arrosait économiquement ses semis. *Ox tongue*, lus-je sur le flanc de la boîte à conserves qui lui servait d'ustensile. Elle éleva sur moi un masque suant, à la fois comique, incompréhensif et douloureux.

De vieilles carcasses en fil de fer m'empêtraient, je trébuchai sur un éclat de pot. « A mon époux », portait en caractères ornementés une couronne en zinc d'un

jaune outrecuidant... Où pouvait-ce bien être?... Je scrutai les alentours; rien à droite, rien à gauche. Découragé, je fis une brusque volte-face, mais perdant pour une seconde la notion de ces lieux, je partis d'un trop grand élan, qu'en vain et trop tard je voulus retenir. Déjà j'écrasais un plant de marguerites; je tentai de limiter le dommage, mais n'arrivai qu'à gâcher en plus une bordure de pensées et un cinéraire dont la tige craqua. Le pied pris, je chus en avant; mes mains, heureusement portées, me soutinrent, et ce fut ainsi, presque agenouillé, que je lus, brodés en perles noires sur fond blanc, ces mots :

JEANNE BARGUEIL
dix-neuf ans

Je commençai par le plus urgent, qui était de me remettre d'aplomb, mais le fis si maladroitement que j'achevai le massacre, et que plus rien ne subsista du maigre jardinet. Ensuite je ramassai mon chapeau roulé au loin, et dans l'attente d'une plus juste notion des choses, me mis à l'essuyer d'un geste rond, indéfiniment. Mais, et quoi que je fisse, l'inscription subsistait, ne permettant aucun doute. La pauvre Jeanne dormait bien là sous ce tertre ravagé, et, cet outrage de la tombe, le dernier, il avait fallu que je le lui infligeasse.

Hébété, je restais là, dans l'air massif, et, planté tout debout sur ce cadavre que j'avais fait, j'épelais ces cinq mots comme si l'erreur était possible, espérant contre l'évidence, allant jusqu'à croire à je ne sais quelle chimérique intervention divine! Par bonheur, le profil entrevu d'un gardien me rappela à l'ordre; je craignis un éclat, un scandale peut-être, et vite m'efforçai de rétablir les choses. De mes ongles, je grattai le sol, j'effaçai l'empreinte violente de mes talons, je relevai les fleurettes foulées, voulus même rajuster en son beau le cinéraire, mais, n'y parvenant pas, je coupai la branche et la posai toute droite, à côté du tronc meurtri, en pendant.

Cela fait, je ramassai deux ou trois des fleurs arrachées et les glissai dans mon portefeuille, puis, m'étant ainsi manifesté et n'ayant plus que faire, je pris le chemin de la sortie. Mes réflexions durant ce retour furent ce qu'elles devaient être, et ces quelques minutes me suffirent pour revivre en entier la douloureuse histoire et repasser les stades du calvaire. Je revis, entrant chez Darnac mon manuscrit sous le bras, la forme lumineuse de Jeanne et, se détachant sur le carré de ciel, la valeur forte de ses cheveux. Je revis, la séance achevée, son geste prompt, l'appel, le « merci » souriant de ses yeux!... Puis brusquement, à mon intervention, la chute, le cri, la chair fumante, et dans l'ombre du fond, le corps tout blanc sur le canapé rouge!... Ensuite, l'hôpital, les nuits d'angoisse, et les terreurs et les visites meurtrières!...

« On me l'avait prédit que je mourrais tuée par un brun!... »

Délabré, je levai les yeux, quêtant de la nature un réconfort. Le ciel était violemment bleu, la chaleur immobile; au loin, par-dessus les toits et les murs, un long tuyau d'usine envoyait, régulier comme un fumeur, ses petits jets de vapeur sitôt dissous; sur le boulevard, un tramway cornait son désespoir. J'allais quitter le cimetière quand une soudaine vision me rejeta dans l'ombre d'un cyprès.

Hésitante entre les trottoirs, et garant de son mieux le pot de cyclamen qu'elle enserrait de ses deux bras, je reconnus la mère de Jeanne, et, telle que je l'avais vue jadis au chevet de la blessée, dans le même deuil étriqué de veuve pauvre, elle passa sans se douter de ma présence. Je suivis jusqu'à ce qu'il disparût au contour ce maigre dos où les omoplates saillaient; son profil, à l'instant qu'il m'apparut, érigea celui de Jeanne, malgré la flétrissure. Je discernai ses yeux, attentifs aux cahots du chemin, luisants quand même d'un plaisir de maman qui va faire une bonne surprise à sa petite fille. Pauvre

petite moitié de sourire, hélas! je vous avais devancée...

La soirée finit au plus mal, car, bien que tout l'eût fait supposer prochain, aucun orage ne vint soulager l'atmosphère. Jusque tard dans la nuit, j'errai de taverne en taverne, et les piètres ratiocinations que je tentai en cet état m'achevèrent bientôt. Et cela, non pas que je luttasse, oh non! J'étais bien trop conscient d'un tel cercle de fatalités, mais j'aurais voulu comprendre et savoir le pourquoi! Oui, pourquoi?... Pourquoi? Quelles féroces destinées commandaient donc ma vie, et d'où venaient toutes ces lois de carnage et de sang? Quel virus m'infectait et de quelles hérédités maléfiques étais-je l'instrument?...

Hérédité!... Le mot m'accrocha au passage, et voilà qu'instantanément surgit en son relief la silhouette obscène de Mériolles; la sueur me coula du front, car jamais je n'évoquais mon père de la sorte, et, sitôt plantée, l'affreuse hantise me posséda. Plus rien dès lors ne me put ôter la certitude que la démence qui me poussait à travers le monde comme une calamité, et celle qui s'éteignait sous les verrous du cabanon, étaient des tares qui portaient le sceau de la même origine.

A quelle ascendance faire remonter le poids initial d'un tel héritage? Je ne me risquai point à le chercher; mais, dépositaire actuel et propagateur du fléau, je sévissais dans la forme à moi dévolue par d'impénétrables décrets; après quoi je la transmettrais à mes descendants, afin que par leurs soins et à perpétuité les gens de mon nom pussent poursuivre leur besogne. Voilà qui était clair, net, évident!... Je dus beaucoup boire pour arriver à cette assurance; plus encore après, pour l'oublier!...

De pareils égarements m'étaient ordinaires, on peut même dire que ma vie en était tissue; mais cette fois-ci passa la mesure. Aucune de mes ressources habituelles n'y fut efficace, et pourtant je les épuisai toutes!... Les mots affectueux de Mme Montessac et l'annonce de son

retour purent à peine me distraire; déjà je sentais se faner la pure fleur, et la joie que j'ébauchais portait son ver en elle. Oppressé par mon cauchemar, je n'augurais plus que le mal; j'avais peur de la voir, ayant peur que ma tendresse ne la tuât à son tour.

Cependant, si forte était ma passion, qu'au soir de son arrivée je sonnais avenue de l'Observatoire. Malgré le fouillis du déballage, elle eut la gentillesse de me recevoir, et sa vue fit ruisseler en moi la paix et le bien-être; je ne restai chez elle qu'un instant, mais cela suffit pour que mes nerfs se détendissent. Ils se détendirent avec excès, et je parlai sans cohérence, jusqu'à ce que, doucement, elle me poussât vers l'escalier. Je rentrai la main tiède encore de la sienne, et n'osant respirer tout mon souffle, crainte de perdre ce que j'emportais de son parfum.

Je la revis peu après, et pus lui narrer mes malheurs tout à l'aise. Ses beaux yeux s'humectèrent au récit que je lui composai, et j'y vis la marque d'un avantage que je ne craignis pas de pousser à sa limite. J'étalai l'état de mon cœur, mon désespoir et l'effroi de ma solitude en termes véhéments; je peignis mon voyage à Lormeau et racontai la dure après-midi du cimetière avec de tels mots que j'y fus pris, m'émus, et dus tirer mon mouchoir à mon tour.

Mme Montessac compatit à tout et fut prodigue de bonté; je mis littéralement sa tendresse au pillage, mais, quelque abus que j'en fisse, elle y trouva encore de quoi répondre. Nous passâmes donc un long temps à nous épancher, moi plutôt, car je ne la laissai guère ouvrir la bouche que pour me plaindre. Ainsi devisant, le soir fut bientôt là; l'heure venue, j'esquissai ma retraite, mais ne la poussai pas loin, car Mme Montessac me retint à dîner, et je n'attendis pas qu'elle insistât bien fort. Nous finîmes la soirée sous la lampe, et son mari, d'humeur parfaite, endormit ce qui subsistait de mes remords par l'éloge excessif de mon talent.

Calme de ce côté, la vie reprit assez vite son cours. J'avais d'autre part avec Danval de fréquents conciliabules dont rien ne ressortait de particulièrement désagréable. L'éventualité de compléter mon travail sur le XIIe siècle par une histoire générale de la Sculpture française fut discutée et en principe résolue; l'idée d'un travail d'aussi longue haleine me mit la cervelle en ébullition, et je pris l'usage de moins songer à mes malheurs qu'à mes affaires, et d'envisager l'avenir préférablement au passé. Dire que tout marchait sans accroc serait exagéré; j'étais trop exposé aux défaillances pour ne pas choir à toute minute, mais ces états duraient de moins en moins. Je fus bientôt si étonné du nombre et de la qualité des raisons que l'égoïsme me suggéra de ne m'y point appesantir. . . . .

Les plus avouables furent celles que je viens de dire, mais, malgré les délicates attentions qu'eut Mme Montessac, le platonisme de nos relations commençait à me peser. J'étais en pleine force d'homme, et toutes ces bagatelles, encore qu'innocentes, me valaient des retours bouillonnants. Je luttais, cela va sans dire, mais, la sagesse n'étant pas mon fort, je n'arrivais à rien de fameux.

Nous nous voyions deux fois la semaine, — jours bénis! Entre temps, j'avais loisir de m'exalter, et pas une fois, je crois bien, je ne montai l'étage sans volonté formelle d'aboutir. Sitôt assis, j'amorçais mon plan, mais cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'il me fallait changer de ton. Certain geste de certain petit doigt avait beau jeu de mes rodomontades, vite le coq se faisait suppliant; au plus, arrivais-je à bégayer les aveux si bien faits pour être clamés. A pareille déconfiture on n'était pas inexorable, et j'obtenais sans peine mon pardon, parfois même le droit de baiser une main radoucie, et, riche de ces miettes, je réintégrais tout fier mon logement, et n'y recouvrais mes moyens qu'à ma table, et là seulement trouvais les mots qu'il eût fallu. J'en étais quitte pour me les dire

à moi-même, et, plus charitable que mon amie, me convainquais au premier coup.

Il n'en est pas moins vrai que, fort de mon demi-succès antérieur, je crus pouvoir oser un nouvel essai de persuasion directe; la minute prêtait, et des propos languissants semblaient l'augure de quelque défaillance. Je n'allai pas loin, et bien mal m'en prit d'avoir tenté, car le rappel fut sec : je dus me rasseoir assez piteux. Je ne renouvelai pas et me tins coi, si bien qu'après diverses agitations, je finis par me résigner à ce rôle provisoire d'amant *in partibus*. Faute donc de les savoir conduire, je dus remettre le soin de mes affaires à la Providence, me contentant de soupirer. Plus tard, par dépit, j'essayai de transposer et de voir la situation sous un angle plus flatteur; je m'y courbaturai, mais malgré que je l'ornasse des considérants les plus choisis, il ne s'en dégagea rien de bien glorieux pour ma superbe. Ce nouveau résultat après tant d'autres n'était pas pour encourager mes élans.

Là encore mon passé me servit; je n'avais pour légitimer une telle malchance qu'à y plonger et tirer au tas; Vidal,... Hubertin,... Musso,... Jeanne,... mon père,... exhumés à l'instant qu'il fallait, m'offrirent leur secours. Grâce à eux, je pus couvrir mon échec d'un fallacieux masque de prudence, et fis tant que je ne tardai pas à juger très délicat mon renoncement obligatoire, et ma posture non sans grandeur. Pour le surplus, de rapides séances en ces endroits dont j'ai parlé parachevèrent l'équilibre.

J'écris ceci après coup, à la veille d'une mort décidée; je donne ces explications dans la forme où elles m'apparaissent et pour ce qu'elles valent, mais il se peut bien qu'à telles raisons si péniblement établies en soient mêlées d'autres, plus indépendantes de moi. Fussent-elles des meilleures, toutes les vérités ne font pas la vérité. Plus juste peut-être serait-il de simplement dire : J'étais un très pauvre garçon...

Que la cause fût ici ou là, je n'en souffrais pas moins

dans toute ma personne, et de si maigres palliatifs n'y changeaient pas grand'chose. En plus, jaloux comme si l'on m'eût donné des droits, je montais à l'entour de ce cœur une garde oppressive; on en voit l'effet!... Combien de fois partis-je, étranglé d'avoir entendu ses lèvres prononcer tel nom!... Mes soupçons n'épargnaient personne; un jour, ce fut Darnac dont on semblait regretter trop vivement l'absence; je le détestai vingt-quatre heures; puis ma haine le quitta pour se poser sur un autre, et ainsi de suite, voletant au hasard, de tête en tête, et sur les gens les plus dissemblables. Au moindre indice, mon imagination forgeait des chimères ridicules; j'en vins à suspecter Jessen... l'huileux Jessen!... rien que de l'avoir frôlé dans le couloir!...

Enfin, pourquoi ne pas vouloir m'aider? lui disais-je... Ne vous suis-je pas fidèlement attaché?... Mes sentiments n'ont-ils pas fait leurs preuves, et pouvez-vous, depuis ce soir que je vous connus et aimai, leur reprocher la moindre faiblesse?... Oui, sans doute, mon contact fut parfois rude, je vous ai froissée, mais vous êtes trop fine pour ne pas y avoir discerné le témoignage même de ma passion; d'ailleurs, n'ai-je pas souffert aussi, et durement?... Voyez ma vie, tout y est deuil et cruautés; vous seule y pourriez être l'élément de tendresse et la douceur. Faudra-t-il donc après le reste renoncer à cet espoir le meilleur, et sera-ce vous qui m'imposerez la pire des infortunes?

La pauvre femme répondait de son mieux et s'efforçait à me calmer; j'y tâchais aussi, mais, tous deux malhabiles, la gêne entrecoupait nos paroles et leur donnait un accent faux. Si ardents que je les voulusse, j'osais mal risquer des aveux qu'à peine exprimés j'eusse repris, tant était grande ma peur qu'elle ne s'en formalisât; de son côté, forte de sa constance d'honnête femme, mais toujours craintive de me peiner, elle mettait à ses défenses de telles hésitations que je n'en perdais courage qu'à

demi. Nous restions donc l'un en face de l'autre, mais le cœur errant dans ce territoire inaccoutumé de l'amour, et, semblables à deux escrimeurs novices, nous portant à regret des coups incertains, moi, maladroit à l'attaque, autant qu'elle à la riposte.

Toutefois, le bonheur étant chose relative, j'en vins à me contenter de si peu que bientôt, loin d'ambitionner plus, il me suffit de ne rien perdre. Je ne renonçais à aucune de mes espérances, bien entendu, et restais candidat fermement; mais l'échéance semblait si lointaine et si douteuse que je ne la supputais plus. Je me satisfis donc à tout petits gains, au jour le jour, et bien heureux du peu qu'on me donnait. Et puis j'étais si peu gâté, j'avais si fort marqué ma trace et saccagé mes alentours que ne plus nuire était déjà presque un succès.

En ceci comme en tout, je subissais la destinée et suivais ma pente; n'est-ce pas d'ailleurs le cas de chacun, et vaut-il la peine de s'appesantir?

La saison passa; ma vie avait sa forme et j'y semblais définitivement plié. J'en avais fait deux parts, l'une consacrée à mon amie que je continuais à voir chez elle à date fixe, l'autre à la mise sur pied de mon volume, qui parut au cours de l'hiver. Ce ne fut pas une mince émotion de le voir surgir aux librairies; je choisis entre dix l'exemplaire le plus net et courus le lui porter. Elle me le prit des mains avec retenue et comme s'il s'agissait d'un objet précieux, mais, si chaleureux que fussent ses éloges, la flamme de son regard et la sorte d'orgueil que j'y crus lire me réconfortèrent bien autrement.

— Vous possédiez déjà la moitié de ma vie, lui dis-je, et voici que je vous apporte la seconde. Maintenant, vous avez tout.

Elle crut s'en tirer par un badinage.

— Oh! ça... c'est un compliment préparé dans l'escalier!

J'ouvris le livre et lui montrai, sur le verso du faux titre, le signe de justification.

— Voyez-vous?

— Quoi?

— Ce petit dessin.

— On dirait une grappe de raisin.

— C'est une glycine.

— Bah!

— Votre glycine du premier soir. Vous vous souvenez? Je l'ai dessinée moi-même et tout seul!...

— Montrez, que je regarde.

— J'ai fait onze décalques.

— Elle est tout à fait bien.

— Je voulais qu'un peu de vous figurât dans mon œuvre, et comme je ne pouvais pas vous y nommer, j'ai mis cette fleur.

Elle leva sur moi ses larges yeux suppliants et doux, pressentant quelque fol aveu.

— Et soyez sûre aussi que pas une fois le mot « beauté » n'est venu sous ma plume, sans que votre visage ne surgît. C'était à chaque page, tenez.

Feuilletant le volume, je lui fis voir au cours des phrases combien souvent il revenait.

— Là... là... et là... et là encore... et ici!...

— Et là? dit-elle à son tour, moqueuse, et soulignant du doigt. Je lus :

« Le caractère grotesque et franchement laid que nous trouvons à certains morceaux de cette époque... »

— Vous pensiez aussi à moi?

— Ça, je l'écrivais les jours où je revenais de chez vous bien triste..

— Vous vous vengiez?

— Non, je pensais à ma peine. La preuve.

Et je continuai :

Le caractère grotesque et franchement laid que nous trouvons à certains morceaux de cette époque ne peut être saine-

ment jugé par nos moyens actuels de critique. Il y a des considérations de lieu et de temps dont on doit tenir compte, et nous sommes mal outillés à la fin du XIXe siècle pour définir les mobiles profonds de ces âmes moyenâgeuses. Qui sait si, étant donné sa force symbolique, l'auteur anonyme ne croyait pas devoir exprimer ainsi ces concepts intimes et, par des expressions qui souvent nous choquent et nous déroutent, marquer dans la pierre des cathédrales ce qu'on est convenu d'appeler de nos jours un état d'âme?

— Vous voyez, « un état d'âme ».

— Oh! vous, vous aurez toujours le dernier mot.

Elle éclata de rire et ferma le volume. Nous finîmes la journée et, comme j'y comptais bien, dînâmes à nous trois. Au dessert, Montessac fit sauter un bouchon et tonitrua les paradoxes les plus échevelés; enfin, dix heures sonnant, le timbre de la pendule le fit sursauter. Pestant alors de s'être laissé mettre en retard, il se rua sur son pardessus et courut à un de ces fameux rendez-vous qui lui empoisonnaient l'existence; les affaires, prétendait-il.

Je crus bon de laisser reposer Mme Montessac, qui se sentait fatiguée, et le suivis de près. Je n'étais pas fâché non plus de feuilleter mon livre, chez moi, tout seul, en égoïste; ainsi fis-je, et j'en prolongeai déraisonnablement la volupté.

Vint ensuite une période assez morne, sans intérêt, bien remplie cependant; aussi bien l'heure est-elle venue de hâter ce récit. Danval m'avait fait la commande de l' « Histoire générale de la Sculpture française »; et par traité je m'étais engagé à l'écrire en douze mois. Il s'agissait de ne pas traîner; aussi, sans perdre une minute, me mis-je à réunir les premiers matériaux; plus que jamais on me vit dans les bibliothèques, et plus que jamais documents et photographies d'affluer.

Je me jetai dans ce travail et m'y absorbai si complètement que je ne tardai pas à contracter les tares professionnelles de l'écrivain; mon épaule gauche, exhaussée

par l'usage de lire et d'écrire accoudé, se mit à saillir exagérément; à force de compiler des textes parfois mal imprimés, ma vue devint mauvaise, je dus faire emploi de verres, et mon front se rida de deux plis verticaux et profonds, dont la trace ne passa plus. Dans la rue, je marchais pesamment, tête basse, et, lorsque le hasard m'arrêtait auprès de quelque boutique ornée de glaces, j'y discernais un être grisâtre et sans ligne en qui je n'étais pas fier de me reconnaître.

J'avais réservé la primeur de cet ouvrage au *Parthénon*, de sorte que je touchais de deux côtés; mes affaires se présentaient au mieux; je pus commencer à faire des économies.

Je n'ai pas dit, je crois, que Darnac, dont j'attendais la rentrée en octobre, m'avait dans une deuxième lettre annoncé que, chargé de plus de travaux qu'il n'en pouvait faire, il se voyait forcé de prolonger son séjour *sine die*. Je crois aussi que l'état de sa mère, âgée et malade, fut pour beaucoup dans sa détermination; il me semble tout au moins qu'il y fit allusion; mais, quel que fût le vrai motif, j'acceptai la nouvelle sans déplaisir. Mes habitudes et mon existence si remplie d'une part, de l'autre la peur de rien laisser transparaître de mon rêve sentimental, me retinrent de déplorer cet éloignement; et puis Darnac m'imposait, et de toujours, je craignais sa critique, et certains de ses airs me mettaient mal à l'aise. Bref, me sentant la conscience un peu lourde, assez bassement je préférais sentir le juge à distance.

En me demandant l' « Histoire générale de la sculpture française », Danval m'avait marqué son désir d'éditer un ouvrage d'accès facile et de vulgarisation, et les raisons qu'il me donna furent excellentes; mais si exigu qu'en dût être le format, il n'en fallait pas moins de la matière, et beaucoup. Paris et ses musées m'offraient un champ considérable; je l'exploitai, mais dus néanmoins faire quelques voyages en province; ce fut le côté désa-

gréable de l'affaire : deux jours sans voir Mme Montessac était une épreuve au-dessus de mes moyens.

Je limitai donc mes absences au strict nécessaire et ne fis que des courses hâtives, au retour desquelles je me précipitais avenue de l'Observatoire. Cependant un voyage à Nancy s'imposait; il y avait là certains morceaux du XVIe siècle, l'aile restante du Palais Ducal entre autres, qu'il importait que je visse. Trois jours n'étaient pas trop, surtout si je poussais ma pointe jusqu'à Metz; je les pris, mais quelle ne fut pas ma stupeur de trouver au retour une dépêche m'annonçant la mort de mon père et son enterrement pour l'avant-veille!...

La douleur que j'en ressentis fut moindre de la nouvelle même que du stupide contretemps qui m'en avait fait manquer la réception. On en devine les motifs. D'apprendre la fin de ses peines me fut une délivrance comme à lui; mais, à l'idée que l'ultime consolation de le conduire au cimetière m'était ravie, je retombai dans le plus noir découragement. L'origine de ce surcroît d'infortune était trop évidente et je ne m'y trompai pas. S'il m'arrivait parfois d'oublier le destin et de m'en distraire, lui par contre ne me lâchait pas.

Mon père enterré, je n'avais que faire dans cette ville de malheur; je réglai donc par correspondance les détails de la succession, et j'appris ainsi du notaire que, tous comptes faits, il me reviendrait environ neuf mille francs de rente; c'était un denier. A l'aise dès lors, je pus négliger les toujours irritantes questions pécuniaires; mes revenus doublés, mon autorité s'accrut, et Danval l'éprouva, sitôt qu'au cours de nos discussions je pus lui parler du haut d'une somme.

Mon nom commençait à se répandre; une maison d'Allemagne demanda l'autorisation de traduire l' « Histoire de la sculpture française au XIIe siècle » et l'obtint; d'autres témoignages non moins flatteurs me vinrent, et des côtés les plus divers. J'y crus voir le présage d'un avenir

souriant, et, rajeuni par cette brise fraîche, réorientai ma barque et fis voile à nouveau.

V

Allant au Louvre, je passais un jour sur le pont des Saints-Pères, quand il me sembla discerner, marchant dans mon sens, une personne dont la tournure ne m'était pas inconnue. Elle avait quelques pas d'avance; je pressai les miens et fus vite à sa hauteur; arrivé, je reconnus la sœur de Mme Montessac et la saluai. Tout de suite, sa bonne figure s'éclaira.

— Monsieur Verdier! je suis bien contente de vous voir.

— Vous êtes trop aimable, madame.

— Et vous allez bien?... Vous travaillez toujours beaucoup?

— Toujours, madame.

— Oui, je sais que vous êtes un homme sérieux. J'ai lu votre beau livre, Marthe me l'a prêté. Il y a longtemps que vous l'avez vue?

— Deux jours, et nous dînons ensemble ce soir.

— Nous parlons souvent de vous, monsieur, ma sœur a beaucoup d'amitié pour vous.

— Je le lui rends, madame, je vous assure.

— Et vous avez raison. Nous vous avions espéré cet été à Plan-les-Dunes, et nous nous étions bien réjouies, mais vous avez eu de tristes empêchements. J'ai appris la mort de votre père; quelle affreuse chose!...

— Elle lui fut un bienfait dans son état, madame.

— N'est-ce pas?

Au cours d'un entretien si banal, nous étions arrivés au quai et guettions l'occasion de traverser la chaussée, moi du moins, car, à l'offre que je lui en fis lorsque parut une éclaircie, la brave dame m'assura devoir prendre là son tramway. Je la conduisis au bureau, ne la voulant

quitter qu'installée; une fois assis, nous continuâmes l'échange peu fatigant de nos politesses.

— En sorte, reprit-elle, que vous avez passé la saison tout entière à Paris; vous avez dû bien souffrir de la chaleur!

— Pas exagérément.

— A Plan-les-Dunes, il faisait délicieux; la plage est parfaite; peu de monde...

— Vous y aviez quelques relations?

— Pas trop, mais d'excellentes. Connaissez-vous les Richardière?

— Non.

— Et M. Lambel?

— Lambel!

— Un jeune homme charmant, un bon ami de Marthe... Il a passé dix jours à la maison...

Lambel!... Le nom me tapa sur les yeux comme un coup de fusil... Dans un déclic d'une seconde, je revis le bellâtre penché sur l'épaule de Mme Montessac et j'entendis sa voix; je reconnus encore la cravate à pois et le sourire, puis, une vague énorme de haine noya l'image et tout disparut dans un flot rouge.

— Nous avons fait de bien bonnes parties, continuait l'innocente; il est d'une gaieté, d'un entrain...! Un jour, nous sommes, Marthe, lui et moi, restés sept heures en mer, et sur quelle barque!... On ne pouvait pas rentrer, à cause de la marée... Ce que nous avons ri!... Pensez donc, il était nuit noire! Tiens... mais je m'oublie, voici mon tram.

Elle se leva; machinalement je la suivis et l'aidai à se hisser sur la plate-forme. Mon esprit volait ailleurs. Je reçus sa poignée de mains sans la rendre, comme un paquet, et son verbiage m'inonda, m'assourdit jusqu'à ce que partît la lourde machine. Je vis fuir sur le rail sa face de poupée heureuse; par deux fois elle agita l'adieu

de son mouchoir; j'étais vissé au sol, je ne sus trouver la force de répondre.

Une voiture enfin me chassa, je passai sous le guichet, marchant d'habitude... Sur la place du Carrousel, j'hésitai, n'ayant plus de but... Le Louvre!... Ah! oui!... Je fis quelques pas du côté de l'entrée. A la porte, je changeai d'avis et rebroussai chemin, retournai, puis revins définitivement en arrière, les jambes rompues, vidé, inapte à quoi que ce fût, mais le cerveau grondant.

Ah! que j'eusse tué avec plaisir!...

Lambel!... son amant!... ce morveux!...

Canailles!...

Les ongles m'entraient dans la peau; rageusement je les y poussais, tout à la joie d'ainsi serrer quelque gorge imaginaire... Ce pommadé!

Et moi!... bonne bête qui n'avais rien vu!... Etais-je assez jobard, assez ridicule, avec mes airs de soupirant!... Et avait-on dû rire, là-bas, à Plan-les-Dunes, le soir, en lisant mes cartes!...

Une seconde, reparut le masque baveux de Jessen et son gros rire.

... Ça ne serait pas une mauvaise affaire!...

... Joseph! dit une autre voix!...

J'essuyai mon front et, de nouveau sur la rive gauche, me mis à suivre les quais; une sorte d'ivresse belliqueuse m'enfiévrait; j'allais tout droit, comme une force lâchée.

Des gens flânaient aux éventaires; poussé par je ne sais quel paroxysme, j'en bousculai un, pacifique vieillard dont les lunettes chavirèrent, puis le chapeau, lorsqu'il les voulut ramasser. Il tourna vers moi l'inertie de deux gros yeux dévêtus, tout blancs, mais j'étais déjà loin qu'il tâtonnait encore, à quatre pattes sur le trottoir. Un deuxième me précédait; son allure eut le tort de n'être pas au diapason de la mienne, je l'écartai rudement, il faillit tomber.

— Imbécile!... lui criai-je dans la moustache, cepen-



JOSEPH !... DIT UNE AUTRE VOIX.

dant qu'il tâchait à se remettre en équilibre. Pour un rien, je l'eusse giflé!...

Elle avait pu faire ça!... Elle!...

Bientôt je fus au pont de la Concorde. Si fort était mon élan que j'y donnai du nez sur le kiosque à journaux; le choc me tira d'un rêve d'étranglements! Une fade image pendait au carreau; j'en lus deux fois le titre sans comprendre et repartis. Dix pas plus loin, une idée subite me collait au pavé.

Je dois dîner chez elle, ce soir!...

Ah! ça, non, par exemple!...

Quelques enjambées me mirent au bureau de poste de la Chambre; mon crâne bouillonnait d'apostrophes vengeresses, mais le petit bleu tout ouvert sur le buvard sale, et l'encre, et la plume, me rappelèrent au réel. C'était là des objets tangibles et dont la vue me fut bienfaisante. Je me souvins d'une minute analogue, et la peur me donna la force de surseoir; je glissai donc le papier dans ma poche et rentrai chez moi; aussi bien avais-je quelques heures pour réfléchir.

Il ne m'en fallut pas tant, et je n'étais pas rue de Verneuil que la réaction s'était produite. J'y eus peu de mérite, et ce ne fut ni le bon sens ni la sagesse qui l'amenèrent; cela vint tout seul, par impotence naturelle, et par l'obligation où j'étais de ne savoir rien faire que par à-coups.

Quoi donc?... me disais-je dans l'escalier... deviens-je fou?... Voilà que je m'emballe, et pars en guerre sur un mot!... Et de quel droit d'abord?... Elle connaît Lambel depuis quinze ans et ce sont presque des amis d'enfance... Vais-je pas en être jaloux!...

Elle l'a invité à Plan-les-Dunes, d'accord! mais peut-être ne l'a-t-elle fait que contrainte, et parce que j'étais empêché!... D'ailleurs, qui m'autorise à lui prêter le goût d'une si basse aventure?... (Je la trouvais basse, on devine pourquoi.) N'ai-je pas eu cent preuves de sa délicatesse? N'a-t-elle pas été l'amie parfaite et de tous les jours!... Si elle était la maîtresse de cet homme, eût-elle une seule minute toléré de me revoir, après certaines

entreprises plus directes, et plus utiles que les phrases!... Et si même, par la douceur de son être, et la crainte de peiner, elle avait pu se résoudre à ce double jeu, ses réponses auraient-elles eu ce ton ému, ces fausses rigueurs presque encourageantes?

Non!... Non!... Mme Montessac était une grande et parfaite honnête femme. Elle ne m'aimait pas au point que j'eusse voulu, cela va sans dire, mais j'étais bien plus loin encore de lui être indifférent. Moi seul, — et j'y reconnus ma forme habituelle, — étais le coupable. Mes soupçons l'avaient injustement salie, je lui en demandai pardon bien bas, cependant qu'arrivé je tournais ma clé dans la serrure.

Ces conclusions, après de si furieuses alarmes, me furent bienfaisantes; je m'y dorlotai jusqu'à la fin du jour, qui vint sans que je m'en aperçusse. La pendule sonnant sept heures m'en arracha, je n'eus que le temps de faire une toilette hâtive et de sauter dans un fiacre. J'arrivai chez Mme Montessac tout juste pour me mettre à table.

Un chapeau inconnu m'avait dès le vestibule fait craindre de n'être pas seul; tout de même, j'étais si fort remonté que je fis une entrée de la meilleure grâce; mais quelle ne fut pas ma stupeur de voir au salon, en tête à tête avec Mme Montessac et bien carré dans son fauteuil, Lambel lui-même!...

Le coup fut rude; néanmoins, j'eus la force de le surmonter et de répondre sur un ton possible au grief qu'on me fit d'arriver si tard; puis tout de suite le domestique annonça le dîner. Montessac ne parut qu'après le potage; il fut d'une gaieté débordante, et j'en bénis le ciel, car les cris et les éclats qu'il fit servirent de liant, et donnèrent à ce repas une apparence de belle humeur qu'il n'eût certes pas eu, si nous nous fussions trouvés seuls. Il tint et mena la conversation, parla de tout et fit les demandes et les réponses.

Grâce à ce bruit, je pus m'isoler presque et, moyen-

nant le salaire de vagues lieux communs jetés de-ci de-là, préparer mon attitude. Je surveillai Lambel et Mme Montessac, mais jusqu'au dessert rien de suspect ne m'apparut. Tout allait donc au mieux quand, à propos de je ne sais quoi, Montessac se mit à parler de Plan-les-Dunes. Le mot ne me rata pas; sitôt prononcé, l'intérêt tomba de ce qui se passait sur mon assiette; je lançai un rapide coup d'œil aux alentours; Mme Montessac ne bronchait pas, mais il me parut à certains airs de tête qu'elle eût préféré qu'on parlât d'autre chose, et les efforts qu'elle fit pour couper la conversation ne tardèrent pas à me le confirmer. Quant à Lambel, hachant les épluchures de sa poire, il se contentait de sourire bêtement. De ce sourire et du reste je déduisis les plus sinistres conclusions; la jalousie me reprit et tous les brasiers mal éteints se rallumèrent.

— Vous nous avez bien manqué, continuait le bon Montessac parlant à ma personne... C'était là-bas tous les jours des parties et des branle-bas à n'en plus finir!... Au moins ces deux-là, car moi, j'ai horreur de la mer!... Je me demande ce qu'on peut bien faire dans ces sales bateaux qui puent!... Pêcher, le beau plaisir!... Ils y restaient, eux, des heures et des heures!... Encore, s'il y avait eu de la compagnie, des amis! mais tout seuls, franchement!...

— Tu ne sors pas ce soir? dit-elle d'un ton qui me parut nerveux.

— Si, si.

— Alors, passons au salon.

Elle se leva, Lambel la suivit et je me disposais à l'imiter, quand l'autre, tout à sa phrase qu'il voulait finir, me retint :

— Figurez-vous qu'un soir ils ne sont rentrés qu'à minuit!... Et dans quel état!... A moitié déshabillés!... et fourbus!... A la maison, on était aux cent coups. Heu-

reusement, je ne suis pas jaloux!... Pas vrai, Marthe?... cria-t-il à sa femme.

— Quoi? fit-elle, de l'autre pièce.

— Je raconte à Verdier tes folies de cet été, avec Lambel!...

— Ça ne doit pas beaucoup l'intéresser.

— Si, madame! infiniment...

Le mot partit comme un boulet, je l'eusse voulu meurtrier.

On apporta le café; ce fut un moment de diversion que chacun remplit à sa manière. Il me semble que Mme Montessac en fit à dessein durer les apprêts, et j'y crus voir la preuve supplémentaire de son trouble; mais, repossédé par ma manie, j'avais perdu tout jugement et prêtais des intentions à ses gestes les plus banaux. Malgré qu'elle fît tout pour l'éviter, mon regard ne la lâcha pas, et, rivés aux siens, mes yeux durent lancer des flammes dépourvues de tendresse.

Lambel, le dos à la cheminée, sirotait sa tasse, et Montessac, par bonheur, pérorait intarissablement. Toujours impassible, elle vint m'offrir des liqueurs, et le fit avec un sourire que je lui eusse volontiers renfoncé dans la gorge. Je pense que ces sentiments durent apparaître en clair, car je la vis presque se décomposer; mais, tout de même, le lieu ni l'heure n'étaient aux explications; je fis le miracle de me contenir et lui décochai quelque chose qui prétendait passer pour un merci.

Enfin, Montessac, la chartreuse bue, s'en alla.

— Le temps de fumer une cigarette, je reviens!... cria-t-il de la porte.

Personne n'insista pour qu'il fît diligence; la phrase était un cliché, on savait bien ne plus le revoir. Dès qu'il fût loin, le silence tomba, compact. Lambel le rompit le premier.

— Délicieux, ce cigare!...

Il semblait à l'aise et totalement inconscient des foudres suspendues.

— Vous ne fumez jamais, monsieur Verdier?

— Jamais, monsieur.

— Vous perdez là une bien grande jouissance!... Je m'étonne même, pour un homme de votre goût, que vous y soyez à ce point insensible. Un homme de lettres sans tabac... mais c'est presque monstrueux!...

— Verdier n'a pas tous vos vices, insinua Mme Montessac qui s'installait à sa broderie.

— Fumer n'est pas un vice.

— Affaire d'appréciation, ripostai-je assez sèchement. D'ailleurs, Mme Montessac est plus compétente que nous, je suppose.

Elle leva vers moi des yeux douloureux.

— Votre livre avance? dit-elle.

— Il avance, je vous remercie.

— J'en ai lu ce qui a paru dans le *Parthénon*, monsieur, reprit Lambel, et je vous en fais tout mon compliment. Il est impossible de dire mieux, plus juste et en moins de mots. Vous aurez là un gros succès.

— Trop aimable.

— Nullement. Je crois connaître tout ce que vous avez écrit, monsieur, et suis votre admirateur passionné. L'introduction à l' « Histoire de la Sculpture française au XIIe siècle » est un morceau de tout premier ordre. Si!... si!... il y a là une dizaine de pages d'une rigueur, à la fois, et d'une envolée!... Vous n'aviez rien publié avant ce volume?

— Non.

— C'est surprenant!

— Ah! vous trouvez? parvins-je à dire.

— Et mon avis n'est pas unique. L'autre soir, chez Mme de Théorce, j'entendais Charles Norbert en parler en termes dithyrambiques. Vous savez que son opinion compte.

— Charles Norbert?

— Et il y avait de l'écho, je vous prie de le croire.

Une telle avalanche de douceurs, en ce moment, et tombant de cette bouche exécrée! Je regardais ahuri ce grand jeune homme, si fin, dans sa jaquette longue, si à l'aise dans ses mouvements, et qui trouvait si bien le mot juste, tandis qu'à ses doigts le cigare promené nimbait de volutes la baigneuse de Clodion. Ayant prévu dans ma sottise je ne sais quelles virulences, j'étais loin de m'attendre à des grâces; j'en fus désarçonné et restai là, bouche bée et carrément ridicule.

— Vous êtes un modeste, monsieur Verdier, et c'est à votre louange, continuait-il; il faudra toutefois que vous vous accoutumiez aux applaudissements, car vous courez chance d'en ramasser beaucoup.

Sous peine d'être grossier, il importait que je répondisse; je finis par décrocher un mot gentil, encore l'appointai-je le plus aigrement que je pus.

— Je vous crois, vous, monsieur, un simple flatteur.

Mais il protesta si fort, il fit de si gracieuses dénégations, que mes ressentiments petit à petit s'amollirent. Je le haïssais, c'est possible, au moins était-ce un homme de goût. Et puis, pourquoi lui en vouloir à lui?... N'était-ce pas plutôt à l'autre, là-bas, que j'en avais!

Bien calme sous la lampe, elle tirait son fil; ma rancœur fit volte-face et j'attaquai.

— Je ne vous savais pas, madame, des aptitudes nautiques aussi marquées.

— J'aime la mer, en effet.

— Fichtre, je crois bien!... Rester sept heures entre le ciel et l'eau, c'est plus que de l'amour, ça!...

— Nous nous sommes trouvés surpris par la marée et obligés d'attendre le flot; il a fallu louvoyer, et comme il se faisait tard, l'homme s'est un peu perdu et nous a mis sur un haut-fond.

— Position charmante, avouez-le, pour contempler en paix les étoiles!...

— Mais, comme on pouvait s'inquiéter à la maison, nous avons résolu de débarquer au petit bonheur; il y avait de la vase, le pêcheur a dû nous transporter sur ses épaules.

— Petit voyage d'un pittoresque délicieux!...

— Et comique, dit Lambel, car nous étions dans une fenue!

— Je m'en doute!

Une fois encore, je vis son beau regard désolé monter à moi; elle parut vouloir dire quelque chose, mais se reprit à temps.

— J'étais déchaussé pour ma part, continuait Lambel, et madame, en jupon de dessous.

— Oh! monsieur!... Pas de détails, je vous prie!...

— Laissez, Robert! ajouta-t-elle.

Cette appellation, si familière, mit le comble à ma frénésie; incapable d'y tenir, je me levai.

— Vous ne m'en voudrez pas de vous quitter déjà, madame, mais, quelque plaisir que j'y prenne, j'ai pour ce soir des devoirs plus impérieux que d'écouter le récit de vos aventures!... Il est possible, aussi, que je m'absente plusieurs jours; donc, ne soyez pas étonnée si je vous laisse un peu sans nouvelles... Monsieur, fis-je ensuite à Lambel, avec un sourire dont j'exaspérai la gentillesse, je suis ravi d'avoir l'agrément de vous connaître!...

Sur quoi, je lui tendis la main; il y mit la sienne, et je la serrai avec une ostentation que je rendis excessive, à dessein.

Sans proférer une syllabe, Mme Montessac me reconduisit jusqu'à la porte; là seulement, dans le demi-jour du vestibule, et si bas qu'à peine le compris-je, elle murmura :

— Vous êtes d'une méchanceté atroce!...

— Comment donc!... Je vous laisse en tête à tête avec Robert...

Et, la devinant à ma merci, violemment, lâchement, je lui soufflai dans la figure :

— Je vous déteste, je vous hais.

Puis, je chassai la porte, et sautai quatre à quatre dans l'escalier.

Une fois dehors, je n'eus plus qu'une idée, couper net les derniers fils qui pouvaient me retenir à cette femme. Tout d'abord, je me jurai de ne jamais retourner chez elle. Mais ce n'était pas tout : il fallait, pour que la chose fût définitive, quelque acte violent qui m'engageât envers moi-même, et me rendît impossible tout retour. A le chercher, j'épuisai toute ma bassesse, et finis par trouver ceci. Souiller ce que je portais encore d'elle en moi, exposer son souvenir à de sales contacts, le polluer dans le lit d'une autre!... Voilà qui, à défaut de mieux, serait toujours une vengeance. Je ne voulus pas qu'elle tardât une seconde et me fis conduire aux Folies-Bergères, où j'arrivai au milieu de la représentation.

Mais les exploits d'équilibristes et de chiens savants ne me touchaient guère, j'étais venu pour d'autres fins. Je choisis donc, au tas, celle d'entre les habituées qui me parut la plus impressionnante et la plus conforme à mes projets. C'était une brune forte, aux lèvres chaudes et qui sentait le poil. Elle accueillit l'offre avec un sourire qui découvrit une mâchoire de carnassier; je l'invitai à s'asseoir, et, cependant qu'elle aménageait ses dessous pour ne les point friper sur la banquette, elle affirma me parfaitement connaître, s'acharna même à citer des détails, à préciser les circonstances de notre rencontre, le lieu et le menu de ces amours inoubliables. Malheureusement, elle s'embrouilla dans les dates et perdit bientôt le fil de son histoire; je n'écoutais d'ailleurs pas et commandais le champagne au garçon. Trois grands verres avalés coup sur

coup me mirent en humeur; elle finit le reste, et, sous prétexte d'étouffer, se défit de son boa. Deux seins gras surgirent, tassés comme des lapins dans un panier.

Elle m'en balança le tableau sous les narines avec complaisance, puis, jugeant l'effet irrésistible, recouvrit pudiquement ce double trésor.

Je n'étais pas aux subtilités et voyais là bien du temps perdu; la bouteille payée, je fis d'une forte claque lever la belle et nous partîmes de compagnie, d'avance renseignés sur la suite et, sans presque avoir parlé, parfaitement d'accord.

Elle me conduisit dans un entresol dont une levrette atrabilaire défendit vainement l'accès; la chambre était tendue d'amarante et tous les accessoires du goût le plus indiqué. En si vieilles connaissances, nous n'avions pas à faire de cérémonies, nous brusquâmes donc les préliminaires, et d'un tacite accord mîmes les choses en action. J'accomplis le rite avec la ferveur de toutes mes colères et le lui imprimai comme un châtiment; elle était experte; néanmoins, de tels assauts la confondirent; elle prit sans doute mes invectives pour des roucoulades, et la violence de mes yeux pour des effluves de passion.

Un jour miteux tombant des persiennes mit le terme à nos débordements; à neuf heures, je quittais ces draps et rentrais chez moi l'esprit calmé, sinon le cœur. J'essayai d'y renouer mes travaux, et durant la matinée furetai, sans résultat autre que les embrouiller; ma raison flottante ne se put astreindre à rien : trop d'images plus lancinantes que celles du goût français peuplaient mon souvenir, et j'eus, à manier ma paperasse, des intempérances de langue et des nervosités immodérées.

Aussi n'insistai-je pas. Sous prétexte de revoir les bronzes de Girardon, je partis pour Versailles. Après de telles commotions, j'avais besoin de changer d'air; la vue de mon intérieur était insoutenable; j'eus peur de tomber

dans un nouvel effrondrement; ce petit voyage serait une évasion.

Je fis le trajet sous l'empire d'une fureur intense, bien qu'artificielle déjà, car, bien que je me les répétasse, les arguments de ma rancune faiblissaient. J'avais beau les étaler et les aggraver des plus viles suppositions, je ne vibrais plus qu'à la cravache et mes imprécations avaient quelque chose de mouillé. A Saint-Cloud, devant le grandiose spectacle de Paris doré sous les brumes, je m'émus et distinguai mal. La cause n'en fut pas atmosphérique uniquement.

Le désordre grandit au fil de l'heure, et ce dur combat qu'il me fallut mener écartela mon cœur. Courageusement, pour tuer la bête, je m'imposai de parcourir tout l'immense palais; peut-être la fatigue physique me briserait-elle, et parviendrais-je à la mater.

Je traversai les longues galeries funéraires pleines de tombes et de bustes froids, puis je montai à l'étage des batailles; il n'y avait que de rares visiteurs, et leurs pas, bien que retenus, sonnaient dans la vastitude de ces nécropoles. Mes yeux passèrent sans en rien discerner sur toutes ces mornes représentations de notre valeur militaire, et, de Crécy jusqu'à Reichshoffen, n'en omirent pas une. Des kilomètres de gloire et de peinture laide défilèrent sans qu'un seul trait d'art m'en pût frapper; cramponné néanmoins, je subis avec constance Charles Martel et ses Austrasiens, les chevauchées d'Azincourt, Bouvines, Fornoue et Marignan; cambouis tristes d'où par malheur émergent encore des intentions de gestes et des blancs de plumets. Ensuite, ce furent Ivry, Arques et le Vert-Galant passant des vivres aux Parisiens, puis les fastes de Louis XIV, copieux massacres traités en façon d'anecdotes. Guerre des Flandres et de Hollande, avec les villes à conquérir posées bien à plat dans les campagnes, comme des poudings dans leur jus; sièges mémorables ordonnés en décor d'opéra; morts gracieux, et belles

dames en tournée... Après Fontenoy, Rosbach, défaite élégante, l'interminable série des victoires révolutionnaires et impériales. Des armées de républicains guenilleux et de grognards mordant la cartouche reconquirent pour moi cent capitales. J'imitai l'Europe en fuite et précipitai mes pas; hélas! pour tomber aux lourdes machines des Yvon, des Pils et des Vernet!

La migraine venant, je descendis à la terrasse où le soleil projetait de grandes ombres rectilignes. L'espace était aveuglant, plein de souffles doux et de parfums; heureux de respirer au sortir de ces caves, je fis quelques pas su · le gravier sec, tandis que mes prunelles éblouies se vidaient de leurs hideurs.

Des badauds erraient avec gravité, les uns tournant autour des statues, les autres considérant les ifs, ou les poissons rouges des bassins. Des pères montraient le paysage à leurs fils, des dames portaient des pliants. Un groupe d'artilleurs, alignés le nez en l'air, se congestionnaient à dénombrer les fenêtres de la façade, cependant qu'un lot d'Anglais, immobiles en rond sur le bord du grand escalier, bayaient, suspendus aux lèvres d'un guide dont la canne embrassait toute la nature.

Jetant au passage un œil distrait sur les bronzes du parterre d'eau, je gagnai le bassin de Latone et en fis le tour. Debout sur son socle de marbre, la fille de Géos et de Phœbé semblait, avec les restrictions de son bras menu, présider à quelque académique conférence de sirènes et de tritons; un peuple de tortues, gueules ouvertes, veillait aux abords. Je ne m'intéressai que faiblement à ce chef-d'œuvre des frères de Marsy et continuai mon chemin sans but, regardant les groupes sans les voir, et lisant aux socles des inscriptions sans les comprendre.

Je descendis le long du Tapis vert jusqu'au bassin d'Apollon, mais le soleil y donnait si fort que je n'en pus soutenir l'éclat. Crinières au vent, les étalons du

char sacré galopaient dans une vague de métal fondu, et, tout noirs dans cette incandescence, les glorieux coursiers, le dieu lui-même, avaient l'air de fumerons au cœur de quelque incendie. Je tournai mes pas vers les ombrages voisins, traversai les Dômes et les Quinconces peuplés de marmots, de nourrices et de militaires; j'essayai de me passionner aux ébats de ce monde naïf, mais l'effort avorta, ma pensée retombait à ses vases, perpétuellement.

Après une station au Rond-vert, où mes jambes se délassèrent un peu, tandis qu'un pensionnat hurlant me cassait la tête, je parvins au bassin de Neptune et m'y assis. Entre tous, je goûtais cet endroit; j'en aimais le calme, et cette sorte de fraîcheur sévère qui tombe des frondaisons; puis aussi la splendeur architecturale et la magnificence de l'ornement.

Ce jour-là, bien que tout concourût à en aviver le charme, je restai passif sur mon banc. En vain considérais-je le groupe colossal de Neptune et d'Amphitrite, si grandiose et tourmenté dans son ramas de chevaux marins, de naïades et de dauphins; je ne pus m'y absorber. Incapable de se fixer, non plus que de juger avec clairvoyance, mon attention voletait d'un motif à l'autre, et les lourdes croupes de fonte se dissolvaient sitôt que je les voulais examiner. Pénétré de cette impuissance et saisi par le décor, je crus l'instant venu de me considérer un peu moi-même; mais pas plus que je ne distinguais les intentions du sculpteur, je ne parvins à mettre au net l'irrésolution de ma pensée.

Ces quelques heures de la veille et leur subite violence m'avaient assommé. J'avais les membres et le cerveau rompus; toutefois, dans l'espoir de ravitailler ma haine et d'y trouver un stimulant, je m'efforçai de les revivre, et, minute par minute, voulus en remonter le cours.

Je repris les choses à leur origine, et pour une seconde reparurent la face joviale de la bonne dame sur le pont,

le petit bout de conduite et nos propos fades; puis, à propos de rien, ce nom de Lambel m'arrivant dans la figure, et ma rage, et le besoin subit de tuer. Ensuite, l'effondrement et les raisons lourdement extirpées, et ma reprise, et le dîner, et toute cette soirée dure, hachée comme un duel au couteau!... Je me revis injurieux, claquant la porte et, sur le trottoir, humant la bouffée d'air libératrice; puis, la nuit féroce et les hoquets, et ce gros corps de fille ballottant au gré du sommier...

Je repassai toutes ces images avec délectation, et, pour le mieux exaspérer, y frottai mon ressentiment comme sur une râpe; mais, à bout de tension, mes nerfs trop usagés vibrèrent mal, et ce fut bien plutôt ma douleur qui s'exalta.

Voilà donc où j'en étais!...

Trop las pour regravir la pente, j'implorai les alentours, d'une prière circulaire. Les hauts troncs immobiles montaient en l'air, tout droits, et leurs cimes amenuisées bougeaient à peine sur le ciel rosissant; ma détresse s'y accrocha, suivit nœud à nœud le jet des fortes branches, s'égara dans le dédale des ramures, puis retomba sur terre où les faunes et les bustes pourrissaient d'ennui.

Une espèce d'angoisse m'étreignit, et, plus encore que l'ombre rafraîchissante, me fit lever. Déjà de toutes parts les promeneurs convergeaient à la sortie; machinalement, je pris la file. Anonyme entre tous, je marchais à mon rang, craintif de peurs imaginaires et dans cet état nerveux qui fait que les moindres bruits prennent des sonorités de cataclysme. Un peu plus tard, j'étais à la gare, aussi désemparé dans la crasse des salles d'attente que sous les caissons du palais. J'y dus rester un bon temps, et cela me permit des réflexions. De mille je retins celle-ci qui fut la morale. Etant venu pour voir des Girardons, je les avais totalement oubliés.

La journée du lendemain fut identique, à cela près

qu'au lieu d'errer à Versailles, je m'en fus à Saint-Denis. J'y passai une après-midi lamentable, et bus jusqu'à la lie l'écœurement de cette ville d'usiniers, d'escarpes et de bedeaux. J'explorai la basilique jusque dans le tréfonds de ses plus inutiles recoins, et m'y éternisai dans l'attente de la fermeture du soir. Comme la veille, et bien que mes doigts pussent tâter la pierre et scruter le détail, je ne compris rien à rien. Je repartis plus délabré qu'à l'arrivée. Mais l'idée de rentrer me faisait peur; je dînai donc sur le boulevard, restai deux heures à table et bus avec excès. Mon imagination, fouettée par l'alcool, me cahota d'un extrême à l'autre, je déraisonnai jusqu'à minuit et me perdis aux suppositions les plus folles; le délire montant, je vis successivement Mme Montessac pâmée aux bras de Lambel et morte de chagrin; je l'entendis tour à tour ricaner de ma figure et sangloter dans son mouchoir.

De ces insanités, et par fatigue sans doute, finit par germer une conviction, et j'en avais si grand besoin que je ne la lâchai plus. Une lettre m'attendait sous la porte, c'était évident. L'épouvante reprit, sitôt que je lui voulus préjuger un sens; contiendrait-elle les mots définitifs et violents qui parachèveraient la discorde, ou serait-ce le rameau d'olivier?... Balancé entre le désespoir, l'égoïsme et la rancune, je ne savais que souhaiter; j'eusse à la fois voulu la rancune, je ne savais que souhaiter; j'eusse à la fois voulu des appels et un adieu, des protestations et des cris de repentir.

Je ne trouvai rien du tout. Ma main stupéfaite balaya vainement la moquette du vestibule et j'en fus outré, car, bien que le redoutant, j'espérais ce pli, et son absence me parut injurieuse autant que l'eût été son envoi. Il n'en fallut pas plus pour que tout le bourbier des vilenies montât à la surface et reprît le dessus. Libre à elle de bouder, après tout, je n'en avais cure!...

Je fis ma toilette en sifflotant un petit air crâneur et me glissai sous les draps, presque à moitié regaillardi.

Contre toute attente, ces dispositions subsistaient au jour, de sorte que j'en voulus faire profiter l' « Histoire générale de la sculpture française » qui se morfondait dans sa chemise de carton. Je me mis à l'ouvrage dès la première heure, et j'étais si bien remonté que les choses marchèrent au mieux; je débrouillai pas mal de besogne, et midi sonnant me surprit alors que je me croyais au début de la matinée. Tout fier, je ne voulus pas qu'un si beau feu se calmât et descendis en face, chez un traîteur où je mangeais lorsque j'étais pressé; j'y pris un morceau sur le pouce, me brûlai la langue à mon café, et remontai bien vite à ma table où j'écrivis avec frénésie jusqu'au crépuscule; l'obscurité put seule me faire lever le nez de mon papier. J'établis en ces quelques heures les grandes lignes du récit, et sériai les chapitres jusqu'à la fin du XVIIe siècle; c'était un morceau.

Etiré dans mon fauteuil et le cerveau fumeux de cette griserie de travail, je me pris à considérer l'actif de ma journée avec complaisance, et, de fil en aiguille, la vie, ma personne et la nature en général. J'avais les éléments sous la main; je me les ressassai, par plaisir d'abord, puis bientôt par sagesse, pour m'occuper l'esprit, et faire un ciment qui bouchât les issues et m'empêchât de penser.

Certes, j'étais loin de m'illusionner. Je savais trop qu'une quiétude aussi peu payée ne pouvait être solide et qu'au milieu de tant d'orages une si pauvre accalmie ne saurait avoir de lendemains; mais, tout tremblant encore des désastres de la veille et dans l'attente des prochains, je respirais, c'était beaucoup. Puis, tout se faisant chez moi par saccades et sautes brusques, il était naturel qu'après un coup si dur, je réagisse et sentisse le besoin de vivre un peu. Je me persuadai donc — sans trop le croire — qu'entre elle et moi tout était fini, que je

ne l'aimais plus, et que nous ne nous reverrions jamais. Je m'en convainquis, de cela et de mille autres billevesées, puis, quand je fus bien empli de cette fumée, une autre voix qui grondait en sourdine éclata, brisant tout :

— Tu es un misérable!...

Je courus à la brèche et me ruai sur l'ennemie, mais le flot m'envahit et je fus débordé. J'eus beau, pour renforcer le tas branlant de mes bastions, y jeter les raisons à la pelle, ils croulèrent comme des murs sapés. Je redoublai, je mis à cette tâche le restant de mes énergies galvanisées, tout fut inutile, et la débâcle triomphante m'emporta.

Retombé de si haut, je vis l'horizon se tendre à nouveau des plus sombres présages. Pareilles à la flamme lassée de quelque lumignon, mes espérances crépitèrent encore quelque peu, puis moururent, et ce fut le noir absolu.

Il n'y avait en cette occurrence rien de pis que la solitude, la fuite s'imposait. Je sautais donc sur mon chapeau, quand un coup de sonnette cassa violemment le silence; un second suivit, et je n'étais pas à la porte qu'un troisième éclatait, plus comminatoire encore que les deux premiers. J'ouvris et Mme Montessac fit irruption dans l'appartement.

Sans prendre garde au cri que sa venue m'arrachait, non plus qu'au geste tenté de lui prendre la main, elle franchit d'un trait le vestibule, passa dans la pièce et se jeta sur mon fauteuil. Je la suivis et tombai à ses genoux.

Un reste de lumière glissant de la croisée éclaira son visage, et je pus distinguer qu'elle pleurait. Cette vue doubla mes élans; je dis les plus sottes paroles et, voulant à toute force cette main qui se dérobait, fus brutal, enfin la saisis; mais, au moment que je l'allais porter à mes lèvres, elle s'arracha :

— Ah! vous êtes un trop méchant homme!...

— Ne dites pas!... Ne dites pas!... Je vous aime tant! Si vous saviez, claironnai-je, combien j'ai souffert depuis trois jours...

Mais cet appel à la pitié ne s'acheva pas. Brusquement, elle s'était dressée, et, tamponnant ses yeux de son mouchoir, s'en allait vers la porte. Je me pendis à sa robe, et l'assiégeai des plus délirantes supplications.

Que lui pus-je dire, en cette minute où les murs semblaient tourner? Les mots les plus disparates se pressaient sur mes lèvres; j'ânonnais, j'embrassais sa jupe, et je fus grotesque, mais sans doute aussi de quelque éloquence, — ou plutôt son cœur adorable céda-t-il de lui-même, — car nous nous trouvâmes bientôt assis tous deux au creux du divan, moi en larmes à mon tour et plus épave qu'elle.

— Pourquoi?... Pourquoi?... Dites... Pourquoi vous acharner à me torturer? balbutiait-elle... Qu'avez-vous à me reprocher qui vaille tant d'affronts!... Que vous ai-je fait? Répondez, vous voyez bien que je suis à bout de courage!

Répondre... Chercher des mots... Assembler des phrases, alors que je la sentais palpitante et si près!... Je ne le tentai même pas; mes mains d'ailleurs, pressant les siennes déjà mollissantes, y suppléèrent; tour à tour et goulûment, je les baisais, passant de l'une à l'autre, sans trêve, et, grisé par ce contact, déjà cherchais plus haut la peau tiède du bras!...

— Vous m'avez fait tant de chagrin, bégayait-elle, pourquoi, dites!...

— Parce que je vous aime! lui soufflai-je dans les yeux; parce que ma vie sans vous n'est plus possible et parce que je vous veux!

Elle poussa un faible cri et tenta de se dégager, mais l'heure était enfin venue, et rien ne la pouvait soustraire à mon destin. Je brusquai l'attaque, et cédant à des forces ainsi déchaînées, sa tête charmante pencha jus-

qu'à moi; ma bouche au passage effleura la sienne, je fus violent. Elle se débattit, puis, brisée, s'abandonna.

Une heure quelconque sonna dans les environs, et alors seulement nous trouvâmes la force de nous disjoindre. La nuit était venue, et, dans la pièce enténébrée, toutes choses avaient pris cette ampleur majestueuse qu'amène le soir. Emu jusqu'aux moelles, et plein pour elle de reconnaissance et de dévotion, j'embrassai au front cette fois le beau visage exténué, et j'essuyai les yeux où séchaient des restes de larmes.

— C'est affreux! dit-elle d'une voix comme rapetissée.

— Je vous adore!

— Taisez-vous!

— Vous êtes toute mon existence!

— Taisez-vous...

— Ma chère Marthe!

— Quelle honte!

— Non, pas cela.

— Jamais je ne me pardonnerai.

— Marthe!

— Laissez-moi!... Mon Dieu, fit-elle en sursaut, il doit être horriblement tard!

— Mais non.

— Si!... Donnez vite de la lumière.

J'obéis, mais si gauche qu'il me fallut dix allumettes, puis j'apportai la lampe. A la hâte donc, en face de la glace que j'éclairais, elle se rajusta, tordit ses cheveux et y piqua son chapeau.

— Sept heures trois quarts! Je suis folle!...

— J'avance d'au moins vingt minutes.

— Adieu maintenant.

— Adieu?...

— Au revoir.

— Venez demain.

— Non... non... plus!...

— J'ai tant de choses à vous dire!

— Plus tard... Venez me voir, si vous voulez.

— Si je veux!...

Elle partait, mais je ne pouvais me résoudre à la quitter et tentai de la reprendre. Flexible, elle s'échappa.

— Assez, Jacques!

— Je vous aime.

Elle ne dit plus rien, mais je la sentis frissonner et ses paupières lentement baissées furent éloquentes. Une fois encore je serrai la petite main, puis elle partit, et, penché sur la rampe, je suivis aux écoutes le bruit retenu de son pas, jusqu'à ce que, d'en bas, montât le claquement de la porte fermée.

Je rentrai sur la pointe des pieds et peureux d'effaroucher les fantômes de l'adorable minute, mais rien ne subsistait qui pût la rappeler... Seul, le divan ravagé gardait en ses plis la chère empreinte; pris de pudeur, je n'osai m'y asseoir, et respectueusement me tins debout, à distance.

La lampe sur ces choses éparses versait une lueur pacifique et d'apaisement; la soie luisait, et de grands pans d'ombre en soulignaient les modelés. Un frisson me prit à voir certains reliefs tendus comme des seins; puis, brusquement, j'eus la vision très nette qu'ainsi, aux lendemains de crimes, s'offrent les chambres d'assassinés.

Mais ce fut un éclair, et trop d'allégresses chantaient en mon cœur pour que j'y pusse résister. D'un grand coup d'œil, je fis le tour de mon domaine, je respirai cet air qu'elle avait respiré, j'en remplis mes poumons, je le dégustai comme une eau pure. Au creux des coussins, sa forme vivante m'obsédait encore; je la voulus reconstituer et mes doigts encerclèrent le vide d'une caresse imaginaire, je baisai la statue d'air ainsi formée, je mordis des étoffes et fus absurde, voluptueusement. Même, croyant y retrouver la douceur de ses traits, je plongeai mes yeux au tain sombre de la glace, mais n'y

perçus que leur effrayante ardeur. Un cheveu traînait, je le pris et longuement, sous l'abat-jour, le contemplai comme une merveille.

Sur ma table la dernière feuille écrite de l' « Histoire générale de la sculpture française » luisait faiblement; j'essayai de lire, mais ne discernai que des mots sans expression... Quelle heure était-il? Trois fois j'interrogeai ma montre, et trois fois la remis en poche sans savoir... Il fallait sortir tout de même... Je pris mon chapeau, mais, à la minute d'éteindre, reculai : il me semblait qu'avec la lumière cesserait le mirage pour toujours. Enfin, honteux de tant d'enfantillage, je soufflai. Tout devint noir, je gagnai la porte à tâtons.

Je pris un dîner rapide. Ivre sans avoir bu, je voyais choses et gens flotter comme dans un brouillard et mes muscles se tendaient sous le poids d'éperdues félicités. Toutefois, soucieux d'en jouir à moi seul, et pour que rien au dehors ne transparût, je me fis un masque immobile et fermé; personne à le voir ne se fût douté qu'il recélât pareil incendie. J'occupais le boulevard comme un potentat, et le trottoir fut trop étroit pour mes ardeurs.

Deux heures je l'arpentai, puis, impatient de repasser mon bonheur dans le calme, je pris un fiacre et rentrai chez moi.

Déjà je m'y dévêtais, quand, inquiet d'un certain malaise ressenti dans la matinée, je crus devoir m'examiner. Ce que je vis me stupéfia. Un deuxième coup d'œil ne me confirma que trop la découverte : j'étais contaminé.

FÉLIX VALLOTTON.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Gide : *Si le grain ne meurt*, 3 volumes, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Jules de Gaultier : *Préface à l'Esthétique de la langue française de Remy de Gourmont*, Les Arts et les Livres.

Si le grain ne meurt. Ainsi s'intitule cette morose confession puritaine de M. André Gide. En vérité, après avoir fermé ce livre, ces trois petits livres ternes et d'une tristesse méthodique. on se demande quel besoin religieux d'humiliation a pu pousser M. Gide à faire cette confession publique que personne ne lui demandait. Peut-être tout de même explique-t-elle l'incertitude perpétuelle de son œuvre, qui est aussi une curiosité perpétuellement rajeunie. Mais est ce que cette confession, qui débute par l'aveu de précoces « mauvaises habitudes » qui se maintiendront jusque pendant la confection des « cahiers d'André Walter », ne rétrécit pas un peu la signification de l'œuvre gidienne, qu'on a pu croire un moment presque nietzschéenne ? Non, un livre où le fait raconté de partir en voyage sans emporter sa Bible devient une victoire philosophique, de l'« immoralisme » et du haut scepticisme, n'est pas nietzschéen. O Nietzsche ! que devient ton « Par delà le Bien et le Mal », à travers le biblisme et le tolstoïsme de M. Gide ? On sourit quand on songe que des critiques ont pu naguère écrire le nom de M. Gide à côté de celui de Nietzsche, du Nietzsche anti-chrétien. M. Gide est et demeurera toujours chrétien jusqu'aux moelles : il n'y a pour lui qu'un philosophe, Jésus, « Christ », comme disent ces protestants qui ont dès leur enfance brouté l'herbe douce-amère de la Bible, et qui sont à ce point imbibés de ce vieux livre magique des Juifs qu'ils ont fini par s'adapter à la mentalité israélite. La Bible est un livre dangereux, dont la lecture est avec raison interdite aux catholiques, afin qu'ils demeurent de parfaits païens. M. Gide est chrétien comme Tolstoï, qui voulait faire

rétrograder la civilisation jusqu'aux premières heures du christianisme. Cela est si exact que le grand œuvre que prépare M. Gide s'intitulera : « Le Christianisme sans Jésus », et sera une critique de notre pauvre civilisation qui a pourtant tant de mal à se débarrasser des vieux sophismes chrétiens. Jésus ! Jésus ! c'est l'oraison jaculatoire de M. Gide, un Jésus appuyé sur l'épaule de saint Jean, et piétinant avec mépris la chair « sans parfum » de Madeleine.

Au point de vue de l'amour, ou plutôt du plaisir sexuel, M. Gide est certainement tout à fait libre de le sentir, de le comprendre et de l'exécuter selon sa physique personnelle. L'art gagne toujours à ces anomalies. Mais dans sa confession homo-sexuelle, M. Gide nous apporte un document humain d'une très rare importance, par cette tentative orgueilleuse de vouloir faire de sa tout de même anomalie la norme de l'humanité (1). Ce qu'il n'a pu tenter qu'avec l'assentiment d'une sorte de minorité bolchévique, éveillée par lui, son succès et sa gloire littéraire, a une arrogance collective. Oui, c'est un rare document psychologique que cet essai de renversement des valeurs sexuelles et, par répercussion, morales, tel que M. Gide l'a osé dans son *Corydon* et dans la présente confession. Tout de même je pense de plus en plus lucidement que si l'homo-sexualité ainsi que le saphisme sont d'excellents conducteurs de l'électricité artistique, s'ils produisent des poètes, des artistes de toutes sortes, des moralistes, ils ne produisent pas de philosophes : la pensée pour s'allumer a besoin de la double polarité sexuelle. On me citera Whitman, Oscar Wilde, M. André Gide (2). Ce ne sont que des poètes,

(1) Cela après une tentative de « normalisation » avec une petite fille de Biskra, tentative qui ne fut victorieuse que parce que cette Myriem ressemblait à un éphèbe, et grâce aussi à l'évocation cérébrale d'un petit bonhomme contemplé la veille. Une nouvelle tentative échoua, la partenaire offerte se différenciant trop ostensiblement du sexe masculin.

(2) Si on m'objectait Socrate et Platon, je pourrais encore les qualifier de poètes de génie ; mais la dilection généralisée des Grecs pour les éphèbes ne saurait être comprise dans l'homo-sexualité organique ; pas plus que la pédérastie orientale, déterminée par le trop rapide épanouissement du corps féminin. J'imagine d'ailleurs que Socrate en usait avec Alcibiade comme Pétrone avec son Giton, de façon virile. C'est cet acte de virilité, même renversé, que M. Gide n'admet pas, et puisqu'il se confesse, notons sa confession, son indignation :

« Pour moi, qui ne comprends le plaisir que face à face, et que souvent, pareil à Whitman, le plus furtif contact satisfait, j'étais horrifié tout à la fois par le jeu de Daniel et de voir s'y prêter aussi complaisamment Mohammed. »

même lorsqu'ils touchent aux idées, des poètes et des psychologue, des analystes maladifs d'eux-mêmes, car l'homo-sexualité demeure une des formes de l'onanisme et du narcissisme. Nos doctrines morales ne sont qu'une généralisation de nos propres sentiments et idées, qui ne sont eux-mêmes que le produit de nos organes. Il est donc tout à fait logique qu'un homosexuel trouve son équilibre mental et physique dans la persuasion que c'est lui qui représente la normale de l'humanité et que tous les hétéro sexuels (quel vilain mot pour les amants de Vénus) ne sont que de pauvres malades qu'il faut convertir = invertir.

Pourtant, après avoir lu d'autres livres de M. Gide, où la psycho-physiologie des invertis est minutieusement étudiée, je ne puis m'empêcher de constater que ces héros de la vie sexuelle unilatérale (cet écrivain déjà célèbre, par exemple, qui tombe en pâmoison parce qu'il a touché l'épaule de son ami, cet ami lui même, jeune poète, directeur de revue, qui se suicide au matin d'une nuit d'effusion avec ledit romancier, par enthousiasme et parce que vraiment un tel bonheur ne peut être dépassé) ont un peu la mentalité de collégiens montés en graine. Ils discutent à l'infini sur des riens, sur des niaiseries équivoques qu'un homme véritable écarterait de son esprit. C'est d'ailleurs cette même prolixité ennuyeuse que l'on retrouve dans *Si le grain ne meurt*, où on nous décrit, sans oublier les cousins, les cousines, et les cousins des cousins des oncles et des tantes, toute la famille de M. Gide. On nous peint toutes les pièces de leurs appartements, on nous dit l'heure où ils se lèvent, où ils se couchent où ils lisent leur Sacrée Bible. Cela n'a aucune espèce d'intérêt, et c'est vraiment une expérience à ne pas recommencer, quand on n'est pas Jean-Jacques Rousseau. Ce qu'il y a d'intéressant est noyé dans des futilités que la personnalité de M. Gide, qui traîne dans ces tristes maisons puritaines, n'arrive pas à vivifier. Il fallait transposer ces aveux dans un roman. C'est dans cette transposition du roman qu'est la sincérité ; et l'exactitude, en art, est un mensonge. D'ailleurs, M. Gide a dû sentir lui-même la vanité de sa tentative, puisqu'il écrit quelque part en note : « Les Mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères, si grand que soit le souci de vérité ; tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit. Peut-être même approche-t-on de plus près la vérité dans le roman. » C'est surtout parce que la vérité — (d'y

croire, c'est déjà une déformation religieuse) — n'a aucun intérêt. Ce qui est intéressant, c'est de composer sa vie avec les petits brins d'osier fragiles de la réalité, comme une œuvre d'art. Notre vraie vie, c'est celle que nous transposons nous-mêmes dans notre œuvre. Disons que ce livre ressemble à ces petits albums d'instantanés qui traînent sur toutes les tables des salons bourgeois. Par hasard, quelques-unes de ces photos se trouvent déformées : stylisées. Ainsi, dans le livre de M. Gide, il y a quelques pages curieuses où il portraitise certains écrivains contemporains ; elles sont curieuses parce qu'inexactes et injustes, parfois même haineuses. Il y a même un écrivain qu'il n'évoque même pas, parce qu'il a peur de son fantôme, et qu'il voudrait effacer son nom de la littérature française. Ce silence est, lui, une sincère confession, « la vérité », comme dit l'auteur.

§

En une **Préface** à une nouvelle édition de luxe de l'*Esthétique de la langue française,* M. Jules de Gaultier étudie l'œuvre de Remy de Gourmont au point de vue de l'intelligence, qui est une sorte de prolongement à cette *Introduction à la Vie intellectuelle* que l'auteur du *Bovarysme* dédia jadis à l'auteur de l'*Idéalisme*.

Plutôt qu'une analyse difficile en quelques lignes de ces pages où chaque mot précis a sa valeur, je voudrais citer un passage de cette étude où l'œuvre de Remy de Gourmont nous est montrée s'élevant au-dessus de l'intérêt purement littéraire et prenant une signification sociale :

Il a laissé voir agissant dans sa vie et il a manifesté dans son œuvre, *au lieu d'un principe de morale, un élément de moralité.* Au lieu d'un motif, il a introduit dans l'existence, sur deux plans, un fait qui détermine nécessairement la moralité.

Quelle moralité ? Celle qui consiste en une diminution et en une mise au point, en vue de la vie sociale, du sens possessif, cette passion avide qui pousse tout homme à s'approprier, au détriment de tous les autres, toutes les choses, tous les objets et tous les biens dont on ne peut jouir qu'en les possédant en propre.

Ce n'est pas à dire, continue M. Jules de Gaultier, qu'il faille exclure de l'homme ce désir de possession, mais « il semble que ce sens possessif ait toujours joué un rôle excessif. Il semble, et

c'est un point sur lesquels toutes les morales se coalisent, que ce soit lui toujours qui constitue une menace pour la vie sociale et contre lui qu'il faille construire des digues ».

M. Jules de Gaultier pense que « la dernière guerre reconnaît pour sa cause unique et profonde une exagération prodigieuse du sens économique, euphémisme sous lequel se cache le sens possessif, selon des formes hypocritement honorables et sociales ». La guerre n'a pas mis fin à ce déséquilibre, et si l'on constate, ajoute l'auteur, que les freins religieux vont s'affaiblissant, « n'apparaît-il pas que l'introduction dans la vie d'un élément propre à enrayer cette tendance où à la surmonter est d'une importance considérable et que l'œuvre de Remy de Gourmont, à renfermer cet élément, s'élève au-dessus de l'intérêt purement littéraire ? »

Cet élément, c'est le sens esthétique, que M. Jules de Gaultier définit dans *la Sensibilité métaphysique*, par une formule qui prend ici toute sa valeur : *le pouvoir de jouir des choses sans les posséder*. S'il existe un type de surhomme, un type d'homme supérieur, « dont l'expansion rendrait à l'existence humaine son prix et conférerait à la civilisation des chances de durée, c'est l'*homo estheticus*, l'homme doué du pouvoir de jouir des choses sans les posséder, en y découvrant et en y faisant apparaître, comme une cause de joie supérieure, la beauté ».

Il est possible que le salut du monde, conclut M. Jules de Gaultier, soit lié à la venue d'hommes de cette lignée supérieure, « la lignée de l'Intelligence parvenue à la perfection où elle engendre la beauté. De cette classe d'hommes, Remy de Gourmont est un des plus purs représentants. »

Pour appuyer la réalité vivante de cette doctrine philosophiquement développée ici, je me souviens d'un mot que me dit un jour mon frère Remy. Nous avions été obligés de vendre une propriété où nous avions passé une partie de notre enfance. En errant dans les allées d'un petit bois de hêtres qui n'était déjà plus nôtre, Remy me dit : « Quoi qu'il ne soit plus à nous, ce petit bois n'en est pas moins beau à regarder et il est tout aussi agréable de s'y promener. »

Un poète pauvre vivant dans une mansarde n'est-il pas plus riche de ses songes et de ses images intérieures, que ne l'est tel nouveau riche en ses vastes domaines, incapable de s'élever au

sens esthétique des choses. Posséder, c'est se diminuer, se limiter ; c'est s'enfermer à clef en une prison.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles Derennes : *La Matinée du Faune*, Garnier frères. — Louis de Chauvigny : *Deux Contre-Elégies pour Tristan Derème*, « les Amis de Tristan, nº 1 ». — Paul Husson : *Vitrines*, « éditions de Montparnasse ». — Yvonne Ferrand-Weyher : *Stances pour Laure, d'après les Sonnets de Pétrarque*, « Le Divan ». — Armand Guibert : *Transparence*, « les Cahiers libres ». — Fernand Lot : *Le Spectre et sa Banlieue*, Figuière. — Lucien Pelaz : *Le Lézard en Fuite*, Figuière.

L'après-midi... non plus ; nous savons : « Ces nymphes, je les veux perpétuer... » Sans doute. Mais a-t-il toujours, le Faune, offert à son triomphe « la faute idéale de roses » ? Et lui a-t-il toujours été suffisant d'assister seulement, tout tendu d'un désir que satisfait un rêve, à la fête qui s'exalte en la feuillée éteinte, sans y prendre une part plus réelle et active ? La résignation ne comble-t-elle pas surtout les souhaits des rassasiés ?

M. Charles Derennes en demeure persuadé ; à son opinion, les heures sont bien et voluptueusement, avec fougue quoique non sans parfois du désenchantement aussi, remplies, regorgeantes, chaudes de délices et gorgées d'ivresses vives, tout au long de **la Matinée du Faune**. Que ce soit, au surplus, durant que résonne *la Chanson des Jeunes Filles* ou quand il a surpris *la Nymphe dans l'Ile*, quand l'enchante l'image enamourée de l'*Autre Béatrice*, quand il dédie *ad virginem rusticam epigramma*, quand il ouvre *le Livre d'Annie*, adresse à des amis ses *onze douzains*, quand lui apparaît ou quand il quitte *la Princesse*, sa philosophie saine demeure sûre, l'éternelle : jouir des instants qui s'offrent, reconnaître en toutes choses de la nature la Beauté, qui s'incarne suprêmement en la femme, absorber en soi l'ensoleillement et l'exaltation qui réconforte, fuir l'ombre et les regrets, rompre au plus tôt afin de se réserver le bienfait du souvenir lucide et heureux, ne pas consentir à la tristesse, ne pas épuiser la coupe, de crainte de n'y trouver plus au fond que la lie épaisse et amère. Sagesse, à coup sûr et prudence, que l'âge, lorsqu'il s'appesantit, jauge, à sa valeur, car il ne saurait aux enthousiasmes suffire d'avoir appuyé et parfumé ses lèvres aux lèvres de la Beauté, il sied de lui avoir fait sans

compter le don de soi-même, pour s'en sentir jusqu'à l'heure dernière imprégné, divinisé.

Qu'importe ? Le poète est doué d'une jeunesse durable, le faune d'une sensualité tendre, car il n'est pas le papillon qui effleure, il se grise de ciel, de fleurs, d'air, de lumière et de joies. Son butin est magnifique, il le constate, s'enorgueillit, malicieux parfois, conscient toujours de son charme et certain de séduire. Il se défie de l'attachement, d'une chaîne qui est un poids et un servage ; l'emprise est absolue, il s'y confond, mais se relâche après l'étreinte : il y a trop de beautés au monde, comment ne pas les saisir l'une après l'autre, les connaître, s'enrichir le cœur et le souvenir ?

J'apprécie que M. Derennes présente son faune dépourvu de feintise : il garde toute la figure d'une adolescence virile, heureuse de se former et de son triomphe. Les poèmes, d'une venue fraîche et souple, sont purs comme le beau ciel de la Guyenne et des Landes, les motifs sont ingénieux, encore que d'une ardente simplicité toujours, et les vers se forment d'images aisées et fières, farouches ou délicates, et chantent comme un jaillissement continu d'eaux sonores parmi les parfums des sèves et des bois, des jardins et des fruits, — et pourtant :

> Quelle mélancolie est dans toutes les joies !
> Quel dégoût d'être heureux domine le bonheur !

Sans doute ; mais c'est pourquoi

> Annie, ô merveilleuse offrande que m'a faite
> Une fée à flatter mon orgueil toujours prête,
> Il faudra que demain, moi l'aîné, moi l'amant,
> Vers quelque autre aventure et quelque autre tourment
> Je parte, en te laissant étonnée et meurtrie...

Quand la matinée s'achèvera, alors ce seront les nymphes qui fuiront, et le faune se consolera, s'il peut, à son tour, avec des illusions et des mirages. Pénible destin, mais le Faune de M. Derennes n'y songe guère.

Naguère, le Jardinier du Parnasse se plaisait en faveur de la meilleure amie à composer de simples, en énonçant leurs vertus, leurs saveurs, leurs beautés, un double herbier à la fois rustique et fort savant. On sait qu'il avait légué à un poète ami, féru non moins d'escrime que de belles-lettres, le soin d'en disposer, comme il lui avait confié aussi le soin de faire surgir aux yeux

des chercheurs et des curieux, par la publication d'une correspondance de famille, le visage véritable de Choderlos de Laclos, ancêtre sans doute de la meilleure amie, et de le laver ainsi de calomnies imbéciles et imméritées. M. Louis de Chauvigny, après s'être acquitté à merveille de cette double tâche, publie à présent, cahier premier de la série *les Amis de Tristan*, **Deux Contre-Élégies pour Tristan Derême**, d'une verve malicieuse, comme impromptue, affectueuse et amusée non moins qu'amusante. Avec une souplesse lyrique remarquable et une adresse parfaite de rythme et d'image, ne trouve-t-on dans ces poèmes familiers ce que nos aînés eussent aimé mettre dans leurs épîtres et leurs billets en vers, de l'esprit désinvolte et des intentions moqueuses, non moins que du charme et de la spontanéité ?

M. Paul Husson en ses **Vitrines** enferme et montre divers aspects de la vie quotidienne et des images en souvenir. Ces images, d'un ton fort juste toujours, se développent souples à l'aide de rythmes nonchalants ou serrés selon les occurrences.

Il est très honorable à Mme Yvonne Ferrand-Weyher, qui déjà a donné un livre de *Stances d'après la Vita Nova* de Dante, de s'essayer à des **Stances pour Laure d'après les Sonnets de Pétrarque**. Le petit nombre, *in vita di madonna Laura*, le plus petit nombre *in morte di madonna Laura*, des *rime* contenues dans son recueil fait supposer qu'elle a compris la difficulté, sinon la vanité de son travail. Qu'est-ce en effet, si je prends ces vers :

Miracle ! au bord de l'eau sous de jeunes lauriers,
Daphné près de Laure est assise,
Et je les vois sur soi répandre l'ombre exquise
Des rameaux à leurs doigts liés.

qu'est-ce là de l'effet musical et du groupement lumineux suggérés au tercet final du sonnet qu'elle prétend traduire :

Si vedrem poi per maraviglia insieme
Seder la Donna nostra sopra l'erba,
E far delle sue braccia à sé stess'ombra...

et faire de ses bras à soi-même ombre ? —

Transparence, M. Armand Guibert : éloigné de ses amis, retenu sur le sol étranger, le jeune poète songe, s'ennuie, regrette, espère. Ses vers douloureux souvent, nostalgiques, évoquent à

peine le motif de ses tourments intimes. Il est réservé et craint d'être importun. Son rêve se resserre, peu d'images, moins de paroles lui agréent et lui suffisent. Il contient ses élans, et ses petits poèmes en acquièrent une force secrète plus efficace. Les vers sont solides et souples. On peut augurer bien du début de M. Guibert.

Dans le recueil de M. Fernand Lot, **Le Spectre et sa Banlieue**, il se trouve des pages, des poèmes, des vers excellents. Tout n'y est pas de qualité égale ; il s'en faut. Et la présence des maîtres dont s'inspire la verve du débutant pèse souvent sur les inventions de son génie, sur ses ressources expressives. Le titre, ou je me trompe, signifie apparemment : le mystère, et ce qui l'environne, le contredit ou le parodie, et à des pièces d'expression lyrique ardente, sentimentale, sérieuse, s'opposent des fantaisies qui ne sont guère ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre. Sans doute le vers peut railler, se moquer de lui-même, admettre le trait ou le mot d'esprit. Mais quelle délicatesse du toucher est alors indispensable ! M. Fernand Lot ne la possède pas toujours. Je préfère, non les quatrains dont la longue suite fait redouter que l'auteur se plaise à la maxime, à l'épigramme didactique et morale, mais des paysages simples, clairs, mouvants, où joue la brise, où des ombres sont mobiles. M. Lot me paraît un peu imbu de scepticisme plutôt que d'inquiétude, au sujet de la direction à suivre. Il doute de la nécessité de l'art, ou bien il renoncera à un jeu futile, ou, ce qui mieux vaudrait, car il a du talent et déjà du mérite, il se laissera illuminer et il aura compris : c'est la grâce que je lui souhaite.

De bonnes parties aussi au recueil de M. Lucien Pelaz, **Le Lézard en Fuite**, bien qu'un peu lassant par sa monotonie et le goût de tout dire sans rien omettre, comme sans caprice. Et puis un désir de penser, un peu trop appuyé, donne à redouter que le jeune poète se veuille créer une attitude, ma foi ! bien inutile. Ou la pensée, comme si la pensée ne se dégageait de tout, et singulièrement du mot, d'un ensemble de mots sitôt que le langage en use, s'ajoute au lyrisme, le dépare et le flétrit, ou elle en émane nécessairement, qu'on s'en rende compte ou non. C'est ainsi seulement, malgré les contradictions qu'on cite, que le poète est, peut-être, un penseur. Le moins déclaré penseur est celui qu'agite le plus la pensée, et qui agit le plus, sciemment ou non, sur la pensée de ses lecteurs.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *Le Théâtre des bêtes*, avec un frontispice en couleurs et des illustrations de Roger Reboussin, « Les Arts et Le Livre ». — André Beucler : *Gueule d'amour*, Editions de « La Nouvelle Revue française » ; *Entrée du désordre*, Emile-Paul. — Léon Baranger : *A L'Intérieur* ; *A la Terrasse*, La Renaissance du livre. — Alfred Machard : *Printemps sexuels*, J. Ferenczi et fils. — Armand Lunel : *Nicolo-Peccavi*, Editions de « La Nouvelle Revue française ». — Mémento.

Le Théâtre des bêtes. Ce qui fait l'originalité de ces « histoires de bêtes », — destinées aux enfants, mais qui enchanteront les grandes personnes — c'est qu'elles ne sont entachées d'aucun anthropomorphisme. Mme Rachilde, qui nous avertit qu'elle se sent beaucoup plus proche de l'espèce animale que de l'espèce humaine, a certainement vécu dans l'intimité de ceux que nous appelons nos « frères inférieurs », et pour y observer en témoin sympathique et désintéressé. Est-elle souvent ce chien, ce chat ou ce loup, comme elle dit ? Je le crois. Ce qui ne l'empêche de rester elle-même, car, en dépit de La Fontaine, les bêtes n'ont point d'esprit — et elle en a à revendre. Mais l'admirable, c'est que son esprit ne l'empêche pas de comprendre leur instinct, ou plutôt que, si c'est avec son esprit qu'elle s'arrange pour vivre dans la société des hommes et des femmes (où elle n'entend rien aux *affaires*, et ne sait rien des *cérémonies*), c'est avec son instinct qu'elle se laisse vivre dans la société des animaux (où rien ne lui échappe des mobiles que nos explications dénaturent).

Et c'est un bien beau livre qu'elle a écrit. Le mieux venu, le plus parfait, il me semble, de son œuvre ; celui, en tout cas, où elle a su mettre, dans le minimum de pages, le maximum de sa personnalité. Rien, ici, qui ne porte la marque du caractère propre de Mme Rachilde et ne révèle, intensément, la saveur étrange et, sans doute, un peu sauvage de son âme. Ecoutez-la : « Des gens ont essayé de m'apprivoiser. J'ai essayé d'apprivoiser des gens. Le résultat fut une série de malentendus qui dure encore !... Peut-être aurais-je mieux fait de miauler, d'aboyer, de hurler que d'écrire, d'espérer de me traduire en me servant du détestable procédé romanesque. Il est vain de se montrer un écrivain, parce qu'on est obligé de mentir. Un exemple pour vous le prouver : j'ai l'ouïe d'une finesse vraiment désolante, et cela confine à l'infirmité. J'entends tout à la fois, j'entends trop. Or

je ne comprends jamais, du moins selon l'usage *humain*. J'entends tellement le son de la voix qu'il couvre pour moi le bruit de la parole *articulée*. Alors, ou je suis charmée par le son de cette voix, ou je suis horrifiée, et je ne prends pas la peine d'analyser le discours. » On pourrait être tenté de ne pas prendre au pied de la lettre une telle déclaration de la part d'une femme qui a fait de la critique... Mais qu'on veuille bien tenir compte qu'un livre a, lui aussi, un accent, et qui en dit parfois plus que ce qu'il ambitionne de dire... A preuve ce recueil d'histoires où, se réservant de donner, dans les trois dernières seulement, libre cours à son imagination (de façon délicieuse, comme dans *Professeur d'élégances*), Mme Rachilde n'a voulu traduire que les réactions de sa sensibilité la plus pure, en l'objectivant dans des circonstances « terre à terre ». Elle se révèle poète dans cette entreprise — avec les dons de conteur que nous lui connaissons — et poète qui renouvelle à chaque instant sa magie, sans jamais trahir d'artifice, avec un rare bonheur d'expression. Une main sûre a plaqué sur le clavier l'accord qu'il fallait, et l'évocation émeut en créant tout de suite autour de soi son atmosphère. A cet égard, *L'Abeille*, *Les Eperviers*, *Le Canard de minuit*, *Duel féroce*, *Le Soir*, *J'ai volé un chevreau*, *La mort de Lison*, sont des pages d'un très grand art et que je crois bien qui survivront à plus d'un gros volume.

Gueule d'amour ; Entrée du désordre. Je n'avais pas du tout aimé *La ville anonyme* de M. André Beucler, où, malgré une précoce virtuosité verbale et le don des images, se révélait un goût par trop prononcé pour la singularité et un zèle dans l'imitation du précieux et du pittoresque à la mode qui atteignait presque à la frénésie. Déjà, cependant, *Entrée du désordre* m'avait un peu réconcilié avec M. Beucler. Ce petit roman — ou cette nouvelle — accusait encore, sans doute, un certain systématisme. Mais la façon, même artificielle, dont il étudiait la crise de conscience d'un intellectuel qui se croit heureux, et s'avise, soudain, en se confrontant avec un autre aspect de lui-même, qu'il a raté sa vie — attestait de la part de son auteur un sens très heureux de l'expressivité ou de la figuration vivante des idées, et une particulière prédilection pour les grands sujets. Aujourd'hui, avec *Gueule d'amour*, c'est en présence d'une réussite ou, à tout le moins, d'une demi-réussite que nous

met M. Beucler, et je suis heureux de rendre hommage à l'originalité dont il y témoigne, si je fais des réserves quant à son abandon à la facilité et surtout quant à sa tendance à livrer son imagination au jeu des mots, ou à la laisser s'exalter au choc qui naît de leur rapprochement inattendu... « Gueule d'amour » est un surnom, comme on le devine, mais le surnom d'un jeune homme que son adonisienne beauté impose à tous comme le prototype de la jeunesse, de la joie, de la séduction. De même qu'Orphée calmait les bêtes les plus féroces par ses chants, il rend indulgentes les brutes les plus rébarbatives par sa seule présence, et il n'est point de fantaisie qu'il ne se permette et qu'on ne lui pardonne, tant il y a de surhumanité ou, plutôt d'humanité suprême dans sa grâce et sa libre et prestigieuse aisance. Bien entendu, plus encore qu'auprès des hommes, c'est auprès des femmes que ce demi-dieu triomphe. Il ne connaît point de cruelles, et toutes, à quelque monde qu'elles appartiennent, sont prêtes à jeter leur cœur à ses pieds. Il n'a jamais payé de retour ses adoratrices, cela va sans dire, et c'est une raison, non la moindre, peut-être, de ses succès. D'être si vite aimé ne lui laisse pas le loisir d'aimer, et le personnage existe bien dans la vie courante, s'il apparaît, ici, transposé sur le plan lyrique. Mais ce sera assez qu'on l'ignore — entendez qu'on oppose de la froideur à son rayonnement — pour que celui-ci se réfracte et qu'il soit, à son tour, touché par les traits de feu. Sans rien d'une créature fatale, par son impuissance seule à sentir, *impuissance dont elle fait une négation*, Madeleine lui inspire une passion farouche. C'est Satan, si l'on veut, cette femme, avec sa tristesse infinie, et sa séduction indéfinissable, lui aussi ; et le refus que par lassitude, plus que par entêtement, elle oppose à Gueule d'amour, le jette au désespoir, puis l'entraîne du désespoir à la déchéance, et de la déchéance au crime... Il y a, comme je l'ai peut-être indiqué, par cette analyse, une intention de symbole dans le roman de M. Beucler, dont le réalisme — parfois trop accentué ou à tendance caricaturale, s'enveloppe fort curieusement et fort émouvamment d'une atmosphère chimérique ou rêveuse. Ses personnages, qu'une mystérieuse force attire concentriquement, et qui semblent se chercher dans le brouillard, s'imposent à nous comme des manières de fantômes, aux allures hallucinantes. Ce n'est point par la déformation que M. Beucler par-

vient à créer son fantastique, mais par la lumière qu'il ménage ; et le milieu industriel et misérable qu'il évoque, notamment, au début de son livre est d'une envoûtante suggestion. Je viens de parler de lumière. C'est aussi, cependant, par la tonalité générale qu'il a su donner à son œuvre, ou par la musique qu'il y a répandue, qu'il lui a conféré son caractère très particulier de chose vue et entendue, dans un éloignement peut-être illusoire. Il y a là une formule d'art nouvelle, à coup sûr, qui ne saurait convenir à tous les romans, mais qui s'avère susceptible de donner de très beaux résultats, appropriée à certains sujets romanesques. Aussi bien, que M. Beucler qui commet quelques dissonances, prête à peu près la même langue à ses personnages, c'est fort bien fait, puisque la vérité subjective qu'il exalte l'exige ; mais il ne faudrait pas tirer de conclusion générale de son exemple.

A la terrasse ; A l'Intérieur. On ne saurait dire de M. Léon Baranger qu'il a un tempérament de romancier, mais il est certainement doué d'un esprit philosophique et de très précieuses qualités d'observation. Les deux volumes qu'il a publiés sous le titre général de « Noblesse de quartier », et où il étudie l'âme d'un brave homme de petit patron parisien d'industrie, témoignent, en effet, de sa curiosité attentive à l'égard de la vie, et du plaisir qu'il éprouve à dégager une leçon des événements les plus quotidiens. Point d'intrigue, aucun arrangement proprement romanesque, dans ses deux récits qui semblent uniquement composés des annales de la modeste existence de M. Poule, mais qui déroulent les moindres phases d'un drame de conscience, ou qui nous font assister, plutôt, au développement d'une personnalité. Marié, père de famille, M. Poule, qui remplit ses devoirs avec exactitude, c'est-à dire qui suit tout bonnement la voie ouverte devant lui, met un jour, ou croit mettre, un jour, la main sur la preuve que sa femme le trompe. Sa pâte qui sommeillait bouillonne, sous l'influence de ce levain, et le voilà, après un redoublement d'activité, qui se met à boire et à courir le guilledou. L'univers se révèle à lui sous un nouvel aspect. Il lui découvre une saveur inconnue, à arrière-goût d'amertume. Cahin-caha, non sans heurt ni dommage, avec ses moyens qui ne sont pas ceux de l'élite, mais d'un gaillard sain et parmi les plus sympathiques, à tout prendre, il accomplit ainsi son petit voyage autour de lui-même. Par sagesse, le cycle des expériences achevé, il

s'efforce de reconquérir la joie envolée avec l'innocence. Mais il n'y a pas de certitude ni de garantie de bonheur ici-bas, et quand M. Poule aura senti mourir en lui l'esprit d'aventure, quand il se sera résolu à vivre dans l'ordre et la paix, la guerre éclatera... On ne raconte pas, bien entendu, un ouvrage comme celui-ci, qui, encore une fois, ne comporte aucune péripétie et qui vaut surtout par l'abondance des notations qu'il contient, notations souvent savoureuses, parfois triviales. M. Baranger a moins écrit l'histoire de M. Poule pour le public que pour lui-même. Mais c'est au lecteur de retrouver le secret de la joie qu'il y a prise.

Printemps sexuels. Les lecteurs du *Mercure* connaissent, pour en avoir eu, ici, la primeur, le roman de M. Alfred Machard, qui a d'ailleurs fait son petit bruit dans le monde. L'historien de « l'épopée au faubourg », ce frère cadet de Poulbot et de Pergaud, y confirme ses qualités de peintre pittoresque de l'enfance, à la sentimentalité gouailleuse, mais qui ne laisse pas de s'abandonner à son imagination ou d'ajouter tant soit peu à la vérité pour la rendre plus saisissante. Peut-être, d'ailleurs, faut-il considérer son tableau moins comme une œuvre réaliste que comme une fantaisie, encore qu'il l'ait placé sous l'autorité de Freud. Autorité pour moi suspecte. Qu'il se soit trouvé, qu'il se trouve de précoces bambins, comme Rimbaud, dont M. Machard cite, du reste, en épigraphe un extrait des « Poètes de cinq ans », pour témoigner des inquiétudes, ou des préoccupations sexuelles avant l'âge de la puberté, la chose est certaine. Mais ces bambins-là sont des exceptions ou des anormaux. En règle générale, bien d'autres instincts se manifestent chez l'enfant avant celui de la reproduction, et M. J.-H. Rosny aîné, qui l'a observé de près (relisez, par exemple, *Dans les rues*), a fort bien montré qu'il résumait dans ses jeux les multiples aspects de la vie de ses plus lointains ancêtres : chasses, combats, invention des arts pratiques, etc... Ce n'est guère, quant à moi, si haut que je remonte dans mes souvenirs, qu'aux environs de la treizième année que j'ai vu l'élément sexuel intervenir dans les conversations de mes camarades d'école. Encore ne les dominait-il point, et ne leur accordaient-elles que la part qui lui revient, si grande soit-elle. Aussi bien, est-ce par défaut de proportions qu'il me semble que pèche le livre de M. Machard, en dépit de son intérêt. Tout y est trop sacrifié à la mise au premier plan d'un aspect particulier

de notre pauvre humanité. Il y a quelque chose d'inharmonieux, sinon de difforme, dans l'état de développement où, sous l'aspect encore embryonnaire où il nous la présente, nous voyons ses instincts génésiques parvenus... Œuvre fantaisiste, écrivais-je tout à l'heure. M. Machard préférera, sans doute, que je qualifie ainsi son roman, plutôt que de lui accoler l'épithète de naturaliste. Sa verve, sa drôlerie, sa malice, il est vrai, le sauvent du reproche d'exagération dans le sens de la laideur qu'on serait tenté de lui faire, et dont, psychologiquement parlant, il a eu le tort de vouloir se garer en envisageant le problème qu'il traite du point de vue moral.

Nicolo-Peccavi. C'est une œuvre compacte, et assez hétérogène, mais d'un indéniable intérêt que celle-ci, qui a valu à M. Armand Lunel le prix Théophraste-Renaudot, le jour même où M. Henri Deberly se voyait attribuer le Prix Goncourt. Elle tient, à la fois, du conte drolatique, ou du fabliau, de la fantaisie et du roman psychologique, et une très curieuse documentation en nourrit la verve endiablée. Nicolo-Peccavi, arrière-petit-fils d'un juif converti sous l'ancien régime, et grand costumier ecclésiastique à Carpentras, se fait remarquer parmi les plus farouches antisémites de cette ville, au moment du procès de Rennes, en 1899. Longtemps, il a ignoré ses origines, encore qu'un secret instinct l'incitât à les soupçonner ; mais la découverte qu'il a faite un jour, dans une vieille caisse familiale, de la défroque rabbinique d'un de ses ancêtres, ne lui a plus permis de douter de la nature du sang qui coule dans ses veines. Le voilà pris de remords, et tourmenté du besoin de venir justifier sa conduite chez un Juif authentique, qui achève de lui révéler le mystère de sa filiation. Sa destinée, dès lors, se précipite à travers une série de mésaventures non seulement religieuses, mais commerciales et conjugales, dans une catastrophe où il finit par perdre, avec la raison, l'honneur et la fortune... Nicolo-Peccavi, qui n'est pas moins victime de la Fatalité, sous ses apparences falotes, qu'un héros de tragédie antique, pourrait bien incarner l'inquiétude même de sa race, dont les psychiatres ont dit que la caractéristique principale est l'instabilité. C'est un type, en tout cas, et qui prend un singulier relief par mille détails qui attestent de la part de M. Lunel de remarquables dons d'observation et d'humour.

Mémento. — Un lapsus m'a fait appeler sonnet *L'Albatros* de Baudelaire, dans mon avant-dernière chronique. Il est vrai, pour mon excuse, que cette pièce célèbre qui se compose, en réalité, de quatre strophes de quatre vers chacune, se rapproche assez, par ses dimensions, du poème à forme fixe auquel j'ai voulu l'assimiler. Il est possible, d'ailleurs, que Baudelaire, qui a écrit plusieurs « sonnets libres », ait d'abord songé à cette forme pour *L'Albatros*.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La reine de Biarritz, 3 actes de MM. Maurice Hennequin et Romain Coolus, au théâtre Antoine. — *1927*, revue en 2 actes et 40 tableaux, de MM. Albert Willemetz, Saint-Granier et Jean le Seyeux, à Marigny. — *Le chapon feint*, 3 actes de MM. José Germain et André Barde, aux Capucines.

La reine de Biarritz. — C'est un vaudeville assez turbulent, plus divertissant par les dehors que par le fond. Un mets bien cuisiné, bien présenté, mais très peu substantiel dans le genre même. Un *joli rien*, sans nouveauté, si ce n'est, peut-être, que l'on y donne aux Espagnols le rôle ridicule qui revenait jadis aux Brésiliens, et qui se corse ici au voisinage d'un chauvinisme puéril et suranné qui montre le Parisien et son esprit auréolés de prestige, et plus spécialement auprès des femmes. Il ferait beau voir, par parenthèse, ce que pèserait ce genre de prestige-là si survenait sur la scène quelque financier transatlantique !

Le fond de la farce est un échange — un mélange intime même — entre l'amour madrilène et l'amour parisien, sur la côte basque. En vérité, je doute fort s'il y a entre les deux manières une différence, surtout aujourd'hui, dans ces milieux mondains où les façons d'aimer, comme celle de s'habiller (et c'est peu dire...) semblent partout les mêmes, et bien que M. Paul Morand ait tracé de l'amour dans chaque nation un département spécial. Comme en toutes choses, les particularités de chaque amour partagé viennent davantage des caractères individuels en action que des caractères spécifiques de leurs nations réciproques. Et encore faudrait-il faire passer avant ceux-ci les caractères de races. La pièce ne s'embarrasse pas, d'ailleurs, de ces scrupules...

Le marquis Esteban de Sierra Mirador, son épouse, doña Elenita, et la mère de celle-ci la duchesse Pilar, qui serait des-

cendante de Charles-Quint, voilà pour le côté ibérique. Le mari est cocu et jaloux. et c'est, n'est-ce pas, suffisamment indiquer à quoi sa femme occupe des loisirs, que la mère de celle-ci couve et protège. Du côté gaulois, nous avons : Gaston, et Denise sa femme ; Roger, beau-père de Gaston, et Marguerite sa femme. Et voici les complications franco-espagnoles : Gaston va séduire la marquise (tandis que le mari voyage), mais c'est Roger qui réussit l'affaire. Comme il en pratique la formalité (à la cantonade), le marquis, soudain, revient. Mais dona Pilar, qui est opportune, intervient et s'écrie que c'est d'elle-même que Roger est l'amant, n'hésitant pas (oh ! pas le moins du monde) à paraître gourgandine aux yeux terribles de son propre gendre, plutôt que celui-ci connût sa véritable infortune. Tout s'apaise, et chacun des époux et chacune des épouses reprend son bien.

Toute l'épice est dans le train des choses, et des acteurs hommes et femmes. On ne leur demande, à ceux-là, que d'être de bons polichinelles, à celles-ci de plaisantes poupées. Les dames sont consciencieuses — et charmantes, bien disantes, bien habillées. Mlle Hélène Marion, aussi peinte que bijoutée, trouve malgré cela le moyen d'être constamment agréable. M. Louis Gauthier, son séducteur, est très chic. La ravissante Marcelle Praince n'a qu'un rôle modeste d'épouse trompée. A la voir, on regrette que, par une juste représaille, elle ne nous donne pas le spectacle de toutes ses grâces dans l'accomplissement, elle aussi, de quelques égarements hors du devoir.

Mais l'actrice incroyable de verve et de jeunesse, c'est Augustine Leriche ! Caracolante, éblouissante, salvatrice des amants, tampon résolu entre l'Amour et les représailles, cette extraordinaire amazone est la Sarah Bernhardt du vaudeville. Et combien plus aimable, plus réellement Française, avec son tempérament gaillard que Henri IV eût aimé ! Elle incarne si bien le bon sens, et l'usage opportun et emporté du bon sens ! Il faut voir comme elle s'entend à embarquer les gens, à protéger la connivence des amants — l'Espagnole et le Parisien — contre la fureur redoutable de l'hidalgo ! Comme elle se substitue (avec conviction et sans le moindre indice d'accablement) à sa fille dans le rôle d'adultère pour tromper à son tour — et d'autre manière — son gendre ! Ah ! que voilà donc une belle-mère excellente ! et que ces batailles pour l'amour et pour les amants, elle les livre et les

gagne avec une évidente vocation ! Comme elle mérite bien d'enlever en cela, et contre toute vaine prévention, l'assentiment du parterre ! Le bon sens — je l'ai dit — avec un tempérament de la meilleure gauloiserie, joignant l'adresse à l'exclusion de tous les préjugés contraires aux services divers de l'Amour, voilà ce que transporte avec feu cette aimable endiablée qui, toute septuagénaire — dit-on — qu'elle est, paraît être — tant la franchise de sa gaie nature est authentique — seulement à la moitié de sa vie. Auprès d'elle, les autres femmes ressemblent à de petites filles bien sages et bien néophytes. Les mignonnes en restent sidérées ; elles ne peuvent que se laisser escamoter en un tournemain. Et c'est l'image de la femme d'hier quand on la compare à la femme du jour. Celle-ci, avec ses hardiesses simplement maladroites et irréfléchies, qui lui font de la vie vraiment libre prendre seulement l'apparence, que paraît-elle auprès des rouées et intelligentes sensuelles d'autrefois ? Certes, le bel exemple qu'est Leriche pour la bonne humeur, et l'opportunité et la malice toujours en éveil en faveur du plaisir et de sa protection contre ces tyrans que sont les maris jaloux et en colère — avec motifs ! Avoir Leriche dans une distribution, c'est transformer à coup sûr n'importe quelle ineptie en un chef-d'œuvre. Elle a un cran qui culbuterait dans la joie fût-ce le plus rétif, si quelqu'un pouvait rester rétif à l'ascendant immédiat et impérieux de cette lionne. Cette femme hardie est la providence des concerts défendus. Le sixième commandement a en elle son réfractaire et son adversaire le plus acharné et le plus heureux : elle paraît avec éclat, sur le théâtre, rayonnante d'y avoir contrefait et d'aider que l'on y contrefasse. En cela, comme elle est la patronne des contemporains ! Aussi on accourt quand elle joue ; et il faut voir comme on la fête. Et ce ne sont pas les hommes qui la claquent le plus vivement !

En ce qui concerne les jeux de scène : rien de spécifiquement espagnol. Pas même l'éventail ne figure, ce qui me paraît une lacune : le jeu de l'*abanico* est si joli ! La jeune marquise est simplement une de ces mondaines, d'une nation ou de l'autre, flirteuses de villes d'eaux, et ne reculant pas devant quelques passades. Le mari — amateur de taureaux — n'est point trop ridicule. Simplement, il mérite l'épitaphe de je ne sais plus quel honnête homme : *Il l'est, le fut, et le sera*. Tout de même, il me semble

que les Espagnols — très susceptibles — ne doivent pas être enchantés de voir relayé par un Français, presque par deux et de façon si ostensible, un grand d'Espagne (ou quelque chose d'approchant). J'entends bien l'auteur, et que c'est là un honneur... Tout de même, je persiste à croire que *le Cid* ou *Hernani* sont mieux au goût de nos amis transpyrénéens...

J'ai dit que l'on ne nous montre rien du jeu de l'éventail, non plus on n'entend pas les castagnettes. Même est exclu le significatif et pittoresque « poignard dans la jarretière » dont l'usage, après avoir été limité au *majas* (types de femmes qui ayant succédé aux *manolas* ont gardé leur couteau à la jambe), s'était répandu (1). J'ai vu de ces petites lames vipérines, parfois évidées et édentées pour que la pénétration en soit mortelle. C'était destiné, comme on pense, à l'amant infidèle, à la rivale exécrée. Le petit poignard, dans une gaine, se portait dans la partie supérieure du bas gauche, sous la jarretière. Comme cela eût été plaisant d'en distinguer quelqu'un ou quelques-uns, sur la scène du théâtre Antoine où

On en connaît l'absence en en voyant la place (2).

Car les jambes des femmes — soie et peau — font aujourd'hui partie de l'expression, à même enseigne que le nez, les yeux et la bouche. Ainsi, dans les pièces galantes, qui sont maintenant les moins ennuyeuses, on découvre généreusement les membres inférieurs et leur léger équipage périphérique. Cette largesse, disons-le, est quelquefois justifiée par les objets. Certes, les dames dans le monde, à la ville, sont déjà résolument troussées par le couturier ; mais que gagnerait le théâtre à cet usage s'il ne l'adaptait à son optique et ne s'y montrait encore plus audacieux? Puis les robes, très écourtées, le sont davantage encore aux yeux de l'orchestre, d'être portées sur une estrade. On nous donne là le gentil plaisir que les omnibus à impériale de notre jeunesse proposaient à nos inquiétudes de collégiens, lorsqu'une demoiselle faisait la rude ascension et que, la suivant, nos yeux levés vers le ciel y restaient doucement suspendus.

Donc, pour finir, merci pour la résurrection de tels bons souvenirs, aux directeurs, aux couturiers, et aux mannequins que sont

(1) A. Morel-Fatio : *El puñal en la ligo*, Revue de littérature comparée, 1921, p. 473.

(2) Ce vers, point si mauvais ma foi, je l'avoue sans façon, est de moi.

aujourd'hui devenues les actrices. Si, en fait, nous sommes quelque peu blasés sur le spectacle constant de pieds cambrés, de mollets, *et cœtera*, que l'époque nous dispense à profusion, n'importe : lorsqu'il s'agit des dames de la pièce du théâtre Antoine, disons, en manière de galanterie, que ces choses diverses, si elles sont quelque peu monotones par un abus général à nous les proposer, ne sont, en définitive, pas déplaisantes, et ne serait-ce déjà que par leur variété et leur aimable concurrence.

Nous avons connu un temps où les femmes et les demoiselles n'avaient presque exclusivement qu'un seul souci pressant : celui d'avoir l'air de protéger quelque trésor, comme si une menace de tous les instants y planait lorsqu'un monsieur était auprès d'elles. Aujourd'hui, c'est à l'envers. Elles laissent à l'air et comme à merci leur équipage intime. Dans le même temps où les femmes d'Orient dévoilent leurs visages, ce sont ici d'autres découvertes. Ne nous plaignons pas. De deux extrémités préférons l'actuelle et ses bons offices. La méfiance panique du sexe à notre approche n'était pas sans nous chagriner quelque peu. La grande confiance actuelle met au moins le contemplatif plus à l'aise pour modérer, au spectacle des choses, ses imaginations par la vue du réel. Devant l'uniformité des objets de nos rêves, ceux-ci — disons-le pour le moins en ce qui concerne les exhibitions du théâtre — peuvent y trouver quelques rafraîchissements. On peut, au surplus, prendre le mot dans le sens de se désaltérer avec agrément ou dans celui qui indique une hydrothérapie sédative... Le critique, lui, s'efforce pour le mieux à concilier ces deux impressions en un délicieux, mais raisonnable balancement. C'est, je crois bien, la sagesse.

§

1927. — En matière de revues, je suis un pauvre appréciateur. Celle-ci m'a paru très agréable. Bon mélange de l'exhibition Music-Hall et de la revue proprement dite. Elle résout au mieux le difficile problème d'amuser constamment, pendant 3 h. 1/2, avec des tableaux ou scènes qui n'ont aucun lien. Si bien que si quelques coupures paraissaient désirables, vu la longueur, et pour les convenances matérielles du public, on serait bien embarrassé d'indiquer quoi sacrifier. Grand luxe et luxe élégant, intelligent, de mise en scène. Décors très réussis. Les yeux sont contents et on a aussi le plaisir de s'égayer à des scènes

spirituelles et gaies. Les oreilles sont agréablement chatouillées par l'orchestre de Letombe (étant donné qu'on ne va pas là pour entendre du Beethoven). Il n'y a peut-être pas de *clou*, de numéro particulièrement sensationnel, mais un joli niveau constant plutôt qu'une alternance de hauts et de bas. Et quelle collection de vedettes (parmi lesquelles il y a même de vrais chanteurs) ! Raimu, Saint-Granier — auteur et acteur — Pauley, Baugé, Edmée Favart, Thérèse Dorny ! et j'en passe. Rien de spécial dans la chorégraphie. Pas de nudités, d'obscénités. Si ce n'était peut-être le contraire d'une réclame, on pourrait dire que toutes les familles un peu parisiennes peuvent aller là sans crainte d'être effarouchées. Essai singulièrement intempestif ! Et qui est bien propre, étant donné son excellence dans le genre, par son succès ou non, à nous montrer si on peut réussir, maintenant, avec quelque chose de bien, mais qui n'est pas assaisonné à la cantharide et au poivre de Cayenne.

§

Le chapon feint. — Pièce « bien parisienne », entièrement composée à propos de testicules, dont des absences supposées font ou défont l'intérêt que les personnages féminins portent aux personnages masculins. Drôle d'idée de suspendre 3 heures de dialogues et de gestes à cela ! Quand mes yeux ont été suffisamment amusés du spectacle des deux belles protagonistes (qui me sauront gré de ne pas les nommer), je me suis retiré, par discrétion...

Mémento. — Le critique de la N. R. F. trouve malséant que Léautaud, dans son *Théâtre de Maurice Boissard*, ait fait de l'esprit aux dépens des auteurs. D'abord, M. Benjamin Crémieux serait bien embarrassé d'en faire autant, lui qui est le critique de théâtre et de littérature le plus confus et pédant qui soit ; et puis les auteurs se gênent-ils, eux, pour nous infliger ennui et mystification ?

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Eugenio Rignano : *Qu'est-ce que la Vie?* Nouveaux essais de synthèse biologique, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — E. Fauré-Fremiet : *Où en est l'Embryologie ?* Collection de mises au point, Gauthier-Villars.

Un livre d'un homme aussi cultivé et érudit que M. Rignano

peut être que fort intéressant. Je viens de lire avec beaucoup de plaisir **Qu'est-ce que la Vie ?** Nous, biologistes, qui avons consacré de longues années à l'étude des êtres vivants, nous déclarons encore, avec Claude Bernard : « on ne définit pas la vie ». M. Rignano n'a pas hésité à s'attaquer à un problème difficile. A discuter la question du vitalisme et du mécanisme qui a déjà donné lieu à tant de controverses, on risque de répéter simplement ce qui a déjà été dit. Ce n'est pas le cas de M. Rignano ; il a réussi à donner à son livre une allure originale.

M. Rignano attaque avec vigueur les mécanistes, et en particulier Jacques Loeb, qui a apporté les arguments les plus décisifs, appuyés sur des expériences personnelles.

Ce ne sont pas seulement les disciples de Loeb, c'est Loeb lui-même qui, avec des explications simplistes du comportement des organismes inférieurs, explications à base de tropismes, nous montre à quel degré de cécité mentale, exagérément satisfaite d'elle-même, et à quel degré d'obtusion de tout esprit critique, dont l'intervention est pourtant si nécessaire si l'on veut vraiment rendre fécondes les expériences de laboratoire, peut conduire le mécanisme qui, sous ce rapport, ne le cède en rien au vitalisme le plus mystique ; et c'est encore Loeb lui-même qui nous montre que le terme même de tropisme dont il use et abuse tant, n'est lui aussi qu'un pur et simple *flatus vocis*, à mettre sur le même plan que l' « élan vital » de Bergson et l'« entéléchie » de Driesch.

M. Rignano exagère ; s'il était au courant des travaux récents des disciples de Loeb, il verrait jusqu'à quel point on a poussé l'analyse expérimentale du déterminisme des mouvements chez les animaux et les plantes ; *à côté* des tropismes, dont on parle relativement peu, on a découvert bien d'autres modalités des réactions, mais également soumises à des règles précises. Et s'il avait lui-même observé les animaux vivants comparativement aux plantes, il n'attacherait pas autant d'importance à la théorie de Jennings sur « les essais et les erreurs » des organismes inférieurs. Que sont ces « essais et erreurs » chez un Infusoire ? Des avances et des reculs alternant avec des rotations. Or, on peut provoquer très facilement, aussi bien chez les plantes que chez les animaux, des mouvements de rotation d'amplitude variable, mais ceux-ci dépendent de la nature et de l'intensité de l'excitant, et ne sont nullement adaptés à un but.

M. Rignano me classe parmi les mécanistes les plus intransigeants, et il cherche dans mes livres des arguments contre mes opinions personnelles. Dans *la Chimie et la Vie*, ma femme et moi, nous avons essayé de montrer d'une part qu'on peut modifier les mouvements, et les formes des êtres vivants au moyen de substances chimiques, qui agissent souvent comme des « agents de déclanchement », pour employer le terme de M. Rignano, ou de renforcement des réactions vitales, mais d'autre part qu'aux diverses espèces animales et végétales correspondent des différences chimiques dans la constitution des molécules de la matière vivante. Naturellement, M. Rignano cite divers chapitres du livre, où il est question des « actions de déclanchement », mais il passe sous silence tout ce qui est relatif à la spécificité chimique des organismes végétaux et animaux, car le déterminisme chimique des formes et des réactions est plutôt embarrassant pour sa conception de la vie.

D'après M. Rignano, « si le mécanisme est totalement impuissant à expliquer la vie, le vitalisme animiste implique,— ce qui est encore plus grave, — le renoncement à toute explication de la vie elle-même ». Nous l'avons vu, M. Rignano rejette le vitalisme de Driesch et le vitalisme de Bergson, et il adopte une solution intermédiaire « vitalistico-énergétique. »

L'activité vitale se *rattache* à des actions et réactions physico-chimiques, pour autant qu'elle en dépend et y aboutit ; mais cela n'implique pas qu'elle présente une nature identique à celle de ces actions et réactions. Elle est le *trait de connexion intermédiaire* reliant les phénomènes physico-chimiques qui lui servent de point de départ à ceux auxquels elle aboutit.

L'activité vitale échapperait donc totalement à l'enregistrement du physiologiste mécaniste.

Pour M. Rignano, ce *trait intermédiaire*, qui, seul, constitue effectivement la vie, est formé par la même *énergie nerveuse* à laquelle est due aussi toute l'activité de la psyché. La « marque psychique » de tous les phénomènes de la vie n'est qu'une « marque mnémonique. »

Mais, objecte-t-on à M. Rignano, l'énergie nerveuse que vous posez à la base de la vie, qui l'a vue ? M. Rignano a répondu dans *Scientia* à ses contradicteurs, en particulier à l'éminent physiologiste de Naples Bottazi. Rien de plus vrai ! Cette éner-

gie nerveuse, personne ne l'a encore vue. Comment pouvait-il en être autrement, puisque « le physico-chimiste ne dispose dans son laboratoire que d'instruments enregistreurs de phénomènes physico-chimiques ». Quand le physiologiste aura inventé des enregistreurs de l'énergie nerveuse, celle-ci deviendra perceptible à ses sens. L'hypothèse de M. Rignano se trouve donc, d'après lui, être une hypothèse de travail, incitant à des recherches expérimentales nouvelles.

Energie vitale, énergie nerveuse. Pourquoi « nerveuse » ? Il n'y a pas de système nerveux chez les plantes, et, dans l'étude des corrélations fonctionnelles chez les animaux, — comme je l'ai indiqué à propos du récent livre de M. Gley, — de plus en plus le système nerveux passe au second plan ; les glandes à sécrétions internes échappent au contrôle du système nerveux ; le cœur, *in vitro*, privé de toute connexion nerveuse, peut présenter une rythmicité remarquable, Si, par énergie nerveuse, M. Rignano entend les mouvements vitratoires dont sont animés les molécules chimiques de la matière vivante, soit, mais alors ces mouvements vitratoires sont en relation avec la constitution chimique des molécules. Nous retombons dans cet affreux mécanisme que repousse M. Rignano.

M. Rignano déclare encore qu'un abîme profond sépare la vie, du monde inorganique. « L'univers dans sa totalité n'a aucun téléologisme, ne se propose aucun but, ne tend à aucune fin. » L'énergie nerveuse, vitale, est la « seule source de toute manifestation finaliste ». M. Rignano est bien catégorique à cet égard. Si la vie présente parfois des « aspects » finalistes, on peut retrouver ceux-ci dans le monde inorganique, et cela pour une raison bien simple, c'est que les lois des équilibres, la loi de Lenz en particulier, s'appliquent à bien des phénomènes physiques et chimiques, que ceux-ci aient pour siège un être vivant ou un corps inanimé. Et c'est précisément ce que j'ai montré dans mon livre, la *Naissance de l'Intelligence*, sous le titre peut-être critiquable de « lutte contre la variation ».

Lorsqu'on étire un fil métallique, il se refroidit, ce qui tend à le raccourcir. Lorsqu'on comprime une tourmaline, le cristal s'électrise, et l'électrisation fait naître des forces mécaniques qui s'opposent au raccourcissement du cristal. De même, lorsqu'on chauffe une tourmaline, le cristal s'électrise, et l'électrisation entraîne

une absorption de chaleur. Dans chaque cas *l'effet d'une variation s'oppose à cette variation.*

§

En lisant le livre de M. Fauré-Fremiet, **Où en est l'embryologie ?** je songeais aux Papillons qui vont butiner de fleur en fleur, et qui retirent de chaque corolle une goutte de ce qu'elle a de plus précieux, le nectar. M. Fauré-Fremiet n'a pas écrit un Traité, n'a pas soutenu une thèse, il touche successivement aux divers problèmes de l'embryologie et de la biologie générale, il en dégage l'essentiel et laisse entrevoir les points de vue féconds ; mais s'il envisage les « modernes hypothèses », il n'oublie pas non plus les « légendes d'autrefois » ; certes, beaucoup de ces modernes hypothèses auront sans doute le même sort que ces légendes ; il y a pas mal de scepticisme dans l'attitude de M. Fauré-Fremiet, mais aussi de l'enthousiasme.

Il ne faut pas dire que la Science soit aride et froide. Après l'épreuve de soi-même qu'impose la recherche patiente, elle donne l'enivrante illusion de connaître, puis l'enthousiasme du constructeur qui édifie, dirige et modifie son œuvre en cours de route, lorsque les perspectives ont changé. Seulement, il faut être sincère...

Dans son livre, M. Fauré-Fremiet, esquisse plusieurs représentations différentes de l'être vivant : « chacune isolément demeure insuffisante et trop de questions restent non résolues, même non posées, pour que l'on sache les réunir aujourd'hui ». Nous ne savons ni ce que nous sommes, ni d'où nous venons, ni où nous allons.

Cette constatation ne doit point nous étonner ; et, si nous éprouvons par là quelque déception, elle reste de peu de poids devant l'inépuisable richesse de notre vie intérieure, de notre existence sensible et affective, car celle-ci nous offre de nouvelles et incomparables représentations du monde et des êtres. Mais notre logique est ici en défaut et d'autres langages, tels que la Musique, peuvent seul exprimer l'étendue de nos rêves ou les réalités profondes de l'amour.

C'est la conclusion du livre. Et voici le début ;

Un certain jour d'un très lointain passé, l'écume blanche de la mer prit tout à coup la forme rare d'une adorable créature ; saluée par les dieux pélagiques accourus en foule, Aphrodite, déesse de l'Amour, naquit des flots. Le premier exemple d'une génération spontanée était ainsi donné au monde.

Des passages comme ceux-ci égaient ce que la lecture du livre pourrait avoir d'aride. Le chapitre où M. Fauré-Fremiet expose les lois de l'hérédité et le rôle des chromosomes dans la transmission des caractères s'intitule :

Remonte, lent rameur, le cours de tes années
Et les yeux clos suspends ta rame par endroit. (A. SAMAIN.)

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Propriété littéraire. — Œuvres posthumes. Publication par le propriétaire du manuscrit — Contrefaçon et concurrence déloyale. — Les *Amœnitates Belgicæ* de Baudelaire. — Mémento.

Septante ans après le procès des *Fleurs du Mal* (août 1857), revoici Baudelaire en justice. Mais il ne s'agit plus d'outrages à la morale publique, il s'agit de la **Propriété littéraire des Œuvres posthumes.**

En décembre 1925, deux éditions d'un petit recueil intitulé *Amœnitates Belgicæ,* se donnant l'une et l'autre comme inédites, et contenant exactement la même matière, à savoir 23 épigrammes de Baudelaire contre la Belgique et ses habitants, ont paru à quarante-huit heures d'intervalle. La première aux « Editions Excelsior » et par l'initiative de M. F. Montel ; l'autre à la « Librairie Fort » et par celle de M. Pierre Dufay.

Le premier éditeur avait l'autorisation du propriétaire actuel du manuscrit, M. Davis, et du précédent propriétaire, M. Georges Lang.

M. Pierre Dufay s'était cru, avec une entière bonne foi, mais à tort (pas de contestation là-dessus), autorisé par M. Lang.

D'où procès intenté par Excelsior-Davis à Fort-Dufay, devant la 3e ch. du Tribunal civil de la Seine, procès pour *contrefaçon* contre Fort et contre Dufay et en outre pour *concurrence déloyale*, contre Fort.

Quelle est l'étendue du droit de propriété littéraire que le Décret du 1er germinal an XIII (1805) accorde aux propriétaires d'ouvrages posthumes ? — Voilà la question que le tribunal avait à résoudre sur le chef de contrefaçon, le chef de concurrence déloyale étant indépendant du problème de propriété littéraire qui nous intéresse.

Le Tribunal a répondu, par jugement du 23 décembre 1926, en acquittant les deux défendeurs quant à la contrefaçon et en condamnant, pour concurrence déloyale, le seul intimé de ce chef.

§

Quand la loi du 19-24 juillet 1793 reconnut aux auteurs la propriété exclusive de leurs ouvrages durant leur vie, et aux ayants droit, pendant dix ans après leur mort, elle n'envisagea pas le sort des *ouvrages non publiés du vivant de l'auteur*. Et elle créa ainsi un état de fait que le législateur jugea bientôt préjudiciable aux Lettres; et ce pour les motifs qui précédent le texte législatif que voici :

Décret concernant les droits des propriétaires d'ouvrages posthumes. — Napoléon, etc. ; Vu les lois sur les propriétés littéraires ; — considérant qu'elles déclarent propriétés publiques les ouvrages des auteurs morts depuis plus de dix ans ; — que les dépositaires, acquéreurs, héritiers ou propriétaires des ouvrages posthumes d'auteurs morts depuis plus de dix ans hésitent à publier ces ouvrages dans la crainte de s'en voir contester la propriété exclusive et dans l'incertitude de la durée de cette propriété ; — que l'ouvrage inédit est comme l'ouvrage qui n'existe pas ; et que celui qui l'a publié a les droits de l'auteur décédé, et doit en jouir pendant sa vie ; — que cependant s'il réimprimait en même temps et dans une seule édition, avec les œuvres posthumes, les ouvrages déjà publiés du même auteur, il en résulterait en sa faveur une espèce de privilège pour la vente d'ouvrages devenus propriété publique ; — Le Conseil d'Etat entendu, décrète :

Art. 1. — Les propriétaires par succession, ou à autre titre, d'un ouvrage posthume ont les mêmes droits que l'auteur, et les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs et sur sa durée leur sont applicables, toutefois à la charge d'imprimer séparément les œuvres posthumes et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés et devenus propriété publique.

Ce texte de grande importance, fort peu connu dans les milieux de littérature et d'édition, existe toujours. Et quant à la *durée du droit de propriété* qu'il accorde, il a suivi l'évolution du texte général à qui il se trouve marié. Quand la loi du 3 août 1844 a porté à 20 ans, après le décès de l'auteur, la durée de la propriété des œuvres... *anthumes* (comme dit le regretté Alphonse Allais), celle des œuvres posthumes est devenue de 20 ans, *ipso facto*. Et par le fait de la loi du 14 juillet 1866, les ayants droit du propriétaire

et publicateur d'une œuvre posthume sont propriétaires de cette œuvre pendant 50 ans.

§

Ceci dit, voici l'une et l'autre thèses que le Tribunal a entendu se développer.

« Nous sommes propriétaires d'un *ouvrage inédit* de Baudelaire et nous l'avons publié ; nul ne peut désormais le faire d'ici cinquante ans sans commettre une contrefaçon », — déclaraient les demandeurs.

« Le Décret du 1er germinal, an XIII, répliquaient les défendeurs, ne vous est pas applicable. **Amœnitates Belgicæ** n'est pas un *ouvrage posthume inédit* ; il n'est inédit que pour partie. Sur les 23 piécettes qui le composent, 9 ont déjà été publiées et sont tombées dans le domaine public ; savoir : *une* d'abord en 1866, du vivant de Baudelaire, dans le *Parnasse satyrique* (celle-ci n'est donc même pas un ouvrage posthume), puis en 1872 par Poulet-Malassis, dans un recueil intitulé *Charles Baudelaire : souvenirs, correspondance*, etc.; *deux* autres dans le susdit recueil et ces trois ensemble, en 1881, dans le *Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle*, ensemble et accompagnées de *six* autres. Cela fait exactement *neuf* pièces. Ces neuf pièces figurent également dans les *Œuvres posthumes de Charles Baudelaire*, publiées en 1908 par la « Société du Mercure du France ». Et l'on peut les lire, pages 327 et suivantes, en appendice dans la remarquable (c'est moi qui ajoute cet adjectif) édition des *Fleurs du Mal*, dite « du Centenaire », publiée en 1921, par Pierre Dufay à la « Librairie des Bibliophiles Parisiens ».

Pour que vous soyez en droit d'invoquer le décret de germinal, il vous eût fallu *imprimer séparément* les 14 pièces, inédites en effet, qui restent des 23 en défalquant les 9 susdites. Vous n'avez pas agi ainsi ; vous avez joint les 14 pièces *à une nouvelle édition d'ouvrages déjà publiés* (les susdites 9) et *devenus propriété publique*. »

§

Le Tribunal, entendus MMes Vidal-Naquet pour *Excelsior*, Josseau pour Davis, Maurice Garçon pour Fort et Dufay, et contrairement (me dit-on) à l'avis exprimé par M. le substitut Raisin, a admis la thèse défenderesse.

... Attendu que le propriétaire d'un ouvrage posthume a le droit de réunir l'œuvre posthume à une autre partie de ce même ouvrage déjà publié si cette partie constitue, avec ce qui est inédit, un tout indivisible qui ne peut être compris que réuni à cette partie ; attendu que dans la cause actuelle aucune de ces conditions ne se trouve réalisée, car il est certain que les *Amœnitates Belgicæ* ont été publiées en réunissant aux épigrammes inédites celles publiées antérieurement au nombre de neuf ou dix...

... Attendu qu'à la question : la publication séparée de ces neuf ou dix (1) pièces dans des revues ou journaux peut-elle avoir pour résultat d'écarter la contrefaçon? — il doit être répondu affirmativement..que ces épigrammes, qui ne constituent que de courtes et brèves pièces de vers reliées entre elles par aucun même sujet, ne peuvent constituer un tout indivisible, car ce n'est nullement le fait qu'elles ont été écrites toutes en Belgique, à Bruxelles dans le même laps de temps, qu'elles sont inspirées par le même esprit qui peut leur donner ce caractère d'indivisibilité essentielle ; attendu que ce caractère pourrait être reconnu à une œuvre poétique divisée en plusieurs chants ou en strophes qui se tiennent les unes aux autres par le sujet qu'ils traitent ; attendu que le fait que certaines de ces épigrammes étaient tombées dans le domaine public a eu pour conséquence de les y comprendre toutes et de leur faire perdre un caractère qu'elles n'auraient pu conserver que si elles avaient été publiées séparément, comme le veut le Décret de germinal an XIII ; attendu d'ailleurs que le titre lui-même était tombé dans le domaine public, puisque ces neuf ou dix épigrammes avaient été publiées sous le titre *Amœnitates Belgicæ* et ce en 1896, 1908, 1917...

§

Cette décision, qui me satisfait pleinement, ne me satisferait qu'à demi sans la considération que voici et que le Tribunal n'a pas envisagée : *Amœnitates Belgicæ* est bien un *ouvrage* de Baudelaire, mais ce n'est pas un *recueil* de Baudelaire. La responsabilité qui en incombe à l'altissime poète, assez grave au regard des Muses et au regard des convenances (2)... ou plutôt la respon-

(1) Partie d'une dixième épigramme avait été publiée récemment dans le *Figaro* par M. Montel.

(2) « ... Ces pièces, je le répète, n'ajoutent rien à la gloire de Baudelaire, et j'eusse préféré pour ma part qu'il n'eût point écrit ces choses. Les plaisanteries touchant la propreté des « demoiselles » belges et leurs « avantages plastiques » pouvaient faire sourire ; ses attaques contre la Belgique et son roi nous apparaissent inutiles et maladroites, et à tous, après 1914, après la chevaleresque attitude d'Albert Ier et de la reine des Belges, après le courage et l'abnégation

sabilité qui serait grave si les épigrammes dont s'agit n'étaient pas le fruit d'un Baudelaire déjà marqué par la paralysie générale, — la responsabilité, dis-je, qui en incombe à Baudelaire *ne porte pas sur leur réunion en recueil*. Au cours du séjour en Belgique qui précéda de si peu sa fin de poète-maudit, Baudelaire a rimé ces épigrammes, en effet, mais ce n'est pas lui qui les a réunies, classées sous le titre d'*Amœnitates Belgicæ*, qui a fait un corps constitué de ces membres épars ; ce n'est pas lui qui, si j'ose dire, *a numéroté ces piètres abatis*, et rien ne permet même de dire que le titre d'*Amœnitates Belgicæ* soit de son invention. A la mort de Baudelaire, Poulet-Malassis a trouvé ces piécettes dans les papiers de Baudelaire ; il les a rassemblées de sa propre initiative, et d'ailleurs sans la moindre trace d'économie, de classement. Donc, nous n'avons pas avec ces *Amœnitates* un ouvrage de Baudelaire, nous avons une série de piécettes, toutes sur le même sujet, je le reconnais, mais qui sont parfaitement séparables les unes des autres.

L'espèce actuelle est complètement différente de celle posée dans le procès des *Mémoires de Saint-Simon*, où le sieur Barba émettait la prétention, en 1855, de pouvoir publier lesdits *Mémoires* in extenso, sous prétexte qu'en 1788, 1791 et 1818 avaient paru environ la substance de trois volumes sur douze, substance puisée au petit bonheur dans le manuscrit intégral des fragments maintes fois adultères et tripatouillés. Au général de Saint-Simon, propriétaire de l'œuvre de son ancêtre, Barba répondait : « Pardon ! en 1829, en 1830, vous avez donné une *édition intégrale* des *Mémoires* ; vous y avez compris le texte qui compose les éditions partielles de 1788, 1791, 1818. Vous avez donc joint ce qui était inédit à ce qui avait déjà été publié et qui était devenu propriété publique. La condition essentielle du Décret de germinal n'ayant pas été remplie par vous, vous ne pouvez invoquer contre moi le bénéfice de ce décret. »

Cette belle thèse trouva accès devant le Tribunal de la Seine :

montrés par l'armée et un peuple tout entier, une pièce comme l'*Inviolabilité de la Belgique* paraîtra particulièrement odieuse.

« Un moment j'ai songé à la supprimer, mais une publication doit être complète ou ne pas être. Le souci de la documentation l'a donc emporté. Toutefois à nouveau, je les en conjure, que nos frères de Belgique qui eux aussi aiment et admirent Baudelaire ne lui tiennent pas rigueur de ces petitesses, de ces injures... » — Pierre Dufay, préface aux *Amœnitates Belgicæ*.

3 juin 1856. Mais un arrêt de la Cour de Paris, 3 février 1857, confirmé par la Cour de Cassation le 31 mars 1858 (D.P. 5.81, 143) remirent les choses au point.

J'ajoute que les *Amœnitates Belgicæ* ont si peu le caractère d'un recueil baudelairien que ce prétendu recueil ne comprend même pas toutes les épigrammes de Baudelaire contre les Belges et la Belgique. — Prenons en effet l'édition des *Fleurs du Mal* de M. Pierre Dufay, nous y trouvons, pp. 317, 318, 319, 320, 324 à 326, p. 326, *six pièces*, qu'il faudrait ajouter aux vingt-trois pièces litigieuses pour publier toutes les épigrammes que Baudelaire, durant son séjour en Belgique, a produit sur le même sujet, auquel ressortissent ces vingt-trois. Et aucune de ces six pièces, toutes (il me semble) parues après la mort de Baudelaire, n'était inédite, il s'en faut, quand l'édition de Pierre Dufay les recueillit en même temps que les neuf aménités que j'ai indiquées.

Mémento. — Raphaël Alibert : *Le contrôle juridictionnel de l'Administration au moyen du recours pour excès de pouvoir* (Payot éd., 35 fr.). — Tandis que la Cour de cassation protège les citoyens contre les violations de la loi que les tribunaux peuvent commettre, le Conseil d'Etat les protège contre les excès de pouvoir de l'Administration. Il contrôle les actes administratifs qui lui sont déférés au moyen du *recours pour excès de pouvoir*. C'est ce genre de recours que M. Raphaël Alibert, maître des requêtes honoraire au Conseil d'Etat et professeur à l'Ecole libre des sciences politiques, étudie. Il recherche d'abord de quelle conception générale du droit le recours pour excès de pouvoir tire naissance, puis retrace ce qu'il appelle l'évolution de sa notion, évolution qui lui a permis d'envahir tout le domaine du droit administratif qu'il partageait autrefois avec le *recours de pleine Juridiction*. Le fait que le recours pour excès de pouvoir synthétise maintenant « le contrôle juridictionnel sur l'Administration », dûment établi, l'auteur expose quelles sont ses conditions de recevabilité ; il indique quels actes administratifs sont susceptibles, par leur nature, d'être attaqués devant le Conseil d'Etat pour excès de pouvoir ; quelles qualités sont nécessaires au recourant ; les formes, les délais et toute la procédure à suivre. Nous savons ainsi ce qu'il faut pour que le recours soit *recevable* ; reste à savoir ce qu'il faut pour que le Conseil d'Etat le juge *fondé*. C'est à quoi s'applique la dernière partie de l'ouvrage. Quelles sont les fautes dont l'acte administratif doit être rendu coupable pour se voir frappé d'annulation ? Elles ressortissent à quatre catégories : incompétence, vice de forme, détournement de pouvoir, violation de la règle de droit. Admirateur chaud des arrêts du Conseil

d'Etat auxquels il a travaillé pendant plusieurs lustres, c'est sur eux que l'auteur s'appuie, et son ouvrage affiche la prétention *d'exposer le droit administratif français, tel qu'il résulte de la jurisprudence depuis trente ans*. Cette prétention ne me semble pas injustifiée, mais M. Alibert n'est point de ceux qui rendraient le droit administratif aimable, si ce grave personnage était capable de l'être. — J. Bouchardon : *Le Magistrat* (Hachette) ; Pierre Figerou : *La Belle Madame Lescombat* (Perrin et Cie) ; Francis Belbeke : *L'Action politique et sociale des Avocats au XVIIIe siècle* (Paris, Société du Recueil Sirey), trois livres qu'il me serait pénible de devoir expédier et qui seront pour ma prochaine chronique.

MARCEL COULON.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

M. N. Boiron. *La Prostitution dans l'histoire, devant le Droit, devant l'opinion*. Berger-Levrault.

M. Boiron, docteur ès sciences politiques et économiques, lauréat de la faculté de droit, commissaire central de police hors classe, est tenu, par le Comité nancéen de la répression de la licence des rues, pour le plus précieux de ses auxiliaires, et son livre prouve assez qu'il est amplement documenté sur la question. Il a étudié le cours de la prostitution à travers les âges. Il en a examiné, dans tous les pays, les divers systèmes de répression et il est d'avis que le nôtre ne correspond plus à une société issue de la déclaration des droits de l'Homme. « Le régime des mœurs, dit-il, tel qu'il se pratique à Paris, est foncièrement arbitraire et contraire au droit commun. » Et il est vrai que nous retrouvons au fond de tous nos règlements les prescriptions d'un âge aboli. C'est l'ordonnance du lieutenant de police Lenoir (16 novembre 1778) qui sert de base à notre système répressif, comme si la révolution était restée, chez nous, lettre morte et comme si nous vivions toujours sous le régime du « bon plaisir ».

Les scrupules de M. Boiron s'expliquent donc. Ils n'ont pas réussi néanmoins à trouver grâce chez son préfacier, M. Georges Renard, professeur de droit public de l'université de Nancy, qui ne s'embarrasse guère des immortels principes de 1789 ni des prescriptions de la liberté individuelle. M. Renard n'est pas loin de traiter tout cela d'utopies, ce qui ne l'empêche pas de décréter, comme un pur conventionnel, la Vertu à l'ordre du jour. Il ne prend pas garde qu'après avoir renié Rousseau, il rend un écho

de son disciple Robespierre, mais puisqu'il s'emploie à réfuter les arguments de M. Boiron et fait entendre un autre son de cloche, nous n'en sommes que mieux renseignés sur les difficultés du problème à résoudre.

La prostitution ne fut pas toujours considérée comme une calamité sociale. Il fut, dans l'antiquité, des peuples qui s'en accommodaient fort bien. Elle eut ses temples et ses prêtres. On me dit qu'il existe encore, aux Indes et ailleurs, une sorte de prostitution sacrée. Le premier législateur qui s'avisa de la noter d'infamie fut Moïse, chez les Hébreux, mais c'était par raison d'hygiène. Un mal secret dévorait son peuple et décimait ses armées. Il en vint à ordonner le massacre de trente-deux mille prostituées qu'il supposait contaminées. On voit qu'il n'y allait pas de main morte. Les excès de la débauche devaient amener aussi des accès de répression plus ou moins sévère chez les Grecs et chez les Romains, mais la plaie de l'esclavage en neutralisait les effets. Il est assez curieux de constater que l'initiative de la prostitution réglementée revient, en Grèce, au sage Solon, et chez nous au sage saint Louis. C'est Solon qui ouvrit les premières maisons de débauche patentées (*dicterions*), et c'est une considération morale qui l'y incita. Solon, si soucieux des bonnes mœurs qu'il avait édicté la peine de mort contre l'adultère, voulait faire régner la vertu dans Athènes. Il pensait y réussir en donnant soupape au bouillonnement de la jeunesse. Le poète Philémon l'en félicitait dans une ode enflammée, où il lui décernait le titre de « bienfaiteur public ». Notons, en passant, que les mœurs d'Athènes n'en furent guère épurées et que s'il est une ville de l'ancienne Grèce qui se soit mérité renom d'austérité, c'est Sparte, où Lycurgue avait institué la communauté des femmes et où les maris introduisaient dans le lit conjugal, pour en obtenir de la graine, les plus vigoureux de leurs concitoyens. Néanmoins, cette théorie de la tolérance, imposée par Solon, comme exutoire du vice, dans l'intérêt public, devait prévaloir à l'âge chrétien. Saint Louis estimait sage d'autoriser la prostitution, mais, pour préserver les honnêtes gens de son contact, il la reléguait dans des lieux assignés. Chaque ville avait son « quartier chaud » comme elle avait sa léproserie. La surveillance en était rendue plus facile. Les juridictions civiles et ecclésiastiques en tiraient redevance. C'est sans doute pourquoi l'on vit encore,

au XVIIIe siècle, à Perpignan, une secte de moines quêter en faveur de l'établissement de maisons closes et afficher sur les murs de leur couvent : *Aedificare lupanaria est opus pium, sanctum et meritorium, consonum sanctæ scripturæ et sacris canonibus.*

Les prostituées n'en continuaient pas moins à être tenues hors du droit commun. C'était justice, puisqu'elles représentaient le Péché. Ce n'est plus au nom du Dogme qu'on entend les poursuivre aujourd'hui, mais au nom de l'hygiène et de la moralité publique.

Or, il faut bien que l'idée que nous nous formons de la morale soit assez élastique, puisque c'est d'elle que se réclament à la fois les partisans et les ennemis de la réglementation. Il en est qui ne voient dans la réglementation qu'un facteur de démoralisation. « La police des mœurs, disent-ils, dont la mission n'est pas, comme on se l'imagine trop communément, de combattre la prostitution, mais d'en régler l'exercice, est une injustice sociale, une monstruosité morale et un crime juridique. En faisant peser sur la femme seule les conséquences d'un acte commun, elle propage cette idée funeste qu'il y aurait une morale différente pour chaque sexe. » Il en est même qui vont jusqu'à lui reprocher de s'inquiéter de la santé publique en disant : « L'avarie est la juste punition de la débauche. Vouloir procurer à l'homme la sécurité dans le vice, c'est l'y encourager. » Ainsi pensent nos bons amis les Anglais qui, non seulement rejettent, en fait de prostitution, tout essai de règlement, même sanitaire, mais interdisent aux gens atteints de maladies vénériennes l'entrée des hôpitaux publics. Au fait, n'existe-t-il pas encore, chez nous, des sociétés de secours mutuels qui refusent, en pareil cas, l'assistance médicale à leurs sociétaires ? Ces puritains ne songent pas qu'ils font tort à la collectivité en agissant de la sorte et que leur crachat leur retombe sur le nez. C'est répandre les germes de contagion qui, en s'insinuant jusque dans les ménages, peuvent atteindre des innocents. « Soit, dit cet autre, mais avouez que la visite sanitaire des prostituées, telle qu'elle se pratique actuellement à la Préfecture de Police, ne saurait constituer une garantie. Le mal est trop disséminé. Sa nature trop sournoise Les sévérités de la répression ne servent qu'à grossir le contingent de la prostitution clandestine. » Et quand la Préfecture de Police

s'excuse de ses procédés draconiens en excipant de la nécessité de surveiller étroitement les milieux interlopes de la prostitution, où se recrute l'armée du crime, il est des moralistes pour lui répondre : « Mais c'est vous qui alimentez ces milieux, en créant une race de parias, du seul fait de vos règlements arbitraires et inhumains. Toute femme tombée entre vos mains, inscrite sur vos registres de contrôle, devient incapable de rédemption. Rejetée de la société, il ne lui reste plus qu'à se tourner vers les dévoyés et les révoltés. Elle ne trouve plus pour lui tendre la main que le proxénète et le « souteneur ».

M. Boiron nous expose toutes ces doléances. Il en demeure impressionné, mais il ne va pas jusqu'à souscrire au vœu de la fédération abolitionniste internationale, qui rêve la suppression pure et simple de la police des mœurs. Il persiste à croire à la vertu de la répression. Il voudrait seulement que cette répression se tempérât d'humanité, et qu'elle tînt compte de l'évolution qui s'est produite à l'égard des réprouvées de la prostitution. Il appelle un statut nouveau où le souci de maintenir le bon ordre, le respect des bonnes mœurs et la santé publique, pût se concilier avec celui de la justice et de l'équité, et son livre n'a d'autre but que d'y préparer l'opinion, en lui apportant les lumières de sa propre expérience.

ERNEST RAYNAUD.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

Georges Le Fèvre : *L'épopée du caoutchouc*, avec une préface d'Octave Homberg, Librairie Stock.

Après l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, cette odyssée du caoutchouc marque le chemin parcouru en cent ans. Le préfacier a raison, on peut dire de ce livre « qu'il est aux anciennes relations de voyage ce que le cinématographe est à la photographie ». A ce propos, on devrait bien montrer une fois dans une vue d'ensemble la place qu'occupent les relations de voyage dans l'évolution de la littérature et des civilisations. Peut-être que M. Thibaudet l'a déjà fait ?

Comme à toutes les époques de renouvellement, les genres se brouillent et l'**épopée du caoutchouc** se classe aussi bien dans une bibliothèque économique que pittoresque. Mais sur quel rayon ?

L'économie politique oscille entre le monde concret et l'algèbre. Elle franchit tous les degrés de l'abstraction, de la monographie descriptive aux signes numériques. Comme l'abeille fait du miel avec le suc des fleurs, le savant extrait des théories et des équations de tout ce qui tombe sous les sens. Et c'est bien en vain que l'homme d'action proteste qu'il se moque des théories, puisqu'il n'y a pas moyen d'atteindre à la réalité par un autre biais.

S'agissant du caoutchouc, un très grand nombre de questions peuvent se poser. M. Le Fèvre en a choisi une à laquelle tout est subordonné, savoir quelles sont les raisons qui peuvent « commander la confiance ou justifier l'incertitude du public à l'égard du placement de ses capitaux dans le caoutchouc ». La préoccupation immédiatement utilitaire est infiniment respectable et l'auteur a rempli sa tâche, puisqu'il a répondu sur place à la question posée. Cependant, dans quelles limites la réponse est-elle valable ? Cette enquête pleine de chiffres et de poésie repose sur la base un peu étroite d'une théorie de l'offre et de la demande. Consommation du caoutchouc, production du caoutchouc. Réduit à ces deux termes, le problème paraît très simple et même un peu trop simplifié. L'auteur ne l'ignore pas. Chemin faisant, il jette un coup d'œil sur les autres inconnues du problème, mais il est pressé de conclure : « L'Indo-Chine pourrait produire dans une vingtaine d'années 100.000 tonnes de caoutchouc, le sixième de la production mondiale, qui lui rapporteraient, au cours actuel, près de deux milliards par an. » Le spéculateur de Bourse s'empare de ces chiffres, mais le spéculateur de cabinet reste songeur.

L'épopée du caoutchouc fait entrevoir des conflits qui ne pourront pas tous se résoudre pacifiquement. Conflit entre l'esprit d'entreprise et les mœurs administratives du régime, entre l'esprit national et certaines nécessités des échanges, entre les grandes puissances, entre les blancs et les indigènes. Les planteurs parlent de leurs coolies, cadouille en main, comme les anciens propriétaires d'esclaves : « Je ne suis pas un philanthrope, je suis un planteur de caoutchouc. Mais il est de mon intérêt que ma main-d'œuvre se porte bien pour travailler bien. Voilà. » Oui, voilà, seulement il ne faut pas oublier les révoltes serviles. Et puis il y a les autres matières premières. A chaque pas surgit une nouvelle inconnue.

Bien entendu, l'auteur d'une enquête ne peut pas s'embarrasser de tout cela, c'est bien assez qu'il invite à y réfléchir. Mais on voit comment les recherches économiques s'élèvent progressivement de l'empirisme utilitaire aux calculs désintéressés de l'économie mathématique. Ces calculs désintéressés correspondent aux travaux de laboratoire que font de savants botanistes, pour le compte des planteurs, dans les stations d'expérience.

L'épopée du caoutchouc ouvre une voie « aux jeunes générations de Français, à tous ceux que la guerre n'a point affaiblis ou que la paix n'a point découragés, à tous ceux qui ont besoin d'aimer pour créer et d'agir pour vivre ». Elle ouvre une autre voie aux sociologues et économistes, en les invitant à aérer un peu leurs laboratoires. Et au total, c'est la question même de la civilisation qui se trouve posée. M. Le Fèvre pose les équations suivantes : le caoutchouc, c'est l'automobile ; l'automobile, c'est la circulation, et il ajoute : « Le Monde s'ouvre à peine à la circulation. » Or l'histoire a déjà enterré plusieurs civilisations. Y a-t-il une relation entre leur durée et leur puissance de rayonnement ?

FLORIAN DELHORBE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A propos du Musée de la Marine. — Nous avons reçu **la lettre suivante :**

Paris, 4 février 1937.

Monsieur le directeur,

M. Jean Norel, dont j'apprécie depuis longtemps les articles de critique maritime et militaire, nous apporte dans le numéro du *Mercure* du 1er février son « avis technique (*sic*) et désintéressé » sur le Musée de Marine. Désintéressé, j'en suis certain ; technique, je n'ai pas la même confiance. Si j'en juge par la suite de son article, j'ai grand peur que les connaissances de M. Jean Norel en Archéologie navale et en modelage de bâtiments ne soient rudimentaires. Quant à l'histoire du Musée de Marine, à sa situation et à sa présence au Louvre, votre éminent collaborateur l'ignore si évidemment que je me permets de vous apporter **à ce sujet quelques renseignements.**

Le Musée de Marine est au Louvre depuis beaucoup plus longtemps que les autres collections artistiques, puisque sa présence remonte au milieu du XVIIIe siècle. Tout d'abord, ce fut une réunion de modèles destinés aux cours de l'école où se formaient alors ce qui s'est appelé

plus tard le corps des ingénieurs du Génie maritime. Le local occupé alors était la salle dite aujourd'hui « salle Lacaze » avec son premier étage, maintenant disparu, et dont le dernier vestige est la petite galerie qui mène aux bureaux des conservateurs.

Peu à peu cette collection de modèles s'accrut. Sous la Révolution on la conserva, et la Restauration, en 1827, donna au Musée de Marine sa première charte. D'après ce document, le Musée était destiné, non plus à l'étude des élèves-ingénieurs, mais à *l'éducation du public* et à la *propagande maritime*. C'est encore aujourd'hui le but poursuivi, ce qui explique la présence des modèles modernes, qui ont tant offusqué M. Jean Norel.

Jusqu'en 1848, le Musée Naval (ainsi qu'il s'appelait alors) était géré par la Marine. C'est à cette date qu'il passa aux Beaux-Arts, et c'est à cette date également que commencèrent de la part de cette administration peu éclairée en la matière les tentatives d'expulsion du Louvre. Il n'était pas à cette époque question du manque de place pour les collections de tableaux et œuvres d'art; la véritable raison, c'est que les Beaux-Arts n'étaient pas faits pour s'occuper d'un Musée tel que le Musée de Marine et que celui-ci fut, pendant soixante-dix ans environ, en butte à l'hostilité de l'administration qui en avait la garde. L'histoire de cette gestion malheureuse serait longue à conter; elle serait fertile en anecdotes, les unes gaies, les autres tristes. On verrait dans ce récit à quelles mesures regrettables peut conduire la passion et quels efforts incessants il fallut aux amis du Musée de Marine pour empêcher la destruction de cette collection, que les connaisseurs du monde entier nous envient.

Enfin, depuis 1919, la Marine a repris son Musée, et celui-ci, enfin sauvé, a pu respirer. Il était temps d'ailleurs, et le mal subi n'est pas encore réparé, mais l'essentiel subsiste. Les « précieuses et inestimables collections *créées sous la direction du V.-A. Pâris* », comme dit M. Jean Norel avec inexactitude, sont pour le moment à l'abri.

Voilà pourquoi le Musée de Marine est au Louvre. Il y est depuis 176 ans environ et ce n'est pas sa faute si l'on est venu plus tard lui adjoindre des voisins. Doit-il y rester ? Tous les amis du Musée sont unanimes : il faudrait doter le Musée d'un local, bien à lui, où il serait seul, à l'abri des incursions et des mauvais procédés. Pendant de longues années, on a cherché un local. J'ai personnellement vu, mesuré, visité dans leurs coins et recoins tous les bâtiments susceptibles de recevoir les collections du Musée. A Paris je n'ai rien trouvé L'Hôtel Biron, un moment envisagé, et qui du reste aurait été très défectueux et trop petit, fut définitivement refusé devant l'opposition des Beaux-Arts.

Restent les Invalides, leit-motif bien connu et devenu banal de tout

projet de transfert du Musée de Marine. La réunion des deux Musées de l'Armée et de la Marine est tentante. Il n'y a qu'un malheur, c'est que les Invalides sont déjà entièrement occupés et que l'on n'y saurait trouver les 4.000 à 5.000 mètres carrés indispensables. Ensuite, comme le Musée de Marine retomberait là sous l'administration de la Guerre, on se retrouverait dans la fâcheuse situation d'avant 1919, avec tous les inconvénients qu'elle comporte.

Voilà pour le local, car il ne saurait être question des ports : on ne fait pas de la propagande maritime dans un port de mer, et Paris est le seul endroit où peut se tenir un Musée tel que celui dont il s'agit.

Ajouterai-je que la question financière n'est pas négligable ? Dans un rapport officiel que j'ai adressé, récemment, la somme minima indispensable monte au total coquet de un *million et demi*, comprenant seulement les frais de transport, d'emballage et d'installation dans le nouveau local. Resteraient en outre les réparations à entrevoir et j'avoue que la perspective de transporter certains modèles faisant partie précisément des « précieuses et inestimables collections » dont parle à juste titre M. Jean Norel, m'effraye et que je n'ose fixer un chiffre pour les dommages probables de certaines pièces que l'incurie des Beaux-Arts a laissées sans entretien pendant de si longues années.

Quant à la composition des collections, et à la présence du « bric-à-brac moderne sans aucune espèce d'intérêt », j'étonnerai sans doute beaucoup M. Jean Norel en lui disant que son avis est loin d'être partagé par certains techniciens et qu'au demeurant on en doit la plus grande partie au V.-A. Pâris. En archéologie navale, il est à présent admis que la construction navale est « une » depuis les origines jusqu'à nos jours et qu'on ne saurait s'arrêter à une période quelconque sans méconnaître les lois générales de cette science. Lorsque le modèle du *Duquesne* par exemple, l'un de nos plus récents croiseurs, entrera au Musée de Marine, il prendra naturellement sa place à côté de la galère Réale (pas dans la même salle, bien entendu), et les rapprochements naturels entre ces deux bâtiments, distants de deux siècles et demi, ne pourront surprendre que les profanes.

Pour la torpille Whitehead, M. Jean Norel a mal vu : il y en a non pas une, mais trois. La première est excessivement curieuse et rare, c'est un des tout premiers modèles du genre et je la crois pièce unique. Les deux autres sont récentes, et leur intérêt est reconnu par les spécialistes, du moins je suis porté à le croire, si je songe que naguère un professeur de l'Ecole du Génie maritime conduisit à deux reprises ses élèves devant elle pour une conférence d'une heure.

Les modèles de machines à vapeur font, pour la plupart, partie des « précieuses et inestimables collections » de l'amiral Pâris qui fut l'un des officiers les plus ardents à l'étude des machines marines, et qui

serait fort étonné de l'opinion affichée aujourd'hui à leur endroit par M. Jean Norel. Pour ce qui est du Conservatoire des Arts et Métiers, j'ai de bonnes raisons de croire qu'il n'affiche pas pour ces modèles le dédain de votre collaborateur, et je crois qu'il accueillerait avec le plus grand plaisir des pièces comme la machine du *Sphinx*, modèle de 1830, et de la machine créée par Dupuy de Lôme en 1860.

Les modèles de navires modernes sont des pièces peut être d'inégale valeur, mais à coup sûr aucune d'elle n'est « grossièrement exécutée », comme l'affirme M. Jean Norel. Ils sont dus aux meilleurs artistes que nous possédions aujourd'hui et leur facture est des plus honorables. Là où je partage l'avis de M. Jean Norel, c'est lorsqu'il dit que « l'on n'en voudrait pas pour la vente dans un magasin de jouets ». Ces modèles coûtent en effet de 20.000 à 30.000 francs pièce en moyenne et ils seraient d'une vente difficile.

Voilà les quelques réflexions que m'ont suggérées les critiques de votre éminent collaborateur. Je leur ai trouvé d'ailleurs, sauf les dernières heureusement bien personnelles, une allure de déjà vu. Elles ressemblent étrangement à ces vieilles connaissances de vingt ans qui sortent périodiquement des bureaux de la rue de Valois prendre un peu l'air, et que j'ai bon espoir de revoir encore plusieurs fois, si Dieu me prête vie.

En tous cas, puisque M. Jean Norel veut bien s'intéresser au Musée de Marine, s'il peut nous aider à trouver un local suffisamment grand clair, sec, et aussi s'il peut obtenir l'inscription au budget du million et demi indispensable, il fera avancer la question du transfert et rencontrera l'adhésion de tous les archéologues navals, artistes modeleurs, et autres amis du Musée de Marine.

En attendant, et afin de parfaire sa documentation, voulez-vous dire à M. Jean Norel que s'il veut bien m'indiquer où je puis l'adresser, je me ferai un réel plaisir de lui envoyer un exemplaire du *Catalogue raisonné du Musée de Marine* dressé par M. J. Destrem, conservateur, et moi. Il y trouvera quelques renseignements précieux sur l'étendue de la collection, et aussi des principes d'archéologie navale, dont il n'a certes pas besoin, mais qu'il lira, je pense, avec intérêt.

Veuillez agréer, etc.

G. CLERC-RAMPAL
membre de l'Académie de Marine,
conservateur adjoint du Musée de Marine.

LES REVUES

Une naissance symptomatique : *La Revue des Vivants*, « organe des générations de la guerre ». — But du nouveau recueil. — M. Georges Scapini et le devoir des anciens combattants. — M. Claude Farrère contre le régime parle-

mentaire. — M. Henry Malherbe, pour la liberté par « les civilisateurs qui ont fait la guerre ». — M. Henri Pichot, au nom de « la génération du feu ». — M. Thierry Sandre : « ceux qui ont vu plus de choses que n'en verront jamais les non-combattants ». — La paix du monde assurée par les combattants d'hier. — Mémento.

Si, dans toutes les nations qui furent jetées à la guerre mondiale de 1914-1918, le gouvernement était passé aux mains des anciens combattants, au lieu de demeurer aux hommes qui ne surent pas maintenir la paix et, maintenant, ont vieilli — la face du monde serait moins tragique et l'air serait plus respirable.

Chaque fois que j'ai eu l'honneur de me trouver parmi les « Ecrivains combattants » où toutes les opinions sont représentées, d'avoir vu ces hommes tels qu'entre eux les unit le souvenir des grandes misères souffertes, j'ai emporté, toujours plus forte, la certitude d'un futur définitivement meilleur pour la France, à condition que ses défenseurs en deviennent les bergers.

Car, ces hommes-là — des *survivants* avant la quarantaine ! — ne sauraient être que de bons bergers. On n'est chimérique, ni « discutailleur », ni de tête mesquine, quand on a subi l'épreuve que l'épouvantable égoïsme de quelques princes internationaux de maisons régnantes, de maisons de banque, de négoce et d'industrie, a imposée aux peuples.

Voici qu'est née, en février : **La Revue des Vivants**, « organe des générations de la guerre ». Ses directeurs sont MM. Henry de Jouvenel et Henry Malherbe. Elle a pour secrétaire général M. Jean Thébaud, Président de l'Association générale des Mutilés de la Guerre. Son siège est à Paris : 85 *bis*, faubourg Saint Honoré.

La Revue des Vivants n'est pas un organe de parti. Elle est ouverte à toutes les idées. Elle étudie, dans leur vif, les problèmes capitaux de l'époque et donne ses solutions en toute loyauté et en toute indépendance.

Son premier numéro — 175 pages, grand format, beau papier, typographie qui est un chef d'œuvre d'art ouvrier — traite de « L'Italie et nous ». Un prochain numéro examinera les conditions ou l'opportunité du « Rapprochement franco-allemand ».

SAVOIR, puis RÉSOUDRE, tel est le but de *la Revue des Vivants* :

Nous n'avons su ni que la guerre viendrait, ni par où elle viendrait, ni quelle forme elle prendrait. Cette ignorance nous a coûté quinze

cent mille morts, quinze cent mille mutilés, dix départements dévastés, cinq cents milliards. Au moins, qu'elle nous apprenne à apprendre.

La Revue des Vivants ne sacrifiera pas plus la vérité aux préjugés de parti qu'aux routines, aux craintes qu'aux colères. C'est notre temps tout entier, avec ses doctrines, sa littérature, son art, sa science, que nous essaierons de faire vivre en ces cahiers d'études.

L'art pour l'art, la négation pour la négation, la décision remise à plus tard, la peur de l'initiative, l'impuissance sanctifiée : au passé tout cela !

Nous entendons, au bout de chaque critique, poser une solution. Hors cette méthode, pas d'honnêteté d'esprit.

Vainqueurs, nous voulons pratiquer les mœurs des vainqueurs, qui interdisent l'inquiétude aussi bien que l'insolence, commandent la confiance, la générosité, l'amour de la paix, la propagande du bonheur et, par-dessus tout, le sens des responsabilités

Ces généreuses et droites directives inspirent le numéro initial de *La Revue des Vivants*. Nous y rechercherons aujourd'hui la « commune pensée » de ses collaborateurs, quant au rôle public des « générations de la guerre ».

M. Georges Scapini, qui a le douloureux honneur de présider « l'Union des Aveugles de guerre », termine un article d'une belle franchise sur les droits des Anciens Combattants, par cette déclaration nette qui définit leur devoir actuel :

En souvenir de nos morts, nous devons nous mêler activement et énergiquement à la vie du pays.

Incidemment, au cours d'une étude sur la marine italienne et qu'il intitule « Le désastre de Washington » — désastre pour nous, qui avons accepté la réduction à rien de nos forces navales — M. Claude Farrère écrit, encore qu'il ne croie pas possible « un conflit armé entre l'Italie et la France » :

Assurément, on peut tout attendre de la malfaisante stupidité des ministres irresponsables et surtout des parlements plus irresponsables encore qui président aux destinées des nations. Tout de même ! Que les fils jumeaux de la Louve romaine se puissent jamais quereller, cela n'a pas réussi même en 1914, après Bismarck, Crispi et *tutti quanti*...

« Les anciens combattants se sentent responsables de leur temps », déclare M. Henry Malherbe. Entre ces « deux éléments du dilemme : Dictature ou Liberté », il choisit la Liberté Ses raisons sont à méditer. Elles sont puissantes. Elles avertissent tout un personnel caduc qu'il lui faut partir :

Les lois passées ne peuvent plus régler notre siècle.

... Nous n'éprouvons plus de doutes sur nos directions. Nous atteignons à des vérités. Après avoir été roulés par la tempête de la guerre, nous nous trouvons enfin sur une plage nette et séchée.

A quelque durcissement sur la politique qu'ils soient parvenus, certains meneurs de peuples ne peuvent subsister avec tant de présomption dans leurs idées mortes. Ils ne se feront pas valoir plus longtemps par la considération de faux mérites. Nous voulons, malgré la confusion où nous sommes, que la vérité se lève enfin sur notre passage. Ainsi devront se fixer le jugement dans le bien, et la paix dans notre cœur.

... Entre les générations d'avant-guerre et celles d'après-guerre, il y a les générations de la guerre que le sort a réduites et frappées. Le caractère de notre époque s'exprime en elles avec une intensité particulière. Tout le malheur de notre temps vient sans doute de là. Une coupure brutale est faite dans le cortège des dirigeants. On veut passer brusquement des générations d'avant-guerre à celles de l'après-guerre. La grande transition des civilisateurs qui ont fait la guerre est écartée. Elle doit déterminer pourtant, aujourd'hui, toute pensée et toute action. La situation n'est clairement vue que par les hommes de la guerre Ils sauront travailler au règne de la justice.

...Qu'on ne se trompe pas, toutefois, sur ce qui précède. Une dictature à la façon mussolinienne n'est pas, ainsi qu'on l'a vu, dans les goûts du plus grand nombre des anciens combattants. Le Duce a peut-être bien disposé de sa nation. Mais la passion dont est, à présent, agitée l'Italie constitue une menace dont, tous, nous mesurons l'étendue. On ne saurait l'approuver. Ce système social à terme rapide n'entre pas dans les têtes réfléchies. Ici, l'intelligence de la liberté est délicate, épandue, mobile comme la lumière du jour.

... Les compatriotes de M. Mussolini peuvent-ils croire encore que la guerre soit, de notre temps, un enrichissement matériel ? La victoire elle-même n'est pas le signe de la fortune. Au bout de la gloire militaire, on ne trouve souvent que déception.

Notre propre victoire d'un matin d'automne ne nous permet pas d'en douter : elle nous a plongés au plus bas de l'amertume. Grande duperie. Tous ceux qui hâtent ou ralentissent, à leur profit, la marche du monde vers l'avenir doivent s'attendre aux brusques retours. C'est la valeur morale qui prononce en dernier ressort.

Admirons de quelle hauteur M. Henry Malherbe voit ce temps. Laissons-nous étreindre par l'émotion que nous communique sa mélancolie d'homme qui a failli mourir de la mort de tant et tant de ses compagnons d'armes :

L'univers va, d'une démarche mystérieuse et sûre, vers un but qu'il

ne nous est pas donné de connaître. Convenons-en, en nous tenant à des causes évidentes.

Que les représentants des générations qui ont subi, souffert la guerre, veuillent mettre sous cadre quelques images de vieux chefs (qu'ils continueront de considérer avec un mélancolique respect), y voyez-vous tant de mal ? A la tête des affaires, ils conserveront plus de rangs acquis qu'on ne croit. Car, ils conçoivent un monde simple, neuf et pacifié. Ils veulent nous donner, en pleine indépendance, un peu de bonheur stable. Aujourd'hui, c'est presque nous ouvrir un paradis.

Pour M. Henri Pichot, « Président honoraire de l'Union fédérale des Associations françaises de Mutilés, Réformés et Anciens combattants », le « soldat, homme du peuple, est l'ennemi né de l'aventure », « les combattants français ne sont pas fascistes, mais... Il y a un mais. »

Et voici le sens de ce « mais ».

La guerre fut une rude leçon. Meurtrie dans sa chair, impitoyablement redressée dans ses habitudes de penser, la génération du feu a payé de son sang les candeurs et les lâchetés des politiciens, les imprévisions présomptueuses des chefs militaires. Elle exècre les mots et les discours et ne veut connaître que les faits.

Le premier problème politique, c'est celui que pose la défaillance de l'autorité ; nous ne nous sentons ni défendus, ni protégés contre les aigrefins, les mercantis, les flibustiers, les détrousseurs du public, les boursicotiers véreux, les boulangers qui fraudent sur le poids de notre pain; les bouchers et les charcutiers qui débitent des viandes avariées, les marchands de cochons qui expédient aux abattoirs des bêtes infectées, les maraîchers qui jettent des légumes à la fosse pour maintenir haut le prix de ce qui reste, les mareyeurs qui laissent pourrir la moitié de leur pêche pour nous extorquer davantage d'argent, les laitiers coalisés qui contraignent l'éleveur à empocher un bénéfice qu'il ne souhaitait ni n'espérait, les hommes de banque et d'affaires qui spéculent sur la fortune publique.

La loi ne prévoit pas de sanctions suffisamment sévères ? Qu'on la change... Mais qui fera d'autres lois ?

Qui ? Les anciens combattants, répond M. Henri Pichot :

Singulière carrière que la leur. Les benjamins de la guerre ont plus d'expérience de la destinée humaine que les vieillards, car ils ont couché avec la mort. Ils ont fait le tour des idées. Philosophies, croyances, disputes d'écoles ou de dogmes, c'est bon pour les privilégiés qui ont la vie longue devant eux et qu'aucun drame n'a traversée ; que feraient-ils des loisirs de l'existence, s'ils n'édifiaient des systèmes ? Notre

amusement, s'il en est. Mais le rescapé du combat, le revenant de là-haut, n'a que faire de raffiner : il croit, ou ne croit pas (ce qui est une autre façon de croire) sans nuances, d'un cœur fruste et pur.

Et c'est cet homme, qui a buté contre le fond de la destinée, à qui l'on dit qu'il est trop jeune pour gouverner, qu'il a besoin d'apprendre, de se mettre à l'école des aînés et qu'à prétendre trop, il commettrait des maladresses. Il l'a cru, un temps durant, et ce n'était peut-être pas tout à fait faux ; mais ce temps est révolu.

Aujourd'hui, l'Homme de la Guerre *sait.*

Il sait qu'il tient sa liberté et que nul ne sera en mesure de la lui ravir.

... L'autorité doit être éclairée : il y a, en France, des collectivités organisées qu'il faudrait obligatoirement consulter ; le bon sens rudimentaire veut qu'on s'informe auprès de ceux qui savent. Le suffrage universel ne confère que des charges et des devoirs ; il sacre un citoyen serviteur du pays ; il ne le dote d'aucune capacité déterminée.

M. Henri Pichot conclut en ces termes :

La génération du feu n'est pas une génération de fascisme et de coup d'Etat, car sa foi est immense dans sa terre et dans sa race. L'homme qui fit la Marne, qui fit Verdun, quand toute science de la guerre n'était plus que vanité, n'attend pas de messie, pas de sauveur, pas de sabre, pas de dictateur « tragediante » ou « comediante » ; mais il veut à la tête de son pays des hommes de bon sens, d'énergie, d'honnêteté ; il hait, de toute sa force d'homme qui a souffert, à la fois, les tyranneaux, les flatteurs et les démagogues.

Les combattants n'ont pas dit leur dernier mot. Ils n'auront confiance qu'en des hommes puissants, clairvoyants, réalistes et audacieux. Que de tels hommes se montrent, dont la France ne peut pas être sevrée et l'heure du ralliement aura sonné. Pacifiquement, mais obstinément, la génération du feu poussera son assaut jusqu'à la victoire.

Nous avons consacré cette fois notre article entier à une seule revue. Nous croyons justifier cette exception par l'importance que prend à nos yeux l'événement que les hommes qui ont fait la guerre possèdent désormais un organe capable de les aider à occuper les postes d'où ils FERONT LA PAIX.

Elle ne serait pas en question si, dans l'univers, les anciens combattants dirigeaient la politique. Ils ont servi dans la plus affreuse réalité. Le commandement leur revient de droit. Ils sauront porter les plus qualifiés d'entre eux au pouvoir, les y soutenir tant qu'ils l'exerceront pour le bien commun, le leur ôter en cas d'insuffisance.

Ces soldats d'hier, « anciens combattants de toutes les confes-

sions », *n'ont* a priori *de haine pour personne*, déclare M. Thierry Sandre. Il reprend vertement M. Paul Souday d'une phrase déplorable, en inaugurant sa critique des Lettres. La guerre a changé « la face intellectuelle du monde civilisé ». Un abîme sépare le monde d'avant et le monde d'après. Trop de cadavres ont été faits avec de jeunes vies, pour que les réchappés de cet universel assassinat ne soient devenus très différents de leurs aînés : en quelque sorte, les aînés de leurs aînés, parce qu'ils ont *vu plus de choses que n'en verront jamais* leurs devanciers et, n'en désespérons pas, leurs successeurs.

La guerre reviendra, si le gouvernail des empires est laissé aux mains débiles des politiciens qui sont rarement des politiques. Elle ne décimera plus le globe, si la barre est remise aux hommes des tranchées. Ils ont appris la vanité des mots, la promptitude de la décision, la valeur des actes, l'honneur et le péril de la responsabilité, le prix du sang-froid — tout cela qui crée le chef authentique mieux que les insignes d'un grade.

Au sommaire de *La Revue des Vivants* : M. Henry de Jouvenel : « Locarno... suite ou fin ? ; » M. Pierre Benoît : « Sur la terrasse d'Antoura » ; M. Henri Béraud : « Souvenir de la Marcia su Roma » ; M. J. Compeyrot : « Finances fascistes » ; M. A. Dezarrois : « L'art italien d'après-guerre » ; M. Laurent Eynac : « La conquête de l'air » ; M. Jean Fabry : « Une armée neuve » ; M. L. Gerville-Réache : « A la frontière franco-italienne » ; M. Paul Hazard : « Deux faces de l'esprit latin » ; M. G. de Kerguézec : « Déséquilibre naval en Méditerranée » ; M. Maurice Pernot : « Le problème de l'expansion italienne » ; M. Georges Suarez : « Fascisme et Antifascisme » ; MM. J.-J. Tharaud : « L'Albanie, point névralgique des Balkans ». — Rubriques : MM. Lucien Romier, C.-J. Gignoux, René Cassin, Humbert Isaac, Albert Louvel.

Mémento. — *Le Correspondant* (25 janvier) : « Le problème syrien », par M. de Gontaut-Biron. — « Ballanche », par M. F. Pascal.

Revue des Deux Mondes (1er février) : « Chopin », par M. Guy de Pourtalès. — « La France noire », par M. O. Homberg. — Suite de la « Sainte Thérèse » de M. Louis Bertrand et des mémoires de la Reine Hortense.

Métanoïa (1er décembre), numéro « extraordinaire » contenant une copieuse bibliographie de « l'Atlantide et des questions connexes »,

dressée par MM. J. Gattafossé et Claudius Roux, avec des croquis et des cartes.

La Revue Universelle (1er février) : « Saint Thomas d'Aquin », par M. Louis Maritain. — « La révolution monétaire dans l'Europe contemporaine », par M. Pierre Lyautey.

Les Cahiers d'Occident (n° 1) : « Gaulois, Germains, Latins », extraits des écrits de M. Charles Maurras.

L'Ours en peluche (n° 1), nouvelle revue bimensuelle, où M. C. Cadace publie une « Apologie du Sangrenu » et le grand méconnu, Cyrille Ganicard, qu'admire et inspire M. Raymond Hubert : « Voluptés hypothétiques ».

La Revue Mondiale (1er février) : M. Gonzague Truc : « L'amour physique ». — « Le sculpteur de vie », par M. A. Arnyvelde. — « Une maison de France à New-York », par M. Georges Bigot.

Le Divan (janvier) : « Lettres à soi-même », de P.-J. Toulet. — « Le Portique », par Paul Drouot. — « Poème » de M. Guy Lavaud. — « Chopin », par M. Albert Erlande.

La Revue de France (1er février) : M. H. Béraud y donne le début, remarquable, de « Mon ami Robespierre ». — « Le désastre d'Ionie », par M. Ed. Driault.

La Revue de Paris (1er février) : Candidature au Sénat, d'Ernest Renan. — « Claude Monet », par M. J.-E. Blanche qui, cette fois, s'occupe de peinture. — La suite du « Frère-de-la-Côte », de Jos. Conrad et du « Surhomme », de M. G. B. Shaw.

Le Crapouillot (1er février) : Le Salon des Indépendants, par M. J.-L. Vaudoyer.

L'Europe Nouvelle (22 et 29 janvier) : « Etats-Unis et Nicaragua », « Etats-Unis et Panama », sources et documents.

Les Marges (15 février) : « Destinée », poèmes de M. Paul Vimereu. — « Les origines de la reliure », par M. A. de Bersaucourt. — « Poème » de M. Claude Aveline et « la Cantate de l'araigné », poème de M. Pierre Rossillon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le règne de l'incompétence (*L'Intransigeant*, 11 février.) — Le monde sauvé par les femmes (*L'Heure de la Femme*, décembre-janvier). — L'Abbé Bethléem, grand inquisiteur (*Le Journal*, 11 février).

A propos de ce Conseil National Economique composé de représentants de grandes corporations de syndicats, de formations professionnelles ou sociales, que M. Poincaré a réuni afin de le

consulter au sujet de la crise actuelle de chômage, M. Léon Bailly écrit avec sagesse dans **l'Intransigeant** :

Nous aurons mis du temps à faire comprendre au pays que l'élection, qu'elle sorte du suffrage restreint ou universel, ne confie pas nécessairement à l'élu l'expérience, la connaissance même des choses dont il traite. Penser que la réforme des droits de douane, par exemple, sera votée sans aucun contrôle par une majorité d'avocats, de médecins et de vétérinaires ou que le remaniement d'un programme colonial dépend du scrutin d'une Chambre dont la moitié au moins n'est même pas allée jusqu'à Marseille, et qu'au reste l'élaboration de ces lois techniques est bâclée en des séances du matin où cinquante présents à peine jonglent avec les boîtes de leurs collègues, c'est tout de même peu rassurant. Sommes-nous en route vers des méthodes plus pratiques? Il faudra suivre la présente expérience avec attention.

L'infaillibilité d'une majorité parlementaire est aussi religieuse et plus absurde encore que celle du Pape. Pourquoi ne serait-ce pas la minorité — ce peut être une élite — qui aurait raison, et pourquoi pas ni l'une ni l'autre, mais un seul individu qu'on n'a pas consulté et qui ne représente que lui-même ?

Pour remédier à ce règne de l'incompétence, sacrée infaillible par la volonté du peuple, M. Félix Remo a enfin trouvé le geste magique : ouvrir aux femmes les portes de l'enceinte sacrée. « Il faut, écrit-il, dans **l'Heure de la Femme**, il faut des compétences, des vues justes, un sentiment de justice et un jugement bien équilibré : » Alors :

Contre un grand mal, il faut une grande force, il faut des femmes résolues, incorruptibles dans leur conscience et leurs opinions. Tel qui brillait dans des conférences et des discours de cérémonie, se trouve émotionné et privé de ses moyens en abordant la tribune, comme le Président Fallières qui se trouva mal la première fois qu'il y monta et dut en redescendre sans avoir pu dire un mot.

Ce n'est pas seulement cette foule critique et hostile qu'aura à braver la première femme qui l'affrontera, mais c'est toute la France curieuse et attentive, qui écoute.

Appartiendra-t-elle à un parti ? C'est l'esclavage du vote. Restera-t-elle indépendante ? C'est une voix noyée dans celles d'une majorité, mais son isolement n'est pas une abdication ; les majorités ont toujours une crainte vague des minorités qu'un mouvement de bascule peut ramener au pouvoir, et de l'influence fécondatrice de la femme.

Elle peut faire un travail utile dans l'élaboration des projets de loi, et surtout dans les commissions, tombeau des lois qu'on veut étouffer.

Elles y apporteront des dispositions à un travail sérieux qui éveillera de leur torpeur leurs collègues étonnés, et elles donneront au Parlement une leçon en lui apprenant que les commissions ne sont pas des « oubliettes. Mais il faudra s'attendre parfois à cette déclaration : « Les membres n'étant pas en nombre, le député féminin s'étant seul présenté, la séance de tel comité n'a pu avoir lieu. »

La femme est-elle préparée ou simplement disposée à regarder en face sans frémir le programme surhumain des redressements nécessaires ? La liste en est longue, je me contenterai d'en énumérer quelques-uns au hasard de la plume.

Il y a d'abord toutes les questions qui motivent les justes revendications féminines et toutes les lois d'entr'aide, de protection, de secours, d'hygiène aux malheureuses quelles qu'elles soient, aux délaissées, filles-mères, ouvrières en chambre ; aux malades, infirmes, mutilés. Multiplication d'ouvroirs, extension, inspection et améliorations nécessaires de tous les établissements ouverts aux misères humaines, avec traitement plus doux, moins tyrannique, hôpitaux, maternités, crèches ; protection de l'enfance abandonnée, maltraitée, souffrante, et redressement moral de l'enfance coupable, dévoyée ou vicieuse. Secours et hospitalisation aux incapacités de travail, convalescentes, abandonnées et prouvées de toutes sortes. Les mettre à la charge de tous les lieux de luxe et divertissements malsains, des courses, matches de boxe, pugilats, plaisirs cruels, exhibitions indécentes, encouragement au vice, et de ces antres nocturnes de dépravation et de débauche où l'or coule à flots et que tolère la Société, à la honte de l'humanité.

Si « l'heure » de la femme doit venir bientôt, dépêchons-nous de nous amuser dans les « antres nocturnes », car il semble bien que la vie ne sera pas drôle sous la tyrannie féminine. Et nous serons, sans doute, obligés de faire la grève de nos virilités pour faire revenir les femmes à la raison.

Mais M. Félix Remo n'a pas achevé la récitation de son programme sur humain (ce qui signifie sans doute féminin) :

Combattre les tares comme l'alcoolisme, la prostitution, les brutalités de monstres égarés dans l'humanité, etc. Le champ est déjà assez vaste pour appeler tous les dévouements féminins. Mais ce n'est pas tout, il faut prendre corps à corps une accumulation de plaies sociales et politiques : militarisme, favoritisme, cumul, arbitraire, compromissions, prérogatives, multiplication des postes inutiles, des faveurs, paperasserie, temporisation, élasticité de l'immunité parlementaire, remise perpétuelle des lois, délais administratifs inutiles, passe-droits aux privilégiés, inégalités devant la loi suivant les positions, sinécures, dilapidations, impôts écrasants, taxes arbitraires, disproportion des salaires,

honoraires, émoluments, pensions. Le budget, la dette, l'amortissement et le gouffre financier.

Il y a aussi la politique occulte, les fonds secrets, les guerres au service des spéculations cachées, boucheries des victimes où s'effondrent les milliards.

Enfin, il est une grave question qu'il serait de toute justice de considérer, c'est la responsabilité ministérielle dans les questions qui engagent le pays. Il serait trop facile à un ministre de la Guerre d'entraîner son pays dans des aventures belliqueuses ou à un ministre des Finances dans des aventures financières et d'être à l'abri de toute responsabilité par le seul fait de quitter le ministère.

Tenir le pouvoir, c'est tenir les cordons de la bourse, c'est-à-dire le droit de payer tout ce qu'il plaît au ministre. Il a pour attribution de vider la bourse et nous de la remplir aveuglément, sans avoir le droit de contrôle ou de défense.

Il y a encore une autre plaie, c'est l'opposition systématique des partis.

Je mentionnerai pour finir un dernier point qui prouve la coupable indifférence des sybarites des chambres, c'est le peu d'attention qu'ils donnent à des pétitions portant des milliers de signatures. C'est après tout la voix des électeurs et du pays qu'ils sont chargés de représenter et non d'ignorer. Ces signatures sont un ordre et les traiter avec indifférence est presque un défi.

Et vous, pauvres chères sœurs qui devez affronter tout ce gâchis, je regrette de n'avoir pas dans ma main tous les votes de France pour élire, parmi vous, l'armée des sauveurs que l'avenir a mis en réserve pour nous empêcher de tomber encore plus bas.

Ici s'arrête « l'accumulation de plaies sociales et politiques » que la première femme-député devra « prendre corps à corps ». Mais ce que j'admire le plus dans ce factum, c'est le mépris enthousiasme que M. Félix Remo professe pour son sexe. C'est de l'abdication. C'est trop, M. Remo, et les femmes ne demandent pas cela, mais seulement en politique comme en amour notre collaboration.

§

Le Journal nous raconte l'amusante aventure de l'abbé Bethléem, lacérant des publications illustrées à la devanture d'une librairie sur les boulevards, afin de protester contre ce qu'il appelle « un outrage permanent à la décence ».

Des passants, nombreux sur les grands boulevards, ont été, hier, vers 13 h. 30, témoins d'une scène assez inattendue.

Un prêtre, grand et grave, marchait du pas lent des flâneurs. Autour de lui, la foule des travailleurs qui regagnaient le bureau ou l'atelier circulait rapidement.

L'ecclésiastique semblait ne prêter aucune attention aux choses de ce monde. Soudain à l'angle du boulevard et de la rue du Faubourg-Montmartre, il s'arrêta devant l'éventaire d'un marchand de journaux. Son regard était devenu dur et son front se barrait de plis. Pendant quelques instants, il resta ainsi, presque immobile.

Il regardait comme avec pitié les publications dont les couvertures offrent aux regards du passant des dessins artistiques de personnages peu vêtus. Brusquement, il en saisit plusieurs à la poignée... et les déchira gravement sous les yeux de la marchande abasourdie.

Un attroupement s'était formé. Nombreux étaient les spectateurs qui avaient déjà reconnu l'abbé Bethléem. C'est la sixième fois en deux mois qu'il renouvelle son geste de « purification ».

Le curé parla ainsi à ceux qui l'entouraient :

— Ces journaux sont un outrage permanent à la décence C'est en manière de protestation que je viens d'en détruire quelques exemplaires.

Mais un agent, déjà, l'emmenait vers le commissariat du Faubourg-Montmartre, suivi d'une foule amusée.

A M. Priolet, commissaire de police, l'abbé Bethléem affirma énergiquement :

— Je désire qu'on me poursuive. J'ai rempli un devoir civique. On ne prend jamais en considération les plaintes, écrites ou verbales, contre l'étalage des brochures licencieuses. Mon geste, peut-être, aura-t-il plus de force.

Il se peut que l'affaire, cette fois-ci, s'échappe des dossiers du commissariat.

L'excuse de l'abbé serait qu'il représente la chasteté professionnelle, mais on sait que l'abbé Bethléem a des prétentions plus audacieuses, celle d'être le Grand Inquisiteur de la littérature. S'il ne partait en guerre que contre certaines publications qui blessent plutôt le goût que la pudeur, on lui pardonnerait, étant donné sa déformation professionnelle; mais le pauvre homme s'attaque surtout à la vraie littérature, immoraliste parce qu'elle a dépassé les petits notions du bien et du mal. Et on aurait envie de demander à M. Herriot si cet abbé Bethléem est officiellement chargé de faire la police des étalages et des bibliothèques des gares. Si on le laisse faire, on ne verra bientôt plus à la devanture des libraires que cette médiocre littérature dite

de la *Bonne Presse* que Huysmans et Bloy, fervents catholiques, trouvaient « vomitoire ».

Est-ce qu'en littérature nous allons tenter de rejoindre l'imbécillité collective du cinéma ? Déjà quelques critiques des grands journaux s'abandonnent à ce courant piétiste, et n'osent se compromettre en parlant d'un roman libre d'idées et de situations. Ne nous moquons pas de ces peuplades américaines qui en sont encore à condamner le transformisme de Darwin comme incompatible avec la doctrine de la Bible. Bientôt, si nous ne réagissons pas contre les nouveaux inquisiteurs, aucun livre ne pourra sortir des presses s'il ne porte pas le visa de l'Archevêché.

Mais puisqu'il s'agit de l'abbé Bethléem, notons la grossièreté du personnage. Il s'étonne que les écrivains soient mécontents de ses procédés incorrects et il écrit à propos d'un article de Willy (l'écrivain le moins intransigeant qui soit), paru dans *l'Ere Nouvelle* : « On sait que ce triste personnage se plaît à remuer l'ordure et qu'il en éclabousse tous ceux qu'il rencontre... »

Tel est le style ordurier de l'abbé. Parlant d'un autre article de M. Victor Méric dans *Paris-Soir* : « Du brie et du camembert. » Quelle onction ! Mais voici qu'il traite de « rageur » un article (*La Volonté*) de Pierre Dominique, « le soi-disant catholique », « contre la censure honteuse de l'abbé Bethléem », ce qui prouve qu'on peut être catholique et détester les Tartuffes.

Il injurie également M. J.-F. Merlet, qui dénonça vigoureusement dans *l'Ere Nouvelle* « les menées cléricales contre l'édition française » ; F. de Miomandre qui, dans un article « spécieux » des *Nouvelles littéraires*, se donne à lui-même une morale qui est l'antipode de la morale chrétienne » (ce qui est bien son droit), fait de l'index « un épouvantail inoffensif » et prétend que l'immoralité n'effarouche personne.

Mais que répondre à cet abbé qui pense que « la pensée même noble, quand elle est *erreur* (voilà le mot terrible) produit les plus funestes effets », invoque « l'outrage direct à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise, à la vérité », et qui déchire *La Vie Parisienne*, pour ne pas faire pleurer la Sainte Vierge ?

R. DE BURY.

ART

Le Nouveau Salon, Palais de Marbre. — Exposition Suzanne Valadon, galerie Weill. — Exposition Jehan Berjonneau (l'Ardèche), galerie Armand Drouaut. — Décorations : Louis Valtat, Georges Dufrénoy.

Méryon, *Les Images de Paris*, Edouard Gauthier, éditeur, 15 (Edition Mazarine), quai Conti.

Le Nouveau Salon donne sa huitième exposition au Palais de Marbre. Le Nouveau Salon présente un groupe assez heureusement recruté de bons artistes. La technique sûre ni le goût n'y font défaut. Parfois on pourrait désirer de-çi de-là, plus de hardiesses, mais il n'y a point de mauvaises toiles.

L'animateur de ce Salon qui a eu pour présidents Despiau, puis Klingsor, est actuellement Gaston Balande, c'est-à-dire un des peintres les plus divers et les plus doués de notre moment. Gaston Balande excelle aux grandes pages décoratives où il apporte une belle et neuve impression de modernisme des silhouettes dans un bel art de paysagiste. Sa tapisserie du Quercy qu'exécute la manufacture des Gobelins, pour la série des provinces de France, en est la plus solide allégation. C'est aussi un paysagiste qui sait noter la diversité et la vérité des ciels et des terroirs qui lui servent de thèmes. Dans ses paysages de collines, de ponts et de rivières, il apporte une note toute personnelle à la transcription des densités et des reflets. Il est le bon peintre des atmosphères légères et irisées de l'Aunis et de la Saintonge maritime et aussi des splendeurs fauves de Collioure, des verdoyances profondes de la Dordogne, de la sévérité du paysage des Causses, des villes des rives de Loire, et aussi des coins un peu secrets et un peu abrupts de l'Ile-de-France. Il donne, à ce nouveau Salon, un beau portrait, synthétique et enlevé, du docteur Dubois, et une entrée de maison de village d'un large ensoleillement.

M. Fernand Maillaud est un peintre qui n'occupe point la place qu'il mérite. Il a trouvé un mode d'harmonie particulière qui revêt d'un douceur veloutée ses paysages du Berry, ses visions d'Issoudun, ses études de haltes dans le travail des champs, qu'il traite un peu en évangéliste. Il empreint sa page colorée d'une suavité qui ne l'empêche point d'être véridique. Son émotion est profonde et de belle qualité.

Chaque artiste est représenté à ce Salon par deux toiles. Klingsor a envoyé des paysages des bords de Loire, saisis dans des

matinées tendres. Charlopeau mérite l'attention. C'est presque un régionaliste qui se cantonne dans les Charentes et les traduit avec tendresse. André Chapuy qui est très divers, qui a donné de belles transcriptions de la vie du travail, des carrefours parisiens, encombrés de chanteurs des rues et de midinettes, qui a créé aussi des nus d'une grâce toute moderne, est aussi un remarquable paysagiste. Il a donné, en des toiles très refléchies et très travaillées, le décor du Morvan. Il en traduit surtout la beauté effeuillée et dorée de l'automne et la nature déjà frileuse sous des ciels blêmis et dans des horizons élargis. André Strauss, le bon peintre des villes de Toscane, rapporte de Corse deux belles notations. Autre paysagiste de la Corse, de Lassence avec une belle évocation de l'abrupt Corte. Contel, qui a dessiné tant de vieilles rues curieuses et silencieuses de Normandie, et d'Ile-de-France avec méticulosité, les traite maintenant d'un accent emporté et presque dramatique.

Georges Migot, qui est un remarquable compositeur, se souvient dans sa peinture des valeurs musicales. Son paysage de Villemeux et ses toits d'Auxerre ont une jolie valeur d'intimité lyrique.

Isailoff peint le paysage de Marseille et voici, dans une crique de la Corniche, sous un coup de mistral qui noircit le ciel, un cliquettement de vagues pressées, aux violents panaches d'écume. Il a aussi un joli portrait de marchande de violettes.

Leveillé expose des fleurs. Gerda Wegener s'est spécialisée, semble-t-il, dans des évocations de vie moderne, somptueuses et coquettes, scènes d'un carnaval élégant, tel que l'offriraient sans cesse les coulisses d'un music-hall, lorsque l'on y groupe les figurantes d'une revue. C'est d'un art très agile, auquel ne fait point défaut l'ordonnance nécessaire.

Notons les paysages de Morin-Jean, d'Adolphe Albert, de Mme Ballot d'un joli charme impressionniste et d'une plantation solide, de Marcel Bach, la vision rapide et sonore de Montézin, le nu de Migonney, la nature-morte veloutée d'Emile Domergue, un nu robuste, un peu monochrome de Medgyis, les marines aux tons d'or léger de Vauthrin, le cabaret de campagne auquel Perrin accorde une si jolie tonnelle, la belle vision du Mont Saint-Michel, s'effilant hors des eaux, de Pierre Bertrand, l'âpre Bretagne de Chevalier, un paysage infiniment nuancé de Thévenet,

la côte de la Palice d'Hugon, une belle nature-morte de Lang, le Pont-Royal de Marceau, les jolies effigies d'un art cursif et subtil de Mme Picard Pangalos, et encore Kyriac, Sayers avec un nu intéressant, Vocos, d'un amusant primitivisme, Wallin, Isy de Botton, bon synthétiste.

Argyriadé est un curieux verrier qui dessine en émaux sur un pied de verre, une ville, des nymphes avec tact et souplesse. André Rivaud a des bijoux or et argent d'un excellent travail et d'un effet sobre.

Il y a peu de sculptures. Un joli nu en pierre de Coutesse, un buste remarquable de George Migot par Temporel, des figures de Dimitriadis et d'Huggler, une svelte danseuse de Cavacos.

§

Galerie Weill, une belle exposition de **Suzanne Valadon.** Quelques toiles de premier ordre, parmi lesquelles des portraits de l'artiste par elle-même, d'une belle sincérité, dans des décors d'une heureuse polychromie, de beaux tableaux de fleurs auxquels Suzanne Valadon apporte la sensibilité la plus personnelle et un joli don d'arrangement.

Il y a aussi des nus, des nus de femme sur l'épiderme desquelles le peintre excelle à faire passer des nuances fugitives de reflets.

Tableau plus ancien, un beau nu doré de fille de couleur, imaginé dans le luxe d'une exubérante verdoyance tropicale et aussi des paysages de l'Ain, somptueux et comme humides sous une atmosphère nuancée dans le gris.

§

Jehan Berjonneau fait précéder son catalogue d'un beau sonnet de Ferdinand Herold sur Viviers, évocation de la vie concentrée et batailleuse de la vieille ville.

Cette exposition est consacrée à l'Ardèche. Elle célèbre en une trentaine de toiles la beauté du pays cévenol, son vallonnement, ses villes pittoresques et le beau calme de ses eaux.

§

Edouard Herriot a rompu avec l'habitude des Beaux-Arts d'accorder des croix surtout aux participants du Salon des Artistes français, quel que fut leur incognito à peu près absolu, vis-

à-vis des amateurs et de la critique. Voici, à la promotion de janvier, justice rendue à **Louis Valtat** et à **George Dufrénoy**, qui comptent parmi nos meilleurs artistes.

Louis Valtat a été d'abord un des peintres les plus colorés de la Provence. Il y a peint des champs de blé étincelants de soleil, les rochers de l'Esterel, émergeant pourpres et grisailles des nuages. Il a traduit les beaux émaux transparents et quasi-liquides des poissonneries méditerranéennes. Puis il a interprété en maître le paysage normand et donne des portraits de femme d'une grâce savoureuse et rapide et d'admirables tableaux de fleurs. C'est un artiste ému et un technicien de de premier ordre.

Dufrenoy a donné de beaux paysages de Paris, de vibrantes visions d'Italie. Il est, comme Valtat, un beau peintre de fleurs. Il a donné de grandes natures-mortes de la plus belle ordonnance, et, dans leur somptuosité, nourries de la plus claire lumière.

§

L'éditeur d'art Edouard Gauthier a eu l'excellente idée de reproduire et de publier, sous le titre d'**Images de Paris**, les plus belles eaux-fortes parisiennes de Méryon.

On sait que les épreuves de ces planches célèbres sont cotées à des prix fabuleux et que presque toutes sont passées en Amérique. L'excellent graveur Perrichon avait eu toutes les peines du monde à réaliser pour le Salon d'automne de l'an dernier une rétrospective de Méryon.

La publication d'Edouard Gauthier permet de posséder ces belles estampes en d'excellentes reproductions, et c'est un bienfait vis-à-vis des amateurs de grâce ; l'édition est rehaussée d'une excellente préface et de notes érudites par Richard Cantinelli.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Un aquamanile d'art fatimite légué par Mme Louis Stern au Musée du Louvre. — Acquisitions récentes du Musée de Versailles : la collection Gazier ; peintures diverses. — L'hôtel de Rohan attaché aux Archives Nationales. — Une collection de pièces d'argenterie arménienne au Musée des Arts décoratifs. — Création d'un Office international des Musées. — Mémento bibliographique.

Mme Louis Stern, qui avait déjà légué au département des peintures du **Musée du Louvre** un portrait de jeune femme

par Reynolds que nous avons signalé (1), avait en même temps fait don au département des objets d'art d'une pièce des plus remarquables, célèbre dans le monde des amateurs d'art oriental et qui a figuré en 1903 à l'Exposition des arts musulmans au pavillon de Marsan : un aquamanile de cuivre en forme de lion, trouvé en Espagne, à Mouzon, près de Palencia, et qui, avant d'entrer dans la collection Stern, avait passé dans celle d'Eugène Piot (2). La gueule largement ouverte, la crinière stylisée en courbes symétriques, la queue articulée se terminant en un large fleuron, le corps gravé d'ornements, l'animal porte sur le dos et sur les flancs une inscription en caractères coufiques : « Bénédiction parfaite, bonheur complet. » Les historiens de l'art musulman font remonter cette œuvre à l'époque des califes fatimites et au xe ou xie siècle. On l'a exposée, comme on le fait pour les acquisitions nouvelles de ce département des objets d'art, dans la première salle s'ouvrant sur le palier des antiquités égyptiennes.

§

Le **Musée de Versailles** a fait depuis un an plusieurs acquisitions intéressantes, parmi lesquelles nous citerons notamment un *Portrait de Manuel*, le célèbre orateur libéral de la Restauration, dû au pinceau de Drolling fils, œuvre pleine de caractère et d'une pâte solide ; un curieux *Portrait de Chopin* par Ary Scheffer, où l'artiste apparaît avec des traits nobles et réguliers, très différents de la figure romantique et tourmentée brossée par Delacroix ; enfin, et surtout, la précieuse collection de peintures relatives au jansénisme réunie par Augustin Gazier, et qu'on ne connut guère du vivant de son possesseur que par les reproductions données dans le magnifique album qu'il consacra à *Port-Royal au XVIIe-siècle* (Paris, Hachette, 1909). La belle exposition de Port-Royal à la Bibliothèque Sainte-Geneviève en 1925 en avait ensuite montré les pièces principales : *La Mère Agnès Arnauld*, *La Mère Angélique*, le portrait de *Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*, et celui de *Le Maître de Saci*, tous chefs-d'œuvre admirables de Philippe de Champaigne,

(1) V. *Mercure de France*, 15 novembre 1926, p. 220.

(2) V. Gaston Migeon : *Manuel d'art musulman : les arts plastiques et industriels*, Paris, 1907, p. 226 et fig. 189, et *L'Exposition des arts musulmans au Musée des arts décoratifs* (*Les Arts*, avril 1903), article accompagné d'une très belle reproduction de cet objet.

puis les quinze gouaches si attachantes de Magdeleine de Boullongne montrant, avec une fidélité singulièrement évocatrice et touchante, des vues diverses de Port-Royal des Champs et les occupations des religieuses pansant les malades, distribuant des aumônes, défilant à la procession du Saint-Sacrement, assistant à l'enterrement d'une de leurs compagnes, etc. On trouve encore dans cette collection un portrait, par Jean Restout, du prêtre Tournus, qu'une gravure de Mutel, reproduite en tête du beau livre de M. André Hallays, *Le Pèlerinage de Port-Royal*, montre se promenant avec son ami le diacre Pâris dans le vallon de Port-Royal.

Enfin, dans sa séance du 7 février, le Conseil des Musées nationaux a accepté le don, fait au Musée de Versailles, par M. Detroyat, d'un *Portrait de Sophie Gay*, par Hersent, et d'un *Portrait d'Emile de Girardin*, son mari.

§

Nous avons plaisir à annoncer le sauvetage définitif d'un bel édifice du Paris d'autrefois : l'**Hôtel de Rohan**, rue Vieille-du-Temple, occupé depuis 1808 jusqu'à ces dernières années par l'Imprimerie Nationale, et pour lequel, depuis la loi du 6 avril 1902 ordonnant le transfert de celle-ci à Javel et l'aliénation des terrains et des bâtiments qu'elle occupait, tremblaient tous ceux qui ont le culte des monuments du passé. Un décret paru au *Journal officiel* du 26 janvier dernier vient enfin, conformément aux vœux des érudits et des archéologues et à la simple logique, de décider son affectation aux Archives Nationales, trop à l'étroit dans l'hôtel Soubise, de l'autre côté de la rue.

L'hôtel de Rohan, résidence successive des quatre cadets de Soubise qui détinrent la charge d'évêque de Strasbourg et la dignité de cardinal de Rohan, avait été construit, en 1712, par l'architecte Delamair et continué par Boffrand pour la décoration intérieure. Les plus célèbres artistes furent appelés à l'embellir : Brunetti décora de grisailles la salle à manger, Boucher y peignit des paysages, J.-B. Pierre des dessus de portes, Christophe Huet le fameux « Cabinet des Singes » ; enfin, au fronton des écuries. Robert Le Lorrain, sculpta son chef-d'œuvre : *Les Chevaux du Soleil*. Cet ensemble a, naturellement, pâti du bouleversement opéré dans l'hôtel par l'installation de l'Imprimerie Nationale : le rez-de-chaussée a été complètement transformé :

au premier étage il ne reste des peintures primitives que le Cabinet des Singes. Le grand salon a conservé la majeure partie de sa décoration dix-huitième siècle. Quant au bas-relief des *Chevaux du Soleil*, il est toujours en place (1).

Réjouissons-nous de voir enfin sauvés tous ces vestiges ; mais n'est-il pas scandaleux qu'il ait fallu plus de vingt ans de discussions et de luttes pour faire triompher la cause du goût et même du simple bon sens ?

§

Le **Musée des Arts décoratifs** a reçu en dépôt et expose en ce moment, dans une des salles du troisième étage réservées aux arts orientaux, une collection, réunie à Constantinople par un historien d'art, M. Arménag bey Sakisian, d'argenteries arméniennes des XVIIIe et XIXe siècles, qui remplissent trois vitrines. Ces pièces, exécutées pour le harem des sultans ou pour de riches particuliers, sont pour la plupart des objets de toilette féminine, tels des miroirs, des coffrets, des bijoux, ou bien des boîtes à opium ou à tabac, des gobelets et autres pièces de vaisselle. Traitées pour la plupart au repoussé avec une maîtrise consommée, elles décèlent, dans leur ornementation un peu surchargée et malgré leurs formes parfois un peu lourdes, l'influence des modèles français du XVIIIe siècle.

§

La Société des nations vient de créer, auprès de l'Institut international de coopération intellectuelle, un **Office international des Musées** pour faciliter la collaboration entre ceux-ci. Une première séance d'un comité de directeurs, qui réunissait, sous la présidence de M. J. Destrée, ancien ministre des Beaux-Arts de Belgique, des délégués de la France (le directeur de nos Musées nationaux, M. H. Verne et M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures au Louvre), de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Italie, de la Roumanie et de la Suisse, s'est tenue au mois de janvier à Genève. On y a décidé de faire, pour commencer, des expositions communes dont la première sera composée de gravures empruntées au fonds de chal-

(1) V. A. Christian : *Débuts de l'imprimerie en France ; Imprimerie Nationale ; l'hôtel de Rohan*, Paris, 1905, in-4 ill., p. 171 et suiv.

cographie des grands musées et se tiendra simultanément à Paris, à Madrid et à Rome au printemps prochain (l'une de ces expositions sera ensuite transportée successivement dans diverses villes des États-Unis), et dont une autre aura lieu en septembre à Genève, pendant les travaux de la Société des nations. On ne voit pas très bien ce qu'une exposition de ce genre a à faire avec ceux ci, à moins qu'on ne veuille procurer aux délégués de l'Allemagne le régal de contempler les *Désastres de la guerre* de Goya, qui leur rappelleraient les beaux jours de Visé, d'Andenne, de Tamines, de Louvain, de Gerbéviller et de Senlis. On comprend mieux et on approuvera davantage les autres points du programme que s'est tracé cet Office international des musées, et qu'avait déjà proposé le Congrès de l'histoire de l'art tenu à Paris en 1920 ; il aura notamment à s'occuper, nous dit-on, des questions suivantes : mode d'etablissement des catalogues de musées, ainsi que des catalogues de ventes publiques d'objets d'art ; élaboration d'un répertoire des œuvres d'art démembrées, c'est-à-dire dont différentes parties sont dispersées en plusieurs collections (ce sera là un instrument de travail fort précieux pour les historiens d'art) ; questions relatives à l'architecture des musées et à leur organisation intérieure ; échange de renseignements et de documents entre les musées (cette collaboration n'avait pas attendu la création du nouvel organisme genevois pour exister et fonctionner de la façon la plus cordiale) ; dépôt d'œuvres d'art ; moyens de développer le rôle éducatif des musées.

Mémento. — Plusieurs ouvrages importants ont été publiés en ces derniers temps sur l'art italien. C'est, en premier lieu, la traduction, par notre confrère M. Louis Gillet et Mme la comtesse de Rohan-Chabot, d'un ouvrage capital d'un des premiers historiens d'art contemporain : M. Bernard Berenson, *Les Peintres italiens de la Renaissance* (Paris, éd. de la Pléiade; 4 vol. in-18, av. 42 planches chacun ; 85 francs). « Depuis la mort de Morelli », écrit avec raison M. Louis Gillet dans son intéressante préface, « M. Bernard Berenson est le meilleur connaisseur de l'art italien. » Tous ceux qui s'occupent d'histoire de l'art, qui connaissent l'homme, qui ont suivi ses travaux et lu ses études dans les grandes revues françaises et étrangères, qui savent l'étendue de son érudition (on peut dire qu'il connaît par cœur tout ce que renferment les collections publiques ou privées de l'Ancien et du Nouveau Monde), l'étonnante perspicacité qui s'allie à ce savoir immense et qui lui fait discerner aussitôt l'auteur d'une œuvre anonyme, souscriront à ce ju-

gement. On a par là une idée de ce que contient de valeur substantielle un ouvrage comme celui qui nous est offert aujourd'hui et qui est d'ailleurs l'œuvre capitale, commencée il y a déjà trente-quatre ans, de son auteur. C'est sans aucun doute, depuis le précieux *Cicerone* de Burckhardt, le travail le plus important publié sur l'art italien et le plus essentiel à consulter; c'est le dernier mot de la critique sur la peinture italienne de la Renaissance. Le premier volume est consacré à l'école de Venise, le deuxième à celle de Florence, les deux derniers à celles de l'Italie du Nord. De très belles reproductions en photogravure, au nombre de 168, montrent, en regard du texte, les œuvres les plus caractéristiques que ces écoles ont produites. Il faut remercier grandement les traducteurs, le directeur des éditions de la Pléiade, notre érudit confrère M. Charles du Bos, et son éditeur M. Schiffrin d'avoir donné aux travailleurs et aux amateurs peu familiarisés avec la langue anglaise l'édition française qu'on attendait de cet ouvrage capital, depuis longtemps classique dans le monde anglo-saxon, et déjà traduit à peu près dans toutes les langues.

En même temps, l'active librairie Crès a commencé la publication d'une collection d'importantes monographies des principaux maîtres de l'école italienne, dues aux meilleurs critiques de la péninsule et traduites en français. Trois volumes ont paru jusqu'ici : *Giotto*, par M. Carlo Carra ; *Botticelli* et *Michel-Ange*, par l'éminent historien Adolfo Venturi (150 fr. pièce). Chaque volume se compose d'une centaine de pages d'un texte critique suivi d'une très complète et, par là, très précieuse bibliographie et de 192 planches admirables en héliotypie, qui reproduisent l'œuvre entier de chacun de ces maîtres; c'est ainsi que, pour Giotto, on met sous nos yeux toute la décoration de l'Arena de Padoue et de la basilique d'Assise avec des vues de détail des créations capitales. C'est dire quels sont à la fois l'attrait et l'utilité de semblables volumes, aussi bien pour le simple amateur que pour l'historien. Nous ne leur ferons qu'une seule critique : bien que les reproductions soient classées chronologiquement, on aimerait trouver sous chacune la date de l'œuvre, qui n'est pas non plus indiquée à la table; ce serait là un renseignement des plus utiles.

Et voici, maintenant, dans la collection des « Maîtres du Moyen âge et de la Renaissance » si joliment inaugurée par le *Fra Angelico* de son directeur, M. Edouard Schneider, un non moins beau volume consacré aux *Primitifs siennois*, par M. Louis Gielly (Paris, Albin Michel, in-4, v-127 p., avec 58 planches ; 90 fr.). Ici encore, comme dans les monographies que nous venons de citer et comme dans les volumes de la « Bibliothèque d'histoire de l'art » que nous recommandions dernièrement à nos lecteurs, un texte critique, suivi d'une bibliographie et de la liste complète de l'œuvre des maîtres étudiés, précède une série de

planches en phototypie. On ne pouvait, pour écrire l'histoire de cette école siennoise primitive, d'un caractère si particulier, où le mysticisme s'unit à la vérité vivante, s'adresser mieux qu'à M. Louis Gielly, conservateur du Musée d'art de Genève, qui passa de longues années à Sienne et s'est imprégné (son charmant petit livre, *L'Ame siennoise,* en est la preuve) de l'atmosphère où vécurent ces vieux maîtres. Ayant longuement analysé le charme de leurs œuvres, et en ayant étudié minutieusement l'histoire, c'est avec une compréhension parfaite et une émotion communicative qu'il décrit et commente l'œuvre des cinq principaux peintres siennois du *trecento* : Duccio di Buoninsegna, qui partage avec Gitoto la gloire de la rénovation artistique toscane et dont la célèbre *Maestà* du Musée de l'Œuvre du Dôme de Sienne est la création capitale ; Simone Martini, auteur notamment du merveilleux portrait équestre du condottiere Guidoriccio da Fagliano au Palais public de Sienne et de fresques sur la vie de saint Martin à la basilique inférieure d'Assise, et son beau-frère et collaborateur Lippo Memmi ; enfin les deux frères Pietro et Ambrogio Lorenzetti, dont le premier peignit à Assise trois fresques où, dit avec raison M. L. Gielly, « il touche au sublime », et dont le second est l'auteur des deux grandes compositions *Le Bon Gouvernement* et *Le Mauvais Gouvernement,* qui décorent le Palais public de Sienne. On a plaisir, tout en lisant les pages pénétrantes de M. Gielly, à vérifier dans les belles planches d'ensemble et de détail qui les suivent, la justesse de son éloquent commentaire et à jouir des beautés qu'il met si bien en relief.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — Nous avons donné, dans la dernière « Chronique de Glozel », un extrait du procès-verbal de la séance de la Société Préhistorique Française où il a été question de Glozel et où M. Ad. de Mortillet a déclaré qu'il considérait une partie des objets découverts à Glozel comme des faux. Nous avons publié à la suite de cet extrait une note de M. A. van Gennep protestant contre les allégations de M. A. de Mortillet. M. E. Espérandieu a adressé, à ce propos, au président de la Société Préhistorique Française la lettre suivante :

Nîmes, le 2 février 1927.

Monsieur le Président,

Je crois que M. Ad. de Mortillet a tout à fait tort de douter, sans s'être rendu compte *par lui-même* de leur importance, des trouvailles faites à Glozel. Leur authenticité ne fait pas l'ombre d'un doute.

M. Ad de Mortillet en conviendrait d'ailleurs, s'il voulait bien, comme je l'ai fait moi-même, visiter les objets et prendre la peine de faire pratiquer sous ses yeux des fouilles de contrôle, sur des emplacements *à son choix*, ce qui exclut complètement la possibilité d'un terrain préparé d'avance.

Je laisse à M. le Dr Morlet le soin de se défendre comme il l'entendra. Mais je ne puis pas laisser dire, sans protester, que des objets que j'ai vus, longuement examinés et dont, par surcroît, j'ai trouvé moi-même quelques-uns, sont des faux.

Ainsi que l'a dit M. Reinach, les objets trouvés à Glozel ne sont pas à prendre ou à laisser, mais à prendre — simplement.

Certes, je suis d'accord avec M. Ad. de Mortillet, lorsqu'il déclare que les harpons de Glozel n'ont jamais pu servir ; mais il eût dû ajouter : « pour la pêche ». Car il s'agit, en réalité, d'ex-voto.

Veuillez bien agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et dévoués. E. ESPÉRANDIEU
de l'Institut.

M. le Dr A. Morlet nous adresse de son côté la note suivante :

« Les attaques de M. A. de Mortillet? me dit-on, on n'y répond pas ! Tout le monde sait que, pour lui, la préhistoire doit cesser avec son père ! »

Je répondrai cependant, navré d'avoir à employer des arguments *ad hominem*, les seuls possibles contre des critiques qui n'ont rien de scientifique.

On lit dans le *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, nov. 1926 :

« M. P... conseille de ne pas repousser sans examen les faits...

« M. Ad. de Mortillet signale, à ce propos, que parmi les objets recueillis à Glozel par exemple, il y en a certainement de faux, comme les harpons qui n'ont jamais pu servir en raison de leur forme ; quant aux caractères figurant sur les briques, ils semblent inspirés de divers alphabets anciens, de date et d'origine différentes, avec adjonction de signes de fantaisie. »

Au moins, voilà un préhistorien qui ne craint pas de « repousser les faits sans examen », *car M. de Mortillet n'a vu aucune brique inscrite.*

D'ailleurs si Altamira s'explique à ses yeux par l'habileté au dessin des petits pâtres espagnols modernes, pouvons-nous être surpris de lui voir nier la parfaite authenticité du gisement de Glozel, *alors qu'il s'est bien gardé de venir le visiter*, bien que je l'en aie instamment prié ?

M. de Mortillet ignorerait-il les objets *votifs*, au point de considérer comme faux des harpons parce qu'ils « n'ont jamais pu servir » ? Mais

qu'il se rassure, nous en avons trouvé un certain nombre qui ont dû être utilisés et que nous publierons prochainement.

Quant à nos tablettes inscrites, comme plusieurs d'entre elles ont été recueillies en place, dans une couche argileuse, *entièrement vierge de tout remaniement* (*Depéret*), par d'éminents savants qui, eux, avant de juger, ont voulu faire effectuer des fouilles de contrôle, elles ne se trouveront pas plus mal des affirmations *in abstracto* de M. A. de Mortillet que la figurine en stéatite de Grimaldi des attaques de M. G. de Mortillet.

Et si les critiques injustes du père ont découragé bien des chercheurs, le fils n'aura pas avec nous cette satisfaction qui semble pourtant lui être chère.

Dr A. MORLET.

§

M. Salomon Reinach a publié en anglais dans *The Antiquaries Journal*, vol. VII, n° 1 (janvier 1927), p. 1-4, un article (rédigé en octobre 1926) sur les découvertes de Glozel, où il prend de nouveau position le plus nettement possible. Un bref historique des découvertes est suivi d'une description de la station qui apporte un détail nouveau à ajouter à ceux que connaissent déjà les lecteurs du *Mercure* :

Un point très curieux, que j'ai confirmé de mes propres yeux, est que les objets en os, pierre ou argile, ne sont pas accumulés ni mélangés en désordre, mais sont souvent placés en rangées, horizontalement ou verticalement. C'est comme si un dépôt sacré près du ruisseau avait été respecté par plusieurs générations, laissé *in situ* et graduellement recouvert de minces couches de terre.

Puis vient un classement des objets en 8 groupes, qui concorde en somme avec celui de M. Breuil, un rappel de l'extension géographique du thème dit « à tête de chouette », et cette remarque intéressante :

Je ne suis pas encore persuadé, malgré les apparences, que le *lingam* et le *yoni* sont réunis sur les mêmes statuettes, mais je ne suis pas en mesure de le nier. L'une de ces statuettes extraordinaires a été découverte sous mes yeux.

Lingam et *yoni*, sont, comme on sait, les termes hindous pour les organes mâle et femelle : le doute peut, croyons-nous, être permis si on ne se reporte qu'aux dessins et autres reproductions des objets ; mais il paraît impossible quand on a manipulé les objets eux-mêmes. Cette même combinaison est fréquente

dans l'Inde ; par exemple, selon une ancienne tradition, au mont Meru, où l'on pouvait voir une fleur de lotus (plante sacrée) au centre de laquelle il y avait un triangle représentant le *yoni*, du centre duquel, à son tour, sortait en s'érigeant sous forme de quille un lingam à trois écorces représentant les dieux Brahma, Vishnou et Siva (Shiva) (Seligman, *Der boese Blick*, Berlin, 1910, t. I, p. 189) ; la forme triangulaire du *yoni* est traditionnelle aux Indes (*ibidem*, p. 206), et l'on remarquera que c'est elle, et non pas tant la forme ovale (qui dans la magie se confond avec la représentation de l'œil prophylactique) qu'on voit sur les statuettes de Glozel. Cette combinaison des deux symboles sexuels, en y ajoutant le scrotum et la main, se voit aussi sur une amulette romaine en bronze reproduite par Seligman (*ibidem* p. 231, d'après Fiedler) et dont nous donnons ici le dessin.



Au Japon aussi on rencontre la même juxtaposition (Cf. Genshi Kato, *Japanese phallicism*, 1924, p. 45).

M. Salomon Reinach rappelle de nouveau qu'on n'a pas trouvé trace de métal à Glozel, ni de fragments de poterie celtique ou romaine, et ajoute qu'il « a lui-même parcouru tout le plateau à la recherche de poteries romaines sans en trouver une seule ». Ce qui, combiné avec les survivances évidentes de l'art magdalénien, indique sans erreur possible la fin de l'Age de la Pierre. Puis l'auteur rappelle certaines polémiques et certaines divergences d'opinion, notamment l'opinion de M. Camille Jullian, déclare qu'après les visites faites à Glozel par plusieurs savants, le scepticisme est maintenant hors de mise et n'a même plus à être discuté, pour conclure, après rappel des découvertes faites au Portugal en 1894 et publiées en 1903 :

Deux conséquences importantes s'ensuivent, que je résumerai en peu de mots : 1° la date du Paléolithique récent (Magadalénien) doit être rajeunie de beaucoup de siècles, puisque entre 3500 et 3.000, dans une couche nettement néolithique, nous trouvons des survivances de l'art magdalénien, décadent mais indiscutable ; 2° la destruction de la civilisation néolithique occidentale, si complète que l'Espagne et la Gaule durent réapprendre l'écriture des Grecs, implique que ces tribus sep-

tentrionales, connues dans l'histoire sous le nom d'Ibères, de Ligures et de Celtes, non seulement envahirent l'Europe occidentale, mais supprimèrent complètement les castes sacerdotales qui avaient le monopole de la civilisation, y compris l'écriture alphabétique. Si les pays de l'Orient, spécialement la Grèce et l'Asie Mineure, quoique envahis aussi par des sauvages septentrionaux, conservèrent quelque chose de la civilisation européenne occidentale, ce fut grâce à la proximité et à l'influence de l'Egypte, de la Babylonie et de la Phénicie.

De sorte que le vieux dicton *ex Oriente lux* reste vrai pour la période après 1500 avant J.-C., mais non pour les temps plus anciens.

Ce qui permet à M. Reinach de rappeler que dès 1893 il avait attaqué, et en grande partie détruit, le « mirage oriental », et de se féliciter d'avoir eu raison plus même qu'il ne pouvait l'espérer. Aussi conseille-t-il à tous les savants de suivre de près les fouilles de Glozel et de se résoudre à modifier leurs opinions sur le rapport des civilisations occidentales et orientales.

§

Nous avons reçu de M. Butavand, ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, conseiller d'Etat de la Principauté de Monaco, la lettre suivante :

Monaco, le 3 février 1927.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de faire appel à votre courtoisie pour l'insertion au *Mercure* d'une brève réponse à la lettre de M. Salomon Reinach contenue dans votre numéro du 1er février (chronique de Glozel) ?

Au sujet des suggestions que j'avais exposées dans la *Nature* et que votre distinguée Revue a bien voulu reproduire en partie, ce savant éminent fait observer qu'à son avis les inscriptions qui accompagnent des dessins d'animaux ne sauraient représenter les noms de ceux-ci, et qu'elles ne peuvent signifier que *dédié*, *consacré*, ou quelque chose d'analogue.

Je suis très honoré qu'un membre de l'Institut ait bien voulu lire mon modeste travail, et l'objection qui m'est faite s'était posée à mon esprit tout d'abord. Je ne m'y suis pas attardé. Le nombre des dessins d'animaux avec inscriptions est assez grand et il aurait fallu admettre que la langue de Glozel était quatre ou cinq fois plus riche que nos idiomes modernes pour exprimer ce « quelque chose d'analogue » dont parle votre éminent correspondant. Le fait que l'alphabet néolithique est quatre fois plus nombreux que le nôtre ne m'a pas paru être une preuve suffisante.

D'autre part, dans nos écoles, les murs sont couverts de dessins avec des inscriptions portant le nom de l'objet ou de l'animal représenté. Les écoliers en liberté tracent partout des images informes avec des inscriptions correspondantes. Dans les musées — et le très distingué Directeur du Musée de Saint-Germain ne me démentira pas — les dessins et les figures sont accompagnées du nom de l'objet ou de l'animal en français et en latin. Il ne viendrait à l'idée de personne que le Directeur du Musée a voulu se moquer de lui-même, et encore moins du public...

On ne manquera pas d'objecter qu'à Glozel il n'y avait ni écoles ni musées. Mais qu'en sait-on? L'abondance des inscriptions, des dessins, des objets divers en poterie trouvés en cet endroit semble montrer qu'il y avait là un atelier où l'on fabriquait des inscriptions, des dessins, des objets : officine de scribe? étude de notaire? école ou académie... des inscriptions? Pourquoi pas? Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire de l'Egypte, jusqu'à rejoindre le néolithique, ne trouve-t-on pas des indices de cet ordre? *Nil novi sub sole*. La formule n'est pas d'aujourd'hui, puisque l'Ecclésiaste l'attribue à Salomon, il y a trois mille ans.

L'analogie avec l'inscription du dessin d'Alvao ne me paraît pas être une contre-indication. De nos jours, des mots identiques, ou presque, désignent les mêmes animaux sur les bords de la Loire, du Tage ou du bas Danube, et nous savons si peu de chose concernant l'étendue de l'aire ethnique et linguistique dont le savant docteur Morlet et M. Fradin ont découvert à Glozel un îlot de première grandeur!

Avec mes remerciements, etc. F. BUTAVAND.

§

Comme nous l'avons annoncé ici, M. Espérandieu, membre de l'Institut, a fait, au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles, une conférence sur les fouilles de Glozel. En voici la fin, où il expose son opinion personnelle dont l'importance dans la controverse soulevée au sujet de Glozel ne saurait échapper à personne, puisqu'elle émane d'un savant dont la haute autorité en études gallo-romaines est universellement reconnue.

Après avoir exposé l'opinion des autres, peut-être voudrez-vous bien me pardonner de vous donner très modestement la mienne. Je l'ai dit : Je ne crois pas à l'hypothèse — d'ailleurs présentée comme une certitude — d'un antre de sorcière de l'époque gallo-romaine. J'estime que cette hypothèse, qui daterait de la fin du IIIe ou du IVe siècle les tablettes trouvées à Glozel, n'est à retenir qu'en raison de l'éclat du nom du savant qui l'a produite.

Il faudrait expliquer autrement que ce savant ne l'a fait comme il se peut que des objets nettement néolithiques soient abondamment mêlés à ces tablettes.

M. Camille Jullian croit qu'il s'agit de choses incomprises, apportées au sanctuaire de la pythonisse par des fervents de son art. Effectivement, les exemples de cette coutume ne manquent pas. Le temple de source du Mont-Auxois, où fut Alesia, dont je vous parlais, ici même, il y a deux ans, m'a livré des ex-voto de pierre ou de bronze, auxquels étaient mêlés un oursin, une grande hache de pierre polie, et deux ou trois galets, très exactement en forme d'œuf de pigeon. Mais le nombre de ces curiosités est infime, si on le compare à celui des ex voto réels, tandis que, pour Glozel, ce serait tout à fait l'inverse qui se produirait.

D'autre part, l'on conçoit très bien qu'une hache polie, qu'un oursin, que des galets de forme particulière aient pu frapper l'imagination de populations ignorantes, et les inciter à faire, de ces objets, des offrandes à un dieu, ou même à une sorcière ; mais il me semble totalement inadmissible que des harpons, des anneaux de schiste, des épingles d'os, etc., où le travail de l'homme apparaît clairement — et sur lesquels, par surcroît, sont des signes alphabétiformes qu'on retrouve sur les tablettes, — aient pu être considérés comme des merveilles de la nature et devenir des ex-voto.

Avec M. Salomon Reinach, M. l'abbé Breuil, M. le docteur Morlet, et bien d'autres, je crois donc que les tablettes d'argile de Glozel sont néolithiques, comme tout le reste. Mais à quelle date quelque peu précise convient-il de les faire remonter ? Je l'ignore.

Dans son *Manuel d'Archéologie*, Joseph Déchelette a fait remarquer, avec raison, que les diverses tentatives d'une subdivision de l'âge de la pierre polie en phases multiples ne sauraient encore être définitivement retenues.

« Nous devons reconnaître, dit-il, que, malgré les efforts constants de nombreux préhistoriens, la détermination précise des coupures chronologiques de cette période, dans l'Europe occidentale, compte encore parmi les problèmes attendant une solution. »

Comme il n'y a pas moyen d'admettre, à la fin du néolithique, des survivances de l'art magdalénien si nettes que celles des objets mis au jour à Glozel ; comme, d'autre part, les anneaux plats de schiste sont de l'ancien néolithique, c'est de ce temps, d'accord avec M. van Gennep et M. Salomon Reinach, que je serais porté à tout dater.

Le site de Glozel rappelle celui d'Hissarlik, où fut Troie ; mais il n'y a pas de synchronisme. Les urnes à visage d'Hissarlik sont d'une forme et d'une technique beaucoup plus évoluées et, par conséquent, plus récentes.

En ce qui concerne les signes, Glozel paraît plus ancien que la plu-

part des écritures méditerranéennes. Il y a, à Glozel, des caractères alphabétiformes sur des objets de réminiscence magdalénienne.

Mais le fond de toutes les écritures péri-méditerranéennes doit être le même. Les unes et les autres dérivent probablement des signes, idéographiques ou non, des temps néolithiques.

Faut-il en conclure, avec M. Morlet, que la civilisation néolithique s'est propagée de l'Occident à l'Orient ? Ce n'est pas impossible ; mais nous avons vu que cette opinion n'est pas celle de M. l'abbé Breuil.

J'estime, en ce qui me concerne, qu'on doit se garder de conclusions hâtives, que de nouvelles découvertes pourraient infirmer.

Au surplus, les enseignements à tirer des fouilles de Glozel sont assez grands pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en exagérer l'importance.

Que l'humanité ait été longue à se dégager de sa gangue, personne n'en doutait. Mais on savait aussi que, dès l'époque magdalénienne, les efforts de générations innombrables se traduisaient déjà par des œuvres surprenantes.

Grâce à Glozel, nous apprenons, semble-t-il, que les néolithiques avaient un langage écrit et, par conséquent, une civilisation relative.

Certes, l'histoire de l'humanité n'est pas à la veille d'être éclaircie. Il y a des secrets que des fouilles heureuses ne nous feront jamais connaître. Mais, peu à peu, le voile qui nous cache le passé perd de son épaisseur. Nous commençons à distinguer à la clarté, très faible encore, d'une aurore des traces de pas qui se perdaient dans la nuit.

Par d'autres découvertes, complétant celles de Glozel, le jour viendra peut-être où nous connaîtrons enfin, sinon les mystères insondables de nos origines, du moins le lent travail des siècles qui nous donne, lorsque nous jetons des regards en arrière, la légitime fierté des progrès accomplis.

§

Il nous faut encore signaler au sujet de Glozel la note tendancieuse que le Syndicat d'Initiative de Vichy vient de faire paraître dans certains journaux de la région :

LE MYSTÈRE DE GLOZEL. — Nous apprenons que le Syndicat d'Initiative aurait l'intention de convoquer en un congrès à Vichy, en 1927, toutes les personnes qui se sont occupées de Glozel, afin d'essayer de faire la lumière sur ce troublant mystère.

(*Le Progrès de l'Allier*, 10 février 1927.)

Il ne peut y avoir, à l'heure actuelle, de mystère au sujet de Glozel que pour ceux qui ont intérêt à le laisser croire pour pouvoir s'immiscer dans les fouilles.

Les lecteurs du *Mercure* savent, par les *Journées mémorables de Glozel*, comment des recherches de contrôle ont été effectuées par d'éminents savants, MM. van Gennep, Salomon Reinach, Espérandieu, Leite de Vasconcellos, Depéret, Viennot, Loth, Breuil, qui ont successivement témoigné de la parfaite authenticité des trouvailles.

MERCVRE.

ARCHÉOLOGIE

A. Broquelet : *A travers nos provinces, Normandie et Bretagne*, Garnier. — Marthe Oulié : *Les animaux dans la peinture de la Crète préhellénique*, Alcan.

Pour ceux qui s'inquiètent, durant l'été, d'autre chose que de villégiature, de bains de mer ou de courses ; pour ceux qui ont conscience de la vitalité historique du pays, comme de la parure monumentale que lui ont laissée les siècles, la Normandie est, on peut le dire, une terre d'élection. C'est l'impression du moins qu'on en déduit en lisant le volume de M. A. Broquelet, publié chez Garnier : **A travers nos Provinces, Normandie et Bretagne.**

La Normandie, en effet, malgré tout ce qu'on y a détruit, *modernisé*, reste encore la plus riche peut-être de nos provinces au point de vue monumental.

Après un très intéressant début historique, l'itinéraire nous conduit d'abord à Rouen, mais où il n'est signalé que quelques très beaux édifices, comme la cathédrale, l'église Saint-Maclou, le Palais de Justice, la Grosse Horloge, l'église Saint-Ouen, etc. En descendant la Seine, il faut signaler les ruines du château de Robert le Diable et l'église abbatiale de Saint-Georges-de-Boscherville. La salle capitulaire qui subsiste, contiguë à l'église, est une des belles constructions de la période romane en Normandie. On continue à descendre le fleuve pour atteindre bientôt Jumièges, dont les ruines sont célèbres. A propos de Jumièges, M. A. Broquelet a donné d'intéressants détails sur la personne d'Agnès Sorel, qui vint y mourir en 1449.

Plus loin, on trouve Saint-Wandrille, qui conserve le cloître et les ruines de son glorieux monastère ; et en face s'élève Caudebec, où l'on vient le plus souvent pour voir le phénomène du *Mascaret*. L'église de Caudebec est un des plus beaux monu-

ments de la Normandie, qui en recèle un si grand nombre, et doit être spécialement mentionnée.

L'itinéraire passe par Lillebonne qui garde des restes du moyen âge. C'est ensuite Tancarville où se dressent les ruines superbes d'un château féodal.

L'on arrive à la vieille petite ville d'Harfleur, qui soutint un siège fameux contre les Anglais et où l'église garde surtout un clocher délicieux.

En face du Havre est Honfleur, célèbre autrefois par ses armements et ses corsaires et d'où l'on peut voir la vieille porte de la Lieutenance, l'église Sainte Catherine, un précieux manoir régional. Sur la rive droite, Le Havre n'offre qu'aux environs l'ancienne abbaye de Graville. Ailleurs, vers le nord, celle de Montivilliers.

Cependant dans l'Eure, on gagne Evreux, où l'on peut mentionner la superbe cathédrale, l'ancienne abbaye de Saint-Taurin, le beffroi, etc.

On passe à Gaillon, dont le château de la Renaissance est célèbre ; puis aux Andelys, qui possèdent deux églises, l'une au Grand-Andely, superbe édifice en partie ogival, et en partie de la Renaissance, qui contraste avec l'église plus modeste du Petit-Andely, que dominent les ruines du Château-Gaillard ; à quelques kilomètres s'élève l'église d'Ecouis, que fit construire Enguerrand de Marigny.

Le Tréport, sur la côte, a une ancienne collégiale, de 1.186, et une église, ancienne maison des Jésuites (1622), du XVIIe siècle qui abrite le cénotaphe d'Henri de Guise, dit *le Balafré*.

Dieppe vient ensuite avec ses églises Saint-Jacques et Saint-Rémy que dominent les remparts de son château ; puis Fécamp qui a conservé l'église de la Sainte-Trinité ; et Bernay ; et Lisieux, célèbre par ses maisons de bois ; Caen, avec la Trinité, l'abbaye aux Hommes, l'église Saint-Pierre qui est une des plus délicieuses constructions de la Renaissance, etc.

On arrive à Bayeux, qui possède encore une superbe église, de vieilles maisons et la tapisserie célèbre de la reine Mathilde; Falaise qui garde le château où naquit Guillaume le Conquérant, ses églises Saint-Gervais et la Sainte-Trinité.

Puis nous voici à Avranches, Mortain et Coutance, avec sa cathédrale, en grande partie du XIIIe et du XVe siècle ; Hambye qui

garde les restes d'une belle abbaye et les ruines d'un château ; et du côté de Cherbourg le précieux château de Tourlaville, etc.

Mais nous quittons la Manche pour retourner au sud et passer à Verneuil, qui garde un donjon et deux églises ; Laigle, avec une église Saint-Martin (ve siècle) ; Sées, dont la cathédrale fut refaite aux xiie et xiiie siècles.

Alençon possède l'église Notre-Dame et son château.

Argentan a ses églises Saint-Germain et Saint-Gervais, édifice gothique avec additions et retouches de la Renaissance ; Saint-Martin et la tour Marguerite, dernier vestige des fortifications ; enfin Granville, avec la pittoresque église de Saint-Pair aux environs et les architectures merveilleuses du Mont Saint-Michel.

La deuxième partie du livre est consacrée à la Bretagne, dont un chapitre préliminaire raconte l'histoire, l'esprit et le caractère, les traditions et légendes, avant de passer à la description de ses villes et monuments les plus remarquables et caractéristiques. Il suffit de nommer Dol ; Dinan, Saint-Malo et ses remparts, Paimpol, Saint-Brieuc, Tréguier avec sa cathédrale, Perros-Guirec, Morlaix, Saint-Jean-du-Doigt, Saint-Pol-de-Léon, Huelgoat, Saint-Herbot, Saint-Thégonnec, Quimper, dont les maisons comme la cathédrale sont célèbres, Pont-l'Abbé, Quimperlé, Pontivy, Carnac, Vannes, qui a conservé ses murs et sa physionomie de vieille ville bretonne, la forteresse de Sucinio (xive siècle) ; Ploermel et son église de Saint-Armel.

On passe au château Josselin et au calvaire de Guéhenno ; à Rennes, où subsiste encore la très belle porte Mordelaine, ainsi que d'intéressants musées ; à Vitré, Fougères, Nantes avec son château, la cathédrale, de vieilles maisons ; Châteaubriant, avec son château reconstruit à la Renaissance et où fut amenée Françoise de Foix ; Guérande, Redon, etc.

C'est en somme toute la Bretagne qui est évoquée avec ses églises de granit, ses chapelles, ses calvaires, ses vieux châteaux ; tout cela est un peu succinct, car c'est un véritable tour de force que de faire tenir en un seul volume la description de deux provinces aussi intéressantes que la Normandie et la Bretagne.

Une illustration abondante accompagne l'ouvrage, qui est une des bonnes publications de la librairie Garnier.

Nous espérons que M. A. Broquelet continuera ses promenades archéologiques à travers d'autres provinces françaises, dont le

tableau, pour être différent, peut présenter quand même un certain intérêt. Dernier détail sur certains calvaires, le cortège du Christ mené au supplice est précédé d'un groupe de musiciens bretons, *sonnant* du biniou. C'est la part du pays, ajoutée à la figuration du grand drame qui est à la base de notre religion chrétienne.

§

Le volume de Mlle Marthe Oulié : **Les Animaux dans la peinture de la Crète préhellénique**, est une publication un peu spéciale, et je dirais même une curiosité si le mot était employé avec plus de discernement. C'est une thèse en Sorbonne et dont la documentation est relevée sur les lieux des fouilles et dans les musées grecs. Les dames s'occupent assez rarement d'archéologie et surtout d'archéologie préhellénique, et la presse a cru devoir s'extasier sur la thèse de Mlle Marthe Oulié, qui du reste contient bien des indications qui peuvent être retenues sur les vieux âges de la Grèce insulaire. Il s'agit des motifs de décoration dans la céramique et de la signification des sujets, surtout empruntés au règne animal. La décoration crétoise aurait beaucoup mis à contribution l'art animal, et ses emprunts ont été signalés dans les différentes branches de l'art ; et comme on peut s'y attendre, toute cette figuration est d'ailleurs religieuse et symbolique. Les décorateurs ne cherchent pas les motifs par goût, mais obéissent aux croyances et agissent en conformité avec leur milieu.

La zoolâtrie était à la base d'une religion naturiste, car l'animal était un des éléments du vieux panhellénisme. Ainsi s'explique l'intérêt porté aux plus minimes éléments du décor.

On trouve d'ailleurs en Crète plusieurs régions de cet art symbolique et rare : celle de la montagne, avec la faune des bergers, celle de la plaine agricole, avec les bovidés, les oiseaux des marais et des jardins ; enfin celle du littoral, avec la faune et la flore marine et sous-marine. Les diverses périodes de l'art crétois qui se trouvent étudiées dans le volume de Mlle Marthe Oulié s'étendent de la vieille période chalcolitique (3.000-2.400 av. J. C.) jusqu'au dernier âge du bronze (1.400-1.180).

Mais je me contenterai de signaler aujourd'hui ce travail sur les antiquités de Chypre, certain de retrouver bientôt son auteur qui ne saurait que poursuivre ses travaux et découvertes.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Le vol du « Cenote Sagrado » : Histoire yankee. — Pendant que le problème — qui semble d'ailleurs résolu — de l'authenticité des découvertes de Glozel occupe l'attention du public savant français, le Mexique s'émeut devant un acte de piraterie yankee qui le prive de trésors antiques estimés valoir un million trente-six mille quatre cent dix pesos de monnaie nationale,et dont il ne sera sans doute pas inutile de résumer en quelques pages la scandaleuse histoire, bien caractéristique de certaine mentalité en honneur parmi les intellectuels des U.S.A.

On sait, pour peu qu'on connaisse l'histoire du Mexique, quelles richesses archéologiques renferme sa province du Yucatán. C'est, en toute exactitude, l'Egypte du Nouveau Monde. Parmi les trésors mayas que garde cette terre de vieilles traditions indiennes, ceux de Chichén Itzá ne sont pas les moins célèbres et le *Templo de los Guerreros* n'a pas besoin d'être mentionné comme l'un des plus beaux monuments de la cité sainte des Itzáes. Une légende toujours subsistante nous apprend qu'à Chichén Itzá, chaque année, pour implorer les pluies, le dieu des eaux recevait le sacrifice d'une vierge itzá,choisie parmi les plus nobles. Cette innocente victime était condamnée à périr, parfumée, fleurie, parée comme pour l'hyménée, dans les ondes du *Cenote Sagrado*, où, sur les eaux mortes du *dzonoot*, flottent encore de pâles lotus, qui sont les âmes de ces infortunées. La *nicté-há*, la « fleur aquatique », toujours sacrée dans les Indes, hôte ancien du Nil, n'est pas, cependant, ce qu'a de plus précieux ce dépôt d'eau douce et potable baptisé — car ils abondent au Yucatán — du nom mexicain de *cenote* et dont — nous dit le savant de Puerto Rico, Don Augusto Malaret, dans son récent *Diccionario de Americanismos* (Mayaguez, 1925, p. 131) — la caractéristique est qu'ils se rencontrent *a una gran profundidad de la tierra o en el centro de una caverna.*

La vraie richesse de cette source sacrée, elle consiste dans la diversité des joyaux, bijoux et objets religieux noyés dans son onde en même temps que les vierges itzáes : trésors fabuleux que nul n'avait explorés, mais dont tous parlaient, dans le Yucatán. Ainsi, à Nîmes, prétend-on que le gouffre de la *Font* recèle le coq d'or de l'antique Tour Magne. avec d'autres merveilles, dont

par la Nostradamus (1). Nul, apparemment, ne se fût avisé d'y aller voir, si l'Amérique, qui a déjà apporté tant de bienfaits au Mexique, n'eût député au Yucatán, en qualité de Consul, M. Edward Herbert Thompson. En Yankee pratique, ce citoyen de la libre République, immunisé par sa mission et son caractère officiels, imagina de sauver des ondes du Léthé les trésors dont, tout de suite, il avait saisi la valeur. Sa besogne commença dès 1894. Pour la mener à bien, il acheta une *hacienda*, dénommée *Chichén*, sise sur l'emplacement même de la Cité sainte, et commença ses sondages intéressés. Tout d'abord, il ne se servit que de moyens de fortune : pieux et seaux, qui ne lui donnèrent qu'un resultat négatif. Mais sa conviction lui inspira le recours à un appareil de recherches plus perfectionné. Il acquit donc une drague, requit des plongeurs. Alors commença l'extraction fructueuse des squelettes mayas, avec leurs colliers, leurs pierres précieuses. Le *dzonoot* — le *cenote* — ainsi dragué avec persévérance et système, restituait peu à peu au flibustier consulaire — sans compter ce que sa drague détruisit à jamais — d'innombrables perles, des cylindres et des figurines de pierres dures et polies, de couleur verdâtre, ou bleutée, des bijoux de cuivre et d'or et un étrange disque de cuivre d'une vingtaine de centimètres de diamètre, constellé de signes chronologiques (2).

Usant de sa qualité d'agent officiel des Etats-Unis, Thompson put exporter impunément, de 1894 à 1923 — date de son départ du Yucatán — dans sa patrie les fruits de son effronté larcin. Les plus considérables passèrent dans deux Musées : le *Peabody Museum of American Archeology* de l'Université Harvard (à Cambridge, Mass.), établissement dont il est avéré que les Directeurs, Bowditch et Putnam, le rétribuaient, et le *Field Museum of American Archeology* de Chicago. Honnête citoyen ayant enrichi son pays, Thompson se sentait la conscience tranquille. Et il eût dit, sans doute, à qui lui eût reproché ses pillages, le mot de Lessing — en anglais, et en traduisant *Deutscher* par *American* : *Was ein Deutscher einem Ausländer abnimmt, sei immer gute Prise !* Cette maxime du père de *l'Aufklärung* germanique, on sait avec quelle « objectivité » l'ont mise en pra-

(1) Voir notre étude : *Nimes et Nostradamus*, dans la *Revue des Langues Romanes* (Montpellier), t. LVII, p. 204-261.

(2) Ces signes, d'un beau repoussé, ont trait au dieu du Soleil, nous écrit-on du Mexique.

tique, dans la France envahie, nos bons amis — hélas ! — d'aujourd'hui, Messieurs les Boches.

Mais voici-t-il pas qu'un autre Américain s'est avisé de trouver le procédé tout de même légèrement cavalier et d'éventer la mèche ? Son livre, publié simultanément à New-York et à Londres par *The Century Company*, s'intitule : *The City of the Sacred Well*. L'auteur — c'est Mr T. A. Willard, domicilié à Cleveland, Ohio, 246-286 E. 131 St., — usant parfois des propres récits de Thompson, y raconte en détail les pillages de son compatriote, révèle les vols, donne le coup de trompette qui ira éveiller — enfin ! — les justes revendications du Mexique. Désormais, les autorités de la République de l'Aigle et du Serpent, que représente, à Paris, un poète doublé d'un fin critique et d'un parfait connaisseur des lettres espagnoles, manifesteront leur volonté de faire respecter, encore qu'un peu tard, les trésors nationaux. Nous trouvons, dans la collection du *Diario de Yucatán* édité à Mérida, capitale de la province, en particulier dans le numéro du 5 septembre dernier, tout le dossier de cette scandaleuse spoliation. Voici quelques précisions documentaires.

L'annexe n° 1 de l'acte d'accusation signé — au nom du Ministre — par le Licencié José Avelino Castilla et par lui présenté au Juge du District, nous apprend que, le 6 octobre 1909, l'archéologue Teoberto Maller avait dénoncé au Secrétariat de l'Instruction Publique le fait que Thompson, payé par Bowditch et Putnam, avait *seguido todo el tiempo dragando desesperadamente el cenote dzonoot de Chichén*, détruisant avec sa drague une multitude (*innumerable*) de reliques itzáes. L'annexe n° 2 établit que Thompson se présenta, le 4 avril 1911, à ce même Secrétariat pour y demander l'autorisation de draguer le fond du *cenote*, en s'engageant solennellement à ne pas faire sortir du Mexique, sans permission expresse du Ministère, les objets mis à jour. La requête fut transmise à l'Inspecteur général et Conservateur des Monuments Archéologiques de la République deux jours après, le 6 avril 1911. Et — annexe n° 3 — ce dernier fonctionnaire s'opposa, du fait des déprédations antérieurement pratiquées par le Consul yankee, à l'octroi d'une demande d'autant plus illusoire que tout le monde savait, dans les milieux compétents, que, depuis de longues années, Thompson envoyait aux Etats-Unis les produits de ses dragages illicites. En consé-

quence — annexe n° 5 — le Ministre lui refusait l'autorisation demandée.

Une liste des principales antiquités — bijoux d'or et de jade — trouvés dans le *Cenote Sagrado* — et possédées indûment par les établissements américains mentionnés plus haut constitue l'annexe n° 8, où nous avons également trouvé que leur valeur totale, expertisée par le professeur Don Ramón Mena, se montait à la somme que l'on a dite.

Nous serions curieux de suivre le procès qui va s'engager. Don José Avelino Castilla, agent du Ministère mexicain d'Instruction publique, en chargeant le juge du District, Don Roberto Castillo Rivas, de poursuivre la suite logique de cette affaire — dépositions de Willard, des Directeurs des deux Musées, inventaire exact des objets qui s'y trouvent, provenant de la source sacrée, audition des témoins Miguel S. Matienzo, Juan Martínez Hernández, Manuel López, ancien concierge de *Chichén-Itzá,* Juan Olalde, Juan Leal, William James et sa femme et, enfin, du professeur d'antropologie américaine à Harvard, Dr Alfred Martson Tozzer (1), — se flatte-t-il que la montagne de preuves déjà réunies par le *Ministerio Público Federal* entraînera la restitution de cet incomparable trésor des vierges mayas sacrifiées au dieu des Eaux ? Ce serait bien mal connaître la mentalité de proie du monde officiel yankee et des représentants du capitalisme américain, dont l'avidité — si une récente loi n'y avait enfin mis bon ordre — eût dépouillé, peu à peu, notre France de ses plus beaux trésors nationaux, archéologiques et autres. Du moins la drague, inconscient organe de ces déprédations, est-elle restée en possession du Mexique. Nous y voyons un symbole, et n'osons prédire sur cet augure l'issue de ce litige. Puisse-t-il, ce symbole, ne pas justifier d'avance l'ironie amère qu'entraînerait une nouvelle spoliation, de la part des U. S., de cette République si souvent dupée par ses astucieux voisins !

CAMILLE PITOLLET.

(1) C'est M. Tozzer qui, dans *American Indian Life* — New-York, B. W. Huebsch, 1923, — a écrit l'étude sur « l'architecture toltèque de Chichen-Itzà ». Cette publication, dirigée par Elsie Clews Parsons, est merveilleusement illustrée par C. Grant La Farge.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'Année poétique belge. — Roger Kervyn : *Forme de mon souci*, Vromant. — J.-J. van Dooren : *Journées*, Ed. du Sanglier. — Adrien de Meeus : *L'Ode aux Destins*, hors commerce. — Otto Geurickx : *Essai d'Esthétique au carré parfait, précédant douze poèmes de la stricte observance*, Ed. de la Vache Rose. — Noël Ruet : *Muses, mon beau souci*, Ed. de la Revue Sincère. — Marcel Clémeur : *Images de la Mort et du Printemps*, Ed. de la Revue Sincère. — Lucien François : *Dosages*, Ed. de la Revue Sincère. — Raymond Limbosch : *La Certitude inquiète*, Vromant. — Maurice Carême : *Hôtel bourgeois*, Ed. de la Roue dentée. — A. Declercq : *Chèques barrés*, Ed. de l'Equerre. — Mémento.

La Renaissance du Livre avait fait paraître, il y a trois ans, une **Année poétique belge** où se trouvaient représentés, à quelque école qu'ils appartinssent, tous les poètes vivants de notre pays. Préfacé par Mme de Noailles, l'ouvrage obtint un joli succès parmi les lettrés, ce qui n'empêcha pas *La Renaissance du Livre* de renoncer les années suivantes à cette louable entreprise.

Fort heureusement, M. Emile Lecomte, directeur de *La Nervie*, qui n'en est pas à sa première réussite, a repris l'idée d'une Anthologie annuelle des poètes belges, et il en annonce l'apparition prochaine.

A en juger par le nombre de manuscrits parvenus aux bureaux de *La Nervie*, les poètes belges ne sont pas près de disparaître.

Chaque hiver, chaque printemps, disons même chaque mois de l'année, voit naître, en dépit des frais croissants d'impression, plusieurs recueils de vers où des talents nouveaux affrontent sans frémir les périls de la gloire.

Il en est de timides, un peu engoncés dans une technique hésitante, et qui ne sont pas les moins primesautiers, d'autres plus téméraires, conquis aux séductions des formules nouvelles, d'autres enfin, pleins de bonne volonté, mais qui resteront vraisemblablement l'unique témoignage lyrique d'un esprit voué à d'autres destins. Mais du plus médiocre au plus audacieux, tous requièrent une sorte de respect attendri par le besoin d'idéal dont ils sont la preuve.

A l'heure où tant d'impérieux soucis sollicitent la jeunesse, il est touchant de constater la persistance d'une idée gratuite dans l'esprit d'une race connue, comme la nôtre, par son amour du sens commun.

Depuis la guerre, les poètes belges se sont multipliés de telle

façon qu'il est difficile de les suivre, et c'est pourquoi l'idée de *La Renaissance du Livre*, reprise par *La Nervie*, est en tous points excellente. Ce n'est pas qu'au cours de ces dernières années la poésie belge nous ait révélé un chef-d'œuvre : Les Verhaeren, les Van Lerberghe et les Maeterlinck jusqu'à présent n'ont point de successeurs.

Mais dans notre mouvement lyrique actuel règne une telle activité que nous sommes bien en droit d'espérer l'apparition prochaine d'un vrai maître.

Parmi ceux qui nous sont arrivés comblés des dons les plus précieux, il importe de citer *René Verboom* qui, après un premier livre remarqué, a fait paraître, dans les revues, des vers d'une admirable qualité, *Marcel Thivy*, dont deux récents ouvrages ont révélé l'adorable talent, *Odilon-Jean Périer* qui à une fantaisie exquise allie l'acuité psychologique d'un Grand Inquisiteur, *Noël Ruet*, chantre émerveillé du ciel et de la terre, le trépidant, universel et multiforme *Léon Kochnitzky* qui, sous son manteau de désinvolture, dérobe un tendre cœur blessé, *Arthur Cantillon*, cousin germain d'Ariel, *Melot du Dy*, expert en jongleries, *Paul Fierens* dont les vers semblents écrits « sous la tutelle invisible d'un ange », *Raoul Hautier*. dévasté d'absolu, *Eric de Hauleville*, déconcertant, curieux, et qui pourrait bien nous apporter prochainement le chef-d'œuvre attendu, et d'autres encore de qui le nom ne me revient pas à l'esprit.

Chaque jour, la cohorte s'augmente de nouveaux adeptes dont le zèle est d'autant plus louable que, peu encouragés dans leur propre pays où les amateurs de vers se comptent, ils ne s'aventurent que difficilement sur les routes encombrées de France.

En voici un, M. Roger Kervyn, qui par sa plaquette, **Forme de mon souci**. peut d'emblée s'inscrire parmi les meilleurs.

Un sens des images poussé parfois jusqu'au trompe-l'œil, d'émouvantes et synthétiques évocations de vieux quartiers bruxellois, une gaminerie à la Laforgue, mais sans amertume, et cette foi tendre, ingénue et émerveillée qui est si bien de chez nous, tout cela fait de ce petit livre, écrit avec autant de cœur que d'esprit, un éloquent démenti à qui nierait la survivance de la sensibilité chez les jeunes hommes.

On trouve un peu du même esprit dans **Journées**, de M. J.-J. van Dooren. Mais tout en étant ajustées par un savant ouvrier,

les strophes volontiers relâchées de *Journées* jouent à la simplicité et simulent une candeur qui ne trompera vraisemblablement que M. van Dooren lui même.

MM. Adrien de Meeus et Otto Geurickx sont plus sévères pour eux-mêmes.

Ils renoncent aux charmes faciles de la naïveté, qui n'est en somme qu'une forme dépravée de l'éloquence, et ils empoignent la Grande Lyre.

Le premier dans son **Ode aux Destins**, le second dans **Douze poèmes de la stricte observance**, nous mettent à même d'apprécier les résultats de leur effort.

L'Ode aux Destins déborde de magnificences.

L'alexandrin y déroule royalement sa pourpre inviolée. Ampleur, pompe, magie sonore, rythme implacable, tout y est.

Tout y est même tellement bien que l'on aimerait parfois à ne pas s'en apercevoir.

Bien que recherchant, lui aussi, la densité et le retentissement de la strophe — la préface à ses poèmes est là pour le démontrer — M. Otto Geurickx ne possède pas la sûreté de métier de son parfait compagnon.

Mais imprégnés du suc des plus pathétiques souvenirs — ne sont-ce pas Baudelaire, Mallarmé et ce délicieux Louis Bouilhet qui semblent les familiers de M. Geurickx ? — les *Douze Poèmes de la stricte observance* renferment assez de promesses pour que l'on fasse crédit à leur auteur.

M. Noël Ruet n'a plus besoin de ce crédit. Dès le berceau, possesseur des plus beaux trésors du monde, il nous émerveilla et, comme il n'y a aucune raison pour qu'il y renonce, il continue à nous émerveiller.

Chaque année voit s'accroître son lyrique bagage. A peine nous délivre-t-il du réseau d'or d'un de ses livres qu'il nous emprisonne dans les liens fleuris d'un nouvel ouvrage.

Aujourd'hui, nous voici captifs de **Muses, mon beau souci**, qui par le titre rappelle une œuvre célèbre de M. Valéry Larbaud.

En compagnie de M. Jean Donnay, illustrateur de grande allure, M. Noel Ruet y reprend avec sa nonchalance de tzigane tous ses thèmes favoris : fantômes tendres et voluptueux de jeunes

femmes, images d'amis chers, chansons ferventes à la gloire du pays wallon.

Les oiseaux chantent ainsi, et, comme Siegfried, M. Ruet doit avoir supris le secret de leur langage. Rien de plus fluide, de plus aérien, de plus embaumé que ces vers tantôt vaporeux comme les brumes mosanes, tantôt noués en écharpes d'or autour d'ineffables épaules.

C'est un perpétuel délice, quelquefois un peu monotone, mais d'autant mieux savouré qu'on le sent lié à une inépuisable fantaisie. Et cette fantaisie, rapprochée à tort de celle d'un Tristan Derème ou d'un Philippe Chabaneix, est bien de chez nous.

Baignée de grâce française, elle emprunte au pays wallon et spécialement à l'atmosphère liégeoise, une douceur floue et une tendresse ingénue qu'un Derème ou un Chabaneix ne manqueraient pas d'aciduler d'une goutte de malice. M. Ruet ignore ces roueries. Il n'est que le reflet d'une vision enchantée. Et cela suffit à son plaisir comme au nôtre.

Son confrère, M. Marcel Clémeur, Wallon comme lui, suit son exemple. **Images du Printemps et de la Mort**, quoique d'un métier plus serré, s'inspirent de la même veine.

M. Clémeur professe une grande admiration pour le groupe du *Divan* : MM. Chabaneix, Derème, Jean Lebreau, Henri Martineau, et, bien qu'il ne le cite pas, P.-J. Toulet qui a certainement dicté à M. Clémeur plusieurs de ses « Petit Poèmes ».

Les *Images du Printemps et de la Mort* annoncent un poète charmant et sensible, rompu à toutes les ressources de la technique et à qui il appartiendra de dégager bientôt sa vraie personnalité.

Les **Dosages** de M. Lucien François sont écrits en prose, mais il n'y a pas à en douter, ce sont bien des poèmes, et des poèmes d'une richesse d'impressions, d'images, d'idées et de fantaisie telle que l'on songe immédiatement à Rimbaud.

« Je possède, écrit M. Lucien François, les œuvres complètes de Bussy-Rabutin, préfacées par Apollinaire... » Mais il doit avoir lu surtout les *Illuminations*, dont les feux insolites s'allument à plus d'une page de son livre.

Les poèmes de **La Certitude Inquiète**, de M. Raymond Limbosch, sont aussi écrits en prose, mais, contrairement à ceux de M. François qui courent un peu à l'aventure, ils apparaissent

comme des stations délibérément choisies, d'un voyage que tôt ou tard l'homme entreprend à la recherche de Dieu.

M. Limbosch, qui n'a point d'exigences philosophiques, le découvre dans l'âme de sa bien-aimée et, pour prix de cette certitude, il offre à celle qui découvrira à son tour le même Dieu dans son âme à lui une guirlande d'hymnes tressés à la manière de Tagore.

Minutieusement travaillés par un artiste en proie au démon de la perfection et que dévorent les plus nobles scrupules, ces poèmes retentissants d'intentions, de subtilités et d'allégories, vibrent de toute l'inquiétude d'un esprit à la recherche de soi.

Il n'en est pas de même des vers réunis par M. Maurice Carême sous ce titre moins ambitieux : **Hôtel Bourgeois**. Pourtant il y s'agit aussi d'un essai d'introspection, mais dans un domaine plus concret. Pour célébrer cet *Hôtel bourgeois* où il vient chercher un illusoire repos, M. Carême n'embouche pas la trompette guerrière.

C'est en peintre qu'il nous narre et les spectacles qu'il observe et leur répercussion dans son esprit enfiévré. Toutefois ce peintre, pour minutieux et réaliste qu'il s'avère, n'est point exempt de romantisme et, par leur outrance même, beaucoup de ses tableaux, croqués toujours avec esprit et souvent avec une experte maîtrise, rappellent certaines esquisses « en pleine pâte », de Théophile Gautier.

Il y a du romantisme aussi, mais schématisé, dans les **Chèques barrés** de M. A. de Clercq. Car comment qualier des notations comme celle-ci qui donnent la note de l'ouvrage ?

> Comme coups de poing en table sonore,
> Homme je vous préfère
> Quand la révolte tord vos mots.

Modernisme, certifiera M. de Clercq.

Eloquence, pourra-t-on riposter, mais éloquence un peu honteuse d'elle-même, et qui se dissimule en vain au cours du volume sous un masque de termes techniques, empruntés à la chimie, à la physique, à la géométrie et même à la comptabilité.

Mémento. — *M. Arthur Daxhelet*, directeur général au ministère des Sciences et Arts, vient de mourir à Bruxelles.

C'était un homme d'une courtoisie parfaite et d'esprit généreux. C'était

aussi un fin lettré, qui publia jadis de la prose et des vers d'un charme discret et tendre dont on gardera le souvenir.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Américo Castro : *El pensamiento de Cervantes*, Revista de filologia española. — Emilio Garcia Gomez : *Un cuento arabe, fuente commun de Abentofail y de Gracian*, Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos. — Pio Baroja : *Zalacaïn l'Aventurier*, traduit par Georges Pillement, préface de Francis de Miomandre, Excelsior. — Gabriel Miro : *El obispo leproso*. — Naissance de *la Gaceta Literaria*. — Naissance d'ALA. — Naissance de *Litoral*. — Naissance de *Paris-Amérique*.

Cervantes a été considéré sous les aspects les plus divers et les plus contradictoires : tantôt des exégètes mystiques ont découvert dans son œuvre les intentions et les symboles les plus extravagants ; tantôt on n'a voulu voir en elle aucun dessein transcendental : Cervantes n'a plus été qu'un excellent romancier, admirablement doué, fort pauvre homme par ailleurs. Enfin le travail de M. Américo Castro remet les choses à un point qui peut paraître juste. Certes, des esprits tels qu'Unamuno, Ramiro de Maeztu, José Ortega y Gasset ont su faire du *Quichotte* un champ d'expériences intellectuelles et ont dit, chacun selon son génie, ce que ce monument exprimait et signifiait d'un certain état et de certaines aspirations de l'âme nationale. Mais aucun travail scientifique n'avait encore fait avec Cervantes ce qui a pu être fait ailleurs avec Dante, Gœthe, Rabelais ou Molière, c'est-à-dire n'avait encore déterminé le mécanisme naturel et logique qui relie Cervantes à son œuvre d'une part, et d'autre part à son siècle.

Le *Don Quichotte* n'a rien d'un miracle — car s'il y a quelque chose d'imprévu dans la naissance et l'apparition d'un homme de génie, l'œuvre de celui-ci peut toujours s'expliquer, être reliée à quelque chose. Et Cervantes ne pouvait qu'être, comme tous les hommes de génie, un homme infiniment sensible aux vibrations spirituelles de son temps. Enfin, c'est un Cervantes homme de la Renaissance, frère de Shakespeare et de Montaigne, que nous présente M. Américo Castro.

Celui-ci est un esprit des plus subtils et des plus élégants. Sa dialectique est patiente, délicate, enveloppante. On s'y abandonne sans discussion, et sa construction a tant de mérites — d'abord celui de la nouveauté — qu'il vaut mieux attendre pour s'en

éloigner le point de vue d'un esprit égal au sien. Pour le moment, on peut se satisfaire de tout ce qu'il nous découvre dans cet immense pays mal exploré qui a nom Cervantes.

La première difficulté qu'il lui faut absorber est que, si Cervantes reflète son siècle, celui-ci est un des plus riches et aussi un des plus incertains de l'histoire de la pensée humaine. La raison humaine s'éveille, découvre la réalité, mais en tente également la critique. L'Eglise, après avoir manqué d'assimiler le paganisme et l'antiquité, reprend soudain ses positions et entreprend la Contre-Réforme. Enfin, le non-conformisme et les revendications de liberté ne pourront s'exprimer que de la façon la plus prudente et selon de sages et malicieux compromis.

C'est pourquoi Cervantes ne pourra qu'exposer des antinomies, et c'est pourquoi sa pensée la plus secrète demeure quasi insaisissable. Son œuvre est le miroir le plus fidèle des contradictions de l'homme, d'autant plus qu'elle est née du siècle le plus contradictoire. M. Américo Castro a fort bien dégagé le système de préceptes d'harmonie et de concordance de l'homme avec lui-même et avec le monde que le naturalisme du XVI[e] siècle a dicté à Cervantes. Ses héros succombent toujours de ce que cette harmonie est rompue. Et cependant, d'où vient le dynamisme profond, l'élan qui poussent Don Quichotte à chercher une harmonie différente, sinon supérieure ?

Je ne sais si, à force de chercher dans le détail du texte cervantin des matériaux à l'appui de sa thèse, M. Américo Castro n'a pas négligé les lignes générales d'une œuvre où éclatent aussi des traits et des aspirations irréductibles et qui relèvent d'un autre système. Si, par exemple, la morale stoïcienne a eu en Espagne un tel succès (Ganivet a vu en elle un des aspects caractéristiques du génie péninsulaire), n'est-ce pas aussi qu'elle se trouvait en accord avec certain fatalisme d'origine arabe ? Et enfin, quels que soient les rapprochements qu'on peut faire entre Erasme et Cervantes, n'y a-t-il pas un immense sujet de réflexion dans le fait que l'Espagne, en somme, a résisté au rationalisme et au protestantisme ? A côté de la thèse de M. Américo Castro, il pourrait y avoir place pour une antithèse qui montrerait tout ce par quoi — et pourquoi — Cervantes échappe à l'Europe de son temps et demeure espagnol.

Mais la thèse de M. Américo Castro devait être écrite. Elle l'au-

rait dû être depuis longtemps, si les préjugés de la critique courante n'avaient figé Cervantes dans des points de vue aussi absurdes les uns que les autres. Menendez y Pelayo, avec toute la richesse de sa science et de son ingéniosité, avait entrevu le problème. Mais M. Américo Castro nous indique comment des raisons politico-religieuses (toujours présentes à l'arrière-plan de ce puissant esprit) l'avaient empêché de s'y arrêter. Il faut remercier l'éminent professeur de l'avoir abordé, et avec un tel mélange de grâce et de ferveur. Désormais, Cervantes est replacé dans son siècle. On ne trébuchera plus, pour l'étudier, à ces détails de sa biographie — les seuls connus, alors que ceux qu'on ignore pourraient nous aiguiller dans d'autres directions — à cause desquels on n'avait voulu voir en lui qu'un *ingenio lego*. Beaucoup plus consciemment qu'on ne le veut croire, Cervantes a exprimé et reproduit quelque chose. Une autre des nouveautés apportées par M. Américo Castro consiste à avoir pris Cervantes dans son œuvre totale, à en avoir fait autre chose que rien que l'auteur aveugle de *Don Quichotte*. N'est-il pas lui-même autant dans le *Persiles*, la *Galatea* et les *Nouvelles* que dans le *Quichotte* ? Certes, il s'agit à présent de reprendre vis-à-vis de Cervantes d'autres points de vue. Mais reconnaître que l'ouvrage de M. Américo Castro inspire des contradictions, c'est reconnaître sa valeur. Dès maintenant, il doit être considéré comme un monument de finesse critique, d'art et de science. Il est un des meilleurs témoignages de l'esprit moderne et vif qui anime aujourd'hui la pensée espagnole.

§

L'école d'arabisants formée par Julian Ribera, puis par Miguel Asin Palacios, nous donne aujourd'hui un nouveau signe de son extraordinaire activité avec cette étude de M. Emilio Garcia Gomez. Grâce à ces savants, une place de plus en plus importante dans la formation du génie occidental est donnée à l'influence de la culture arabe.

Il s'agit ici d'un thème fréquent dans toutes les littératures, qui est le thème de *Robinson Crusoe*, le thème de l'Autodidacte. C'est ce thème, posé comme un principe de philosophie, parallèle au principe de la *table rase*, qui est à la base du *Criticon* de Gracian, ce roman de la connaissance. Or tous les critiques,

depuis Menendez Pelayo jusqu'à Léon Gauthier, spécialiste d'Ibn-Thofaïl, et Coster, spécialiste de Gracian, avaient été frappés des ressemblances qui existaient entre l'ouvrage de celui ci et la *Risala*, d'Ibn-Thofaïl. M. Emilio Garcia Gomez vient d'apporter une importante contribution à cette étude en démontrant qu'il n'y a pas eu imitation d'Ibn-Thofaïl par Gracian, mais que leurs deux ouvrages ont une source commune, qui est un conte intitulé *Conte du Roi et de l'Idole* Celui-ci, grâce aux morisques aragonnais, aurait pu être transmis à Gracian beaucoup plus aisément que la Risala.

La démonstration de M. Garcia Gomez est conduite avec rigueur, et certaines considérations sur le travail de réélaboration qu'un génie allégorique comme celui de Gracian pratique sur les matériaux qui lui sont fournis témoignent d'une finesse et d'une profondeur peu communes. Par ces qualités, M. Garcia Gomez se montre digne de son maître, Asin Palacios. C'est un singulier et émouvant plaisir que de découvrir peu à peu, grâce à ces admirables érudits, l'étroite connexion qui unit le monde chrétien et le monde musulman.

§

Zalacaïn l'Aventurier est le second roman de Pio Baroja que l'on ait traduit en français. Le premier, la *Sensualidad Pervertida*, avait paru chez Rieder, sous le titre d'*Essais amoureux d'un homme ingénu*. Il faut louer Ventura Garcia Calderon d'avoir compris cet écrivain dans sa collection *Excelsior*.

Le public français peut ainsi mieux connaître un des écrivains les plus originaux de l'Espagne actuelle, écrivain libre, généreux et plein de ces mouvements d'humeur et de ces paradoxes candides et frustes par lesquels un homme se livre tout entier et conquiert irrésistiblement notre sympathie. Dans *Zalacaïn l'Aventurier*, d'ailleurs, Baroja apparaît moins que dans les *Essais amoureux*. C'est un de ces romans de la guerre carliste dans lesquels il a refoulé ses velléités d'héroïsme et son goût d'indépendance. Pio Baroja, basque et cosmopolite, bourgeois et anarchiste, trouve son unité dans ces petits romans d'aventure si pittoresques, si savoureux, dont l'accent est âpre et rude, dont le mouvement inégal retombe parfois en un soupir d'ennui pour rebondir aussitôt en récits, en anecdotes, en chansons populaires.

Tout cela dans ce style précis, direct et bref, qui fait penser à Stendhal et qui, comme celui de Stendhal, a quelque chose d'unique, un certain accent d'impertinence ironique et vibrante qu'on reconnaît immédiatement. On a beaucoup reproché à Baroja l'imperfection de son style et l'incorrection de sa langue; on a exactement fait les mêmes reproches à Stendhal, et aujourd'hui on considère Stendhal comme l'un de nos écrivains les plus classiques et l'égal de Racine. Pareille aventure pourrait bien arriver à Baroja. Les reproches qu'on lui fait sont dus aux préjugés qu'a répandus trop souvent dans tous les pays le goût du style artiste, de la rhétorique fleurie, de ces fabrications monotones dont on doit attribuer la culpabilité, en France, à certains mauvais exemples donnés — il faut le dire — par Flaubert; en Espagne, aux écrivains académiques de la génération de 68. Rien de tout cela dans Baroja, dont la phrase, d'un métal si bien trempé, est assurée d'une longue résistance.

§

Au contraire, avec Miró nous avons affaire à un écrivain pour lequel le mot perfection trouve son emploi et dont la phrase, lente et succulente, s'arrête à tout instant en de savoureuses contemplations. Valéry Larbaud a déjà fait connaître ici cet écrivain abondant et délicieux. Il faudrait traduire de lui son *Père Saint-Daniel* et cet **Evêque Lépreux** qui lui succède.

Mais rendra-t on la force des saveurs et des odeurs dont ces livres sont pleins? Peu d'artistes en Europe ont su mettre autant de concrétion dans leur littérature. Chaque page de ces romans de la vie provinciale et cléricale espagnole condense une infinité de parfums, d'objets et de températures. L'esprit, à les lire, se transforme en machine à sensations ; sa curiosité n'est plus piquée que par l'éveil d'une volupté succédant à une autre volupté. Ce que d'autres écrivains de notre temps ont fait avec des métaphores de l'ordre intellectuel, Gabriel Miró le fait avec des suggestions concrètes, des images sensuelles. D'où l'immense plaisir que procure sa lecture, mais aussi une certaine fatigue. Tout, la psychologie, le récit, les personnages (et tout ceci, d'ailleurs, pourrait avoir sa valeur chez Miro et son intérêt) se fond dans une succession d'atmosphères intenses, étouffantes, où tous les

sens trouvent leur satisfaction. Miró a reçu en partage une des plus riches organisations qui puissent servir un artiste.

§

Il me faut signaler la naissance de diverses publications qui témoignent du renouveau de la vie intellectuelle espagnole. Celle-ci va avoir désormais son organe bi-mensuel, *La Gaceta Literaria*, conçu sur le modèle de nos *Nouvelles Littéraires* et qui embrassera toute l'activité hispanique des deux mondes, sans oublier les Juifs de Salonique, trop longtemps oubliés par la mère-patrie. On applaudira à cette manifestation de l'impérialisme, purement pacifique et intellectuel, de la *Raza*.

ALA, groupement des Amis du Livre d'Art, est une Société de bibliophilie fondée sous l'égide de Mlle de Acevedo, qui publiera en éditions de luxe — immense nouveauté — des textes espagnols ou concernant l'Espagne et l'Amérique.

Je signale la naissance de *Litoral*, revue publiée à Malaga, et dont la présentation est d'un goût exquis. La collaboration y est choisie. J'y ai relevé de fort beaux poèmes signés Manuel Altolaguirre. *Litoral* annonce également une collection éditoriale. *La Amante* de Rafael Alberti, qui a déjà paru dans cette collection, est un recueil de poèmes légers et chantants, où se retrouve tout le talent de ce charmant poète andalou dont j'ai entretenu mes lecteurs dans ma dernière chronique.

Enfin, on vient de voir paraître le premier volume de *Paris-América*, publication conçue selon la formule des *Œuvres Libres* et qui compte parmi ses collaborateurs les noms des écrivains espagnols, américains et français les plus aimés du public.

JEAN CASSOU.

LETTRES PORTUGAISES

Afranio Peixoto : *Paginas escolhidas*, Aillaud et Bertrand, Paris. — *Lusitania*, revue d'Etudes portugaises, fascicule IX. — Alberto d'Oliveira : *Memorias da Vida diplomatica*, Aillaud et Bertrand, Paris. — Jaime Cortesão : *A Tomada e ocupacão de Ceuta*, Imprensa l'da, Lisbonne. — Antonio Ferrão : *A Ia Invasão francesa*, Imprensa da Universidade, Coïmbre. — José Osorio de Oliveira : *Literatura brasileira*, Lumen, Lisbonne. — Eça de Queiroz : *Correspondencia*, Lelo e Irmão, Porto. — Mémento.

Enoncerai-je un paradoxe en écrivant, au début de cette chronique, que la *Chanson de Roland* et les *Lusiades*, l'idée nationale française et l'idée nationale portugaise, sont les vivants

visages spirituels de la même Croisade occidentale? Ainsi une pensée religieuse et chrétienne est à la base de tout le développement européen moderne, et la lutte de la Croix et du Croissant, vue du côté strictement matériel, ne cessa jamais d'être une question de routes.

L'éminent essayiste, folkloriste, critique et romancier brésilien, M. le Dr Afranio Peixoto, qui occupe aujourd'hui dans les lettres de son pays, et dans les lettres lusitaniennes en général l'une des premières places, ne s'y est pas trompé et, comme l'on ne peut tenter de prévoir l'avenir d'une nation ou d'un Etat qu'en fonction de son passé, je pense que tout aperçu judicieux ouvert sur l'histoire peut servir à l'illustration d'un principe de vie. A ce titre, M. Afranio Peixoto est un écrivain passionnant, et je me permets de conseiller à tous les penseurs désintéressés la lecture de ses **Pages choisies** éditées et rassemblées par les soins éclairés de M. Agostinho de Campos, qui incorpore ainsi le Président de l'Académie brésilienne de Lettres à la pléïade glorieuse des purs défenseurs de la belle langue portugaise. En vérité, M. Peixoto est bien un paladin du Lusisme, un vrai chevalier de la grande civilisation helléno-latine, que les vents ont poussée sur les caravelles portugaises à travers l'Atlantique. Partout où il le trouve, il revendique le bien des Portugais, et son érudition est immense. Il suit pas à pas les investigations de Mme Carolina Michaëlis de Vasconcellos à propos des sources des *Lusiades* ; il confronte *Le Bourgeois Gentilhomme* de notre Molière avec le *Fildalgo aprendiz* de Francisco Manuel de Mello, œuvre antérieure ; il dégage d'une pastorale un peu oubliée le roman passionnel de Rodrigues Lobo,et de place en place, à travers les horizons obscurs de l'histoire, ouvre les plus imprévues perspectives. Citons en passant ce commentaire, qui nous paraît exprimer tout le sens de la mission portugaise dans le monde.

L'Empire grec d'Orient, héritier des traditions helléno-latines, avait été anéanti en 1453 par la prise de Constantinople. Les Vénitiens et les Génois avaient été expulsés par les Turcs de leurs comptoirs coloniaux, et les Mahométans avaient fermé toutes les routes de trafic. En l'occurrence, les Portugais comprirent que leur moment historique était arrivé. Le monopole du commerce du Levant devint le but de leurs aspirations. D'abord ils résolurent de tenter le chemin des Indes par le nord de l'Afrique. De là leurs expéditions au Maroc, l'ambassade de D. João II

vers l'Ethiopie, près du légendaire Prêtre Jean, que la communauté de foi devait incliner à l'alliance avec ses frères de l'Occident.

L'entreprise échoua ; il ne restait que la route de mer. L'Afrique fut contournée et, en 1498, les navires portugais, commandés par Vasco de Gama, atteignaient enfin les Indes convoitées. Ainsi le Portugal révélait à la Civilisation toute la terre encore inconnue. Attaqués par ailleurs jusqu'en leurs réduits asiatiques, les Mahométans refluèrent et la victoire de Lépante fut rendue possible. Le trafic libre, interrompu par les Turcs, avait été rétabli.

En même temps, par d'autres voies, les Portugais découvraient le Brésil « devenu l'héritier de leur sang, de leurs traditions, de leurs coutumes, et qui doit continuer la gloire lusitanienne ».

Bien des points obscurs subsistent encore sur cette découverte. Au numéro 9 de **Lusitania**, M. Jordâo de Freitas, Directeur de la Bibliothèque d'Ajuda, s'efforce d'en élucider quelques-uns.

Au traité de Tordesillas en 1454, les négociateurs portugais avaient insisté pour faire reporter de deux cent soixante-dix lieues vers l'ouest la ligne de démarcation entre les possessions de Castille et de Portugal. Ainsi le Brésil put être incorporé à la zone lusitanienne ; et sans doute ne fut-ce pas sans préméditation de la part des intéressés.

M. de Freitas apporte un document nouveau en faveur de cette thèse. Ce document se rapporte au procès provoqué par la descente opérée à Pernambouc, en 1532, par le navire marseillais *La Pèlerine*.

Les Archives nationales de la Torre do Tombo conservent la réponse des Portugais au libelle d'accusation de Saint-Blancard, et il résulterait du document en question que la forteresse de Pernambouc, en 1532, était construite depuis *trente ans et plus*. Ce port, ainsi que le château où était installée la factorerie, était habité par les Portugais depuis *quarante ans et plus*. Ce qui reporterait à 1491 au plus tard le premier établissement des Portugais à Pernambouc. Sait-on par ailleurs que ce sont les Portugais qui ont baptisé le Rio de la Plata, le Fleuve de l'Argent ? M. Luciano Pereira da Silva, dans une étude consacrée à *João Dias de Solis, pilote portugais*, se charge de nous l'apprendre (***Lusitania IX***).

Le problème d'éclaircir tout ce qui touche aux Grandes Découvertes, et au transfert vers l'Atlantique du flambeau prométhéen

de la Civilisation méditerranéenne, comme dit M. Jaime Cortesão, passionne de plus en plus les chercheurs de là-bas.

Voici les **Mémoires de la Vie Diplomatique** de M. Alberto d'Oliveira qui, à travers les plus fines observations sur les choses et les gens des pays où il a vécu, nous révèle l'irradiation du Portugal à travers l'Amérique ibérique, notamment en Argentine, au Paraguay, en Uruguay, au Chili.

Aux temps anciens, il est évident que l'Atlantique était lusitanien, et le Pacifique castillan.

Par ailleurs, M. Alberto d'Oliveira reste l'un des maîtres contemporains de la langue.

Voici encore **La Prise et l'Occupation de Ceuta** par M. Jaime Cortesão, dont l'argumentation, soigneusement étayée de preuves historiques, vient confirmer les idées de M. Antonio Sergio sur les causes économiques profondes de l'expédition portugaise au Maroc. Cette théorie replace l'histoire des navigations (et celle de la révolution du maître d'Aviz) sur le plan des réalités économiques et sociales. Elle rattache les débuts du colonialisme à la crise du commerce oriental, et tend à restituer à la classe des marchands bourgeois de l'Europe l'initiative des entreprises lointaines. M. Jaime Cortesão s'abstient d'envisager ce dernier point ; mais, avec la méthode d'absolue impartialité qui le distingue, il établit nettement que la prise et l'occupation de Ceuta furent le premier épisode d'un plan politique, dont le but lointain visait l'Inde.

Un fragment de Froissart, relatif à la crise des Flandres au regard des produits orientaux et reproduit par M. Jaime Cortasão (*Lusitania IX*), éclaire le problème d'un jour singulier. Nous tenons-là les causes de la révolution qui mit sur le trône le Maître d'Aviz, et qui fut suivie de l'éclatante victoire d'Aljubarrota sur les Espagnols. Bruges était alors la métropole du commerce des Flandres avec les pays méridionaux. Froissart s'y rendit et put s'entretenir avec un chevalier de Portugal qui allait partir pour la Prusse. Le chroniqueur a écrit sous la dictée de ce témoin précieux, intimement mêlé aux faits qu'il raconte. C'est ainsi que le dépouillement scientifique d'archives poussiéreuses, fortifié de la confrontation avec les écrits du temps, parvient à redresser les erreurs souvent contradictoires propagées par des historiens plus acharnés à soutenir une thèse préconçue qu'à recher-

cher la vérité stricte. Les faits parlent assez par eux-mêmes souvent, surtout quand on sait les interroger.

M. Antonio Ferrão est de ceux-là. Dans sa volumineuse étude politique et sociale, **La Première Invasion française** (*l'invasion de Junot vue à travers les documents de l'Intendance générale de la Police — 1807-1808*), il explore en quelque sorte le sous-sol social de Lisbonne, mesure les mouvements de la foule, inventorie leur forme, leur nature, indique leur poussée toujours nettement anti-française au regard de l'apathie ou des tergiversations des classes dirigeantes. Mais l'objectif de M. Ferrão n'est pas exclusivement scientifique ; il est également patriotique. En dénonçant les abus de la force militaire, les excès de l'occupation étrangère, l'historien fait le procès de la guerre et montre la nécessité d'entretenir non seulement une conscience nationale, mais aussi de créer une conscience largement humaine.

A ce titre, son idéal ne doit guère s'écarter de celui pour lequel la France actuelle — qui n'est plus la France de Napoléon — consent de si lourds sacrifices.

Sans doute, M. José Osorio de Oliveira lui-même ne nous démentira-t-il pas qui, dans son vigoureux opuscule critique **Littérature brésilienne**, s'efforce à la fois de prouver qu'il ne saurait y avoir de véritable séparatisme lusitano-brésilien et de mettre en garde ses compatriotes contre l'influence excessive et isolatrice de la France sur l'âme collective du Portugal.

En fait — insistons-y — c'est l'action spirituelle de la France qui permet chaque fois aux élites nationales de se reconnaître et de se redécouvrir.

Exemple : Eça de Queiroz, dont on vient de publier le chef-d'œuvre, sa **Correspondance**.

Mémento. — Comme suite aux *Mil trovas portuguesas* recueillies et publiées par MM. Alberto d'Oliveira et Agostinho de Campos, qui firent leur choix entre plus de dix mille quatrains, il faut mettre dans sa bibliothèque la délicieuse plaquette de M. Claudio Basto : *Flores de Portugal*, collection de cent parmi les plus belles *contigas* du peuple portugais, mais il ne faut pas négliger davantage et à plus forte raison les *Trovas populares brasileiras* de M. Afranio Pixoto, conçues et commentées dans l'esprit le plus érudit et le plus scientifique. C'est là une excellente préparation à la lecture des meilleurs poètes de la Galice et des revues littéraires de ce pays, qui font large place au folklore :

Nos, Nosa Terra, Celtiga. Cette dernière qui, littérairement parlant, est l'une des plus complètes et **l'une des plus luxueuses, paraît à Buenos-Aires.**

La *Pequena Antologia de Poetas portugueses*, traduction et sélection de Enrique Diez Canedo (*Excelsior*, éd. Paris) permettra aux lecteurs de langue espagnole d'apprécier l'importance et la qualité du moderne lyrisme lusitanien. L'effort est louable et consciencieux. Conteur, critique et styliste des mieux qualifiés, M. de Vila-Moura étudie dans *Aguia* (no 37) *Garrett et la jeunesse académique de 1820*, et s'efforce de nous faire saisir le caractère propre du Romantisme portugais. Beaucoup de finesse, beaucoup de mesure. M. de Vila-**Moura est un esprit supérieur.**

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES FINNOISES

Alcksis Kivi : *Les Sept Frères*, traduit par J. L. Perret, préface de Lucien Maury, Stock 1926. — J. Linnankoski : *Le Chant de la Fleur Rouge*, traduit par R. Torfs ; *Fugitifs*, traduit par J.-L. Perret, Rieder, 1924 et 1926.

Jusqu'à ces toutes dernières années, les lettres finnoises ont été presque ignorées en France. En 1845 et 1869, Léouzon Le Duc publia deux traductions de *Kalevala*, la grande épopée populaire rassemblée par Elias Lönnrot ; ces deux volumes, épuisés depuis longtemps, ne donnaient du reste qu'une image assez imparfaite de ce poème. En 1903, René Puaux publia une version, introuvable aussi, d'un livre de Juhani Aho, le plus éminent représentant du naturalisme finlandais : *Pour ma Finlande.*

Entre 1924 et 1926, trois livres finnois sont venus « annexer un territoire de l'admiration du public français » et révéler avec éclat une littérature jeune et originale, pleine de vigueur et de sève. La plus remarquable de ces œuvres est celle que M. Lucien Maury présente par une préface alerte et excellente dans le *Cabinet Cosmopolite* : **Les Sept Frères**, par Aleksis Kivi. Ce « roman » est la première en date et la plus puissante des pro**ductions littéraires de la Finlande.**

La littérature finnoise qui, au sens strict du terme, ne débute guère que vers 1830, s'ouvre par deux monuments grandioses, jaillis du sein du peuple et dressés par deux hommes de génie, fils de deux pauvres tailleurs villageois. Le premier est Elias Lönnrot, l'Homère finnois. Nous reviendrons sur sa personnalité et sur son œuvre dans un prochain article, en traitant de la

poésie populaire. Le second est Aleksis Kivi, dramaturge, romancier et poète, né en 1834 et mort, l'intelligence assombrie, le 31 déc. 1872.

Lorsque Kivi naquit, la Finlande, jadis partie intégrante du Royaume de Suède, était rattachée à la Russie depuis 1809. Une ère de paix s'ouvrait devant ce pays ravagé par les guerres russo-suédoises. C'est à cette époque que, sous l'influence du romantisme, l'intérêt des classes cultivées se tourne vers le peuple et vers sa poésie, vers le passé. Un fort mouvement se dessine au sein de l'élite du pays, qui ne parlait que suédois, en faveur de la langue populaire. Sous l'énergique impulsion de Snellman, de Lönnrot, de Cygnaeus et d'Ahlqvist, la Finlande prend conscience de sa particularité nationale, ni suédoise, ni russe, mais finnoise. On travaille avec énergie à faire du finnois, parlé par les neuf dixièmes de la population, une langue de haute culture, et à lui assurer dans la vie publique la place qui lui revenait en toute justice. La lutte fut longue, les Suédois défendant avec acharnement leurs privilèges historiques. Dès 1860, on fonde des lycées finnois ; jusqu'à cette date, les enfants du peuple, désireux d'acquérir une instruction même secondaire, devaient fréquenter les écoles suédoises. C'est ainsi que Kivi dut apprendre cette langue, qui lui ouvrit aussi, en traductions, les portes de la littérature universelle. Depuis 1902, le finnois est la langue officielle du pays, — le suédois aussi, en second rang, — et il a rapidement conquis sa place dans l'Université et dans la vie du pays. C'est actuellement une langue parfaitement moderne, très riche et très harmonieuse.

Les premiers textes finnois en prose remontent à la Réforme : ce sont des traductions de la Bible, des sermons, des lois et des ordonnances. L'évêque luthérien Agricola, le réformateur de la Finlande, fut le premier à employer par écrit le finnois. Jusqu'à l'époque de Kivi, la prose resta informe et, à l'encontre de la poésie populaire, n'acquit jamais une valeur littéraire. Elle fait son entrée dans la littérature avec Kivi qui, d'un coup de maître, la tire de son abjection.

Après des études secondaires au cours desquelles il dut bien souvent se serrer la ceinture et aller au travail le ventre creux, Kivi réussit, à 25 ans, à passer son baccalauréat. Les privations, la misère l'avaient rendu chétif et sa santé resta toujours pré-

caire. Entre 1859 et 1865, il est inscrit à l'Université ; mais le travail suivi lui déplaît, la maladie le force à interrompre souvent son travail. Aussi n'arriva-t-il jamais à prendre les grades universitaires qui lui auraient assuré un gagne-pain. Plus poète que savant, dépourvu de culture générale et de zèle, talonné par la misère et la maladie, n'ayant que quelques amis, entre autres le grand Cygnaeus et Bergbom, le futur directeur du Théâtre Finnois, Kivi renonce aux études et se met à écrire. Il va chercher ses modèles loin du milieu littéraire de son époque romantique et idéaliste ; il se passionne pour Kalevala, pour les écrivains de la Renaissance et surtout pour Cervantès et Shakespeare.

Son premier drame, *Kullervo*, 1860, motif tiré de Kalevala, lui vaut un prix de la Société de Littérature. En 1865, il donne *Les Cordonniers de la Commune*, comédie populaire qui est la meilleure œuvre du répertoire indigène. La première de *Léa*, drame biblique représenté en 1869, marque la fondation du Théâtre National. En 7 ans, Kivi va publier en outre deux grands drames, 6 pièces en un acte et surtout ses *Sept Frères*.

Ce livre, commencé en 1860, parut dix ans plus tard, en fascicules. Kivi s'attendait à un succès, il avait conscience de la valeur et de l'importance de son roman. Mais le professeur Ahlqvist, dont l'influence était décisive dans les milieux littéraires, attaqua si violemment cette œuvre qu'il réussit à en faire interdire la publication en volume. Cet idéaliste romantique, borné et totalement dépourvu d'humour, hors d'état de comprendre la portée de ce roman, s'acharna haineusement contre le pauvre Kivi, et ses attaques méprisantes attristèrent et hâtèrent la fin du grand écrivain, qui mourut sans voir les *Sept Frères* définitivement présentés au public.

Ce livre est une œuvre étonnante, qui fait éclater tous les cadres des genres et s'apparente à Rabelais et à Cervantès. Solitaire et méconnu, Kivi s'engage dans des voies nouvelles, dépasse son compatriote Runeberg et, avec la seule force de son génie, retrouve la veine littéraire des grands noms du passé. Il ignora probablement Rabelais et Molière, mais toute son œuvre évoque ces deux noms. Kivi est un écrivain de cette lignée, avec son originalité propre, spécifiquement finnoise.

La fresque des *Sept Frères* illustre un peuple entier à un certain stade de son évolution. A ce titre, elle est devenue classique

en Finlande et mérite d'entrer dans le cercle de la pensée européenne. Ce n'est pas qu'elle soit une étude de folklore, loin de là : Kivi est un enfant du peuple, et ce peuple il le fait vivre devant nous, il nous fait assister à ses dialogues, il nous montre ses réactions, ses pensées, ses conceptions de la vie, toutes ses qualités et aussi tous ses défauts, avec une bienveillance souriante et goguenarde.

Dans ce livre, dont la forme surprend au premier abord, tous les genres sont fondus avec un art consommé. Epique, lyrique, dramatique, humoristique, romantique, idéaliste, c'est un univers que Kivi nous ouvre. Les sept rustres de Jukola, en désaccord avec la société et avec le pasteur qui veut les contraindre à apprendre à lire, décident de s'enfuir au sein des vastes forêts et de se créer un monde nouveau. Après des aventures profondément humoristiques, ils s'assagissent et rentrent enfin dans la communauté chrétienne, lorsque la nature bienfaisante et la solitude ont apaisé leur fougue et dompté leurs instincts. Dans le dernier chapitre, le plus beau de ce superbe livre, Kivi nous brosse un tendre tableau des ménages des sept frères.

Ce récit à base réaliste, mais traité avec humour et idéalisme, conservant un ton épique ou lyrique dans un langage énergique et bien populaire, est coupé par des chansons, des contes, des apologues, des parodies. Certains épisodes dramatiques, comme la fuite des frères, en plein hiver, sans vêtements, devant une horde de loups, ou leur rencontre avec cinquante bœufs furieux, sont mis en relief par des scènes comiques qui détendent et reposent par leur contraste. Le rythme de l'œuvre est celui de la vie, qu'elle reproduit avec fidélité et avec vérité, à une allure puissante, sereine et sûre qui entraîne le lecteur.

Les héros du livre ne sont pas présentés de l'extérieur l'auteur les fait agir et parler devant nous, et les caractères se dessinent peu à peu avec une étonnante richesse de nuances. Les dialogues, parfois un peu longs, mais toujours savoureux, nous montrent les réactions des frères devant les événements et leurs idées sur les choses de ce monde. Hâbleurs, fanfarons et poltrons, naïfs et roublards, violents et sentimentaux, prompts à la colère et aux larmes, ils nous font connaître et comprendre les faces diverses de l'âme populaire finnoise. Le ton général de l'œuvre est par-

faitement sain, toute grivoiserie en est bannie, une gaîté robuste et fraîche baigne tous les épisodes.

La langue de Kivi est d'une harmonie exquise, souple et musicale, énergique et poétique, riche en images de toute beauté. Elle rappelle par bien des points la vieille poésie populaire finnoise : les épithètes constantes, les allitérations, la richesse verbale. Elle est toujours admirablement adaptée à la matière, tout en gardant une saveur qui est bien du terroir. On songe irrésistiblement à Rabelais, dont Kivi n'a toutefois pas les excès et les crudités, ou à Charles de Coster : comme ce dernier, il évoque un peuple entier.

Il fallait un écrivain d'un génie indiscutable pour créer une œuvre si prodigieuse à un moment où la littérature finnoise était encore au berceau. Kivi, n'écoutant que son intuition artistique, formé par des lectures bien fragmentaires, mais guidé par son cœur, osa se lancer dans une direction nouvelle, bravant les goûts et l'opinion de tous ses contemporains. Il paya sa hardiesse de sa vie. Incompris et traqué par une haine qui serait grotesque si elle n'avait eu pour Kivi des conséquences si tragiques, abandonné par la plupart de ses amis, dont une poignée seulement osèrent le soutenir contre Ahlqvist, il termina sa courte carrière comme beaucoup de précurseurs, dans le désespoir et la solitude morale.

Mais il avait donné à son jeune peuple un chef-d'œuvre qui ne tarda pas à s'imposer à l'admiration. Grâce à lui, les lettres finnoises débutent par une série d'ouvrages qui suffiraient à leur assurer une place éminente parmi les littératures de tous les pays. *Les Sept Frères*, qui représentent toute une mentalité, l'âme entière d'un peuple et d'une race, méritent tout spécialement d'attirer l'attention du monde cultivé ; ils enrichissent le patrimoine commun de l'humanité.

§

Avec Johannes Linnankoski, 1869-1913, nous sommes transportés sur un autre plan. Non pas que la matière diffère de celle de Kivi : ces deux écrivains, comme presque tous les auteurs finnois, tirent leur inspiration des profondeurs du peuple, de la classe paysanne qui constitue la majorité des habitants du pays.

Les lettres finnoises n'offrent que de rares romans « mondains » ou même citadins. Mais tandis que Kivi chercha et réussit à présenter une image d'ensemble du peuple finnois et de ses aspirations au début de l'ère du réveil national, Linnankoski nous montre des individus : ce n'est plus une fresque grandiose, ce sont des études de détail.

Linnankoski débuta comme journaliste et fut un des champions les plus écoutés de la cause finnoise. Dès son premier drame, qui parut en 1903, *La Lutte Eternelle*, il s'imposa au public par sa forte personnalité, par la grandeur de ses conceptions, par l'énergie du style et de la pensée. Son succès s'affermit encore lors de la publication du **Chant de la Fleur Rouge**, en 1905, qui porta au loin sa renommée et qui marqua un progrès sérieux sur son œuvre de débutant. Ce roman est l'histoire romantisée d'un Don Juan campagnard. Le personnage central, le flotteur Olavi, chevaleresque et brave, passe de conquête en conquête, jusqu'au jour où sa conscience se réveille et lui montre les conséquences de ses actes. Renonçant à sa vie errante et à ses aventures, il prend congé de son passé, se marie et commence une vie nouvelle.

Toute l'œuvre de Linnankoski s'apparente en esprit à celle de Lagerlöf ; on est même allé jusqu'à établir un parallèle entre le *Chant* et la *Légende de Gösta Berling*. Il existe certainement plusieurs points communs entre ces deux grands livres, mais le *Chant* offre cependant une originalité et une indépendance dans la composition et dans la présentation comme seul peut le faire un chef-d'œuvre. Le *Chant* est l'histoire romantisée et idéalisée du jeune Linnankoski ; c'est ce qui lui donne ce caractère si vivant, si convaincu, si vrai. Fortement stylisé, peut-être même un peu trop, puisqu'il aboutit parfois à la monotonie et qu'il est difficile au lecteur de distinguer nettement les différents portraits des femmes aimées par Olavi, il révèle des procédés de présentation littéraire absolument nouveaux, qui ne peuvent manquer de frapper par leur beauté et par leur simplicité. Toute la nature collabore au roman, les choses parlent au héros, commentent ses actes, s'adressent à sa conscience. Comme chez Kivi, mais dans un degré moindre, l'action se déroule sur deux plans différents, un réaliste, l'autre idéaliste, mais fondus si habilement dans la poésie qui imprègne tout le livre que ce dualisme contribue à

augmenter encore, surtout pour un public étranger, la beauté si originale du roman.

Fugitifs parut en 1908, alors que Linnankoski rentrait de son grand voyage à l'étranger, où il avait été surtout charmé par la beauté et par la sévère grandeur de l'art français et italien. En comparant le *Chant* et *Fugitifs*, on sent nettement les traces de cette influence méridionale. Le second livre est plus ramassé, plus sobre, moins lyrique aussi. L'action est plus rapide et est déchargée de tous les détails superflus. Nous assistons à l'ascension morale d'un vieux paysan, un ancien valet bâtard qui épouse par vanité une jeune fille de 25 ans et qui, apprenant la naissance d'un enfant qui n'est certainement pas de lui, finit par réviser toute sa conception de la vie et par pardonner. Cette œuvre respire une force et une santé extraordinaires, uniques dans les lettres finnoises modernes. Les personnages ne sont ni romantisés ni idéalisés, mais les souffrances morales de ces simples paysans dépassent le cadre étroit d'une description de la vie rurale en Finlande.

Fugitifs est généralement considéré comme le chef d'œuvre de Linnankoski, du moins par les lettrés. A en juger par le tirage, le *Chant* jouit toutefois davantage de la faveur du grand public. Sur des étrangers, ainsi que le remarque fort justement M. E. Jaloux, *Fugitifs*, qui marqua sûrement un progrès dans l'art de Linnankoski et au point de vue des lettres finnoise, un acheminement vers une forme plus châtiée, fera peut-être moins d'impression que le *Chant*, qui est plus neuf, plus étrange et plus exotique. Mais cette courte étude d'un conflit moral, qui renouvelle complètement le vieux sujet du mari trompé, est certainement supérieure à presque tous les livres qui traitent ce motif. Tout érotisme en est banni, la femme adultère passe au second plan, et l'auteur évite avec soin les descriptions réalistes basses et grossières. La fin du livre, qui est d'une beauté et d'une grandeur sobre et puissante, jette une note de clair optimisme dans la conclusion de cette tragique histoire.

A trois reprises, « ce cher coin du monde où habite, travaille et lutte le peuple finnois » nous a donné ces dernières années l'occasion de prendre connaissance de sa production littéraire. Les trois livres déjà parus en français nous ont révélé un monde nouveau, mystérieux et lointain, qui mérite d'être enfin connu. La jeune

Finlande, indépendante depuis 1917 seulement, éveillée à la vie littéraire voici un siècle, a réussi en ce bref laps de temps à créer une belle série de chefs d'œuvre qui, par suite surtout des conditions géographiques et linguistiques, ont passé inaperçus du public européen. La faveur que ces trois traductions ont rencontrée a été saluée avec joie par les Finlandais, heureux de voir leur pays, que les sports ont déjà rendu populaire, pénétrer enfin dans le cercle de la pensée européenne par l'entremise de la langue française.

JEAN-LOUIS PERRET.

LETTRES RUSSES

C.-S. Stanislavsky : *Ma vie dans l'Art*, Moscou, 1925. — Le Théâtre en Russie.

Le livre de C.-S. Stanislavsky, le célèbre directeur et fondateur du Théâtre artistique de Moscou, est paru il y a un an, à Boston, en langue anglaise, sous le titre **My life in Art**. Il paraît maintenant en russe dans une très belle édition faite par l'Académie des Sciences et des Arts. Il serait à souhaiter qu'il fût traduit en français, car ce livre, qui résume une carrière artistique, est une leçon remarquable pour quiconque s'intéresse à l'Art en général et au Théâtre en particulier.

On peut dire que la vie de C.-S. Stanislavsky a été tout entière vouée à l'art théâtral. Dès l'âge de dix ans, avec ses frères et sœurs et ses camarades, il s'amusait surtout à jouer des pièces de théâtre, dans la propriété de ses parents, aux environs de Moscou. Les parents, de riches marchands, loin de contrarier ce goût pour le théâtre, l'encourageaient plutôt. N'était-ce point là un trait héréditaire ? En effet, la grand'mère maternelle de C.-S. Stanislavsky était une Française, fille d'une artiste parisienne, très connue à son époque, Mme Varlet, qui jouait au Théâtre Michel, à Pétersbourg. Dans sa jeunesse, C.-S. Stanislavsky se préparait à être chanteur et, avec ses camarades, jouait des opéras entiers. Il raconte ses impressions lors de la belle époque de l'Opéra italien en Russie, quand au cours de la même saison on pouvait entendre Adelina Patti et Lucca, Nicolini, Capoul et Mazzini, Cotoni et Padilla. Mais c'est Cotoni, le célèbre baryton, qui l'avait ému le plus profondément, et,

comme témoignage, C.-S. Stanislavsky rapporte dans ses mémoires le fait suivant :

En 1910, c'est-à-dire trente-cinq ans après son séjour à Moscou, j'étais à Rome. Je marchais avec un ami dans une petite rue étroite. Tout à coup, de l'étage supérieur d'une maison partit une note large, sonore, et je ressentis physiquement la sensation éprouvée dans ma jeunesse : — Cotoni ! m'écriai-je. — Oui, il demeure ici, confirma mon ami. Mais comment l'as-tu reconnu ? s'étonna-t-il. — Je l'ai senti, répondis-je. Cela ne s'oublie jamais.

C.-S. Stanislavsky, ayant groupé un certain nombre d'amateurs, fonda un petit cercle qu'on appela Cercle d'Alexeieff, du nom patronymique de Stanislavsky, et qui commença par jouer l'opérette. On donna d'abord *La Mascotte* et *Lili*, dans laquelle brillait autrefois la célèbre Judic, et l'opérette, dit Stanislavsky, fut pour les acteurs une très bonne école.

Dans la période suivante, c'est la Société *L'Art et la Littérature*, fondée par Stanislavsky, qui donne à Moscou des spectacles encore irréguliers, mais déjà dans un vrai théâtre. Le premier spectacle se composait du *Chevalier avare*, de Pouschkine, et de *Georges Dandin*. Ensuite, la Société donna le *Don Juan* de Pouschkine, dans lequel Stanislavsky joua lui-même le rôle de Don Juan, et *La Ruse et l'Amour*, de Schiller.

La venue à Moscou du théâtre des Meningen, avec leur fameux régisseur Kronek, eut sur Stanislavsky la plus grande influence. A cette époque, la troupe des Meningen était non seulement remarquable par son ensemble, mais elle comptait aussi des acteurs de grande classe comme Barnay et Teller. La discipline qui régnait dans cette compagnie, la perfection de la mise en scène, le jeu impeccable des acteurs, tout cela produisit sur Stanislavsky une très forte impression. C'est Kronek qui mit en pratique ce principe qu'il n'y a pas de petits rôles, qu'il n'y a que de petits acteurs. Stanislavsky raconte à ce propos un incident dont il fut témoin : Un acteur, qui jouait l'un des rôles principaux, étant en retard à une répétition, il fallut passer son monologue. Quand l'acteur arriva, Kronek lui dit de sa voix douce : « Pendant toutes les représentations à Moscou, le rôle de l'acteur X, qui a été en retard, sera joué par l'acteur Y, et l'acteur X dirigera le groupe des figurants. » Et les choses se passèrent ainsi.

Un an après la leçon des Meningen, la jeune troupe de Stanis-

lavsky donnait une représentation à Toula. Les répétitions avaient lieu dans la maison d'un grand ami de ce nouveau théâtre, N.-N. Davydov, Président du tribunal de Toula. Tous étaient jeunes et les répétitions avaient lieu dans une atmosphère de grande gaîté. Un jour, dans la salle, entre un homme en habit de paysan ; c'était L.-N. Tolstoï. Il s'intéressa vivement au spectacle de cette jeune troupe qui joua devant lui la pièce d'Ostrovski, *Le dernier Sacrifice*, et ce même jour, Tolstoï autorisa la compagnie de Stanislavsky à jouer sa pièce *Les fruits de l'Instruction*. Cette approbation du célèbre écrivain devait avoir une grande influence sur les destinées du futur Théâtre artistique, qui devait naître de la Société *L'Art et la Littérature*, après la rencontre de Stanislavsky avec l'homme qui le compléta si merveilleusement, V.-I. Nemerovitch-Dantchenko.

Un jour, en juin 1897, Stanislavsky reçut une lettre du dramaturge bien connu, V.-I. Nemerovitch-Dantchenko, qui dirigeait à cette époque l'école dramatique de la Société philharmonique de Moscou. Il l'invitait à déjeûner au **Bazar Slave**, où il lui exposerait l'objet de ce rendez-vous. Là, Dantchenko proposa à Stanislavsky de créer un nouveau théâtre et de fondre en une seule troupe les amateurs que Stanislavsky avait groupés et ses élèves de l'école de la Société philharmonique. L'entretien dura fort longtemps, mais quand les interlocuteurs se séparèrent, les bases du Théâtre artistique étaient jetées.

Stanislavsky raconte dans ses souvenirs la sorte d'examen que lui et Nemirovitch-Dantchenko se firent subir l'un l'autre :

— Voici, par exemple, vous avez un acteur, A..., est-ce que vous le considérez comme un artiste de talent ?

— Tout à fait remarquable.

— Est-ce que vous l'inviterez dans notre troupe ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a adapté aux exigences du public sa carrière et son talent, son caractère aux caprices du directeur et toute sa personne au bluff théâtral. Celui qui est empoisonné d'un poison pareil ne peut pas guérir.

— Que direz-vous, comme artiste, de Mme B... ?

— Excellente artiste, mais pas pour nous.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'aime pas l'art et n'aime que soi-même dans l'art.

— Et Mme V... ?

— Ne vaut pas grand'chose ; une terrible cabotine.

— Et l'acteur G... ?

— Ah ! à celui-ci il faut faire attention.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a un idéal pour lequel il lutte et ne s'incline pas devant ce qui existe, c'est l'homme de l'Idée.

— Je suis de votre avis et, avec votre permission, je le note comme candidat pour notre troupe.

Toutes les décisions prises au cours de leur entretien furent notées dans un procès-verbal, et les rôles strictement delimités. Le premier point de ce document théâtral porte : *Le veto littéraire appartient à Nemirovitch Dantchenko et le veto artistique à Stanislavsky*, et depuis qu'existe le Théâtre artistique, jamais cette règle n'a été enfreinte.

Nemirovitch-Dantchenko était chargé, en outre, de toute la partie administrative et il se montra un organisateur de tout premier ordre. Partageant cette opinion de Stanislavsky que, pour exiger des acteurs un travail artistique, il faut les mettre dans les conditions matérielles possibles, Nemirovitch-Dantchenko décida que, dans le Théâtre artistique, contrairement à ce qui se pratique dans tous les théâtres, surtout en province, la plus grande partie de l'édifice serait consacrée aux loges des artistes, confortablement aménagées, à la scène et aux coulisses.

Dans le même procès-verbal, Stanislavsky et Nemirovitch-Dantchenko notèrent encore quelques principes qui devaient les guider dans leur gestion théâtrale. Ceux-ci, par exemple :

Il n'y a pas de petits rôles, il n'y a que de petits acteurs.

Aujourd'hui Hamlet, demain un figurant, mais même comme figurant l'acteur doit rester artiste.

L'acteur, le décorateur, le costumier, l'ouvrier, tous doivent concourir au même but, posé par l'auteur comme base de sa pièce.

Toute atteinte à la vie du théâtre est un crime, etc.

Pendant que s'effectuaient les travaux d'aménagement du théâtre, les répétitions avaient lieu dans la propriété d'un des bailleurs de fonds de l'entreprise, au village Pouchkino, à trente verstes de Moscou, et toute la troupe logeait là. On répétait en même temps *Le Tzar Fédor*, *Antigone*, *Shylock*, *Hannelé*, *La Mouette*, pièces qui devaient composer les spectacles de la pre-

mière année. Tous les artistes, jeunes et ardents, travaillaient avec passion, de 11 heures du matin à 5 heures de l'après-midi et de 8 heures à onze heures du soir. Parmi ces jeunes gens, plusieurs devaient acquérir une réputation mondiale : Moskvine, Meyerhold, le célèbre metteur en scène, Soudbinine qui renonça bientôt au théâtre, pour devenir le remarquable sculpteur que l'on sait, etc.

Le premier spectacle : *le Tsar Fédor Iovanovitch*, avec lequel le Théâtre artistique fit ses débuts, obtint un succès considérable, triomphal et, l'on peut dire, établit solidement la réputation de la nouvelle compagnie.

Nous ne suivrons pas Stanislavsky dans le récit détaillé de l'histoire de son théâtre ; nous citerons seulement quelques-uns des épisodes curieux qu'il rapporte.

Quelques années après sa création, le Théâtre artistique fut invité à Berlin. Le succès de la critique fut énorme, mais celui du public fut plutôt médiocre, jusqu'au moment où Guillaume II vint assister à une représentation.

D'abord, raconte Stanislavsky, ce fut la femme du kronprinz qui vint au théâtre, puis l'impératrice, enfin le kaiser lui-même.

Un dimanche, on nous fit savoir du Palais que l'empereur nous demandait de jouer le lendemain *le Tsar Fedor*, tandis que déjà était annoncée pour ce jour la première représentation du *Docteur Stockmann*. Il fallait supprimer cette représentation et vendre de nouveaux billets pour *le Tsar Fedor*. Le dimanche, à Berlin, les imprimeries sont fermées, les affiches ne pouvaient paraître que très tard le lundi, ce qui nuirait beaucoup à la recette. Nous répondîmes dans ce sens au Palais. Mais une demi heure plus tard, on réitérait la demande du Kaiser de jouer le lendemain *le tsar Fedor*. Evidemment, il connaissait son Berlin mieux que nous, et quand, le lundi, les affiches annoncerent que le spectacle était donné « sur le désir de Sa Majesté », en quelques heures tous les billets furent vendus. Guillaume arriva revêtu de l'uniforme russe. Il ne nous apparut pas tel que nous nous l'étions représenté d'après ses portraits. Le Kaiser s'assit à la place d'honneur dans la loge, entouré de toute sa famille. Nullement guindé, il s'adressait à chaque moment à l'un ou l'autre de ceux qui étaient dans sa loge, ou, penché vers les fauteuils d'orchestre, il faisait aux artistes du théâtre royal de Berlin des signes d'approbation en indiquant d'un mouvement de tête la scène. Plusieurs fois, il nous applaudit bruyamment. A l'un des entr'actes on nous fit appeler, Nemirovitch-Dantchenko et moi, dans la loge impériale. L'empereur nous posa une série de questions

sur la vie théâtrale et, à la fin du spectacle, quand déjà le public était parti, il resta longtemps encore dans la loge, avec nous et les directeurs des théâtres royaux, continuant à nous questionner sur notre théâtre, dont nous dûmes lui raconter toute l'histoire. Après cette visite de Guillaume, nos recettes s'accrurent considérablement et à la fin de nos représentations, que nous donnâmes durant six semaines, notre théâtre avait déjà et le succès artistique et le succès matériel.

Quand le Théâtre artistique eut décidé de monter *La Puissance des Ténèbres*, Stanislavsky, les artistes qui devaient jouer la pièce, le metteur en scène, le peintre Cimoff et le costumier se rendirent dans le gouvernement de Toula, où se passe l'action de la pièce, pour étudier les mœurs des paysans. Pendant deux semaines, ils visitèrent les villages des environs de Toula, observant tous les petits détails de la vie paysanne, achetant des vêtements, des blouses, de la vaisselle. Et même ils ramenèrent avec eux « pour modèle » une vieille paysanne et un vieux paysan. Tous deux se trouvaient doués d'un vrai talent artistique, surtout la vieille. Après quelques répétitions, ils savaient déjà le texte de tous les rôles et auraient pu les répéter sans l'aide du souffleur. Un jour que l'artiste qui jouait le rôle de la vieille Matriona était malade, on demanda à la vieille paysanne de répéter à la place de l'actrice absente. Le jeu de la paysanne produisit une impression formidable. Pour la première fois, on voyait à la scène ce qu'est la vraie campagne russe, la véritable puissance des ténèbres. Quand elle remettait à Anicia la poudre pour empoisonner son mari, après avoir, d'une main rugueuse, cherché entre ses seins le petit paquet contenant le poison, et quand ensuite, tout tranquillement, comme s'il s'agissait d'une affaire banale, sans comprendre l'horreur de son crime, elle expliquait à Anicia comment il faut peu à peu, imperceptiblement, tuer un homme avec le poison, un frisson, dit Stanislavsky, nous courut dans le dos. L'un des fils de Tolstoï, Serge, assistait à cette répétition. Il était si enthousiaste du jeu de cette femme qu'il demanda de lui confier le rôle de Matriona. Cette proposition séduisait Stanislavsky ; il en parla à l'artiste qui avait le rôle de Matriona, et elle consentit à le lui céder, et l'on décida de lancer cette paysanne sur la scène. Mais tout aussitôt un obstacle insurmontable se dressa. Dans les scènes où la commère devait se fâcher avec quelqu'un, elle abandonnait le texte de

Tolstoï pour son propre texte à elle, composé de tels mots orduriers qu'aucune censure ne l'eût laissé passer. En vain Stanislavsky la supplia-t-il de ne pas employer ces mots grossiers sur la scène, elle s'y refusa, disant qu'employer d'autres mots ne serait pas naturel pour une paysanne ; et il fallut renoncer à la faire jouer.

Le Théâtre artistique peu à peu avait attiré à lui beaucoup de forces qu'il ne pouvait utiliser, et l'on décida d'ouvrir deux théâtres « studio », sorte de laboratoire du travail artistique, où l'on s'occuperait non seulement de la comédie et du drame, mais aussi de la parodie et de la farce. Quand le groupe de Stanislavsky s'appelait encore « Société de l'Art et de la Littérature », il avait organisé avec succès la représentation de Farces et de Parodies, et, pour le réveillon du nouvel an 1908, dixième anniversaire de sa fondation, le théâtre artistique, à la demande de Tchekov, revint à ces spectacles de jeunesse. Le 9 février 1910 était donnée la première grande soirée de Parodie et de Farce au profit des artistes nécessiteux. La salle avait été complètement transformée ; à la place des fauteuils d'orchestre se trouvaient de petites tables pour les soupeurs que servaient les jeunes artistes non occupés sur la scène. Le programme était des plus variés. On joua ce soir là la parodie de *La Belle Hélène* ; le chef d'orchestre était Nemirovitch-Dantchenko, Katchalov avait le rôle de Ménélas, Mme Knipper celui de la belle Hélène, et Moskvine celui de Pâris. Puis Rakhmaninoff dirigea une danse d'apaches, tandis que Chaliapine, en athlète de foire, faisait la parade. La fantaisie la plus échevelée se donnait cours, des bruits d'instruments les plus extraordinaires arrivaient de toutes parts, des centaines de ballons volaient dans la salle. A un moment donné, on vit sur la scène un immense canon, et Soullerjitzky (qui est venu à Paris pour mettre en scène l'*Oiseau bleu* au Théâtre Réjane) parut dans un uniforme des plus fantaisistes. Il prononça un discours abracadabrant en parodiant l'accent anglais, et Chaliapine traduisit. Il expliqua que ce colonel anglais allait entreprendre un voyage dangereux : qu'on allait l'enfermer dans le canon, tirer, et qu'il arriverait ainsi sur la planète Mars. En effet, Soullerjetzky se glissa dans le canon, un coup partit, et peu après on l'aperçut tout en haut de l'amphithéâtre. Le plus curieux, dit Stanislavsky, c'est qu'il se trouva un spectateur qui jura ses grands dieux qu'il

avait aperçu Soullerjetzky au moment où, dans l'espace, il traversait le théâtre. Enfin c'est à cette soirée que parut pour la première fois comme bonimenteur un jeune acteur comique de la troupe : Nikita Balieff.

Le Théâtre artistique avait atteint l'apogée de sa gloire en Russie quand éclata la révolution.

La difficulté, pour une entreprise théâtrale, de prospérer dans les conditions chaotiques de la vie actuelle en Russie, a forcé une partie de la troupe du Théâtre artistique à faire des tournées à l'étranger. Ces tournées sont maintenant terminées et presque tous les artistes sont rentrés au bercail, à l'exception d'un petit groupe, qui a fondé à Prague un théâtre artistique russe, et de l'un des deux directeurs, Nemirovich-Dantchenko, qui est invité pour une longue période en Amérique, où il met en scène plusieurs films importants. Mais le Théâtre artistique avec ses « studio » est toujours à Moscou où, s'il ne prospère pas matériellement, il déploie néanmoins une activité artistique remarquable sous la direction de Stanislavsky.

Depuis la révolution, le Théâtre artistique a cherché le moyen de s'adapter aux conditions nouvelles de la vie en Russie. Il songea tout d'abord à des pièces révolutionnaires que le public d'à présent pouvait goûter. Mais la révolution n'inspirait guère les auteurs, et il fallut se contenter de l'ancien répertoire. Une pièce nouvelle fut représentée, mais sans grand succès : *Les Pougatchovstzy*, dont le sujet est la révolte de Pougatchov, qui se faisait passer pour l'empereur Pierre III. Dans cette pièce, le héros principal est le peuple et, si l'on n'y voyait pas encore la dictature du prolétariat, on y voyait toutefois la révolte populaire qui faillit réussir sous Catherine II.

Cette année, le Théâtre artistique a trouvé une pièce de la vie moderne qui obtient un succès considérable : *La journée des Tourbine*, tirée par Boulgakov de son roman *La garde blanche*. C'est l'histoire de la contre-révolution ; mais puisque l'auteur a voulu montrer que la faute et les erreurs du mouvement blanc ne tenaient pas aux individus, mais à l'idée même de ce mouvement, il a fait de ses héros des gens très sympathiques, ce qui lui a valu des articles virulents de toute la presse bolchéviste. Même le Commissaire du Peuple à l'Instruction publique, Lunatcharsky, a écrit un long feuilleton, d'ailleurs tout à fait

remarquable, où il s'élève contre cette pièce, à cause de ses tendances bourgeoises. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, la pièce obtient auprès du public un énorme succès, à tel point que le Théâtre artistique la joue à bureaux fermés. Sur la petite scène du même théâtre, on joue actuellement avec succès la traduction russe de la pièce de MM. Pagnol et Nivoix, *Les Marchands de gloire*, dont on n'a pas oublié la représentation au Théâtre de la Madeleine. Mais cette pièce, et *les Noces de Figaro* dont on prépare la représentation au Théâtre artistique, sont peut-être les seules pièces étrangères jouées actuellement en Russie. Il faut dire qu'en ce moment la littérature dramatique russe commence à se développer. Contrairement à ce qu'on observait les premières années de la révolution, il y a maintenant beaucoup d'auteurs qui puisent leurs sujets dans la vie actuelle. Parmi les pièces nouvelles qui ont obtenu un réel succès, nous citerons *Stenka-Razine* de V. Kamensky ; *La fille du gouverneur-général*, un drame de Pouchnine et Ialtzev ; *Le lac Salli*, de A. Faïko, monté au Théâtre Meyerhold ; *Le Mandat*, sorte de synthèse de la vie moderne.

Dans une de nos chroniques nous avons déjà parlé de la pièce d'Alexis Tolstoï : *La Conjuration de l'Impératrice*. Cette année, cet auteur triomphe également avec une comédie dont le titre presque intraduisible peut se rendre à peu près par : *Les miracles du tamis*. Boulgakov, l'auteur de *La journée de Tourbine*, citée plus haut, obtient un vif succès sur la petite scène du Théâtre artistique avec sa comédie : *L'appartement de M. Zoïkine*. Mais le plus grand succès actuellement en Russie revient peut-être à la pièce révolutionnaire de Glatkov : *Le Ciment*. Comme on le voit, le théâtre russe s'en tient surtout à la production nationale et donne la préférence aux sujets contemporains. Autre fait caractéristique : on recherche maintenant de bons acteurs, dont l'effet sur le public est direct, et l'on délaisse de plus en plus le modernisme et l'extravagance de la mise en scène.

J. W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Der Weltkrieg 1914 bis 1918 bearbeitet im Reichsarchiv, Operationen zu Lande, IV. Band, Berlin, E. S. Mittler.

Le tome IV de l'histoire de la **Guerre Mondiale**, publié par

les Archives de l'Empire allemand, est dû comme les tomes I et III au gén.-major Rudolf v. Borries et au professeur Aloys Schulte ; il est consacré à la bataille de la Marne.

Le 4 sept. au soir, Moltke rédigea des explications sur l'ordre qu'il venait d'envoyer et qui prescrivait aux 1re et 2e armées d'observer Paris au nord et au sud de la Marne. Il y justifiait cet ordre par le fait qu'une partie des forces alliées avait réussi à se réfugier dans Paris et que des troupes avaient été envoyées de la ligne Toul-Belfort dans cette ville. « Pousser la totalité de l'armée vers le sud-est et contre la frontière suisse n'est donc plus possible. Il faut au contraire compter que l'ennemi concentrera des troupes à Paris pour menacer notre flanc droit. » Ces explications, portées en auto, arrivèrent aux armées le 5 au soir.

Ce jour-là, la 3e armée, fatiguée, eut repos. Les 5e, 4e et 2e continuèrent au contraire leur mouvement en avant. Il en fut de même à la 1re armée (von Kluck) malgré l'ordre contraire de Moltke du 2. Son groupe oriental (4e, 3e et 9e corps) alla jusqu'à Coulommiers et Esternay ; le 2e corps parvint à l'ouest de Coulommiers; seul, le 4e corps de réserve était au nord de la Marne: il alla de Nanteuil-le-Haudouin à Marcilly et à Chambry.

Le 5, à 10 h. 30, Kluck était encore persuadé que ces mouvements étaient ce qu'il y avait de mieux à faire ; aussi proposa-t-il alors à Moltke « de continuer la poursuite jusqu'à la Seine et de cerner ensuite Paris ». Mais vers 17 h., des renseignements venus de la 2e armée (Bülow), sur des transports de troupes françaises par chemin de fer vers l'ouest, et des communications de Moltke sur la situation apportées par le lieut.-colonel Hentsch, décidèrent Kluck à changer d'avis et à ordonner aux 2e, 4e et 3e corps de retourner en arrière. Seul, à l'est, le 9e corps devait rester à Esternay. Ce n'est que vers minuit que Kluck apprit que le 4e corps de rés., « s'étant heurté à un ennemi supérieur, s'était retiré le soir derrière la Thérouanne » (au nord de Meaux). Kluck donna aussitôt au 2e corps l'ordre de repasser la Marne à Lizy. Alarmé à 4 h. du matin, ce corps put intervenir vers midi à Etrepilly et Rosoy-en-Multien. Le 4e corps, en vertu de l'ordre donné après la conférence avec Hentsch, avait rétrogradé vers le nord de Chailly-Choisy (est de Coulommiers) à Doue-Rebais, soit de 12 km.) ; il ne prit pas part à la bataille ce jour-là. A l'est du

4e corps, le 3e, qui aurait dû rétrograder aussi, annonça que ce mouvement avait été « impossible, à raison de la forte canonnade ennemie ». Le 9e corps, à sa gauche, avait aussi été attaqué ; de plus, Bülow se plaignit qu'il avait empêché la marche du 7e en restant devant lui. Plainte aussi du 3e c. dont le départ du 4e avait découvert le flanc droit. Kluck, qui n'avait pas de nouvelles de Bülow, fut assez impressionné par cette plainte pour ordonner vers 22 h. aux 3e et 9e corps de remonter à leur tour de 20 kil. vers le nord jusqu'au Petit-Morin, croyant que c'était là que se trouvait l'aile droite de Bülow. En même temps, il mettait ces 2 corps sous les ordres de celui-ci.

Le lendemain 7, vers 9 h. 30, Kluck reçut de Moltke communication de l'ordre de Joffre ordonnant l'offensive à toutes les armées françaises. Jugeant alors qu'une bataille défensive sur l'Ourcq échouerait finalement parce que l'ennemi tournerait la position *par le nord*, Kluck se décida à y rappeler les 3e et 9e corps *pour tourner Maunoury afin de ne pas être tourné par lui*. Il fut affermi dans cette résolution par un avis de Bülow arrivé à 10 h. 45 et où celui-ci disait : « Le combat continuera le 7, la décision n'ayant pas encore été obtenue ». Kluck y répondit à 11 h. par radio : « 3e et 9e corps nécessaires sur l'Ourcq, l'ennemi se renforçant. Prière de les mettre en marche sur La Ferté-Milòn et Crouy. »

La 2e armée, malgré « une résistance opiniâtre » des Français, avait « progressé victorieusement » le 6 sur tout son front de Le Gault (au sud de Montmirail) à Vertus. A 20 h., Bülow ordonna qu'elle recommencerait à attaquer à l'aube. Un peu après arriva de la 1re armée le cap. Bührmann. Il apportait un avis écrit du chef d'état-major v. Kuhl maintenant le 9e corps à la droite de la 2e armée. L'emploi du 3e corps était réservé. Le trou d'Esternay à Meaux, entre la 1re et la 2e armée, devait être bouché par les 1er et 2e corps de cavalerie, « les Anglais, plusieurs fois battus, ne devant pas faire de sitôt une offensive énergique ». Kuhl avait même ajouté que la 1re armée espérait résister à l'adversaire qu'elle avait sur son flanc droit jusqu'à ce que la 2e armée ait repoussé l'ennemi vers le sud. Bülow en conclut qu'il pouvait garder le 3e et le 9e corps et ordonna aussitôt au 9e d'attaquer. Mais le 7, vers 1 h. du matin, l'ordre d'opérations de la 1re armée lui fut communiqué. Il y vit à sa

stupéfaction que Kluck ordonnait à ces 2 corps de reculer derrière le Petit-Morin. Bülow ordonna à son tour au 10e corps de rés. d'en faire autant ; le 7e corps l'y soutiendrait. L'aile gauche de la 2e armée continuerait son offensive, et l'aide de la 3e armée fut demandée dans ce but. Bülow espérait encore briser vite notre résistance au nord de la Seine, mais vers 7 h.. l'arrivée de l'avis transmis par Moltke de l'offensive générale française lui fit comprendre la situation. Néanmoins, comme le 3e et le 9e corps étaient en ligne avec la 2e armée derrière le Petit-Morin, vers midi, Bülow allait donner l'ordre général d'attaquer quand arrivèrent deux sans-fil de la 1re armée : 1° « Le 2e et le 4e corps actifs et le 4e de rés. sont engagés dans un dur combat à l'ouest du bas Ourcq. Où sont le 3e et le 9e corps ? Quelle est votre situation ? Réponse urgente. » 2° « Intervention du 3e et du 9e corps sur l'Ourcq urgente. L'ennemi se renforce notablement. Prière de mettre ces corps en marche sur La Ferté-Milon et Crouy. » Bülow mit alors le 3e corps en route vers La Ferté-Milon et garda le 9e à qui il ordonna de se joindre à une division du 7e pour garder la ligne de la Dollau de Montmirail à Chézy. Mais vers 18 h., Kluck annonça que, se trouvant engagé dans un combat très vif, il devait reprendre aussi le 9e corps. Force fut à Bülow de renoncer a l'aide de celui-ci et *il en conclut que la situation de la 1re armée devait être fort grave.* Les 3e et 9e corps, partis le matin de la ligne Sancy-Esternay, ne firent donc qu'une halte à Montmirail et sur le Petit-Morin ; ils continuèrent ensuite leur route jusqu'à la Marne (Vilfort, Chézy, Charly et La Ferté-sous-Jouarre), ayant marché ce jour-là environ 60 km.

Par le rappel successivement des 2e, 4e, 3e et 9e corps, Kluck avait donc créé entre la 1re et la 2e armée un grand vide qui n'était plus gardé que par 3 1/2 div. de cav. et 5 bat. de chasseurs.

La 8e div. fr., les 3 corps anglais, les 3 div. de cav. Conneau et les 18e et 3e corps (5e armée fr.) y attaquaient de Meaux à Montmirail. Ces troupes, le 7, firent peu de progrès, ce qui était naturel, les 3e et 9e corps étant encore là. Le 8, le Petit-Morin fut franchi par les Français à Sablonnières. La 5e div. de cav. all., au lieu de s'établir derrière la Dollau (au sud de Chézy), retraita à 10 kil. au nord de la Marne, sans détruire les ponts à l'ouest de La Ferté-sous-Jouarre.

Même erreur fut commise par le g. v. Kraewel à qui von Quast, le commandant du 9ᵉ corps, avait confié le soin de garder la Marne avec sa brigade de La Ferté à Nogent. Von Quast, en ne détachant qu'une brigade, avait d'ailleurs enfreint l'ordre de von Kluck qui lui avait prescrit de laisser une division. Les 1ᵉʳ et 2ᵉ corps anglais et la 4ᵉ div. de cav. fr. passèrent donc la Marne le 9 au matin de Nanteuil à Chézy inclus, sur des ponts qui n'étaient pas défendus. Ils ne s'avancèrent cependant que de 5 à 6 kil., quoiqu'ils n'eussent devant eux que la 5ᵉ div. de cav. et sur leur flanc la brigade Kraewel. Ils ne s'étaient donc pas mis en situation d'agir efficacement sur les derrière de l'armée de von Kluck.

Celui-ci, ayant brisé les 5, 6, 7 et 8 l'effort de l'aile droite de la 6ᵉ armée (Maunoury), put le 9 retirer de son aile gauche les 5ᵉ et 3ᵉ div. actives, les 22ᵉ et 7ᵉ de réserve et 1/2 de la 8ᵉ active, pour les opposer face à l'est aux Anglais. Son centre (4ᵉ et 7ᵉ div.) tenait toujours à Acy-en-Multien et Etavigny. Avec 3 1/2 divisions, il allait attaquer l'armée de Maunoury sur son flanc. Celle-ci venait d'y perdre Nanteuil-le-Haudouin, attaqué par la 43ᵉ brig. d'inf. all. qui venait d'arriver à pied de Bruxelles et qui était suivie par la 10ᵉ brig. de landwehr venant de Noyon (ce qui portait à 4 1/2 div. le groupe attaquant notre aile gauche). Maunoury n'avait à y opposer *au point décisif* (Bouillancy, Sennevières, Silly-le-Long), celui qui avait surtout préoccupé Galliéni *avant que Joffre lui eût enlevé le commandement le 8 au matin*, que la 7ᵉ div. active et la 61ᵉ de rés., toutes deux très épuisées et qui au premier choc venaient de reculer de 5 kil.

A ce moment, sauf à la droite de Bülow, les Allemands avaient partout remporté des avantages plus ou moins importants. Pour se soustraire aux effets de l'artillerie fr., la 4ᵉ armée all. et la gauche de la 3ᵉ s'étaient décidées le 7 à attaquer le 8 à l'aube, de Sompuis à Sermaize. Cette attaque ne fit que quelques progrès. Plus heureuse fut une attaque déclanchée de même à l'aube le 9 au matin pour la même raison. L'aile droite de la 3ᵉ armée et l'aile gauche de la 2ᵉ gagnèrent des étendues considérables qui comportaient du côté de Mailly (11ᵉ corps fr.) près de 8 kil. Près de Sommesous, nous avions perdu d'un seul coup 30 canons. Or, c'était justement notre point le plus vulnérable, car il y avait un trou dans notre ligne entre Mailly (11ᵉ corps) et les

Essertes (21e corps). La Garde et le 12e corps de rés. (qui venaient de gagner tant de terrain) pouvaient, en continuant leur offensive le 9 au soir, faire tomber tout notre centre avant l'arrivée de la 42e div. que Foch y dirigeait. Une nouvelle attaque de la 4e armée all. le 8 à l'aube, échoua d'ailleurs presque entièrement, « grâce à une artillerie française supérieure ». La 5e armée all., qui n'avait guère progressé le 6 et le 7, avait espéré plus de succès le 8 en attaquant simultanément les deux extrémités de notre 3e armée, qui formait un angle dont Verdun était la base. Ces espérances ne s'étaient pas réalisées. Sur le côté est, la 10e div. du 5e corps avait bombardé le fort de Troyon, mais avait constaté le soir que la garnison était encore en situation de résister.

Pour cette attaque, Moltke avait fait dégarnir de munitions celle qu'il avait fait effectuer par la 6e armée contre la position de Nancy. Le bombardement en avait commencé le 5. Ce jour-là, les troupes de la garnison de Metz occupèrent Mousson. Le lendemain 6, quoiqu'on eût été prévenu de l'insuffisance des munitions à cause du prélèvement pour Troyon, l'attaque continua. A la nuit, la garnison de Metz attaqua la croupe nord de la montagne Sainte-Geneviève. Notre feu se renforça alors. Les obstacles devant notre position et celle-ci elle-même furent trouvés presque intacts. « Néanmoins l'aile droite de la landwehr all. parvint à pénétrer dans la position. Le combat de nuit continua longtemps avec des vicissitudes. Peu après minuit, la gauche all., se croyant tournée, commença à reculer ; la droite suivit. Vers l'aube, le g. v. Hoffmeister se décida à ramener à leur point de départ de Mousson ses unités qui s'étaient fort mélangées. *Il ne soupçonnait pas qu'au même moment l'ennemi avait évacué la montagne Sainte-Geneviève* ». Plus au sud, le 7, la forêt de Champenoux fut prise presque toute entière par le 3e corps bav. Sur le reste du front des 6e et 7e a. all., la lutte du 6 au 8 n'avait amené aucun résultat.

Moltke à Luxembourg était informé exactement de ce qui se passait à la 4e, 5e et 6e armées, reliées avec lui par téléphone ; il ne communiquait avec la 1re, la 2e et la 3e que par sans-fil et d'une façon lente et peu sûre. Les jours précédents, il avait été fort préoccupé d'une descente des Anglais (et même des Russes) à Ostende et avait ordonné contre elle le 5 la formation en Bel-

gique d'une 7e armée constituée par des prélèvements sur les anciennes 6e et 7e fondues ensemble. Il fut fort soulagé quand il apprit le 8 que les quelques Anglais débarqués étaient rembarqués.

Néanmoins Moltke et le lieut.-col. Hentsch, à la différence des autres membres du quartier-général (Stein, Tappen et v. Dommes), continuaient à croire l'armée dans une situation dangereuse. Dans une conférence tenue le 8, Tappen et v. Dommes affirmèrent leur foi dans la victoire, Moltke se montra inquiet, Hentsch (qui revenait d'inspecter le front) se tut. On tomba d'accord sur la nécessité d'envoyer quelqu'un à la 1re armée ; Dommes s'offrit ; Moltke choisit Hentsch. Sa mission, telle qu'elle avait été fixée dans cette conférence, était à peu près, « si des mouvements de retraite avaient commencé à l'aile droite, d'essayer de les coordonner pour que la 1e et la 2e armées se rejoignissent dans la direction de Fismes ». Mais après cette conférence, une autre semble avoir eu lieu entre Moltke et Hentsch, probablement entre 10 et 11 h. du matin. Comme tous deux sont morts, on ne saura jamais ce qui s'y passa. Il semble en tout cas y avoir été décidé que Hentsch, au lieu d'aller immédiatement à la 1re armée, irait d'abord visiter les autres. Mais il est probable que Moltke y avait pris d'autres décisions, car Hentsch se plaignit pendant la route « de n'avoir pu obtenir un mandat écrit », ce dont il n'avait pas été question dans la 1re conférence.

ÉMILE LALOY.

(*A suivre.*)

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Lucien Broche : *La cathédrale de Laon.* Avec 43 grav. et un plan; Laurens. 6 »

Elisa Maillard : *L'église de Saint-Savin-sur-Gartempe.* Avec 43 grav. et un plan; Laurens. 6 »

Jean Vallery-Radot : *Loches.* Avec 43 grav. et 2 plans; Laurens. 6 »

Education

Antonin Perbosc : *Les langues de France à l'école;* Oc, Toulouse. « »

Finance

Louis Franck : *La stabilisation monétaire en Belgique*; Payot. 15 »

F. Imbrecq : *Traité pratique de l'Impôt général sur le revenu à l'usage des contrôleurs et des contribuables.* Législation applicable en 1927, avec annexe relative aux années 1920 à 1926; Presses universitaires. 20 »

Géographie

Raymond Furon : *L'Hindou-Kouch et le Kaboulistan*, contribution à l'étude géologique et géomorphogénique de l'Afghanistan. Avec 23 fig., 10 pl. et 1 carte; Blanchard. 80 »

Histoire

Baron Francis Delbeke : *L'action politique et sociale des avocats au XVIII[e] siècle. I : Leur part dans la préparation de la Révolution française*; Libr. Sirey. « »

Lieut.-Col. Rousset : *L'Armistice de 1871.* (Coll. Récits d'autrefois); Hachette. 6 »

Littérature

César : *Guerre des Gaules.* Tome I : *Livres I-IV.* Tome II : *Livres V-VIII*; Belles-Lettres. « »

Max et Alex Fischer : *Dans une baignoire*, notes et impressions de théâtre; Flammarion. 12 »

Robert Francheville : *Le mirliton du Romantisme*, fleurs et perles du vieux mélodrame, recueillies et présentées par l'auteur; Delpeuch. 8 »

Frantz Funck-Brentano : *Les Lettres de cachet*; Hachette. 12 50

Jacques de Lacretelle : *Apartés*, Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 %

Ramon Gomez de La Serna : *Le Cirque*, traduit de l'espagnol par Adolphe Falgairolle. Prologue des Fratellini; Kra. 15 »

E.-J. Pond : *Les Idées morales et religieuses de George Eliot*; Presses universitaires. « »

Armand Praviel : *Du romantisme à la prière.* (Pierre Loti. Marcel Proust. Edmond Jaloux. Pierre Benoit. Les frères Tharaud. Charles Le Goffic. Georges Duhamel. Henri Ghéon. Louis Bertrand. Louis Le Cardonnel); Perrin. 12 »

Edmond Renard : *Une visite à l'Abbaye de Thélème*, suivie d'un *Essai sur le poète Gilbert*; Aubanel, Avignon. « »

Pierre Richard : *A l'ombre des vieux murs*, souvenirs et impressions; Aubanel, Avignon. « »

R. Schwaller de Lubicz : *L'appel du feu*; Edit. Montalia, Saint-Moritz, et Le Soudier, Paris. 10 »

Ernest Seillière : *Pour le centenaire du romantisme*; Champion. « »

Stendhal : *De l'amour.* Révision du texte et Préface par Henri Martineau; Le Divan. 2 vol. « »

Henri Vian : *La plainte de la Maison abandonnée*; Figuière. 2 50

Walt Whitman : *Pages de journal*, version de Léon Bazalgette; Mercure de France. 15 »

Musique

Fred Bartlow : *Trois poèmes chinois*, transcrits de Herbert Giles par Henri-Pierre Roché; Eschig. 2 50

Ermend Bonnal : *L'amour*, chœur pour voix de femmes avec solo de soprano et petit orchestre au piano; Eschig. 3 60

Ermend Bonnal : *L'étoile du soir*, chœur pour voix de femmes et orchestre, poème d'Alfred de Musset; Eschig. 3 60

Bringuet Mariborde : *Paginas Argentinas*, pour piano; Eschig. 5 »

Eugène Cools : *Mélodies*; Eschig. 1 50

Divers : *Quatorze airs anciens*, librement harmonisés et publiés par Joaquim Nin; Eschig. 7 »

Lazare Lévy : *Deux pièces pour grand orgue*; Eschig. 4 25

Joaquin Nin : *Chants d'Espagne*, pour violon et piano, en collaboration avec Paul Kochauski; Eschig. 4 »

Victor Staub : *Vingt études artistiques*; Eschig. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Demartial : *La guerre de 1914 : L'évangile du Quai d'Orsay*; Delpeuch. 12 »

Marcel Peschaud : *Politique et fonctionnement des transports par chemins de fer pendant la guerre*; Presses Universitaires. 35 »

Philosophie

Pierre Valin : *L'âme en deçà et au delà de la mort*; Delpeuch. 12 »

Poésie

Paul Baudry : *Sonnets, Epitres et Ballades*; Chez l'auteur, 127, rue Basse, Caen. 2 50

Elise Champagne : *Les chansons sur le toit*; Thone, Liége. « »

Emile Cottinet : *Ballades contre et Sonnets pour*; le Divan. 9 »

Armand Dehorne : *Nord*. Préface de Théo Varlet; Mercure de Flandre, Lille. « »

Jeanne Dortzal : *La croix de sable*; Editeurs associés. « »

Maurice Heim : *Nouveaux haïkaï d'occident et quelques autres courts poèmes*; Figuière. 5 »

Jane Hugard : *Poèmes bleus teintés de gris*; Rythme et Synthèse.

Léon Laleau : *La flèche au cœur*. Préface de Maurice Rostand; Henry Parville. « »

Gilbert Lély : *Allusions ou poèmes*; Edit. Crès. « »

Georges Linze : *1930*; Impr. de la Printing C°, Liége. « »

A. Martin-Daiguenoire . *Roses d'octobre*; Cholard, à Voiron, Isère. 3 »

Francis Norgelet : *Fresques de l'Ile-de-France*; Monde contemporain. « »

Aimé Paris : *Le capharnaüm*; Les Primaires. 9 »

Simone Rhéa : *Dans l'incantation des cassolettes*. Préface de Miguel Zamacoïs; Edit. Radot. 8 »

Marcel Sableau : *Pétales*; Figuière. 5 »

Jean-Paul Tersanne : *Inquiétudes*; Aubanel, Avignon. 9 35

Edmond Thomas : *Maman*. Préface de Daniel Vincent; Figuière. 7 50

Louis Wennekers : *Pulsations*; La Vache rose, Bruxelles. « »

Roman

Octave Aubry : *Le roman de Napoléon. Bonaparte et Joséphine*; Fayard. « »

H. de Balzac : *Le lys dans la vallée*; Nelson. 7 »

André Berge : *L'amitié indiscrète*; Kra. 18 »

Binet-Valmer : *Un grand Français : Coligny*; Flammarion. 12 »

Henry Bordeaux : *La neige sur les pas*; Nelson. 7 »

Roger Chauviré : *La geste de la branche rouge ou l'Iliade irlandaise*; Libr. de France. 12 »

Charles-Maurice Chenu : *Thea ou le chant de l'alouette*; Plon. « »

Pierre Coutras : *La maîtresse d'acier*; Pro Arte. 9 »

M. Démians d'Archimbaud : *Le roman d'une jeune fille pauvre*; Flammarion. 12 »

René Derville : *Cœurs incertains*. Dessins de J.-C. Six. Avec autographe; Mercure de Flandre. 7 »

Pierre Devoluy : *Le voilier d'amour*; Fasquelle. 12 »

Maxime Formont : *Les trompeuses*; Lemerre. « »

Charles-Henry Hirsch : *Confession d'un voleur*; Flammarion. 12 »

Pierre-Jean Jouve : *Le monde désert*; Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 %

Monette Klersan : *Croisière autour d'un croiseur*; Edit. Radot. 10 »

Louis Lampet : *Le chiffre ou l'honneur de Madame Férandon*; Les Primaires. 12 »

Maurice de Marsan : *Maud demoiselle de cinéma*. Préface de G. de La Fouchardière; Henry Parville. 10 »

Armand Mercier : *La vengeance de Kali*; Edit. de France. 12 »

Jeanne Ramel-Cals : *La belle captive*; Edit. de France. 12 »

Louis-Pierre Rehm : *Les bestiales*. Préface d'Henri Béraud; Figuière. 4 50

Gaston-Ch. Richard : *La galante aventure*; Tallandier. 10 »

Marcel Sableau : *Le charme de*

sentir; Figuière. 10 »
Mallet des Sablières : *Où le diable perd ses droits;* Edit. L'Hippogriffe. 10 »
Sigfrid Siwertz : *Les pirates du lac Mélan,* traduit du suédois par Vibeke Svane et Marguerite Gay. Préface de Lucien Maury; Gédalge. « »
Jean Souvenance : *Amour d'enfance;* Figuière. 5 »
René Trautmann : *Tu y reviendras,* roman d'aventures et d'amours congolaises; Edit. Radot. 12 »
Joseph Voisin : *Mathurin Barot;* Albin-Michel. 12 »

Sciences

L'Electricité. Avec de nombr. illust. (Encyclopédie par l'image); Hachette. 3 50
Abel Rey : *Le retour éternel et la philosophie de la physique;* Flammarion. 12 »

Sociologie

Charles Daniélou : *La marine marchande;* Figuière. 12 »

Théâtre

Raymond Roussel : *La poussière des soleils,* pièce en 5 actes et 24 tableaux. Avec 17 illustr. en couleurs; Lemerre. 9 »
Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes.* Tome VIII : *Morgane. Elën;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 20 »

Urbanisme

Pierre Lavedan : *Qu'est ce que l'urbanisme?* Introduction à l'histoire de l'urbanisme. Avec 47 grav. et 24 pl. h. t.; Laurens. 30 »

Varia

Almanach occitan, 1927; Oc., Toulouse. 3 »
Almanach Vermot, 1927; Imp. Vermot. 7 50
Raymond Furon : *L'Afghanistan,* géographie, histoire, ethnographie, voyages. Avec 3 cartes, 1 plan et 28 photographies; Blanchard. 14 »
A. Prudhommeaux : *L'agriculture.* Avec de nombr. illustr.; Hachette. 9 »

Voyages

Henriette Celarié : *La vie mystérieuse des harems;* Hachette. 10 »
Léon Souguenet : *Le dernier chameau. Le premier pneu. La première aile.* (Missions au Sahara. 1915-1918). Nombr. illust.; Edit. de l'Eventail, Bruxelles. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Georges Brandès. — Mort de Camille Enlart. — La Société Huysmans. — Zola musicien ; une lettre inédite. — A propos d'un projet oublié : l'Ordre du Mérite. — Les sculptures du tumulus de Pornic. — Portrait du parfait ministre des Affaires Etrangères. — Où en est la métallisation des cadavres. — Le corps de Mme de Staël est-il conservé dans l'alcool ? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Georges Brandès. — Le critique, esthéticien et conférencier danois Georg-Morris-Cohen Brandès, né à Copenhague, le 4 février 1842, est mort, dans cette ville, le 19 février dernier.

Son premier ouvrage, un *Essai sur l'idée de vengeance chez les Anciens,* parut, à Copenhague, en 1862 ; son dernier, une *Légende de*

Jésus, en 1926. Il ne cessa pas de donner, presque chaque année, des travaux de critique littéraire, dramatique, philosophique ou sociale.

Une faible partie seulement a été traduite en français. Sa série d'études la plus connue est consacrée aux *Grands courants de la littérature du XIXe siècle*, ouvrage édité en cinq parties, de 1872 à 1882 : 1° la Littérature des Emigrés ; 2° l'Ecole romantique en Allemagne ; 3° la réaction en France ; 4° le Naturalisme en Angleterre ; Byron et son groupe ; 5° l'Ecole romantique en France.

On lui doit encore : *Le Dualisme dans notre philosophie contemporaine* ; *L'esthétique française contemporaine* ; *Critiques et portraits* ; *Poètes danois* ; *Sœren Kierkegaard* ; *Essaias Tegner* ; *Benjamin Disraeli* ; *Ferdinand Lassalle* ; *Bjœrnson et Ibsen* ; *Auteurs et Œuvres de la littérature contemporaine en Europe* ; *Ludwig Holberg* ; *Les propagateurs des idées modernes* ; *Anatole France, etc., etc.*

En 1924, un journal israélite de New-York : *The New York Jewish Tribune*, ayant ouvert une enquête pour établir la liste des « douze plus grands Juifs d'Europe », Brandès fut classé huitième sur ce palmarès.

Quelques journaux français ont imprimé qu'il « était un francophile ardent ». C'est oublier un peu vite son attitude pendant la guerre de 1914-1918, attitude qui provoqua sa rupture avec Georges Clemenceau, et le virulant article de celui ci : « Adieu, Brandès ! » C'est oublier aussi qu'il refusa de s'associer aux protestations contre le bombardement de Louvain, de Reims, de Dinant, et qu'il fit certaine conférence, à Christiania, pour flétrir « l'impérialisme français et le traité de Versailles ». Mme Rachilde, Henri Albert, Maurice Muret, Louis Dumur, dans les journaux ou ici-même, ont montré, en temps voulu, ce qu'il fallait penser de la francophilie de Georges Brandès.

Si Georges Brandès était très connu en France, ses ouvrages, avons-nous dit, y ont été peu traduit. En fait, un seul volume de lui a été traduit dans notre langue, c'est le 5e tome de ses *Grands courants de la Littérature du XIXe siècle*, celui qui est consacré à *l'Ecole romantique française*, titre sous lequel il a paru en 1902 (Paris, Michalon), traduit par M. A. Topin, avec une introduction de M. Victor Basch. Ajoutons-y un opuscule, *le Grand homme, origine et fin de la civilisation* (Paris, P.-V. Stock, 1903), texte d'une conférence qu'il avait faite en février 1902 à l'Ecole russe des Hautes Etudes de Paris. Enfin le « Mercure de France » a édité en 1914 un volume d'*Essais choisis* de Georges Brandès, traduits par Mme S. Garling, avec une préface d'Henri Albert, contenant des essais sur Renan, Taine, Nietzsche, Heine, Kielland et Ibsen.

§

Mort de Camille Enlart. — Camille Enlart, membre de l'Institut, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, est mort

subitement, en pleine rue, à quelque cent mètres de son domicile, comme il y rentrait, dans la nuit du lundi 14 février.

Né à Boulogne-sur-Mer le 22 novembre 1862, il venait d'atteindre sa soixante-cinquième année, semblait solide et rien ne laissait prévoir cette fin brutale.

Peintre, architecte, chartiste : sorti premier de l'Ecole et comme tel ayant séjourné deux ans à Rome, des *Origines bourguignonnes de l'Architecture gothique en Italie* (1894) aux *Monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem*, fruit de sa mission en Syrie, au lendemain de la Grande Guerre, il laisse derrière lui une œuvre considérable. Nul ne connaissait aussi bien le moyen âge et son *Manuel d'Archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance* (1902-1904, 1916) constitue une véritable encyclopédie de la vie médiévale, au cours de laquelle, rectifiant bien des erreurs, il fait preuve d'une singulière clarté de vues et de méthode.

Camille Enlart, élu le 5 février 1925 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, outre des notes curieuses sur *Le Sabotage au moyen âge* (1), avait donné au *Mercure de France* un long article, plein d'observation et de finesse, *La Satire des mœurs dans l'iconographie du moyen âge* (2), où tous ceux qui l'ont connu retrouvent le charme de sa causerie, la vivacité de son esprit et la sûreté de sa documentation. L'homme était d'une affabilité extrême et la fidélité de ses affections égalait seule la bienveillance de son accueil. — PIERRE DUFAY.

§

La Société Huysmans. — Le troisième déjeuner de la Société Huysmans a eu lieu le jour même où paraissait au *Journal officiel* (samedi 12 février 1927, page 1871) la publication annonçant la constitution de ce groupement.

A l'issue du déjeuner, auquel assistaient M. Lucien Descaves, Mme Rachilde, MM. Paul Valéry, Pol Neveux, l'abbé Mugnier, Alfred Vallette, René Dumesnil, Pierre Dufay, Emile Zavie, Pierre Lièvre, Octave Uzanne, André Thérive, Albert Marois, Georges Le Cardonnel, Pierre Galichet, Léon Deffoux, deux nouveaux « membres fondateurs » ont été admis : MM. Charles Grolleau et Henri Martineau.

Les membres fondateurs sont maintenant au complet. La Société ne recevra plus que des membres adhérents.

Les premières dispositions ont été prises pour la commémoration du vingtième anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans (12 mai 1927) ; elles seront complétées au cours de l'Assemblée générale qui aura lieu au « Journal », le mercredi 30 mars prochain.

(1) 16 août 1909, p. 670-674.
(2) 16 décembre 1909, p. 613-636 ; — 1er janvier 1910, p. 34-48.

§

Zola musicien ; une lettre inédite.

Semur-en-Auxois, le 13 février 1927.

Monsieur le Directeur,

Permettez à un lecteur du *Mercure de France* d'apporter sa petite contribution aux études biographiques sur Emile Zola, parues dans votre revue (*Cézanne collégien*, de Marcel Provence, 1er février 1925 ; *Emile Zola et la sous-préfecture de Castelsarrasin en 1871*, de Léon Deffoux, 15 octobre 1926, et *passim*).

Médan, 24 juin 1897.

Hélas, Monsieur, je n'ai jamais été qu'un clarinettiste bien médiocre et cela date de si loin ! Vous trouverez dans l'ouvrage de Paul Alexis : *Emile Zola, Notes d'un ami*, quelques précisions sur le pauvre musicien que j'ai été.

La clarinette est un instrument merveilleux — qu'on ridiculise un peu, je ne sais pourquoi — mais je suis totalement indigne de vous en entretenir ; je ne puis que vous louer de vous être passionné pour elle et d'en parler comme d'une femme aimée... Les « femmes aimées », n'est-ce pas ainsi que Berlioz désignait les clarinettes parmi les voix de l'orchestre ?

Bien cordialement,

ÉMILE ZOLA.

Cette lettre a été adressée, en son temps, à un musicographe qui sollicitait, de l'écrivain naturaliste, quelques renseignements particuliers pour une *Monographie de la clarinette*, en préparation... La citation des « femmes aimées » du *Traité d'instrumentation* de Berlioz, — ouvrage qui n'est guère consulté que par les spécialistes, — indique que Zola était documenté sur l' « instrument à vent » qui lui avait valu de nombreux prix au collège d'Aix (V. *Cézanne collégien*) et que sa modestie était peut-être excessive.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS TRIBOUILLARD

Antiquaire, à Semur-en-Auxois.

§

A propos d'un projet oublié : l'Ordre du Mérite. — Commentant l'article de M. André Vovard paru dans le *Mercure* du 15 février, l'*Œuvre* rappelait, incidemment, que la création d'un Ordre du Mérite a été déjà envisagée à plusieurs reprises.

Voici l'un de ces « précédents », que nous retrouvons dans *le Journal* du 20 octobre 1905 :

UNE DÉCORATION NOUVELLE

L'Ordre français du Mérite

Le Conseil des Ministres soumettra prochainement à la signature du Président de la République un décret portant création d'une décoration nouvelle et suppression de quelques décorations existantes.

La décoration nouvelle sera destinée à récompenser les citoyens qui se seraient

distingués en France ou aux colonies, et dont les titres, cependant, ne seraient pas suffisants pour leur accorder la récompense suprême de la croix de chevalier de la Légion d'honneur. L'Ordre nouveau sera analogue aux Ordres du Mérite qui existent dans certains pays d'Europe ; il s'intitulera *l'Ordre français du Mérite ;* il comportera trois grades, ceux de chevalier, officier et commandeur ; la décoration nouvelle sera supportée par un ruban bleu foncé, que l'on portera selon le grade, en ruban, en rosette ou en cravate.

Cet Ordre ne sera pas exclusivement civil ; il pourra être, comme tous les autres Ordres français, décerné à des militaires et à des marins.

En créant l'Ordre du Mérite, le gouvernement supprimera, nous l'avons dit, quelques décorations existantes, parmi lesquelles des médailles spéciales et que leur caractère particulier fait peu apprécier, et des Ordres coloniaux, comme la croix d'Anjouan et la croix du Bénin, qui n'ont plus de raison d'être aujourd'hui.

Projet oublié pendant une vingtaine d'années et qui, on le voit, revient à l'ordre du jour.

Mais, au fait, quelles sont donc, en dehors de la médaille militaire, des croix de guerre, des palmes universitaires et du mérite agricole, ces médailles spéciales et « que leur caractère particulier fait peu apprécier » ?

En voici l'énumération d'après les derniers annuaires : Reconnaissance française ; familles nombreuses ; dévouement et épidémies ; police municipale ; médaille du trentenaire ; postes et télégraphes ; halles, marchés et cantonniers ; sapeurs-pompiers ; assistance publique ; prisons de France ; octroi ; douanes ; eaux et forêts ; contributions indirectes ; instituteurs ; ouvriers communaux ; assurances sociales ; prévoyance sociale ; mutualité.

Chacune de ces médailles a son ruban particulier dont les couleurs sont reproduites à la page 59* de l'Annuaire Didot-Bottin (Bottin Mondain).

Il faut encore y ajouter les ordres coloniaux français : Etoile d'Anjouan ; Dragon d'Annam ; Etoile Noire (Bénin) ; Ordre du Cambodge ; Ouissam Alaouitte du Maroc ; Nichan-el-Anouar (Tadjourah) ; Nichan Iftikar (Tunisie).

Au total nous avons actuellement, en France, 46 décorations différentes. — L. DX.

§

Les sculptures du tumulus de Pornic.

11 février 1927.

Cher monsieur,

Je viens de recevoir de M. Montfort, membre de la Société archéologique de la Loire-Inférieure, la lettre ci après qui confirme ma découverte de sculptures en relief à l'entrée de l'une des deux chambres souterraines du tumulus de Pornic, découverte dont l'importance ne

saurait échapper en raison de ce que représentent ces sculptures et de leur facture en relief, constituant un travail beaucoup plus difficile que les gravures en creux de Gavrinis ou autres monuments mégalithiques :

Monsieur,

Je suis allé sur la côte à Pâques dernières et j'ai visité le monument de Sainte-Marie. J'ai trouvé facilement les sculptures que vous avez signalées dans votre article du *Mercure* du 1er décembre 1925.

Comme vous, *j'ai vu un cœur très nettement indiqué*. Je n'ai malheureusement pas pu prendre un moulage comme j'en avais l'intention. *Le serpent est aussi très net*. Pour le reste, il est difficile de définir exactement ce qui existe ; il faudrait photographier ou mouler.

La dalle du couloir est aussi bien curieuse...

Voici une confirmation que je suis heureux d'enregistrer et de vous signaler.

J'ajoute que les sculptures très frustes de la dalle de Pornic et sa non adaptation à l'emplacement qu'elle occupe, puisque le serpent est engagé assez avant au-dessus de l'un des supports verticaux (il se voit entièrement grâce à un vide existant à cet endroit), peuvent laisser supposer qu'il s'agit d'une pierre utilisée par les constructeurs de cet hypogée, mais datant d'une époque antérieure ; de même certaines églises chrétiennes ont utilisé des fragments de sculptures provenant des temples païens (Athènes, Venise, etc.)

S'il en était ainsi, la dalle de Pornic nous plongerait alors en arrière, dans on ne sait quel recul vertigineux où cependant les idées métaphysiques, base des plus modernes religions, utilisaient déjà le même symbolisme.

Nota. — J'ai tenté il y a quelques mois de faire connaître à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres cette découverte et celle du cœur de Torfou; mon rapport m'a été retourné comme non accompagné de photographies ou de moulages. Il semble qu'en de telles circonstances, l'Académie devrait accepter les communications sous bénéfice de vérification par ses soins des documents signalés, afin de ne pas rendre stériles des découvertes pouvant avoir une réelle importance.

Veuillez agréer, etc. PAUL LE COUR.

§

Portrait du parfait ministre des Affaires étrangères. — A une époque où tous les ministres des Affaires étrangères d'Europe occupent le premier plan, on peut relire ce portrait du parfait ministre tel que l'entendait Talleyrand, qui fut lui-même un modèle du genre. Ce portrait, merveille de finesse et d'ironie autobiographique, si on peut dire, fait partie de l'éloge prononcé par Talleyrand, peu de temps avant sa mort, du Comte Reinyard, un de ses anciens collaborateurs diplomatiques, qui venait de mourir et qui était, comme lui, membre

de notre Académie des Sciences morales et politiques. (Séance du 3 mars 1838.)

La réunion des qualités qui lui sont nécessaires est rare. Il faut, en effet, qu'un ministre des affaires étrangères soit doué d'une sorte d'instinct qui, l'avertissant promptement, l'empêche, avant toute discussion, de jamais se compromettre. Il lui faut la faculté de se montrer ouvert en restant impénétrable ; d'être réservé avec les formes de l'abandon; d'être habile presque dans le choix de ses distractions ; il faut que sa conversation soit simple, variée, inattendue, toujours naturelle et parfois naïve ; en un mot, il ne doit pas cesser en mourant, dans les vingt-quatre heures, d'être ministre des Affaires étrangères.

Cependant, toutes ces qualités, quelque rares qu'elles soient, pourraient n'être pas suffisantes, si la bonne foi (1) ne leur donnait une garantie dont elles ont presque toujours besoin. Je dois le rappeler ici pour détruire un préjugé assez généralement répandu : non, la diplomatie n'est point une science de ruse et de duplicité. Si la bonne foi est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques, car c'est elle qui les rend solides et durables. On a voulu confondre la réserve avec la ruse. La bonne foi n'autorise jamais la ruse, mais elle admet la réserve ; et la réserve a cela de particulier, c'est qu'elle ajoute à la confiance.

Dominé par l'honneur et l'intérêt du prince, par l'amour de la liberté, soudée sur l'ordre et sur les droits de tous, un ministre des Affaires étrangères, quand il sait l'être, se trouve ainsi placé dans la plus belle situation à laquelle un esprit élevé puisse prétendre.

§

Où en est la métallisation des cadavres? — Une récente interview du docteur Variot sur les danses modernes, dans leurs rapports avec la natalité, nous a rappelé que cet éminent médecin des hôpitaux est l'inventeur d'un procédé de conservation du corps humain par la galvanoplastie et que ce procédé, fâcheusement oublié, mériterait d'être mieux connu du public. Il fit pourtant grand bruit lorsqu'il fut exposé, en 1890, à la Société de biologie. Tous les journaux commentèrent cette macabre nouveauté, à laquelle Jules Huret consacra six pages dans son livre *Tout yeux, tout oreilles* (Paris, Fasquelle, p. 61 à 66), après avoir recueilli les déclarations de celui qu'il appelait, avec raison, « le jeune et déjà célèbre praticien ».

Le docteur Variot se proposait, pour obtenir des momies indestructibles, de remplacer l'embaumement (qui, tel qu'on le pratique de nos jours, n'est guère qu'un simulacre) par *la métallisation du cadavre*. Et voici comment il s'y prenait.

Le corps, disait-il, est, d'abord, perforé à l'aide d'une tige métallique introduite par l'anus et poussée fortement au travers de l'abdomen et du thorax dans

(1) Talleyrand accusera très fort, en le prononçant, ce qui fut remarqué, ce mot de *bonne foi*. Il faut se souvenir d'autre part, du mot qui lui a été prêté : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ».

le cou, jusqu'au crâne : pour laisser libre l'échappement des liquides et des gaz intestinaux, la tige perforante employée est creuse et cannelée en gouttière : on procède, avec une sonde, au lavage de l'estomac, et on remplace les liquides retirés par une forte solution d'acide phénique. Puis, la peau du cadavre est soigneusement badigeonnée avec une solution concentrée de nitrate d'argent. Lorsque la couche d'argent recouvre complètement l'épiderme, on la réduit au moyen de vapeurs de phosphore blanc dissous dans le sulfure de carbone. Alors, le cadavre est bon conducteur de l'électricité, et il n'y a plus qu'à le plonger dans un bain galvanoplastique : les molécules du cuivre viennent s'apposer en quelque sorte sur la peau, formant une couche bientôt continue.

— Combien de temps dure ce bain ? demandait Jules Huret.

— Avec les appareils perfectionnés dont la science dispose à présent, huit à dix jours peuvent suffire.

Le docteur donnait encore différentes précisions techniques au journaliste ; il lui apprenait qu'une « statue » ainsi obtenue reviendrait : en cuivre à trois ou quatre mille francs, en argent à trente ou quarante mille ; en or (nous sommes en 1901...) à deux ou trois cent mille francs. Après quoi, il l'emmenait dans son cabinet de travail, soulevait une draperie et à la lueur de la lampe lui montrait une mignonne statuette de cuivre rouge...

C'était, rapporte Jules Huret, un enfant nu, haut d'un demi-mètre, une main sur la poitrine, une fille.

— C'est un sujet. Une petite fille de trois mois abandonnée, morte à l'hospice des Enfants-Assistés, que j'ai métallisée, dit le docteur Variot.

A l'idée que, sous cette enveloppe de cuivre gisait la petite morte elle-même, que le rictus souffreteux de sa bouche adorablement menue, que ses menottes, ses bras, ses yeux, son sexe minuscule, que tout cela s'était conservé là-dessous, je me sentais ému d'une vague angoisse...

On sait que le procédé du docteur Variot a été utilisé par Pierre Benoit pour conserver les victimes de son *Atlantide*. Mais ne serait-il pas curieux d'apprendre, trente-sept ans après cette découverte, si le savant a pratiqué souvent la métallisation chez ses clients et s'il y a, dans son logis, d'autres statuettes ?... — L. DX.

§

Le corps de Mme de Staël est-il conservé dans l'alcool ? — Dans son discours de réception à l'Académie française, M. le duc de la Force, succédant à M. le comte d'Haussonville, nous a montré celui-ci dans son château de Coppet, sur la rive helvétique du lac de Genève ; là, s'ouvraient pour lui les archives de Mme de Staël :

Il était le gardien jaloux de ces trésors, dit M. de la Force, les montrait à de rares visiteurs, en formait les assises de ces ouvrages où il conciliait avec les devoirs de sa conscience d'historien la règle qu'il s'était imposé de veiller sur la vertu de son aïeule.

— Veillait-il aussi, nous demande quelqu'un qui se prétend bien ren-

seigné, veillait-il aussi sur la cuve d'alcool où fut plongé le corps de Mme de Staël et qui lui tient lieu de cercueil dans le monument funéraire qu'on aperçoit de la tour féodale du château?

Et comme nous nous étonnions, notre interlocuteur nous affirma que le fait est de notoriété publique dans le pays.

N'est-ce pas une légende ?

§

Le Sottisier universel.

De Sylla à Marc Antoine, tous les empereurs furent des chasseurs forcenés. — E. FORTOLIS, *La Liberté*, 14 février.

ART CULINAIRE. TOURGUENEFF (Ivain) (*sic*). — *Récits d'un chasseur*. Coll. Aurore. Br : 5 fr., cart. : 7 fr... — *Nouvelles littéraires*, 5 février : La Semaine bibliographique (tous droits réservés).

Paris (3 février). — M. Queuille, ministre de l'Agriculture, a inauguré, hier après-midi, à la gare d'Amsterdam, le train du blé. — *Courrier de Saône-et-Loire*, 11 février.

La frontière portugaise est rigoureusement surveillée par des patrouilles de cavalerie portugaise à la poursuite des insurgés. Du côté espagnol, des ordres ont été donnés pour éviter l'entrée des insurgés dans la péninsule. — *Le Journal*, 11 février.

M. Dufranne a chanté quelques morceaux de Berlioz avec sa maîtresse habituelle. — *La Semaine de Paris*, n° 244, page 16.

Je voulus avertir M. Bokanowski et c'est le ministre qui me mit en relations avec M. Benoist. C'est ainsi que l'affaire éclata. Puis j'ai voulu causer avec...

— Parler, coupe Me Campinchi.

— Avec Dumoulin, car pour fournir des renseignements, il fallait bien que j'en eusse...

— Fort bien, fort bien, reprend l'avocat.

— Ah, ça, vous, fichez-moi la paix !

— Vous avez le droit, monsieur, de faire des fautes de syntaxe, mais pas de me fermer la bouche... — *Le Petit Parisien*, 16 février.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE ADAM, VIII, *Morgane, Elën*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 20 fr. Il a été tiré 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 60 fr., et 297 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 356, à 40 fr.

PAGES DE JOURNAL de Walt Whitman, version de Léon Bazalgette. Volume in-8 écu, 15 fr. Il a été tiré 56 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 56, à 40 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LÉON BLOY

ROMAN

LA FEMME PAUVRE. Épisode Contemporaine. Vol. in-16 12 »
LE DÉSESPÉRÉ. Nouvelle édition. Volume in-16 .... 12 »

LITTÉRATURE

LE FILS DE LOUIS XVI, avec un portrait de Louis XVII. Vol. in-16 .... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Vol. in-16 .... 12 »
EXÉGÈSE DES LIEUX COMMUNS. Nouvelle série. Vol. in-16 12 »
LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE. Vol. in-18.. 12 »
PAGES CHOISIES, 1884-1905. Vol. in-18 .... 12 »
LE MENDIANT INGRAT, 1892-1895. 2 vol. in-16......... 24 »
MON JOURNAL, 1896-1900. 2 vol. in-16 .... 24 »
QUATRE ANS DE CAPTIVITÉ A COCHONS-SUR-MARNE, 1900-1904. 2 vol. in-16 .... 24 »
L'INVENDABLE, 1904-1907. Volume in-16 .... 12 »
LE VIEUX DE LA MONTAGNE, 1907-1910. Préface par André DUPONT. Volume in-16 .... 12 »
L'AME DE NAPOLÉON. Volume in-16 .... 12 »
LE PÉLERIN DE L'ABSOLU, 1910-1912. Volume in-16.... 12 »
AU SEUIL DE L'APOCALYPSE, 1913-1915. Volume in-16 12 »
MÉDITATIONS D'UN SOLITAIRE EN 1916. Volume in-16 12 »
DANS LES TÉNÈBRES. Volume in-16 .... 12 »
LA PORTE DES HUMBLES, 1915-1917. Volume in-16..... 12 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe, traduction intégrale d'après l'édition définitive par Léon Bazalgette, avec 2 portraits de Walt Whitman. 2 vol. in-8 écu à 15 fr. .... **30 fr.**

Pages de Journal. Version de Léon Bazalgette. Vol. in-8 écu .... **15 fr.**

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LÉON BAZALGETTE

Walt Whitman. L'Homme et l'Œuvre.
Avec un portrait et un autographe.
2 vol. in-8 écu à 15 fr. .... **30 fr.**

Le « Poème Evangile » de Walt Whitman
Vol. in-8 écu .... **15 fr.**

BULLETIN FINANCIER

Les grandes valeurs françaises ont subi quelques réactions au cours de cette quinzaine, et le fait n'a d'ailleurs rien de surprenant, si l'on songe qu'elles venaient de fournir une assez belle étape à la hausse et qu'il fallait bien consolider les résultats acquis avant de s'engager plus avant. D'autre part, l'émission des Bons du Trésor 7 o/o à quinze ans ne pouvait que contribuer à donner du calme à notre marché et le rendre irrégulier dans ses tendances. Quant aux valeurs internationales, les variations du change sont si étroites qu'elles sont beaucoup moins recherchées par l'arbitrage, les cours de la livre n'exerçant plus sur elles qu'une influence minime.

Après une progression ininterrompue de trois semaines, nos rentes ont subi des réalisations qui leur ont fait perdre quelques points dans l'ensemble, mais alors les cours ainsi obtenus ont semblé avantageux et le compartiment de nos fonds nationaux a fait preuve de beaucoup de résistance. En fonds d'Etats Etrangers, les Russes sont restés calmes dans l'attente de nouvelles propositions concernant le règlement de la Dette russe ; les Fonds Ottomans et particulièrement les Fonds Chinois se sont raffermis. Très bonnes dispositions également des Fonds Mexicains, malgré quelques réalisations.

Le groupe de nos grandes banques a cédé un peu de terrain, ce qui ne saurait surprendre après sa récente envolée ; sa fermeté n'en reste pas moins complète, la publication prochaine des comptes de 1926 devant faire apparaître, on n'en saurait douter, des résultats intéressants, qui se traduiront en maints cas par des augmentations de dividendes. Les actions du Comptoir Lyon-Alemand sont inscrites à la cote du terme depuis le 5 février et s'avancent à 894. Les banques étrangères ont un marché incolore sans aucune tendance générale.

Les progrès importants réalisés par les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont par la suite à peu près annulés par des réalisations ; bonne tenue des valeurs françaises de transport ; marché des valeurs de transport maritimes peu actif, mais assez résistant.

Une légère reprise des métaux a redonné du ton aux valeurs minières, les transactions se faisant plus nombreuses sur les valeurs de cuivre, de zinc et d'étain principalement ; ces dernières, telles Tekkah, Kinta et sa filiale les Etains de Malaisie, enregistrent de fortes plus-values. Fermeté de nos grands charbonnages, malgré la légère baisse sur le prix des charbons, qui ne saurait empêcher les Sociétés de réaliser d'importants bénéfices. Au groupe indo-chinois, avance des Charbonnages du Tonkin, recul de Dong Trieu. En valeurs d'Eaux et Gaz, les transactions sont peu animées.

Aux valeurs diverses, l'Agence Havas clôture en excellente tendance, ainsi que Didot-Bottin et quelques valeurs de chaux et ciments. Valeurs sucrières et d'alimentation bien disposées ; valeurs d'hôtel plus hésitantes ; un peu de faiblesse en valeurs de grands magasins. Quelques réalisations d'acheteurs en bénéfice pèsent sur les valeurs de produits chimiques, sans les entamer toutefois profondément. Reprise d'activité sur les pétrolifères et les valeurs de caoutchouc. Après avoir enregistré quelques progrès, les mines d'or et de diamants se replient au-dessous de leur niveau d'il y a quinze jours.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e).

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier